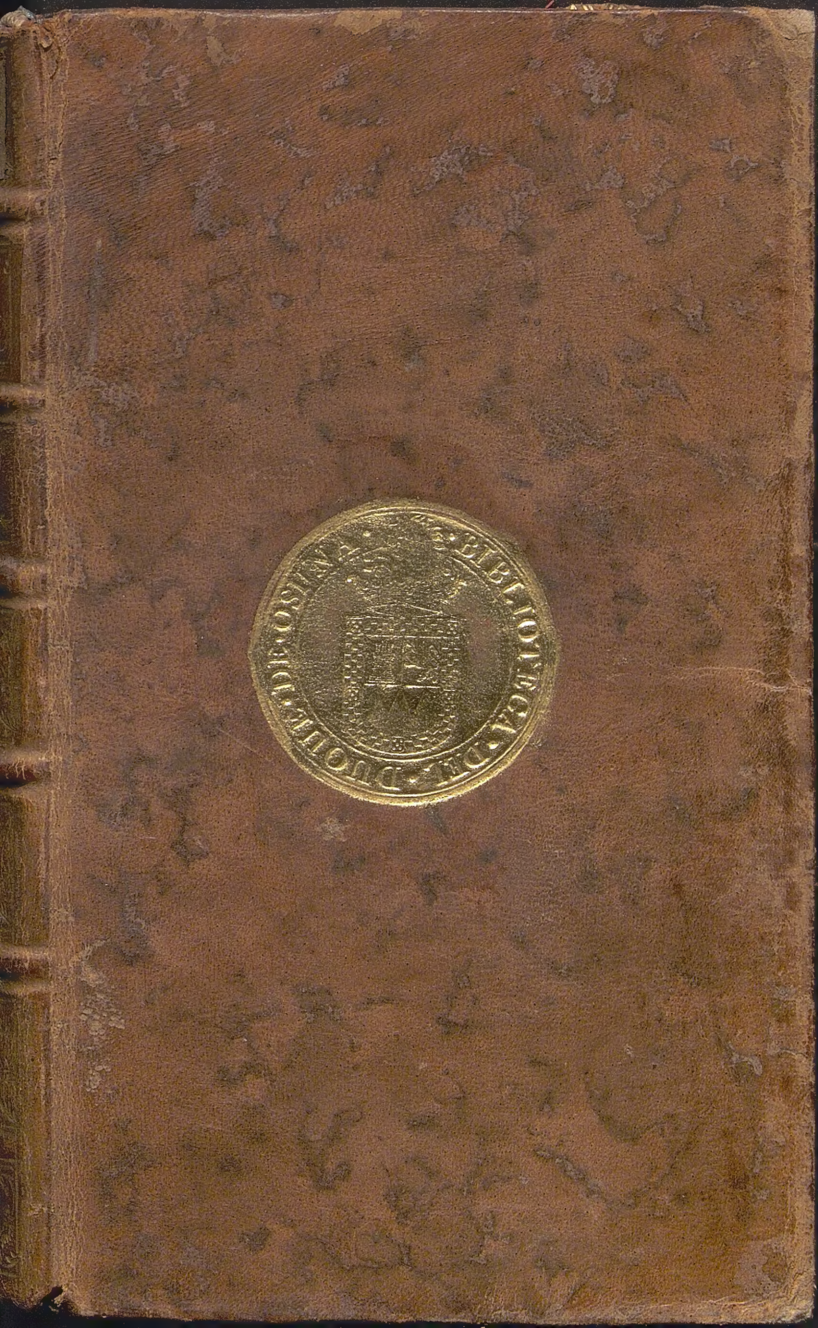
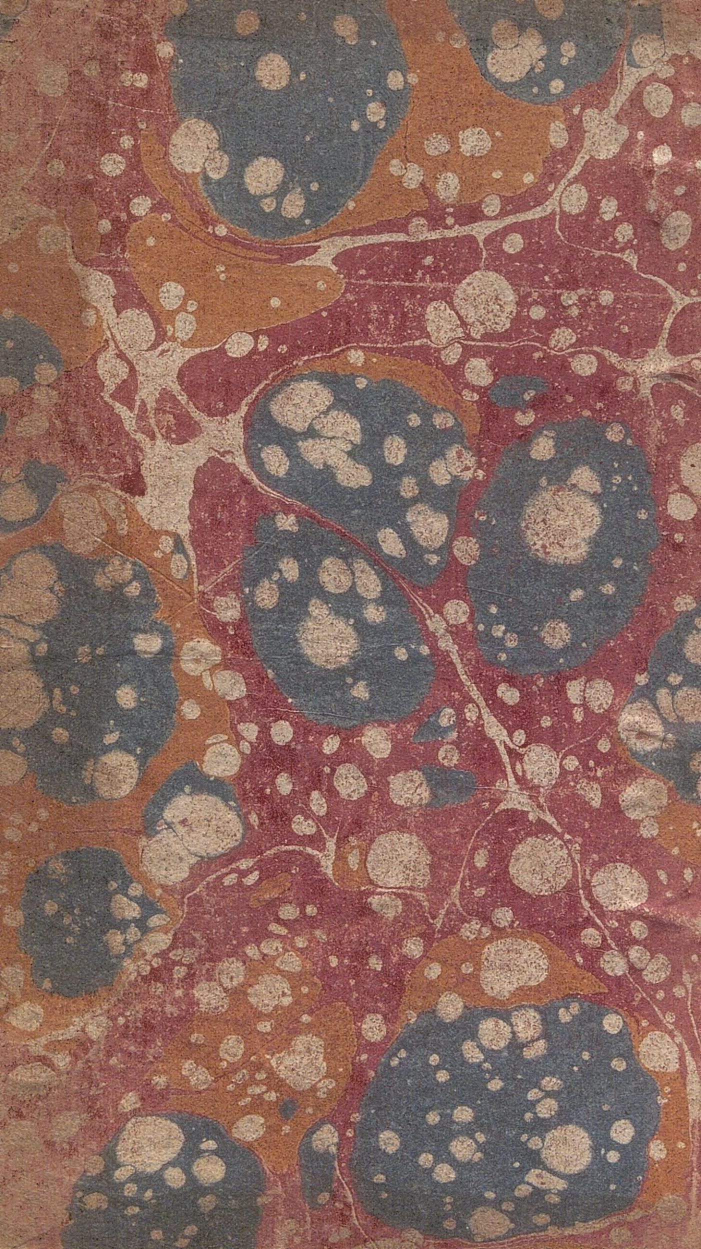
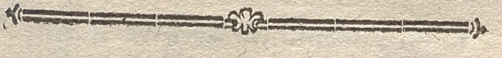

BIBLIOTECA·DEL·DUQUE·DE·OSUNA

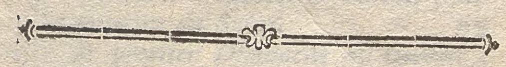




SERMONS
DU PERE
CHARLES FREY DE NEUVILLE.



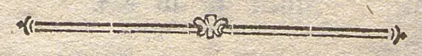
CARÉME.



TOME SECOND.



A PARIS,
Chez MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.



M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.





SERMON
SUR LA PENSÉE
DE LA MORT.

Pulvis es & in pulverem reverteris.

Vous êtes poussiere & vous retournerez en poussiere.
Genese, c. 3. v. 19.



PLUT au Ciel que ces paroles profondément gravées au plus intime de notre ame, fussent éternellement présentes à notre souvenir. Nous n'aurions nul besoin d'autre maître pour affermir nos pas dans les sentiers de la justice ; les passions les plus fieres, les plus indociles viendroient tomber, s'évanouir à la vue de l'instant fatal qui, terminant notre course ici-bas, nous ouvrira la carriere immense de l'éternité. Moment de la mort ; ce n'est qu'un moment ; & dans sa courte durée il renferme, pour ainsi dire, l'espace infini de tous les siécles ! Attachés par des liens si doux,

à cette vie du temps, nous ne pensons qu'avec douleur au moment qui doit la finir : inquiets, agités sur le sort de cette vie de l'éternité qui nous attend, nous ne pensons qu'avec frayeur au moment qui doit la commencer.

Je ne viens point, Chrétiens, combattre des sentimens que la nature inspire, que la raison approuve, que la Religion permet & semble nous commander, des sentimens qui, réglés par la sagesse & par la foi, seront le principe des vertus les plus pures ; je prétends seulement vous montrer que nos craintes, toutes justes, toutes légitimes qu'elles sont, n'excusent point cet oubli volontaire & affecté de la mort, dans lequel nous coulons des jours qui ne nous ont été donnés que pour nous préparer, pour nous disposer à la mort ; je soutiens que cette crainte de la mort n'est point une raison de ne pas penser à la mort, qu'elle est même une raison d'y penser souvent, d'y penser, s'il se peut, continuellement ; pourquoi ? Parce que la mort n'est à craindre que pour le Chrétien qui n'y pense pas.

On peut considérer la mort, ou dans ses effets, ou dans ses suites : effets de la mort, elle détruit tout ce que nous sommes dans le temps : suites de la mort, elle décide tout ce que nous serons dans l'éternité. Or, sur cela, voici comme je raisonne : Vous dites, nous ne pensons point à la mort, parce que la pensée de la mort,

considérée dans ses effets, nous remplit de regrets & de douleur ; parce que la pensée de la mort, considérée dans ses suites, nous remplit de frayeurs & d'alarmes. Je dis, pensez à la mort, cette pensée vous détachera de tout ce qui finit à la mort, cette pensée vous rassurera sur tout ce qui commence à la mort. Pensée de la mort, principe de détachement, par conséquent source de paix & de tranquillité : pensée de la mort, principe de vertus, par conséquent source de confiance & d'espérance. En deux mots, la pensée de la mort forme l'homme qui ne tient à rien dans le temps : la pensée de la mort forme l'homme qui a droit d'espérer tout dans l'éternité.

Esprit divin, source des lumieres qui dissipent les nuages du préjugé, triomphez des séductions de la cupidité ; daignez me guider dans la carriere que vous m'ordonnez de parcourir ; parlez avec moi & pour moi ; préparez mes Auditeurs à ne vouloir, à ne chercher ici que la sanctification de leurs ames, unique objet de mon zèle & de mes desirs ; leurs dispositions & votre grace me tiendront lieu de talens. Vierge sainte, c'est sous vos auspices, c'est dans un Temple consacré à votre nom, dans un Sanctuaire dont vous êtes la Protectrice, que je vais annoncer les vérités du salut. Ne souffrez pas que la semence évangélique jettée dans une terre qui est votre héritage, demeure stérile ; accordez-nous votre intercession puissante, nous la

demandons en vous adressant les paroles de l'Ange. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

COMMENT la pensée de la mort formera-t-elle en nous l'homme, qui ne tient à rien, dans le temps ? Ce sera en éclairant notre esprit, en touchant notre cœur ; en éclairant notre esprit, elle lui découvre la vanité de tout ce que nous pourrions aimer ou craindre dans le monde : en touchant notre cœur, elle lui présente des objets infiniment plus dignes de ses soins & de son attention, que tout ce que nous pouvons désirer ou redouter dans le monde.

1°. Premier effet que produit la pensée de la mort ; elle éclaire notre esprit, elle lui dévoile le néant & l'imposture des propriétés d'ici-bas. En vain on entreprendra de nous détacher du monde, si l'on ne commence par le dépouiller de ces dehors spécieux qui nous en imposent ; si nous ne l'envisageons tel que le voyoit Salomon, lorsque fatigué d'une fausse & apparente félicité, il s'écrioit que le monde, que tout ce qui est dans le monde, n'est que vanité : *Universa vanitas.* Car, il faut l'avouer, tandis que nous jugerons que les biens du monde sont des biens réels, un mouvement vif & rapide nous entraînera à leur recherche : de-là, dans les hommes qui n'écoutent que le penchant, que l'inclination de la nature, ce plaisir de les

Eccl. c. 1. v. 14.

posséder, cet empressement de les acquérir, cette vigilance à les conserver, cette ardeur à les accroître, à les augmenter; ces craintes, ces alarmes désolantes lorsque nous sommes menacés de les perdre, ces épanchemens de joie lorsque nous les recevons, ces chagrins, ce désespoir lorsqu'ils fuyent & nous échappent : de-là, dans les ames plus dociles à la grace, ces efforts, ces combats, ces retours imprévus vers le monde, ces mouvemens subits de cupidité toujours réprimés, jamais détruits; & combien de fois le cœur troublé, déchiré, semble-t-il rappeller le monde par ses regrets, le venger par sa douleur du sacrifice qu'il en fait à la Religion; on voudroit, ainsi que s'exprime l'Apôtre, on voudroit se revêtir sans se dépouiller, gagner le Ciel sans renoncer à la terre, arriver à Jesus-Christ sans perdre, sans quitter le monde : *Ingemiscimus gravati eo quod nolumus exspoliari.* Par conséquent le moyen, & le moyen unique de bannir de notre cœur ces attachemens profanes qui le partagent s'ils ne le dominent pas, qui le troublent, qui l'agitent lorsqu'ils ne vont pas jusqu'à le corrompre, qui le menent à tant de vices, ou qui lui ôtent tant de vertus, ce seroit de démasquer le monde, de percer à travers le faux brillant qui l'environne jusqu'à la terre, jusqu'à l'argile dont est composée cette idole de fortune & de prospérité mondaine, que notre imagination séduite érige en divinité; ce seroit de

II. Ad Cor. c. 5. v. 4.

nous remplir, de nous pénétrer d'une conviction forte & intime, que ce qu'on appelle les biens, les honneurs, les plaisirs du monde, n'est qu'un vain fantôme indigne de notre amour. Or, cette conviction, d'où couleroit l'innocence & la paix du cœur, où la puiserons-nous? Dans la pensée de la mort, dans l'étude, dans la considération de la mort.

Tout nous trompe ici-bas, remarque saint Eucher, tout conspire à nous tromper. Pendant que nous errons dans les sentiers obscurs, dans le labyrinthe de cette vie mortelle, rien ne se montre à nous que fardé, déguisé, embelli par des graces empruntées : *Omnia infidelitatis coloribus lenocinantur.* La mort, ajoute saint Chrysostôme, la mort seule, donne à chaque chose ses couleurs vraies & naturelles. Le Sage, le Philosophe, qui à l'ombre de la solitude a passé sa vie dans les méditations les plus réfléchies de la vanité du monde, ne la connoît pas si bien, ne la sent pas si vivement que le mondain prêt à le quitter, à s'en séparer par la mort; charmes qui invitent, attraits qui engagent, tout s'efface, tout disparoît; à la place de ce monde flatteur, attentif, empressé à semer sur nos pas les plaisirs & les délices, nous n'appercevons qu'un monde dur, insensible, froid, indifférent, qui fuit, qui se retire, qui nous abandonne seuls en proie à la douleur & aux larmes, qui nous enléve tout ce qu'il nous a donné, & ne nous laisse que

le regret de l'avoir aimé : un monde faux & perfide ; il nous a féduit par de trompeuses promeſſes ; nous avons tout fait pour lui, il ne peut rien pour nous, & déjà il ne penſe plus à nous. Quel changement ! quelle révolution d'idées & de ſentimens ! l'homme doux, modeſte, pacifique, déſintéreſſé, s'éleve tout à coup ſur les ruines de l'homme de paſſions & de cupidités. Alexandre n'eſt plus ce conquérant qui, enyvré de ſa fortune, dédaignoit d'être homme ; Jézabel, cette fiere ennemie de la Loi & des Prophêtes ; Athalie, celle qui inſultoit au Dieu de Jacob ; Antiochus, celui qui diſputoit à Dieu ſon Temple & ſon Autel ; Ezéchias, ce Roi qui étaloit ſes tréſors avec tant de faſte & d'orgueil ; Agrippa, ce Prince follement ſuperbe, qui ſe nourriſſoit de l'encens & des adorations d'un peuple adulateur ; le héros, le Monarque, le conquérant, le riche, le grand, l'heureux du ſiécle ne ſe retrouvent plus ; il ne reſte que l'homme, l'homme enfin éclairé, détrompé, qui ſe connoît, qui connoît le monde, qui déplore la vanité de ſes deſſeins, la folie de ſes eſpérances, l'illuſion de ſes proſpérités ; qui emploie ſes derniers ſoupirs à reprocher au monde ſon impuiſſance & ſa perfidie.

Or, cette révolution d'idées, que la mort produit dans l'homme le plus épris, le plus entêté du monde, la penſée de la mort la forme d'une maniere plus lente, mais également sûre & infaillible ; ces liens

d'affections & de cupidités mondaines que la mort brise avec tant d'effort & de violence, la pensée de la mort les mine, les consume peu à peu. Car que fais-je, lorsque je pense à la mort ? Je préviens la suite des années, je devance le temps dans sa course ; spectateur attentif de cette derniere scène qu'il me faudra jouer sur le théâtre du monde, je vois le tombeau s'ouvrir, attendre mes cendres, les demander, les recevoir, après les avoir reçues se fermer : là, abandonné, ignoré, j'apperçois qu'il ne reste de moi sur la terre qu'un nom bientôt oublié, des soupirs, des larmes, des regrets de quelques jours, peut-être de quelques momens. Que fais-je donc, lorsque je pense à la mort ? Je me mets dans la disposition où elle me mettra ; je me donne les sentimens qu'elle me donnera ; je pense du monde ce que j'en penserai ; je juge du monde comme j'en jugerai ; je le vois périssable & passager, inconstant & volage, faux & trompeur comme je le verrai ; je me dis, comme je me le dirai, que le monde n'est point fait pour moi, que je ne suis point fait pour le monde ; que le monde me survivra, & que je survivrai au monde ; que si le monde ne me quitte pas, je serai obligé de le quitter : *Necesse est aut ipse per res ipsas transeat, aut res ipsius per illum.*

Je prononce comme je le prononcerai, que c'est folie, imprudence, de s'inquietter, de s'agiter pour des titres, des di-

gnités que la mort nous arrachera, pour des honneurs qu'elle détruira, pour des établiſſemens qu'elle renverſera, pour des richeſſes qu'elle enlevera, pour des objets, pour des deſſeins qu'elle confondra : je reconnois, comme je le reconnoîtrai, que dans la néceſſité d'abandonner le monde, ou d'en être abandonné, c'eſt non-ſeulement folie, imprudence, c'eſt fureur & délire de courir après de vaines & frivoles proſpérités, qui ne ſervent qu'à reſſerrer nos liens, à multiplier nos engagemens, à irriter nos deſirs, à les tromper ; je décide, comme je déciderai, que l'homme qui s'attache au monde eſt un homme ennemi de ſon propre repos, un homme qui ne vit que pour ſe préparer à mourir avec plus de regret & de douleur.

Que fais-je donc, encore une fois, que fais-je, lorſque je penſe à la mort ? J'ôte au monde le plus puiſſant, à proprement parler, l'unique moyen de ſéduction par lequel il nous engage, il nous retient ſous ſon empire. Je m'explique, & je dis avec ſaint Jérôme : Ce qui nous jette, ce qui nous précipite dans cet oubli funeſte de nos devoirs & de notre éternité, dans lequel on paſſe ſi ſouvent la vie, dans lequel il n'eſt que trop ordinaire de la finir, c'eſt que nous ignorons, c'eſt que nous voulons ignorer les limites ſi étroites de la vie humaine ; c'eſt que, d'intelligence avec les paſſions, notre imagination aggrandit l'eſpace qui nous ſépare du tombeau : *Nihil*

tam decipit humanum genus, quam quod dum ignorat ſpatia vitæ ſuæ, longiorem ſibi ſæculi hujus poſſeſſionem repromittat. Toujours nous voyons, ou nous croyons voir aſſez de temps pour nous pouſſer, pour nous élever, pour nous diſtinguer dans le monde; aſſez de temps pour nous faire une fortune dans le monde; aſſez pour l'établir, pour la conſerver, pour l'aſſurer; aſſez pour en jouir, pour en goûter les douceurs & les agrémens: les hommes ne ſouhaitent, ils ne ſe paſſionnent, ils ne travaillent qu'à proportion qu'ils reculent dans l'avenir les bornes de leur vie: ils ne ſe flattent pas de l'immortalité; ils oublient qu'ils ſont mortels. Hommes par les craintes & les foibleſſes, ainſi que leur reproche un Sage de l'antiquité, ils ſemblent aſpirer à la Divinité par l'immenſité de leurs deſirs & de leurs eſpérances. Sans cela, ſans cette erreur qui les anime, chacun, renfermé dans le devoir, ne donneroit au monde que ce que la loi de Dieu défend de lui refuſer. A peine daigneroit-on commencer ce qui va finir ſi promptement: c'eſt donc à l'oubli, au ſeul oubli de la mort que le monde doit ſes charmes & le ſuccès de ſes impoſtures. Par conſéquent, reprend ſaint Jérôme, pour nous apprendre à la mépriſer autant qu'elle mérite d'être mépriſée, cette félicité mondaine, qui fait tant de coupables & ſi peu d'heureux, de quoi s'agit-il? de penſer à la mort. En effet ſi, par l'oubli de la mort, il arrive que nous pen-

ſons, nous voulons, nous vivons comme ſi nous devions vivre toujours ; par une ſuite naturelle & néceſſaire, l'homme qui penſe à la mort veut, juge, raiſonne, vit comme s'il alloit ceſſer de vivre. Dès que je penſe à la mort, je me compte dans le nombre de ceux qui ont été & qui ne ſont plus. La penſée de la mort me tranſporte d'avance dans le tombeau ; elle m'enſevelit dans le ſéjour & dans les ténébres de la nuit éternelle. Or, de-là, du fond du tombeau, qu'eſt-ce que le monde & ce que renferme le monde ? Venez, mes chers Auditeurs, oſez m'y ſuivre ; oſez être, par raiſon & par réflexion, ce que vous ſerez bientôt par une triſte & inévitable néceſſité, cendre & pouſſiere : *Memento homo quia pulvis es & in pulverem reverteris.* Vous y viendrez ſeuls ; vos paſſions n'oſeront vous y ſuivre.

Homme ambitieux, avide de gloire & d'honneurs, tant de deſſeins & d'entrepriſes, de manéges & d'intrigues, de jalouſies & de rivalités, de baſſeſſes & de complaiſances, de ſoupleſſes & d'adulations, de haines & de diſcordes ; tant de trahiſons peut-être & de perfidies ; tant de crimes & d'attentats, pourquoi ? pour embellir, pour illuſtrer la courte durée d'un moment que vous aviez à paſſer ſur la terre. Une pierre s'eſt détachée du ſommet de la montagne ; elle a réduit en poudre ce Coloſſe faſtueux de grandeur imaginaire. Que ſont devenus ces diſtinctions, ces prééminen-

ces, ce pouvoir, cette autorité ? L'idole a été brisée ; le temple est désert & abandonné. Ici, dans cette région de la mort, le domestique marche d'un pas égal avec son maître ; l'esclave avec son vainqueur ;
Job. c. 3. v. 19. le peuple avec son Roi : *Parvus & magnus ibi sunt & servus liber à Domino suo.* Si le marbre qui vous couvre parle de votre gloire, impuissante ressource d'une vanité humiliée & confondue, elle cherche à sauver quelques débris du naufrage ; elle n'y réussit pas ; son langage imposteur n'en impose point : m'apprendre ce que vous avez été, c'est me dire ce que vous n'êtes plus. Cendre & poussiere, voilà tous vos titres : *Memento homo quia pulvis es.*

Homme d'opulence, je ne vous rappelle point ce qu'il vous en a coûté pour acquérir vos richesses : desirs violens qui vous ont passionné ; espérances inquiétes qui vous ont troublé ; craintes & alarmes qui vous ont désolé ; travaux qui vous ont miné, consumé. Je ne vous montrerai point tant d'années employées à les amasser ; si peu de jours accordés pour les posséder : l'auteur d'une grande fortune est ordinairement celui qui en jouit le moins ; il ne connoît que les soins qu'elle demande, les délices qui la suivent sont réservées au peuple qui lui succéde : je ne vous parle point de ces regrets, de cette douleur profonde & amere dont l'Ecriture nous assure que sont remplis les derniers momens de l'heureux de la terre. On dit qu'il seroit triste

de survivre à sa fortune ; je ne sais s'il n'est point aussi triste de la quitter que de la perdre, & si la vie du pauvre est plus à plaindre que la mort du riche. Je ne vous représenterai point vos richesses usurpées par l'étranger & l'inconnu ; reçues avec les transports d'une joie si vive par l'héritier avide, trop plein de son bonheur pour donner à la reconnoissance des larmes vraies & sinceres ; consumées par le faste & le luxe.... Que votre fortune périsse ou qu'elle se soutienne, elle n'est plus à vous, elle n'est plus pour vous. Hommes, bâtissez des palais ; rassemblez autour de vous la pompe, la magnificence mondaine, vous rentrerez dans le sein de la terre, tels que vous en êtes sortis, cendre & poussiere : voilà tout votre héritage. *Memento homo quia pulvis es.*

Homme fier & hautain, ébloui de votre mérite, du rang que vous tenez, de la figure que vous faites, de la place que vous occupez parmi les autres hommes, connoissez votre fragilité propre & personnelle encore plus grande que la fragilité du monde.

L'homme, dit saint Chrysostôme, ne s'estime que parce qu'il s'ignore. Il ne se considere que dans les dehors & l'extérieur ; il ne regarde que l'homme que la fortune a distingué, que le courage a élevé, que la politique a poussé & avancé, que la naissance ou le génie a illustré : l'homme ne veut point voir l'homme ; qui le montrera donc à lui-même ? la mort seule, reprend

ſaint Chryſoſtôme. La mort ſépare de l'homme tout ce qui n'eſt point l'homme. Votre grandeur n'étoit qu'une grandeur empruntée pour le ſpectacle & la repréſentation ; la ſcène finit, de vous il ne reſtera que vous, qu'un peu de cendre & de pouſſiere mêlé, confondu avec la terre que vous fouliez à vos pieds : *memento homo quia pulvis es & in pulverem reverteris.*

Je vous le demande maintenant, mes chers Auditeurs, qu'eſt-ce que le monde, que paroît le monde, que penſe-t-on du monde, lorſque c'eſt à la lueur de ce flambeau de la mort qu'on le conſidere ; lorſque c'eſt du fond du tombeau qu'on l'étudie, qu'on l'apprécie, qu'on le juge ? Non, je ne crains point de l'avancer avec Zenon de Veronne ; la cupidité ne nous fait aimer le monde qu'autant que la cupidité nous fait oublier la mort : *Concupiſcentia non habet locum ubi mors timetur.* Penſer qu'on doit mourir, & former des cabales, s'aſſocier à des partis, s'abaiſſer, ramper, dévorer mille affronts, ſe couvrir de l'opprobre de mille crimes pour parvenir à des honneurs d'un moment. Penſer qu'on doit mourir, & uſer ſa ſanté, conſumer ſes jours, en faire un tiſſu de peines & d'inquiétudes ; ſacrifier la probité, la conſcience, la réputation pour des établiſſemens, pour des fortunes d'un moment. Penſer qu'on doit mourir, & s'engager dans des intrigues de volupté ; ſe rendre l'eſclave, la victime d'un fol & honteux amour pour des plaiſirs d'un

moment. Ah ! s'il eſt un homme capable d'une ſi étrange contradiction, ce n'eſt, ce ne peut être que l'homme de délire & de vertige, ſubſtitué, par les paſſions, à l'homme de la droite raiſon & de la ſimple nature, & ſur-tout à l'homme régénéré par la grace : *Concupiſcentia non habet locum ubi mors timetur.*

Cependant, je le ſais, dès le ſiécle de Salomon, le libertinage avoit eſſayé d'accoutumer les paſſions à jetter ſur le tombeau des regards tranquilles. On l'avoit vu ſe piquer d'une ſcandaleuſe ſécurité ; on l'avoit entendu s'écrier, hâtons-nous de nous couronner de roſes avant que le ſoleil ait terni le vif éclat de leurs couleurs paſſageres : *coronemus nos roſis.* Que la courte durée de ces fleurs, condamnées à ne voir qu'une aurore, nous avertiſſe de prévenir les ravages du temps & de ſaiſir ces momens de bonheur qui fuient avec tant de vîteſſe pour ne plus revenir : *comedamus & bibamus cras enim moriemur.* Langage de ſéduction, plût au Ciel qu'il n'eût jamais été entendu que parmi les nations, que chez l'infidele Iſraël ! Hélas ! il retentit au milieu de nous & juſques dans le ſein de l'Evangile. Philoſophes déſavoués par la raiſon comme par la religion, les impies de nos jours nous étalent avec faſte ces maximes ennemies de toute pudeur & de toute bienſéance ; ils en font la morale de leurs converſations, de leurs livres, de leurs théâtres, comme s'ils avoient entrepris d'ériger

Sap. c. 2. v. 8.

Iſaï, c. 22. v. 13.

en école de licence & de volupté ces tombeaux où l'Eſprit-Saint nous ordonne d'aller prendre des leçons de ſageſſe & de vertus. Dehors affectés d'une intrépidité contrefaite & ſimulée, ils ſe précipitent dans le plaiſir, moins pour le goûter, que pour ſe diſtraire ; ils ne penſent qu'à bannir la crainte en chaſſant la réflexion. Cette prétendue philoſophie, mêlange d'audace, d'inſenſibilité ſtoïque & de molleſſe épicurienne, n'eſt qu'un effort de l'imagination miſe en mouvement par l'intérêt des paſſions ; qu'un ſyſtême mal aſſorti que le ſophiſme du raiſonnement ſoutient contre la raiſon, & qui vient échouer contre l'expérience. En effet, pourquoi juſques dans nos prétendus ſages, ces attentions, cette vigilance à écarter la penſée de la mort ? N'eſt-ce pas parce que nous ſentons malgré nous la force, l'efficace de cette penſée de la mort ſi dominante, ſi impérieuſe ? Parce que nous éprouvons qu'elle jette dans l'ame un vuide, une ſolitude, un ſilence, des dégoûts qui la dépouillent de toutes ſes vues, de tous les projets, de tous les deſirs tumultueux de la cupidité ? N'eſt-ce pas parce que nous aimons le monde ; parce que nous voulons l'aimer, & parce que nous ſavons que la penſée de la mort nous prépareroit à ceſſer de l'aimer, en nous apprenant à le mépriſer : *concupiſcentia non habet locum, ubi mors timetur.*

Ce ſeroit peu de détromper notre eſprit ; la penſée de la mort détache notre cœur : après

après avoir montré au Chrétien la vanité de ce qu'il pourroit aimer dans le monde, elle lui présente des objets infiniment plus dignes de ses desirs & de ses craintes, que tout ce qu'il pourroit souhaiter ou redouter dans le monde.

2°. Prenez garde, dans les folles rêveries de l'impiété la mort finit tout : dans les principes de la raison & de la Religion la mort commence tout. L'homme naît pour mourir ; mais l'homme ne meurt que pour renaître. Ce corps, substance fragile & grossiere, vient de la terre, il retourne à la terre ; cette ame, substance spirituelle, vient de Dieu, elle retourne à Dieu. Le monde n'étoit point le séjour de sa paix & de son repos ; il n'étoit que le lieu de combat & d'épreuve. Elle y fut placée non pour être heureuse, mais pour mériter de l'être ; par conséquent, aussi-tôt que je pense à la mort, quel spectacle s'offre à moi ? Dans le même homme j'apperçois deux hommes ; l'homme du temps, l'homme de l'éternité : l'homme du temps qui naît au berceau, l'homme de l'éternité qui naît dans le tombeau : l'homme du temps que l'Ecriture appelle une fleur, une vapeur, une ombre fugitive ; l'homme de l'éternité pour qui les années coulent sans s'épuiser, pour qui les siécles des siécles ne sont qu'un seul & unique jour qui ne connoît point le retour de la nuit.

Je ne vous demande donc plus, mes chers Auditeurs, qu'est-ce que le monde,

que paroît le monde lorſqu'on le conſidere de l'abyme du tombeau ? Je vous demande qu'eſt-ce que le monde, que paroît le monde lorſqu'on le conſidere des profondeurs de l'éternité ? Biens, honneurs, titres, dignités, plaiſirs, délices ; tout ce que le monde peut donner ; tout ce que le monde peut ôter ; tout ce que la fortune a de faveurs ; tout ce que la fortune a de graces, que l'homme du temps en ſoit frappé ; d'autres ſoins, d'autres eſpérances, d'autres craintes occupent l'homme de l'éternité ; ce qui finit au tombeau n'eſt, à le bien prendre, que le jeu, l'amuſement d'une enfance trop ſimple, trop crédule ; ce qui commence au tombeau, c'eſt le ſérieux, le ſolide objet de nos craintes & de nos eſpérances : là, ſe forment, ſe développent les grandes, les vraies deſtinées, les deſtinées immuables, le bonheur qui ne craint plus de révolutions, les diſgraces qui n'eſperent plus de conſolations. Briller ſous la pourpre ou ramper dans la pouſſiere ; être tranquille au ſein de l'opulence ou déſolé dans les pleurs & les larmes ; maître ſur le trône ou eſclave dans les fers, tout eſt égal à l'homme qui conſidere la mort en Chrétien : ce qu'il laiſſe après lui dans le monde ne le touche point ; il ne penſe qu'à ce qu'il va trouver dans l'éternité : *peregrinus eſt, non pertinet ad illum de talibus, ad patriam tendit.*

En effet, raiſonnons avec ſaint Cyprien, & voyons s'il eſt poſſible que le monde & l'amour du monde régnent ſur un homme

qui ne voit qu'un pas entre lui & le tombeau. D'où vient, tous Chrétiens que nous ſommes & que nous devons être, d'où vient, tous frivoles que ſont les biens du monde, d'où vient qu'ils nous frappent & nous agitent plus vivement que les biens de l'éternité ? C'eſt que les biens du monde ſont dans le préſent, & que les biens de l'éternité ne ſont que dans l'avenir ; c'eſt que le monde donne, l'éternité ne fait encore que promettre ; c'eſt que les plus petits objets croiſſent & augmentent à meſure qu'ils s'approchent, & que les plus grands objets diminuent, s'affoibliſſent, diſparoiſſent à meſure qu'ils s'écartent, & fuient bien loin de nos yeux. Or, la penſée de la mort détruit les différences du préſent & de l'avenir ; diſons mieux, elle les change en des différences entiérement oppoſées. Le monde ne ſe montre plus que dans le paſſé ; l'éternité s'offre dans le préſent. Auſſi-tôt que je penſe à la mort, le temps eſt pour moi comme s'il n'étoit plus ; l'éternité comme ſi elle étoit déjà. Par conſéquent, quoique je ſois encore dans le temps devenu en quelque façon par la penſée de la mort, devenu l'homme de l'éternité ; plein d'une noble & paiſible indifférence, je vois couler ce torrent rapide des choſes humaines ; je le vois faire & défaire, commencer & finir, ce qu'on appelle les fortunes du monde ; ôter de la ſcène ceux qu'il y avoit placés ; détruire ſes propres ouvrages, après avoir tout con-

ſumé ; périr, fondre à ſon tour, & en périſſant accabler de ſes ruines ceux qu'il a ſéduits par l'illuſion de ſes preſtiges. Ah ! loin de donner mon cœur, je dédaignerois de le prêter au monde ; loin d'aimer le monde, je rougirois d'y penſer : *qui ſe recordatur moriturum contemnit præſentia & ad futura feſtinat.*

Je me trompe, l'homme qui penſe à la mort penſera encore au monde ; il ſera encore occupé du monde. Comment y penſera-t-il ? Il n'y penſera que dans les vues de l'éternité ; que ſelon que le monde peut ſervir ou nuire au bonheur de l'éternité. Par conſéquent, il ne penſera, il ne peut penſer au monde que pour le craindre & le redouter, que pour le fuir & l'éviter : cette dignité m'élevera, mais elle m'expoſera ; cet emploi aſſurera ma fortune, mais il hazardera mon ſalut ; cette complaiſance me conſervera la faveur utile d'un ami, d'un protecteur, mais elle m'ôtera l'amour & la grace de J. C. ; cette liaiſon, cette intrigue m'amuſera, m'enchantera, mais elle me coûtera mon innocence & ma vertu ; les richeſſes feront naître autour de moi l'abondance & les délices, mais elles me donneront encore plus de paſſions que de plaiſirs ; le monde m'appelle, il m'invite, il m'offre tous ſes biens, toute ſa gloire ; mais s'il entre dans mon cœur, s'il le gagne, s'il le remplit, je ſerai d'autant plus coupable, que je ſerai plus heureux : qu'il fuie, qu'il ſe retire ce monde corrupteur ; qu'il porte

ailleurs ſes dons, ſes careſſes perfides ; s'il aſpire à m'en impoſer, qu'il me faſſe oublier ou le tombeau, ou l'éternité. Le monde ne plaira ; le monde ne peut plaire qu'à l'homme imprudent qui ne penſe pas que le monde doit finir, ou qu'à l'homme inſenſé qui ſe perſuade qu'il finira avec le monde. Le Chrétien qui penſe à la mort ne découvre dans le monde que piéges & qu'écueils ; il y voit le bonheur peut-être d'un petit nombre de jours, le malheur de toute une éternité.

Nouvelles idées, nouveaux ſentimens, maniere différente de juger des biens du temps & des biens de l'éternité. Admirable & merveilleux changement que produit la penſée de la mort ! C'eſt-là, Chrétiens, où nous devrions chercher, où nous trouverions le remede à notre foibleſſe. Sans nous arrêter à diſcourir, à raiſonner, à philoſopher ſur la vanité du monde, oublions que nous ſommes dans le temps ; penſons que nous ſommes ou que nous ſerons bientôt dans l'éternité. Quels regrets, quels repentirs vont s'emparer de notre ame ! Inſenſé, qu'ai-je fait ? tout pour cette vie du temps qui paſſe ſi promptement, qu'on peut dire qu'elle eſt déjà paſſée ; rien pour cette vie de l'éternité qui ne paſſera jamais ; tout pour l'homme terreſtre & périſſable, rien pour l'homme ſpirituel & immortel. Ah ! mes chers Auditeurs, j'en appelle à votre expérience, ſi un retour de raiſon & de foi, ſi un mouvement, une touche ſecrette

de la grace a fait couler jusqu'à vous ces réflexions : dans le moment où vous en fûtes saisis, pénétrés, entendiez-vous encore le langage du monde & de la cupidité ? Ne vous apperceviez-vous pas avec Tertullien que la pensée de la mort ne laisse de penchant & d'attrait que pour les biens & les espérances de la foi ? *Per imaginem mortis fidem initiaris, spem meditaris*....Ne prononciez-vous pas avec le Prophête, que l'homme heureux n'est point celui qui régne sur les peuples, mais celui qui régne sur ses passions ; celui qui ouvre son cœur au plaisir, mais celui qui le ferme au crime ; celui qui n'a rien à souhaiter dans le monde, mais celui qui n'a rien à se reprocher devant Dieu ; l'homme qui vit dans l'opulence, mais celui qui meurt dans l'innocence ?
Ps. 143. v. 15. *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt, beatus populus cujus Dominus Deus ejus*.... Ne conceviez-vous pas avec saint Augustin qu'il n'y a de temps sagement employé que le temps consacré à acquérir du mérite pour l'éternité ? *Inutiliter in hoc tempore vivitur, nisi ad comparandum meritum quo in æternum vivatur.* Ne sentiez-vous pas votre ame élevée, transportée tout-à-coup dans une nouvelle région, dans un autre ordre de lumières, d'intérêts, de desirs, de craintes, d'espérances, forcée de s'écrier avec le pieux auteur de l'imitation de Jesus-Christ, grands du monde, riches du monde, heureux du monde ; que sont-ils, où sont-ils & que leur sert ce qu'ils ont été ? Au lieu que la gloi-

re, les vertus des Saints reposent, selon l'expression de l'Ecriture, & dorment avec eux dans la poussiere du tombeau, elles en sortiront avec eux. Les Apôtres paroîtront avec les travaux & les triomphes de leur zèle ; les hommes de miséricordes avec leurs bienfaits ; les hommes persécutés, calomniés avec leur douceur & leur patience ; les Solitaires avec leurs soupirs & la ferveur de leurs prieres ; les pénitens avec leurs larmes & leurs austérités ; les Justes avec leurs combats & leurs victoires ; les Martyrs avec l'empreinte de leur sang répandu pour l'édifice de la foi.

Les éloges, les stériles applaudissemens du monde, les complaisances serviles pour le monde, les regrets dévorans de ce que nous aurions laissé dans le monde, un cœur possédé, enivré de l'amour du monde, un trésor enfin d'anathême & de colere, seroit-ce là ce que vous & moi, mes chers Auditeurs, seroit-ce là ce que nous porterions dans l'éternité ? Ah ! plutôt abandonnons ce qui doit nous abandonner : *Expedit hæc relinquere quàm relinqui.* Otons-nous ce que la mort nous ôteroit. Beauté, fortune, grandeur, richesses, mettons-les entre les mains de la Religion, elle nous conservera ce dépôt. Les donner à Dieu, ce n'est pas les perdre, c'est les centupler, les immortaliser ; de tout ce qu'on fait sur la terre, rien n'est utile que ce qu'on fait pour le Ciel : *Inutiliter in hoc tempore vivitur, nisi ad comparandum meritum quo in æternum vivi-*

tur. Rendre la vie présente utile au bonheur de l'éternité : science trop ignorée, un coup d'œil sur le tombeau suffira donc pour nous l'apprendre. Pensons à la mort, nous ne penserons donc plus au monde que pour nous précautionner contre le monde ; que pour affoiblir & diminuer nos engagemens avec le monde ; que pour nous dérober au tumulte & à la dissipation du monde ; que pour sacrifier à Dieu les amusemens du monde ; que pour prévenir la nécessité d'être abandonnés du monde par le mérite de le quitter : *Expedit hæc relinquere quam relinqui.* L'homme qui pense à la mort ne pense au monde que pour éviter d'être du monde & au monde.

N'est-il donc point à craindre que la pensée de la mort, si réfléchie, si approfondie, ne détache, n'éloigne trop du monde ; qu'elle n'inspire une langueur, une insensibilité qui dédaigneroit de s'assujettir aux devoirs du monde, de se plier aux bienséances du monde. Non, mes chers Auditeurs, quand on est Philosophe en Chrétien, on ne peut l'être trop, on ne peut l'être assez. La pensée de la mort, il est vrai, me montrera que ce qui n'est pas fait pour Dieu, que ce qui n'est pas conforme à l'ordre qu'il a établi, est perdu pour l'homme ; mais la Religion m'enseignera qu'on fait pour Dieu tout ce qu'on fait pour le monde, dès-là qu'on ne sert le monde que pour Dieu, que dans la vue d'obéir & de plaire à Dieu. Par conséquent les desirs inquiets de l'ambition,

les

les hauteurs de l'orgueil, l'amour du plaisir & de la licence, le repos de la molleſſe & de l'oiſiveté, les empreſſemens avides de l'intérêt, les délicateſſes jalouſes de la vanité, les fureurs du jeu, les profuſions du luxe, les perfidies de la politique, les débauches de l'intempérance & de la volupté, ces paſſions ſi funeſtes au monde, voilà ce que la penſée de la mort détruira; elle n'ôtera ni le travail ſage & modéré, ni les complaiſances nobles & honnêtes, ni les liaiſons vertueuſes & ſolides, ni les amitiés pures & déſintéreſſées, ni les bienſéances véritables; les devoirs de Prince, de Magiſtrat, de guerrier, de pere, de maître, d'ami, de citoyen, ſeront remplis avec plus de vigilance & de zèle, parce qu'ils ſeront remplis par des vues plus pures & plus ſaintes; parce qu'ils ſeront remplis par des motifs plus grands, plus relevés, par des motifs plus propres à ſoutenir l'ame contre les rebuts & les caprices du monde; contre les trahiſons & les injuſtices du monde. Ces ſervices que le monde laiſſe périr dans l'oubli, Dieu les reconnoîtra. Puis-je me plaindre de ce qu'ils ne ſont payés dans le temps que de mépris & d'indifférence? leur récompenſe en ſera plus abondante dans l'éternité. Avec de pareils ſentimens, de quels efforts de courage, de quels ſacrifices n'eſt-on pas capable, & ſur quel homme le monde peut-il autant compter, que ſur l'homme qui penſe à la mort, & qui y penſe en Chrétien?

Je dis, qui y pense en Chrétien; & c'est ici que se montre dans tout son jour l'avantage de la philosophie de la Religion, sur cette philosophie de prétendue raison tant vantée & si peu approfondie dans notre siécle. Car, quel effet la méditation uniquement philosophique de la mort est-elle capable de produire sur l'homme? Elle ne sert qu'à lui rendre la vie plus triste, plus pénible, en méme-temps plus chere, plus précieuse: à lui rendre la vie plus triste, plus pénible, parce qu'elle lui découvre la fragilité de tout ce qu'il aime, & l'inutilité de tout ce qu'il souffre sur la terre: à lui rendre la vie plus chere, plus précieuse, parce que la pensée de la mort, séparée des vues de la foi, ne lui présente point d'autres biens destinés à remplacer les biens du monde; parce que la mort lui ôte tout, elle ne lui donne rien; parce qu'au-delà de cette vie il ne voit que le néant. Religion sainte! quel enchantement funeste arme contre vous les Nations, & les soustrait à votre aimable empire? La science & l'ignorance, l'orgueil & la mollesse, l'étude & la dissipation, la fausse sagesse & la honteuse volupté ont conjuré de vous effacer du souvenir des peuples. Que veulent-ils, que cherchent-ils, ces hommes aveugles & téméraires? Hors de vous, où trouverons-nous le véritable repos de l'esprit, la paix du cœur, le silence des passions, l'appui de notre courage, le fondement, le soutien de nos vertus? Que serions-nous, & que de-

viendroit le monde, si nous cessions d'écouter votre voix ?

Donnez-moi un de ces Infideles, qui, comme parle l'Apôtre, sont étrangers aux espérances de la vie future : *Spem non habentes*, s'il pense à la mort. Plus il y pense, & plus il faut qu'il devienne foible, incertain, timide à s'exposer, à s'immoler pour le monde ; pourquoi ? parce que plus il comparera ce que le monde lui demande, avec ce que le monde lui promet, plus il sera tenté de prononcer que le monde n'est point en droit d'exiger des sacrifices, que le monde n'a point le pouvoir de récompenser ; parce que la raison le forcera de convenir qu'on achette trop cher le vain honneur de plaire au monde, quand pour lui plaire il s'agit de perdre tout & pour toujours. Au contraire, donnez-moi un homme nourri des principes, des maximes de la foi, c'est dans la pensée de la mort qu'il puisera les ressources d'un courage qui ne connoît le péril que pour le braver : au-delà de cette vie il voit une autre vie, une vie, ne l'oubliez point, une vie, qui récompensera dans le vrai Chrétien, l'honnête homme, le grand homme, le guerrier, le Magistrat, l'homme d'Etat, l'homme de science & d'érudition ; qui récompensera dans le vrai Chrétien, non-seulement les Martyrs de l'Evangile, mais les martyrs de la probité, du bon cœur, de l'amitié, de la fidélité, de la vérité, de l'équité, de la bienfaisance, du devoir, des loix, de l'hu-

Ad Eph. c. 2. v. 12.

manité. Balancera-t-il à ſacrifier ſa vie au Prince, à l'Etat ? En perdant tout, il gagne tout ; il paroît mourir, il ne fait que paſſer à une vie meilleure & plus durable : *Qui perdiderit animam ſuam propter me inveniet eam.*

S. Mat. c. 10. v. 39.

Héros du monde, grands hommes pour la ſcène, pour la repréſentation, pour le ſpectacle ; ce ne ſont que des héros d'ambition, de vanité, d'orgueil, de reſpect humain : ils ne furent jamais des héros de ſang-froid, des héros de réflexion & de raiſon. Ils s'étourdiſſent, ils s'enyvrent de l'eſpoir flatteur d'une gloire chimérique, ils ſortent hors d'eux-mêmes, ils ſe perdent dans le bruit, dans le fracas de mille idées tumultueuſes. Ce n'eſt point mépris, c'eſt oubli de la mort ; ſouvent eſclaves du monde & des jugemens du monde, une paſſion l'emporte ſur une autre paſſion ; leur courage n'eſt que foibleſſe ; ils n'ont l'audace de mourir, que parce qu'ils craignent de ſurvivre à leur réputation : ce n'eſt point le deſir d'une mort glorieuſe & utile à la patrie, c'eſt la crainte d'une vie flétrie & déshonorée ; magnanimité forcée & contrainte, héroïſme étranger & emprunté, ils ne ſe ſoutiennent que par l'attention, par les applaudiſſemens du monde ; écartez la foule, placez-les dans un péril obſcur, le héros diſparoît dès qu'il eſt ſeul à ſe voir, à s'admirer. Saül avoit tant de fois donné à Iſraël l'exemple de combattre & de vaincre, l'ombre de Samuel lui dit, encore un jour

vous serez avec moi : *Cras autem tu & filii tui mecum eritis.* Saül tombe, son courage l'abandonne ; pâle, tremblant, consterné, il porte au glaive des Philistins une victime aisée à immoler : *Statim.... cecidit..... in terram.* Dans l'agitation, dans le feu du combat, l'homme le plus vulgaire devient quelquefois un héros ; moins il fait de réflexions, plus il montre d'intrépidité : au lit de la mort rien de plus ordinaire que de voir ces dieux de la guerre tant vantés se montrer les plus foibles & les plus timides des hommes.

I. Reg. c. 28. v. 19.

Ibid. v. 20.

Voulez-vous un courage de tous les temps, de toutes les situations, cherchez-le dans la pensée chrétienne de la mort ? par elle, détaché des biens de la vie présente, rempli de l'espérance des biens de la vie future, le Chrétien ne craint point la mort, il ne peut la craindre, elle ne le sépare que des choses dont il a appris à se détacher, elle le met en possession de tout ce qu'il desire. L'oubli de la mort fait donc le courage du mondain ; la pensée de la mort fait la constance & la noble assurance du Chrétien. Le mondain n'est intrépide qu'autant qu'il se distrait ; le Chrétien l'est en proportion de ce qu'il médite & réfléchit : l'audace apparente de celui-là n'est que crainte qui l'entraîne & le précipite ; c'est un délire, une passion qui le transporte & l'enyvre : le courage de celui-ci est lumiere & raison, sentiment & confiance.

Vous concevez, mes chers Auditeurs,

que je parle du Chrétien fidéle à ſon Dieu & à ſa Religion. Le Chrétien qui n'en a que le nom ſans en avoir les mœurs & les vertus, ne voit dans la penſée de la mort qu'un gouffre, qu'un abyme de malheurs. Mais dans la penſée de la mort, s'il s'applique ſérieuſement à l'approfondir, avec la fin de ſes égaremens il trouvera la fin de ſes craintes. La penſée de la mort forme l'homme qui ne tient à rien dans le temps : j'ajoute, la penſée de la mort forme l'homme qui a droit d'eſpérer tout dans l'éternité.

SECONDE PARTIE.

Ce qu'il y a de terrible dans la mort, conſidérée comme le paſſage du temps à l'éternité, ce ſont les ſurpriſes de la mort qui ne laiſſent pas le temps de s'y préparer ; ce ſont les ſuites de la mort auxquelles il eſt impoſſible de remédier. Parlons plus clairement, mon ſort pour l'éternité dépend de l'état dans lequel me trouvera le moment de la mort : or, ce moment, il m'eſt inconnu, il ne dépend point de moi, il eſt entre les mains de Dieu, qui appelle l'homme quand il lui plaît, & comme il lui plaît. Que ſais-je s'il me trouvera juſte ou pécheur, dans l'amour du crime ou dans les regrets de la pénitence ? Ce moment ne peut être pour moi un moment de ſalut, s'il n'eſt le moment des graces de Jeſus-Chriſt les plus fortes, les plus puiſſantes, ſurtout le moment de cette grace de perſévé-

-tance finale qui met la derniere ſéparation entre les élus & les réprouvés. Or, ces graces, quel droit ai-je de me les promettre ? quel moyen de les obtenir ? Dieu les donne quand il lui plaît, & à qui il lui plaît : que ſais-je s'il me les accordera ? déſolante incertitude !

Raſſurez-vous, mes chers Auditeurs, & apprenez que par ſa bonté infinie, Dieu vous a laiſſé un moyen aſſuré de les obtenir. Penſez à la mort, je ſoutiens que le moment de la mort vous trouvera dans toutes les diſpoſitions qu'il demande ; penſez à la mort, je ſoutiens que vous trouverez au moment de la mort toutes les graces qui vous ſont néceſſaires. Deux prodiges qu'opére la penſée de la mort : elle inſpire une attention, une vigilance qui précautionne contre les ſurpriſes de la mort ; elle inſpire une piété, une ferveur qui obtient les graces les plus abondantes à l'heure de la mort. Reprenons.

1°. Surpriſes de la mort : mort ſoudaine & imprévue, vengeance la plus terrible entre toutes celles qui compoſent les tréſors de la colere d'un Dieu irrité, la premiere goutte de ce calice de fureur qu'il répand ſur les pécheurs, & la derniere empreinte de leur éternelle réprobation. Que l'homme profane appelle du nom de malheur les revers, les révolutions de la fortune, le Chrétien ne connoît point de plus cruelle diſgrace, que la mort imprévue du pécheur. Seigneur, pour moi, pour ce

peuple qui m'entend, tout autre châtiment! il sera d'un Pere qui reprend, qui avertit, qui ne veut pas perdre un fils qu'il aime. La mort dans un moment de fragilité & de péché, ah! c'est le châtiment d'un maître irrité, qui écrase sans retour l'esclave rebelle, objet de sa fureur. Or, par quels degrés tombe-t-on dans cet abyme? par l'oubli de la mort. Par quelle voie peut-on l'éviter? par la pensée de la mort.

C'est, selon la réflexion de saint Augustin, pour des raisons bien dignes de sa sagesse & de sa miséricorde, qu'il a plû à Dieu de nous cacher le moment de notre mort. Raison de sagesse, le Dieu de sainteté a voulu prévenir l'abus que nous pouvions faire de cette connoissance; nous l'aurions fait servir à favoriser, à enhardir la cupidité; elle auroit prêté une nouvelle force à la séduction du monde & des passions, par une certitude de l'avenir qui ôteroit à l'homme la crainte du péché, parce qu'elle lui montreroit le temps du repentir. Raison de miséricorde, il a voulu que le dernier jour nous soit inconnu, afin qu'il n'y ait point un seul jour que notre vigilance ne remplisse de vertus; afin qu'au mérite d'une mort chrétienne soit ajouté le mérite d'une vie sainte & fervente: *Latet ultimus dies ut observentur omnes.* Or, que faisons-nous? Par un abus étrange des graces & des bienfaits de Dieu, nous nous servons pour notre perte de ce que Dieu a établi pour notre sanctification. Parce que nous

ignorons les bornes de notre vie, nous vivons comme ſi elle n'en avoit point. Prodige d'aveuglement, d'illuſion, qui fait de l'homme un myſtère inexplicable à l'homme même! nous mourons à tout moment, chaque inſtant nous enleve une partie de notre être; le premier pas que je fais dans la vie m'avance vers le tombeau, le repos m'y entraîne avec autant de vîteſſe que le mouvement le plus rapide. Le corps ne ſe forme, il ne croît, il ne ſe développe qu'en recevant dans ſon ſein, qu'en développant avec lui les principes, les ſemences de la mort; le ſommeil qui répare la vie, l'uſe & la conſume. Vous dormez, dit ſaint Ambroiſe, le temps veille toujours, il pourſuit ſa courſe ſans s'arrêter, & vous, ſans vous en appercevoir; vous fuyez, vous paſſez avec lui: *Tu dormis, tempus tuum non dormit.* Vérité triſte & affligeante, tout nous en retrace l'image, viciſſitudes des jours & des nuits, révolutions des ſaiſons, ces tombeaux qui s'ouvrent chaque jour à nos yeux nous montrent la place que nous allons occuper, ce que nous avons perdu de parens, d'amis, de protecteurs; autres nous-mêmes, ils ſont entrés les premiers dans la route, nous ne tarderons pas à les y ſuivre.

Fortune, établiſſemens, gloire, réputation, fruit de nos travaux, plus nous avons employé de temps à les acquérir, moins il nous en reſte pour les poſſéder; les demeures que nous habitons, nos charges, nos emplois, dépouilles du peuple qui nous a

précédé, héritage que nous demande déja ce peuple nouveau qui croît autour de nous. De quelque côté que nous portions nos pas, nous n'appercevons que des monumens de la fragilité humaine; chaque homme, pour ainſi dire, n'eſt ſoutenu, ne marche que ſur les ruines, ſur les débris des autres hommes. Tout nous annonce la mort, tout nous parle de la mort, nous ne voulons point entendre ce langage; on diroit que l'oubli de la mort eſt l'étude, l'occupation la plus ſérieuſe, la plus ſuivie de tous les hommes, de tous les âges.

La jeuneſſe ne regarde que le paſſé; parce qu'elle a vêcu peu de jours, elle ſe promet des années & des ſiécles: parvenu au milieu de ſa courſe ordinaire, on ſe fixe au préſent, qui n'offre que des images riantes & gracieuſes: vainqueur de la foibleſſe & des écueils des premiers ans, exempt de la caducité des dernieres années, on meſure ce qui reſte de vie ſur ce qui s'en eſt écoulé; la vieilleſſe n'enviſage que l'avenir, ou ſi l'on retourne en eſprit dans la route qu'on a parcourue, ce n'eſt que pour s'applaudir d'avoir été compoſé d'une terre, d'une argile meilleure, qui ne reſſent point les outrages du temps. Tranquille, tandis qu'on voit quelqu'un entre ſoi & la mort, la multitude qui tombe à chaque inſtant ne trouble point les eſpérances d'une deſtinée plus heureuſe; fût-on ſeul échappé, ainſi que s'exprime le Prophête, à l'œil, à la main du moiſſonneur, on oublie ſes années; que

ne fait-on pas pour ſe les cacher, & pour les cacher aux autres ? On dit, on ſe perſuade que la véritable jeuneſſe conſiſte dans la ſanté ; on compte ſur la force, ſur la bonté du tempérament.

On veut donc ſe tromper, on réuſſit ; on veut être trompé, on l'obtient : trop ſouples adulateurs, des enfans, des domeſtiques, des amis paroiſſent ignorer ce que vous prétendez leur cacher ; par des meurtrieres complaiſances ils entretiennent votre erreur, tous voient ſe précipiter le déclin de vos jours, tous vous promettent un long avenir ; ils tremblent, & ils vous raſſurent ; on ne vous avertit du danger, que lorſqu'il n'y a plus d'eſpérance. De-là, qu'arrive-t-il ? après une vie étendue au-delà de tous les deſirs que permet la raiſon & l'expérience, la mort eſt auſſi ſubite, auſſi imprévue que ſi elle vous ſurprenoit dans la premiere ſaiſon de la plus floriſſante jeuneſſe. Vos yeux ne s'ouvrent que lorſqu'ils ſont prêts de ſe fermer pour toujours ; quelques momens de réflexion qu'il faut ſaiſir rapidement : quelques momens ! & pourquoi, grand Dieu ! pour changer l'eſprit, pour refondre le cœur, pour oublier tout ce qu'on a ſu, pour apprendre tout ce qu'on a ignoré, pour faire d'un mondain, un Chrétien rempli de la foi la plus vive, de l'eſpérance la plus ferme, de la charité la plus pure, de la contrition la plus ſincére, pour introduire dans une ame profane toutes les maximes, toutes les vertus de l'Evangile dont

elle ne connoît point la pratique, dont elle connoît à peine le nom. Quelques momens! pour qui ? pour un pécheur gâté, corrompu jusques dans les dernieres racines, jusques dans les fibres du cœur les plus délicates ; pour un pécheur dont les vices, selon l'expression de l'Ecriture, ont pénétré jusqu'à la moëlle des os ; pour un pécheur qui a porté jusques dans les neiges, les glaces de la vieillesse, les délires de la plus bouillante jeunesse. Quelques momens! & quand ? lorsque l'esprit enveloppé ne voit qu'à travers mille nuages ; lorsque la raison expirante ne jette que des lueurs foibles & incertaines. Quelques momens donc! pourquoi? pour faire un pénitent, un Chrétien de cet homme pécheur, qui n'est plus que l'ombre d'un homme. Quelques momens! & combien de fois pas un seul moment! cette fleur, pour parler le langage de l'Ecriture, cette fleur de la santé, de la jeunesse développoit au soleil naissant ses brillantes couleurs ; le souffle contagieux du midi l'a consumée, l'a dévorée en un instant : tranquille, content, heureux, on étendoit dans un long avenir ses vues, ses projets, ses espérances. Hélas! victime dévouée à la mort, on a reçu le coup fatal avant que d'avoir apperçu le glaive & l'Autel. Plus d'un Balthazar périt, & il n'a point vu la main qui traçoit l'arrêt de sa perte : spectacle tragique qui répand la consternation dans une famille chrétienne & lui présente bien d'autres malheurs à pleurer que la séparation d'un pere, d'un époux,

d'un ami : ſpectacle qui ſe renouvelle ſans ceſſe parmi nous ; on diroit qu'ils ſont paſſés les temps où l'on connoiſſoit un milieu entre la vie & la mort. Il ſemble que la nature a changé ſes loix, qu'elle a chargé l'air que nous reſpirons d'un poiſon vif & pénétrant qui tarit tout à coup dans nos veines la ſource de la vie ; ou plutôt le Dieu vengeur ne punit-il pas ſouvent par de nouveaux ſupplices des crimes inconnus aux ſiécles qui nous ont précédés, & le Ciel ne multiplie-t-il pas ſes foudres à meſure que la terre multiplie ſes abominations. Au même moment, ſans aucun intervalle de réflexion, de préparation, pécheur & mort ; c'eſt-à-dire, pécheur & dans l'éternité ; pécheur & porté au tribunal de Dieu ; pécheur, on n'oſeroit l'ajouter, mais peut-on ſe le cacher ? pécheur & réprouvé ; pécheur & précipité dans l'enfer : voilà où conduit l'oubli de la mort.

La penſée de la mort ſera-t-elle donc un aſyle qui nous mettra à l'abri de ces morts imprévues ſemblables à un orage, à une tempête violente dont le premier effort couvre la mer des débris du fragile vaiſſeau qu'elle vient de briſer ? N'eſt-il pas dit pour tous que le Fils de l'Homme viendra à l'heure à laquelle on ne l'attend pas ? *Qua horâ non putatis Filius Hominis veniet.* N'eſt-il pas dit à tous qu'ils ignorent le jour & l'heure ? *Neſcitis diem neque horam.* Le Chrétien qui penſe à la mort ſera donc ſurpris comme le mondain qui l'oublie ? Il le ſera, mes chers

S. Luc. c. 12. v. 40.

S. Matt. c. 25. v. 13.

Auditeurs, cependant il ne le ſera pas. En effet, il faut raiſonner du Chrétien qui penſe à la mort, comme ſaint Grégoire raiſonne ſur le mondain qui n'y penſe pas. Quelque longue que ſoit la vie du mondain voluptueux & diſſipé, ſa mort, dit ce Pere, eſt une mort ſubite; comment? parce qu'une mort imprévue eſt toujours une mort ſubite. Or, la mort eſt toujours imprévue, lorſque le moment de la mort prévient le moment de la pénitence : *quantumcumque ſerò de hac vitâ tollantur, ſubitò & repentè tolluntur; ſubitum eſt enim homini de quo ante non cogitavit.* De même à quelqu'âge que ſoit enlevé le Chrétien qui s'occupe de la penſée de la mort; quelque prompt que ſoit le coup qui tranche le fil de ſes jours, ſa mort n'eſt jamais une mort ſubite, parce qu'il eſt toujours préparé, diſpoſé à la mort. Le mondain & le Chrétien ignorent donc également le nombre de jours qui leur ſont deſtinés ſur la terre. Voici la différence; parce que le mondain l'ignore, il s'endort ſur la foi des ſonges qui le jouent, qui l'amuſent; l'époux arrive; & plongées dans le ſommeil, les Vierges folles ne l'entendent point? le maître frappe, le ſerviteur lâche & pareſſeux n'ouvre point : mais parce que ſaint Paul avertit le Chrétien que le jour du Seigneur viendra comme le voleur qui marche dans le ſilence & les ténebres de la nuit, il ſe rend fidele à ſuivre le conſeil que lui donne l'Apôtre de prévenir par la vigilance ce jour terrible : *ipſe enim diligenter ſcitis, quia*

dies Domini ſicut fur in nocte ita veniet. Je puis mourir à tout inſtant : donc il faut que je paſſe chaque moment de ma vie comme s'il devoit être le moment de ma mort. J'ignore ſi ce jour ſera ſuivi pour moi d'un autre jour : donc je l'employerai comme je voudrois avoir employé le jour qui commencera pour moi le jour de l'éternité. Qui peut m'aſſurer que cette nuit ne me précipitera pas dans la nuit du tombeau ? Donc je ne me livrerai point aux douceurs du ſommeil avant que d'avoir mis ma conſcience dans la paix, dans le repos du Seigneur ; la mort eſt inévitable ; le moment de la mort eſt incertain. La mort eſt inévitable : donc je ferai tout, comme devant mourir ; fortune, établiſſement, liaiſons, conduite, travail, repos, ſervice de Dieu, ſervice du monde, comme il convient à un homme qui doit mourir. Le moment de la mort eſt incertain ; donc je ferai tout comme pouvant mourir à tout moment : cette priere, cette aumône, cette œuvre de zèle ou de charité, cette confeſſion, cette communion, avec autant de préparation, d'attention, de piété, de ferveur que ſi elle devoit être la derniere action de ma vie. Alors, quelle délicateſſe de conſcience, quelle douceur, quelle humilité, quelle modeſtie, quel déſintéreſſement, quelle pudeur ! En coûte-t-il pour pardonner un outrage, pour renoncer à une fortune qu'il faudroit acheter par le crime ? L'eſprit s'égare-t-il dans de vains projets, le cœur dans de coupables complai-

I. Ad Teſſal. c. 5. v. 2.

ſances ? Souffre-t-on quelqu'intervalle entre le péché & la pénitence ? Laiſſe-t-on quelque vuide dans un jour après lequel il ne reſtera plus peut-être d'autre jour ? Sans cela, Chrétiens, ſans cette penſée de la mort ſi propre à ſoutenir, à ranimer la ferveur, le feu de la charité la plus vive ſe rallentit peu à peu ; on fait le bien, on ne le fait qu'à demi ; on marche, auſſi-tôt on s'arrête, on ſe repoſe ; le jour préſent paroît moins précieux, lorſqu'on ſe perſuade qu'il amenera d'autres jours ; pleins de défauts, on ſe perſuade qu'on aura le loiſir de s'en corriger ; dénué de vertus, on ſe dit qu'on aura le temps de les acquérir : ainſi la mort ſurprend le Chrétien trompé, dans l'illuſion de ſes fauſſes vertus, comme elle ſurprend le mondain pécheur dans l'abomination de ſes crimes : ainſi la mort de l'un & de l'autre eſt également une mort ſoudaine, parce que toute mort qui laiſſe des péchés à pleurer, ou un vuide de vertus à remplir, eſt une mort ſoudaine & imprévue : *ſubitum eſt enim homini, de quo ante non cogitavit.*

Par conſéquent, quel eſt l'homme qui n'a rien à craindre des ſurpriſes de la mort ? Le Chrétien ſeul appliqué à marcher continuellement dans le ſouvenir de la mort, dans l'attente de la mort. Sage & importante précaution ! elle n'eſt, hélas ! connue que du Juſte. Qui eſt-ce qui penſe à la mort ? Le Lévite, le Prêtre, le Pontife cachés à l'ombre de l'Autel ; le Solitaire, la Vierge chrétienne enſévelis dans le déſert ; l'Apôtre,

le

le Prophête partagés entre le zèle & la priere ; la femme vertueuse retirée dans l'enceinte de sa maison, comme Judith ; ou modèle de piété dans le grand monde, comme Esther, le pénitent austere dévoué à arroser de ses larmes la terre marquée pour recevoir le corps de péché ; l'ame fervente, dont la vertu solidement établie semble n'avoir plus à redouter l'orage des passions ; c'est-à-dire, que ceux-là pensent à la mort, à qui seuls il paroîtroit qu'il est permis de l'oublier. Qui est-ce, au contraire, qui néglige, qui fuit la pensée de la mort, qui se fait une étude, un art d'oublier la mort ? C'est un grand, un riche environné de piéges, de périls, de tentations, dans l'occasion de tous les vices, parce qu'il est à la source de tous les plaisirs ; c'est un homme en place, revêtu d'une grande autorité, chargé de maniemens, d'emplois difficiles, obligé d'entrer dans mille affaires délicates, de s'engager, de demeurer dans les situations les plus critiques, responsable de tout le bien qu'il ne fait pas, de tout le mal qu'il n'empêche pas ; maître d'oser tout, parce qu'il peut tout, & quoi qu'il ose, sûr d'obtenir les applaudissemens de la troupe d'esclaves qui adore sa fortune ; c'est un homme dans le négoce, dans la finance, que l'aveugle cupidité fait entrer dans toutes les voies qui conduisent aux richesses. Peu inquiet sur quels fondemens il éleve l'édifice de son opulence ; prêts, billets, emprunts, sociétés, contrats, ruses, manéges, il se

permet tout, hardi à décider où le Docteur le plus éclairé ne prononceroit que timidement.

Qui eſt-ce qui ne penſe point à la mort ? C'eſt un homme dans le barreau, dans la magiſtrature, autour duquel frémiſſent toutes les paſſions intéreſſées à éblouir ſa raiſon, à obſcurcir ſes lumieres, à ſurprendre ſa religion, à intimider ſon zèle, à tenter ſa probité, à triompher de ſon équité, & au milieu de tant d'écueils, un eſprit ſujet à l'erreur, au préjugé, au caprice, à l'obſtination ; un cœur aiſé à gagner, un cœur prompt à s'ouvrir à la voix de la faveur, de l'amitié, de l'intérêt, du plaiſir : qu'il eſt difficile qu'il écoute, qu'il ſuive toujours les loix de l'auſtere raiſon & de l'exacte équité ! c'eſt le courtiſan nourri dans la faction, l'intrigue, l'adulation & la complaiſance, la hauteur & l'orgueil, les haines & les jalouſies, la bagatelle & l'oiſiveté ; toujours occupé & toujours inutile ; toujours enivré de ſon propre bonheur ou malheureux du bonheur d'autrui : c'eſt le guerrier ſi accoutumé à paroître mépriſer la mort en philoſophe ; ſi peu inſtruit à la méditer, à s'y préparer en Chrétien. Qui eſt-ce qui ne penſe point à la mort ? C'eſt une femme mondaine, diſtraite, frivole, entêtée du jeu, de luxe, de parures, de ſpectacles, toute occupée du déſir de plaire, & quelque coupable qu'elle ſoit par ſes propres paſſions, ſouvent encore plus coupable par les paſſions qu'elle inſpire : c'eſt un pécheur en qui l'ha-

bitude, la multitude des prévarications ont étouffé la voix de la conſcience & de la grace : c'eſt un faux pénitent qui a mis le comble à ſes crimes par une converſion trompeuſe & hypocrite ; c'eſt-à-dire, que la mort n'eſt ſi profondement oubliée que par ceux à qui il conviendroit davantage d'y penſer ; que par ceux, que leur état, leur ſituation expoſent le plus aux ſurpriſes de la mort, & pour qui les ſurpriſes de la mort auroient des ſuites plus funeſtes.

Néceſſité donc & néceſſité plus preſſante de penſer à la mort, pour qui ? Pour ceux à qui il eſt plus ordinaire de n'y pas penſer : pour les riches, les grands, les hommes plus puiſſans, plus élevés, plus employés dans le monde ; parce qu'ils ſont expoſés à plus de périls, & moins en état de prendre des précautions ; parce qu'ils commettent plus de péchés & qu'ils les apperçoivent, qu'ils les ſentent moins, parce qu'ils ſont néceſſairement plus occupés du monde, & par-là moins occupés de Dieu & de leur religion. Néceſſité & néceſſité plus preſſante de penſer à la mort pour ceux qui craignent davantage d'y penſer, pour les pécheurs & à proportion qu'ils ſont plus grands pécheurs ; parce que dans les voies ordinaires de la providence, ce n'eſt que par la penſée de la mort qu'ils commencent à ſortir de leur iniquité & à revenir à Dieu ; parce que le pécheur qui néglige ce ſecours, mérite d'être privé des autres graces ; parce que, ſelon la doctrine de ſaint Auguſtin, la vengeance la

plus ordinaire de Dieu, sur le pécheur, lorsqu'il évite la pensée de la mort, est de l'abandonner aux surprises de la mort, afin que celui qui a voulu oublier Dieu pendant la vie, ne puisse se souvenir de lui, même à la mort. *Hac animadversione percutitur impius ut moriens obliviscatur sui, qui dum viveret oblitus est Dei*.. Nécessité & nécessité infiniment plus pressante de penser à la mort, pour qui? Pour vous, hommes à systêmes, ennemis de la religion, je m'explique: avertis par le sentiment intérieur & par des événemens souvent renouvellés, de la révolution que les derniers momens ont coutume de produire dans la façon de penser, vous craignez que votre exemple, ajouté à tant d'exemples fameux, n'acheve d'instruire l'Univers que votre persuasion apparente n'a rien de l'intrépidité & de l'immobilité d'une véritable & intime conviction, qu'elle n'est qu'une persuasion contrefaite, simulée; & qu'à l'instant où le masque tombe, le disciple étonné voit le maître désavouer, réprouver ce qu'il enseigna; allarmés du péril de votre gloire & de votre doctrine, que faites-vous? L'apologie précede le changement que vous redoutez, vous vous hâtez de l'attribuer au trouble, au tumulte de l'imagination, à la foiblesse & à l'inaction de l'esprit qui s'appesantit, de la raison qui s'éteint à mesure que les sources de la vie se dessechent & tarissent.

Sages prétendus, ces précautions vous décelent, elles vous montrent tels que saint Jérôme vous peignoit, esclaves bas & ram-

pans des caprices & de l'opinion public : *Auræ popularis mancipium* ; car, quel parti prendroit un homme digne de ce nom de sage que vous usurpez ? Il préviendroit cet état de langueur & de dépérissement ; il n'attendroit point les ténébres de la nuit ; il marcheroit pendant que la lumiere l'éclaire & le guide : *ambulate dum lucem habetis* ; il dévanceroit le moment redoutable & décisif où il se trouvera comme suspendu entre le temps & l'éternité, assis en esprit au bord du tombeau, sur le rivage de l'éternité : *ad littus æternitatis* ; là, appliqué à se rendre compte de lui-même, à se développer ses idées & ses sentimens, il se diroit ; si l'évidence démontre à tout esprit qui ne cherche point à l'obscurcir par des conjectures, par des suppositions chimériques ; que la pensée essentiellement simple, indivisible, est contradictoirement opposée aux propriétés de la matiere : attribuer à Dieu le pouvoir de former une matiere pensante, c'est lui attribuer le pouvoir d'unir & d'allier les contradictions. L'être intelligent & l'être étendu ne peuvent donc constituer une même & unique substance : la dissolution de l'un n'entraîne donc pas la destruction de l'autre.

S. Jean. c. 12. v. 35.

Si la voix de tout ce qui est, nous atteste l'existence nécessaire d'un Dieu qui existe par lui-même & par lequel tout existe.

Si tout ce que notre raison a de droiture & de lumiere, nous déclare qu'un Dieu soumis à l'empire de la fatalité, qu'un

Dieu privé du pouvoir de détruire ou de déranger au gré de ſa ſageſſe l'ordre qu'il a établi, ne ſeroit qu'un fantôme de divinité; ne ſeroit Dieu que pour ceux qui ne veulent point avoir de Dieu à craindre, à reſpecter, à adorer.

Si Dieu a pu nous ordonner de croire ſur ſa parole des vérités que nous ne voyons pas & qu'il promet de nous manifeſter; nous commander des vertus que nous ne connoiſſions pas & qu'il nous promet de récompenſer. S'il eſt vrai que de l'union de ces vérités révélées, de ces vertus commandées, il lui a plû d'en faire la baſe & l'ame d'un culte ſaint, d'une adoration d'eſprit & de cœur, d'en former une religion qui porte viſiblement l'empreinte auguſte de la Divinité; une religion dont il poſa les fondemens dès la naiſſance du monde; une religion qu'il voulut préparer, figurer, ébaucher dans toute la ſuite & la ſucceſſion des ſiécles, annoncer par un tiſſu de prophéties, dont nous connoiſſons l'époque bien antérieure à l'accompliſſement; une religion qu'il voulut illuſtrer, ennoblir, conſacrer par une ſublimité de dogmes qu'il ne fut jamais donné aux ſpéculations les plus hardies d'entrevoir, par une ſublimité de vertus dont le cœur humain ne nourrit point le germe; une religion qu'il a prouvée par des miracles qui rencontroient des obſtacles ſi puiſſans, des barrieres ſi invincibles dans les loix connues de la nature, qu'il n'appartenoit de les ſurmonter, de les renverſer

qu'à celui qui en eſt l'auteur & le maître ; par des miracles que le cours des années ne dépouillera point du ſceau ineffaçable de la vérité que leur imprima le ſang de tant de Martyrs, que la défiance la plus inquiete ne ſoupçonnera, ni de l'imbécille complaiſance pouſſée juſqu'à croire qu'ils voyoient des faits qu'ils ne voyoient pas, ni d'un fanatiſme outré juſqu'à mourir pour ce qu'ils ne croyoient pas. Or ſi ces déciſions ne contenoient que les oracles de la pure & ſaine raiſon, combien ſerois-je coupable d'avoir oſé me retirer des voies de cette religion ſainte ? D'autant plus coupable que j'aurois vainement cherché à me diſſimuler, que je ne ſuivois que des guides trompeurs, qu'il n'eſt point réſervé à la vanité, à l'orgueil, à l'indépendance, à la volupté d'enſeigner la vérité ; qu'aucun attrait, aucun intérêt de vertu ne me parloit contre la religion ; que tous les attraits, tous les intérêts de vice & de cupidité me parloient en faveur de l'irréligion ; que ſi je me trompois en croyant, les penchans d'un cœur vertueux excuſeroient les mépriſes d'un eſprit trop prompt à reſpecter, à adorer les plus foibles lueurs de l'autorité divine, au lieu que ſi je me trompois en ne croyant pas, les vices du cœur rendroient inexcuſables les erreurs d'un eſprit ſuperbe & préſomptueux.

Déjà trop coupable par mon indocilité obſtinée à rejetter la religion, combien ne le ſerois-je pas davantage par la perſévérance de mes fureurs à la combattre ? Je re-

prochois, avec justice, aux conquérans d'aimer à se signaler par le meurtre & les dévastations ; je leur peignois avec force & énergie le crime & l'opprobre d'une renommée achetée par les larmes & le sang des peuples ; ne voyois-je pas que mes anathêmes retomboient sur moi, & que le desir insensé de partager ou de supposer leur odieuse célébrité, me jettoit dans une carriere encore plus funeste à l'Univers. Sapper les fondemens de tout culte, de toute religion par le dogme absurde d'une indifférence qui suppose tous les cultes également agréables à Dieu, & confond la religion la plus divine avec les superstitions les plus profanes ; tracer une législation de licence pour cette vie, d'impunité dans l'avenir ; anéantir avec les loix divines l'autorité des loix même naturelles de bienfaisance, d'équité, d'humanité que je me vantois de protéger en leur ôtant l'appui, l'autorité d'un législateur, que son amour essentiel de l'ordre détermine à récompenser la fidélité qui les observe, à punir l'audace qui les viole. Oter à la vertu ses motifs & ses espérances, au vice ses craintes & ses remords ; m'immortaliser par la chûte & l'extinction de la foi, régner en vainqueur sur les débris des sanctuaires déserts & abandonnés, du sacerdoce décrié & avili, du christianisme condamné à l'oubli, de son Dieu flétri & insulté avec la fougue & les transports d'une haine sans égards & sans ménagemens. Tels furent mes projets, & que n'ai-je point employé pour le succès ?

Toutes

Toutes les chicanes de la critique, pour affoiblir l'autorité des monumens les plus respectables ; toutes les subtilités du sophisme pour éluder les motifs de croire, pour fortifier les motifs de ne croire pas ; toute la fierté du silence le plus dédaigneux pour ne répondre que par le mépris à des preuves auxquelles je ne pouvois répondre par des raisons ; toutes les nuances du ridicule pour abaisser la hauteur, la sublimité majestueuse des plus augustes mystères, & les mettre de niveau avec les rêveries humaines ; toute la témérité des paralleles les plus indécens pour élever les vertus de la nature au-dessus des vertus de la grace, & pour persuader que le Dieu, juste estimateur des mérites, doit priver ses élus de toutes préférences d'amour & de récompense, afin de les accorder à ces sages tant vantés, que le délire de la superstition ou les craintes d'une lâche politique engagerent à offrir un encens sacrilége aux Dieux imaginaires de la Gentilité ; toute la souplesse du génie, tout le coloris de l'expression, pour rajeunir des objections cent fois reproduites & cent fois confondues ; tous les appas de la louange pour gagner des prosélites ; tout le fiel, toute l'amertume des invectives pour intimider les Défenseurs de la doctrine évangélique, & pour arrêter ceux qui seroient tentés de les imiter ; tous les prestiges de l'illusion ; toutes les graces du langage ; toutes les finesses de la plaisanterie pour amuser un siécle frivole, plus amateur de la lueur

qui brille, qui éblouit, que de la lumiere qui éclaire; plus propre à s'occuper d'un bon mot qui frappe l'eſprit & le diſtrait, que d'un raiſonnement ſuivi qui demande de l'attention & de la réflexion; tout le ton, toute l'autorité tranchante de la déciſion, pour ſubjuguer & dominer un ſiécle accoutumé à ne juger des ouvrages que par le nom de l'auteur, & qui n'a pas le courage de diſputer ſa ſoumiſſion à une réputation établie; toutes les ſéductions d'indépendance, de ſécurité, de liberté, pour flatter & fixer un ſiécle de vanité & de volupté.

Je me ſuis donc fait tout à tous; à tous les caractères, à tous les penchans, à tous les foibles, pour attirer, pour entraîner tout. J'ai réuſſi; les torrens d'incrédulité n'ont point coulé vainement ſous ma plume; ils inondent la terre; la religion ébranlée & comme déracinée par la violence de la tempête, regrette ſon premier âge & le glaive des tyrans. Cependant, ſi cette religion, ſi ſes dogmes inacceſſibles à la raiſon humaine, ſi la rigidité, l'auſtérité de ſa morale émanent du ſein de la Divinité; la race préſente & les générations futures, enyvrées du poiſon que je leur aurai préſenté, leurs erreurs, leurs vices, leurs ſcandales, leurs blaſphêmes ſeront mon ouvrage. J'invite, j'appelle, je me trace d'avance les idées que la vue du tombeau enfantera, & la ſcène qu'elle ouvrira à mes regards. J'apperçois cette maſſe d'impiétés & d'abominations; elle formera un poids qui m'écra-

ſera. Je le vois, je le ſens : eſtime, éloges, applaudiſſemens, admirateurs paſſionnés, diſciples adorateurs, tout fond, tout s'écroule ſous mes pas. Il ne va reſter de moi que moi & mes égaremens ; pour moi, que le Dieu vengeur de ma rébellion & de mes attentats. Quelle affreuſe deſtinée m'attend ! Que ferai-je ? Aurai-je la honteuſe foibleſſe, ou l'intrépidité féroce d'aller au-devant de l'enfer, afin d'enſevelir dans ſa nuit brûlante mes regrets & mes remords ? Avoués, ils pourroient encore me ſauver ; diſſimulés, ils me perdent ſans retour. Ah, mes chers Auditeurs, je vous le demande ; quelle imprudence, quel vertige que de remettre aux jours d'aſſoupiſſement & de langueur une diſcuſſion qui exige, pour être dignement creuſée & approfondie, toute la vigueur du génie & de la réflexion ! Mais avouez-le, afin que cette vigueur du génie & de la réflexion ſe déployent dans toute leur étendue ; il faut qu'elles ne ſoient point troublées par le tumulte, amorties par la force & l'activité des paſſions ; il faut que l'homme iſolé, concentré en lui-même, ne conſulte, n'écoute que la voix de la conſcience, que celle de l'Evangile & de la raiſon. Or, point de moyen plus certain, plus efficace de vous ménager cette paix, ce ſilence intérieur, que de vous placer dans la ſituation où ce dernier moment vous placera, lorſque les attraits d'orgueil, de vanité, d'indépendance, de réputation, de célébrité, de plaiſir, de cupidité ſans objet, ſans aliment,

ne laisseront dans votre ame que les attraits primitifs de droiture, de vérité, de vertu, d'équité, de raison sage & modeste ; lorsque tous les intérêts du temps disparoîtront, s'anéantiront devant l'intérêt unique de l'éternité. Non, après la balance du sanctuaire, point de balance aussi juste, aussi exacte que la balance de la mort ; & qui sçait, ô mon Dieu, si vous n'avez point voulu que les raisonnemens spécieux de quelques incrédules, pesés dans cette balance, ne leur ait paru que de vains & coupables sophismes ; & que l'ingénuité de leur aveu inspiré, sanctifié par votre grace ait effacé le crime de leurs folles rêveries ; c'est un miracle que nos Philosophes n'ont aucun droit de contester, & qu'ils n'ont aucun droit de se promettre. Revenons : nécessité de penser à la mort ; nécessité commune, générale, universelle pour le pécheur, afin qu'il quitte son péché ; pour le juste, afin qu'il se soutienne dans la justice ; pour le Chrétien tiede & imparfait, afin qu'il ranime sa ferveur ; pour la jeunesse, parce qu'on meurt à tout âge ; pour la vieillesse, parce qu'il lui reste peu de temps à vivre. Nécessité d'y penser souvent, parce qu'il n'est point de jour qui ne puisse être le dernier jour, de moment qui ne puisse être le dernier moment. Nécessité d'y penser solidement, sérieusement pour s'y préparer, pour s'y disposer, parce que toute mort, quelque lente qu'elle soit, est une mort soudaine pour le mondain qui n'y pense pas ou qui n'y pense qu'en mondain ; parce que

toute mort, quelque précipitée qu'elle puiſſe être, eſt une mort prévue & ſans ſurpriſe pour le Chrétien qui penſe à la mort en Chrétien. La penſée de la mort inſpire une vigilance, une attention qui précautionne contre les ſurpriſes de la mort; enfin, elle inſpire une ferveur, une piété qui obtient les graces les plus puiſſantes à l'heure de la mort.

2°. D'un moment, d'un ſeul moment, dépend l'éternité : *Ex momento pendet æternitas.* De quelque côté que l'arbre penche, dit l'Ecriture, au Nord ou au Midi, il y tombe, & ne ſe reléve jamais; heureux pour toujours ſi je meurs de la mort des juſtes; malheureux pour toujours, ſi je meurs de la mort des pécheurs. Or, qu'eſt-ce que mourir de la mort des juſtes? quel ouvrage! qu'il eſt grand! qu'il eſt difficile! c'eſt mourir pénétré d'une foi ſoumiſe & docile, qui fixe l'eſprit dans une conviction forte & intime de toutes les vérités de la religion, d'une eſpérance ferme & immobile, humble & modeſte, qui ſoupire pour les biens éternels, & qui ne les attend que des mérites infinis de Jeſus-Chriſt, ſans compter ſur ſes propres mérites; d'un amour de Dieu qui captive, qui domine, qui ſurpaſſe tous les autres amours; d'une charité du prochain qui oublie toutes les injures, qui pardonne tous les outrages; c'eſt mourir dans une pureté, une délicateſſe de conſcience qui n'a point connu le péché, ou dans une ferveur, une auſtérité de pénitence qui ne laiſſe aucune

foibleſſe humiliante à avouer, aucune paſſion à réprimer, aucun péché à déteſter, à pleurer, aucun ſcandale à effacer, aucune injuſtice à réparer, aucun devoir à remplir. Fleur précieuſe de l'innocence, ah ! je connois trop mon cœur pour ignorer combien de fois, emporté par l'attrait d'un vain plaiſir, il a couru dans les ſentiers de perdition ! Retour à la grace par la pénitence ; ah ! mon cœur m'eſt trop inconnu pour ſavoir s'il ne déſavoue point dans le ſecret & dans l'intérieur de ſes deſirs le divorce apparent qu'il a fait avec le monde & les paſſions ! il me trompe peut-être, & il ſe trompe lui-même ; fût-il vrai & ſincére, il eſt inconſtant & mobile, il peut m'échapper ; & qui ſait ſi le moment de ſa chûte ne ſera point le moment de ſa perte ? Qui vous oublie une fois, ô mon Dieu, mérite d'être oublié pour toujours ! les faſtes de l'Egliſe ſont pleins du récit de vos terribles & incompréhenſibles jugemens. Le Chrétien intrépide qui avoit défié la fureur des tyrans, on l'a vu s'arracher du lieu de ſon ſuppiice où il alloit mourir victime de Jeſus-Chriſt, pour venir tomber, expirer aux pieds de l'idole ; un moment retranché de ſa vie il étoit martyr ; un moment ajouté à ſa vie, il étoit peut-être pénitent. Le premier moment lui a été donné, le ſecond lui a été refuſé ; il n'a pas voulu être martyr, il meurt impénitent, apoſtat & réprouvé. Grace de la perſévérance finale ; grace de mourir dans la juſtice ; grace centre & terme

de toutes les graces qui ſont les élus ; grace qui finit le temps de l'épreuve & du combat, qui donne la victoire & la couronne ; grace dont l'ordre, l'économie, la diſtribution eſt un myſtère caché dans les plus profonds abymes de la ſageſſe de Dieu : tout ce que nous en connoiſſons, c'eſt que c'eſt des dons de Dieu, celui qu'il nous eſt le plus eſſentiel d'obtenir, & qu'il ne l'accorde ordinairement qu'à ceux qui penſent à la mort, qui ſe préparent à la mort par la pratique des vertus, &, s'il le faut, par les plus grands ſacrifices.

Ah ! mes chers Auditeurs, je ne ſuis point ſurpris que de ſi grands objets aient fait trembler le Solitaire dans le ſilence de ſa grotte ; le Pénitent ſous la cendre & le cilice ; qu'un Paul ait appréhendé qu'après avoir été le vaſe d'élection pour un monde entier, il ne fût pour lui-même un vaſe de colere & d'anathême ; ce qui me ſurprend, c'eſt qu'un Chrétien, qui doit regarder ces vérités terribles comme appartenant aux principes les plus ſimples de ſa religion, ſoit, ſur un article ſi important, dans une paix, une ſécurité que ne troublent aucunes craintes.

Quoi donc, cette grace de la perſévérance finale, qui eſt une grace purement gratuite, même pour le juſte, la donnera-t-il à l'homme profane, qui n'a des égards, des attentions, des ménagemens, des complaiſances que pour le monde ; qui ne cherche, qui ne déſire, qui ne ſollicite que les faveurs, les graces, les proſpérités du mon-

de ; qui ne s'épuiſe, qui ne s'immole, qui ne ſe ſacrifie que pour le monde ? La grace de mourir en Chrétien, Dieu l'accordera-t-il à l'homme qui ne veut vivre qu'en mondain ? Dieu changera-t-il tout-à-coup ſon cœur ? Le pécheur lui-même ſaiſira-t-il le moment favorable d'un changement ſi heureux ? Quel homme plus indigne de cette grace, que l'homme dont l'audacieuſe & téméraire confiance oſeroit ſe le promettre ?

Mais cette grace de la perſévérance finale qu'on ne peut mériter, on peut l'obtenir ; on ne peut la mériter d'un mérite de droit & de juſtice, on peut, dit ſaint Auguſtin, la mériter d'un mérite de deſirs fervens, de prieres humbles & ſoumiſes, d'un mérite auquel Dieu ne doit rien, auquel cependant Dieu ne refuſe rien : *hoc donum Dei ſuppliciter emereri poteſt.* Or, poſé ce principe inconteſtable, je ne vois pour l'homme qui penſe à la mort que ſujet de confiance, qu'eſpérances permiſes & légitimes : en effet, dès qu'il penſe à la mort, qu'il y penſe en Chrétien, il conçoit que tous ſes vœux, tous ſes deſirs, pour le temps & pour l'éternité, doivent avoir pour objet cette grace de la perſévérance finale ; que tout ſon bonheur conſiſte à l'obtenir, tout ſon malheur à en être privé. Alors donc point de larmes, de prieres, d'attentions, de vigilance, de recueillement, de vertus, de ſacrifices qui coûtent ; point de voie, quelque dure, quelqu'étroite, quelque difficile qu'elle ſoit, dans laquelle il n'entre, il ne

marche, il ne ſe ſoutienne, pour arriver à cette grace dont dépendent ſes deſtinées éternelles ; & il y arrivera, puiſque ce ſeroit faire outrage à votre amour, ô mon Dieu, que de ne pas penſer, avec ſaint Auguſtin, qu'à l'homme qui, par le ſecours de votre grace, fait ce qu'il peut, vous donnez ce qu'il ne peut pas ; que lorſqu'il accorde ce que vous demandez, il obtient ce qu'il ſouhaite.

Il faut donc le reconnoître, mes chers Auditeurs ; la ſource, le principe de nos égaremens dans cette vie, de notre malheur pour l'éternité, c'eſt que nous craignons trop la mort, & que nous ne la craignons pas aſſez ; diſons mieux, c'eſt que nous la craignons mal. Dire je crains la mort ; & parce que je la crains j'évite d'y penſer ; & plutôt que de me livrer aux troubles, aux allarmes, aux agitations inquiettes qui ſuivroient cette penſée de la mort, je préfére de m'expoſer à toutes les ſurpriſes de la mort, à toutes les ſuites d'une mort imprévue ; crainte folle ; inſenſée ; crainte funeſte & meurtriere ; elle n'a fait, elle ne fera que des pécheurs, des pécheurs impénitens, des pécheurs réprouvés, & qui ſe réprouvent eux-mêmes. Dire je crains la mort ; & parce que je crains la mort je commence, je ne veux point différer à m'y préparer : & parce que ma vie n'a été qu'un mêlange de crimes trop véritables & de converſions douteuſes & ſuſpectes, je veux deſcendre au plus intime de ma conſcience, en inter-

roger toutes les voies, en écouter tous les reproches, en ſuivre tous les mouvemens, afin qu'il n'y ait aucun péché qui ne ſoit ſuffiſamment connu, accuſé, déteſté, pleuré, réparé, puni & vengé : & parce que je connois l'inconſtance de mon cœur, qui peut m'échapper à chaque inſtant ; parce que je redoute les ſurpriſes de la mort, qui peut venir à tout moment, je me précautionnerai contre les tentations, contre les occaſions ; je me tiendrai dans la vigilance, dans le recueillement, dans la ſolitude intérieure ; je ne ſouffrirai point que le péché s'inſinue dans mon ame ; ou ſi j'étois aſſez malheureux pour vous offenſer, ô mon Dieu, le moment qui me verra pécheur me verra pénitent : & parce qu'entre toutes les graces, il eſt une grace à qui ſeule il appartient d'achever le grand ouvrage du ſalut, de lui imprimer le ſceau, le caractère de l'éternelle prédeſtination, cette grace, que je ne puis rigoureuſement mériter, mais que je puis obtenir, je l'appellerai par mes ſoupirs ; je l'inviterai par mes larmes ; je la demanderai par mes prieres redoublées, par de ſaintes & fréquentes Communions, par l'abondance de mes aumônes, par les abaiſſemens de mon humilité, par les auſtérités de ma pénitence, par ma prompte & ſouple docilité à ſuivre les mouvemens intérieurs de l'Eſprit-Saint ; parce qu'elle eſt tout, je lui ſacrifierai tout ; parce que, lorſqu'il la donne, Dieu ne laiſſe rien à ſouhaiter ; afin qu'il ne me la refuſe

pas, je ne lui refuserai rien. Voilà, mes chers Auditeurs, voilà une crainte sage; la crainte qui a fait, qui fera les saints & les élus.

Essentielle & décisive différence entre la crainte mondaine & la crainte chrétienne de la mort. Dans l'incrédule, ou le pécheur étranger à la foi, ou aux vertus de la religion, la crainte de la mort ne fera souvent qu'une crainte lâche, foible, timide; une crainte féconde en attentions, en précautions vaines, frivoles, bisarres: éternellement inquiets, agités, pour prolonger le cours d'une vie de servitude & d'ennui, ils meurent à tout, à tous les agrémens, à toutes les douceurs & les liaisons, à tous les devoirs & les bienséances de la société, comme s'ils étoient déjà au nombre de ceux qui ne sont plus; ils s'ensevelissent dans l'obscurité, l'inaction, l'éloignement des plaisirs les plus innocens; on les verra, jusques dans les plus grandes places, ces hommes d'ailleurs si fiers, si délicats, ramper en esclaves sous les caprices, les loix, les conseils de quiconque aura la hardiesse de se dire nécessaire ou utile, & le talent d'entretenir les terreurs de leur imagination pour en profiter. Hommes qui ne savent ni vivre, ni mourir en hommes! Au contraire, qu'est-ce que la crainte de la mort dans le véritable Chrétien? Une crainte judicieuse & raisonnable. Soumis, tranquille, il abandonne à la providence le soin de compter le nombre, de mesurer la durée de ses

jours ; il se précautionne sur-tout contre les égaremens de son cœur & les surprises de la mort. Une crainte sage & utile ; plus il craint la mort, plus il y pense, plus il se fait un devoir de raison & de religion d'y penser, parce que plus il y pensera, plus ses sentimens & ses mœurs deviendront dignes de sa foi. Une crainte noble & généreuse ; elle l'éleve au-dessus du monde & de tous les intérêts, de toutes les fortunes du monde ; au-dessus des passions & de tous les desirs, de toutes les agitations, de toutes les espérances, de toutes les craintes des passions ; elle l'éleve même au-dessus de ses propres craintes, en le détachant de tout ce qu'on peut aimer dans le temps, en le rassurant contre tout ce qu'on peut craindre dans l'éternité ; elle remplit son ame de ce dédain des événemens & des révolutions d'ici bas, que l'orgueil du sage de la sagesse philosophique affecte de contrefaire, & de ce calme, de cette paix, de cette indifférence vertueuse du sage de la sagesse évangélique, qui ne voit dans les prospérités ou les adversités d'ici bas que la destinée d'un moment, dans la mort du Chrétien que la fin de son exil.

Concluons, mes chers Auditeurs, & terminons, en reconnoissant la vérité de la proposition que j'ai avancée en commençant ce discours, que la mort n'est à craindre que pour l'homme qui n'y pense pas ; par conséquent, que la crainte de la mort, loin d'être une raison de ne pas penser à la mort,

eſt une raiſon forte, preſſante, déciſive d'y penſer, d'y penſer ſouvent, d'y penſer, s'il ſe peut, continuellement, ſur-tout d'y penſer en Chrétien qui ne doit vivre que pour ſe diſpoſer, pour ſe préparer à mourir chrétiennement. Encore quelques années, la face de la terre ſera renouvellée ; le Sanctuaire aura d'autres Prêtres, d'autres Pontifes ; les temples, les chaires évangéliques d'autres miniſtres du culte public & de la parole ſainte ; les tribunaux d'autres magiſtrats ; la guerre d'autres chefs ; cette ville d'autres citoyens ; ce grand empire un autre peuple que nous ne connoîtrons point, qui nous ignorera, il ſera dans le temps, nous ſerons dans l'éternité ; il entendra peut-être le récit des événemens de notre âge, comme un bruit, un murmure propre à le diſtraire, à amuſer ſa curioſité ſans affecter, ſans intéreſſer ſon cœur ; une poſtérité plus éloignée en lira peut-être l'hiſtoire ; enfin, le cours des ans en effacera le ſouvenir, & les noms les plus fameux, après avoir retenti pendant quelque temps, périront oubliés, inconnus, & le peuple qui ſera, ne ſaura point que nous avons été.

Hommes inſenſés, épuiſez donc vôtre génie ; le petit nombre de jours qui vous a été donné afin de mériter le Ciel, conſumez-le pour élever des édifices d'opulence, de gloire, de réputation, de célébrité ; pour en creuſer les fondemens dans les profondeurs les plus reculées de l'avenir : la terre qui les reçoit n'eſt qu'un ſable mobile prêt à

s'écarter, à se dérober ; qu'une argile prompte à s'affaisser & à les engloutir. Ah ! plutôt, dépris des idées & des projets d'une immortalité chimérique, pensons à nous établir dans la région où tout est stable & permanent ; pensons que chaque jour, chaque instant nous approche de cette région ; accoutumons-nous à juger de tout comme nous en jugerons au moment qui sépare le temps & l'éternité ; vivons en hommes qui ignorent quand ils doivent mourir ; en hommes qui savent qu'ils ne doivent mourir que pour renaître à une vie dans laquelle une seconde mort ne sera ni à craindre pour les heureux, ni à espérer pour les malheureux. Notre vie sera la vie des Saints ; notre mort la mort des élus ; notre récompense l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.





SERMON
SUR
L'IMPORTANCE DU SALUT.

Pour le premier Vendredi du Carême.

Quicumque enim fecerit voluntatem patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater & soror & mater est.

Celui qui fera la volonté de mon pere est mon frere, ma sœur & ma mere. En S. Matthieu, c. 12. v. 50.



UE n'imitons nous, pour nos propres intérêts, le zèle qui anime Jesus-Christ pour les intérêts de son pere ? A des ames plus ferventes, à un siécle plus chrétien, les Ministres de l'Evangile ne parleroient que de ce qu'on doit à Dieu ; à peine pouvons-nous nous faire écouter lorsque nous parlons aux hommes de ce qu'ils se doivent à eux-mêmes. Ils sont arrivés les

jours tant prédits & tant pleurés par le Sauveur ; les jours de ténébres & de nuit profonde où la foi obſcurcie par le nuage des paſſions, cachée ſous le voile des préjugés & des maximes mondaines ne jette, pour tant d'hommes, que des lueurs trop foibles pour leur montrer l'égarement des ſentiers où ils marchent entraînés par la ſéduction de leurs deſirs ; devenu comme étranger dans ſa religion, le Chrétien ne vit plus pour le Ciel, il ne vit que pour la terre ; il n'eſt plus occupé de l'éternité, il ne s'occupe que du temps ; il ne travaille plus à ſon ſalut, il ne travaille qu'à ſa fortune ou à ſes plaiſirs : comment travailleroit-il à ſon ſalut ? Il ne connoît pas le prix de ſon ame ; il ne croit point l'importance du ſalut : des Chrétiens, parlons plus juſte, des hommes qui ſe vantent d'être Chrétiens, preſque convaincus de ne l'être pas dans la choſe où il leur importe davantage de l'être, dans la foi, dans la perſuaſion de l'importance du Salut !

Voilà, mes chers Freres, le grand déſordre de notre ſiécle, ſource de tous les autres déſordres ; nos jugemens, ſur l'importance du Salut, condamnés par les principes de la foi ; ces principes de la foi, ſur l'importance du ſalut, contredits par nos jugemens ; en un mot, je prétens que notre conduite donne lieu, en quelque ſorte, de nous regarder comme des déſerteurs de la foi, ſur cet article fondamental de la religion ! Pourquoi ? parce qu'à juger du ſalut par les principes

cipes de la foi, c'eſt une affaire ſouverainement importante; premiere Partie: parce qu'à juger de notre foi par tant de lâches & de mauvais Chrétiens, on diroit qu'ils ne croyent point que le ſalut ſoit une affaire ſouverainement importante; ſeconde partie: mutuelle oppoſition de nos idées & des idées de la foi, de nos jugemens & des jugemens de la foi, du chriſtianiſme & des prétendus Chrétiens, par rapport à l'importance du ſalut; c'eſt le fonds de cette inſtruction; elle ne demande de mon miniſtere qu'une expoſition ſimple & naturelle; elle demande toute l'attention de votre eſprit, toute la docilité de votre cœur. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Qu'est-ce que le ſalut, & de quoi vous parlons-nous, lorſque nous vous preſſons de travailler à l'ouvrage de votre ſalut? J'entreprendrois vainement de vous l'expliquer; Dieu ſeul peut vous en donner une juſte idée, puiſque, ſelon les principes de la foi, Dieu ſeul connoît le prix infini des biens deſtinés à celui qui ſauve ſon ame, & toute l'étendue des malheurs qui attendent celui qui la perd. Quoi donc, il s'agit pour moi, dans l'affaire du ſalut, d'un intérêt ſi grand, ſi eſſentiel, que ma raiſon, toute entiere, ne ſuffit point à le concevoir! Déjà mon eſprit ſe trouble, ſe confond; plaiſirs, honneurs, dignités, biens de la terre, revers de fortune, humiliations, maladies, indigence;

tout ce que je crains & tout ce que j'espere ; tout ce que je recherche & tout ce que j'évite ; tout ce qui fait ici bas ma joie & mes douleurs ; tout ce qui met mes passions dans un mouvement si rapide ; tout cela n'est donc que l'ombre de ce qui m'est réservé dans la vie future, puisque tout cela ne passe point mes idées, au lieu que tout ce qu'il m'est permis de penser de l'importance du salut, c'est que je ne parviendrai point à la comprendre ! Ah, Chrétiens, qu'y a-t-il de plus propre à vous faire sentir l'importance du salut, que cette impuissance même où nous sommes de vous la développer ? Tâchons, cependant, de répandre quelque jour sur cette grande vérité. Conjectures, réflexions, raisonnemens humains disparoissez ! Vos couleurs ne sont point assez vives pour peindre un pareil objet ; il n'appartient qu'à la religion de lever le voile qui couvre les profondeurs de l'éternité ; sur ses pas, hommes foibles & fragiles, osons entrer dans le sanctuaire de la Divinité, sonder l'esprit & le cœur d'un Dieu ! Que Dieu pense-t-il de l'importance du salut, lui à qui seul il est donné de la connoître ? Dieu, mes chers Auditeurs, Dieu nous répond par sa conduite : il a tout fait pour sa gloire & pour notre salut ; il a tout sacrifié, tout immolé à la réparation du péché & à notre salut. Tous les ouvrages, toutes les actions d'un Dieu Créateur, d'un Dieu Sanctificateur, d'un Dieu Sauveur, ont pour but général sa propre gloire, &

pour but, pour terme particulier notre salut.

1°. Le salut des hommes est une des fins principales que s'est proposée le Dieu Créateur. Je n'étois pas encore, & Dieu pensoit à moi dans cette éternité qui n'a point eu de commencement; mais il ne pensoit à moi qu'en vue du salut & par rapport au salut; il ne prenoit le dessein de me placer sur la terre, que pour me conduire au Ciel. Dieu ne m'auroit-il créé que pour me faire jouer sur le théâtre du monde une scène bientôt terminée, afin que tantôt je m'enivre à la hâte des douceurs d'une volupté fugitive, tantôt baigné de mes larmes, triste jouet de l'inconstance du sort & des caprices des hommes, j'envie la destinée de ceux qui ne sont point, & qu'aussi-tôt je courre avec eux me replonger dans la nuit éternelle? Que l'impie, dominé par les sens, tâche de se persuader qu'il périra tout entier; homme, en même temps ennemi de Dieu qu'il déshonore, lorsqu'il lui attribue un dessein si peu digne de la sagesse éternelle, & ennemi de lui-même, jusqu'à s'avilir, se dégrader en se donnant pour fin un léger sentiment qui s'évanouit, un trésor fragile qui lui échappe! guidé par une raison plus saine, éclairé par la foi, je vois Dieu s'occuper de mon salut depuis l'éternité, arranger, disposer, préparer les événemens, les produire, les régler en vue de mon salut, car c'est en partie du désir de me rendre éternellement heureux que prit naissance le désir

de former l'Univers ; le monde eſt, parce que Dieu l'a voulu, & Dieu n'en doutons pas, Dieu ne l'a voulu que parce qu'il vouloit, & manifeſter ſes attributs & opérer le ſalut des hommes. Cieux qui nous annoncez la grandeur de Dieu & la puiſſance immortelle de ſon bras, vous nous annoncez donc en même-temps la grandeur, la nobleſſe de nos deſtinées éternelles : l'éclat & la pompe, dont vous vous parez à nos yeux, ne vous ont été donnés, que pour nous rappeller, par la majeſté de cet auguſte ſpectacle, à des penſées plus ſublimes, que pour nous avertir des deſſeins de Dieu ſur nous.

Deſſeins de Dieu, qui ne ſont pas moins exprimés dans la maniere dont il gouverne le monde. Prenez-y garde, Chrétiens, tout ce que nous liſons de prodiges & d'événemens miraculeux dans l'Ecriture ſainte, qui nous a conſervé l'hiſtoire des premiers âges du monde, ſe trouve marqué de l'empreinte, & porte le caractere d'un Dieu qui, conſtant, inviolable dans ſes voies, prépare tout, conduit tout en vue du ſalut. La chûte & la naiſſance, la gloire & la décadence des Empires, la ſucceſſion des Monarchies qui ſe détruiſent, qui ſe remplacent les uns les autres, la loi écrite, ajoutée à la loi de la nature, les Patriarches, les Prophêtes, le peuple ſaint, ſéparé des autres peuples, ſes proſpérités & ſes diſgraces, tout ſe rapporte à Jeſus-Chriſt ſelon la doctrine de l'Apôtre ; or, pouvons-

nous ignorer les rapports qu'a notre ſalut avec la vie, les ſouffrances, la réſurrection de Jeſus-Chriſt? Si Dieu parle aux hommes, ce n'eſt qu'afin de les rappeller aux ſoins du ſalut; s'il leur donne des loix, c'eſt afin que, dans leur obéiſſance, ils trouvent le mérite du ſalut; s'il répand ſur eux la gloire & l'abondance, s'il les jette dans l'opprobre, dans l'humiliation, c'eſt afin que la reconnoiſſance ou la crainte les ramene dans la route du ſalut. Tout ce qui eſt étranger au ſalut lui ſemble indigne de ſon attention. Que le juſte languiſſe dans le ſein de l'indigence; que, livré en proie à la douleur ſans ceſſe renaiſſante, chaque jour lui amene un nouveau ſujet de deuil & de pleurs: Dieu l'aime, il l'aime de l'amour le plus tendre, il voit couler ſes larmes, il ne les voit point couler ſans en être ému, attendri; il en eſt touché; mais il ne ſe preſſe point de les eſſuyer; ce que Dieu lui réſerve dans l'éternité, eſt ſi fort au-deſſus de ce qu'il pourroit lui donner dans le temps; hors du ſalut tous les autres biens lui paroiſſent ſi frivoles qu'il ne peut ſe réſoudre à en faire la récompenſe de la vertu; il n'y a que le ſalut qui réponde à l'étendue de ſa bienveillance pour les juſtes. Que tout réuſſiſſe à l'impie, qu'il nâge dans l'opulence & dans la joie; Dieu dédaigne ſouvent de troubler cette proſpérité paſſagere qui enchante un cœur coupable, il lui refuſera le ſalut, c'eſt lui refuſer tout; & c'eſt ſur-tout par cette punition terrible qu'il

le punit en Dieu. Ecoutez donc peuples & Ps. 48. v. 2. nations, *audite hæc omnes gentes, auribus percipite omnes qui habitatis orbem;* écoutez, vous principalement qui êtes si épris des biens de la terre, je ne viens point aujourd'hui déchirer le bandeau qui vous cache la vanité du monde, je ne vous dis point que ces plaisirs qui allument vos desirs, ne sont que des plaisirs faux & trompeurs qui recelent mille douleurs véritables; que ces richesses, qui excitent votre avare cupidité, ne sont que des richesses fragiles, fruit de mille travaux, source de mille inquiétudes; que ces honneurs, qui irritent votre ambition, ne sont qu'une vaine fumée qui se dissipe, qu'un songe qui vous joue; je ne vous dis point que tout ce qui vous plaît, tout ce qui vous charme ici bas, n'est qu'une vapeur d'un instant, une ombre incertaine, tout au plus, une fleur qui brille le matin, qui le soir se séche & se fane; & puisque vous le voulez, continuez de les aimer & de les estimer ces fantômes imposteurs qui n'ont rien d'aussi réel que votre imprudente facilité à vous en laisser séduire; comptez pour un grand bonheur celui de les posséder, pour un grand malheur celui de les perdre; apprenez du moins de-là à connoître le salut: car enfin, ces biens de la cupidité, vous voyez votre Dieu les abandonner en quelque sorte au hazard, au caprice, à l'empire de la fortune, à l'industrie, au travail, à l'audace même, à l'injustice, à l'impiété des hommes; il permet que le démon

en fasse l'attrait, quelquefois la récompense du crime; souvent il les refuse au juste qu'il aime, il les laisse entre les mains du pécheur qu'il déteste; souvent ce n'est que dans l'abondance, dans la plénitude de ses miséricordes qu'il les retire, ce n'est que dans sa colere, dans le feu de son indignation qu'il les accorde: or si de pareils biens vous paroissent dignes d'être aimés, que sera donc le salut? ce bien que Dieu s'est réservé à lui seul de donner, de distribuer; ce bien, le seul que Dieu destine à récompenser le tendre amour du juste, le seul qu'il ôte à l'impie; ce bien que Dieu n'accorde que dans les plus tendres épanchemens de sa charité, qu'il ne refuse que dans l'excès de sa fureur: ce bien, en un mot, auquel il sacrifie tous les autres biens, pour applanir à un seul d'entre les élus les voies du salut: les richesses enlevées, les honneurs arrachés, la santé détruite, les sceptres brisés, les trônes renversés, le monde entier, s'il le faut, bouleversé jusques dans ses fondemens & caché sous ses débris; Dieu croira n'en avoir point fait trop, il en fait bien davantage; car si après avoir vu ce que fait le Dieu Créateur pour notre salut, nous passons à ce que fait le Dieu Sanctificateur: par quels coups étonnans ne déclare-t-il pas ce qu'il pense de l'importance du salut?

2°. Ames justes & vertueuses, voulez-vous sçavoir ce que c'est que le salut? Voyez ce que l'Esprit-Saint fait en vous & pour vous. Pourquoi cet ordre de la grace,

cet ordre ſurnaturel ſi fécond en prodiges & en miracles ? Pourquoi cette adoption Divine qui, oubliant le crime de votre premiere origine, vous donnoit droit de regarder comme votre pere, ce Dieu qui ſembloit ne pouvoir être que votre juge & votre maître ? Pourquoi les Sacremens, ſource féconde d'où coule ce torrent de graces qui lave vos iniquités & produit la vertu en vous aidant à l'acquérir ? Pourquoi ces lumieres pures & vives qui diſſipent vos erreurs, qui vous montrent vos égaremens, qui vous découvrent les piéges tendus à votre innocence, qui guident vos pas dans les ſentiers de la juſtice ? Pourquoi cette force, cette ardeur, cette charité divine qui amortit le feu des paſſions, qui vous éleve au-deſſus des foibleſſes de la nature, qui ôte leur attrait aux coupables voluptés, qui donne tant de charmes à l'auſtere & pénible vertu ? Pourquoi tout cela ? pour votre ſalut.

Pécheurs, voulez-vous ſçavoir ce que c'eſt que le ſalut ? Rentrez au-dedans de vous-mêmes ; rappellez à votre ſouvenir ce qui s'eſt paſſé entre Dieu & vous depuis tant d'années, que ſa grace combat vos paſſions, & que vos paſſions réſiſtent à ſa grace ; combien il vous en a coûté pour commettre le premier péché ; ce péché funeſte qui a élevé entre vous & Dieu le mur de diviſion qui vous ſépare ; combien il vous fallut faire des efforts pour vous arracher d'entre les bras d'un Dieu qui ne pouvoit

ſe

ſe réſoudre à vous quitter, lorſque vous vous obſtiniez à le fuir ; rappellez-vous ces craintes, ces inquiétudes, ces terreurs qui agiterent auſſi-tôt votre ame ; cette voix de la conſcience que vous ne pouvez ni ſoutenir ni éviter ; voix plaintive, voix terrible qui éclate en reproches & en murmures ; ces frayeurs mortelles, ces allarmes de tous les jours, preſque de tous les momens ; ces réflexions ſombres, déſolantes que la grace fait continuellement paſſer juſqu'à vous malgré le bruit & le tumulte des paſſions ; plein d'un ennui ſecret qui vous mine, qui vous conſume, vous portez par-tout le trait mortel qui vous déchire : la paix & le tranquille ſommeil ont fui loin de vous. Quelle main puiſſante vous arme ainſi vous-même contre vous-même ? Quelle main ennemie trouble votre repos, empoiſonne vos plus doux plaiſirs, répand l'amertume & l'alarme dans vos voies ? C'eſt votre main ô mon Dieu, qui me pourſuit, c'eſt votre voix qui me rappelle ; c'eſt la voix de l'Eſprit-Saint, de cet eſprit d'amour & de charité, qui ſe plaint, qui gémit, qui s'attendrit ſur l'affreux péril auquel je m'expoſe. Hélas ! ſi en perdant mon ſalut, je devenois ſouverainement malheureux, un Dieu, ſelon le langage de l'Ecriture, un Dieu en ſeroit-il affligé, troublé, contriſté ? Cet eſprit de lumieres, cet eſprit de ſcience, cet eſprit de ſageſſe, les oracles divins peuvent-ils nous le préſenter comme le jouet d'une vaine erreur ? Mais portons nos regards ſur un objet

encore plus grand ; je ne vous parle plus d'un Dieu Créateur qui a tout produit, qui conſerve tout, qui gouverne tout en vue du ſalut ; je ne vous parle plus d'un Dieu ſanctificateur qui, par l'action puiſſante de ſa grace, travaille ſi puiſſamment avec nous à l'ouvrage de notre ſalut : je vous parle d'un Dieu Sauveur qui deſcend du Ciel ſur la terre pour nous mériter le ſalut, pour nous aſſurer le ſalut, pour travailler par lui-même à notre ſalut. Quel travail encore ? Puiſſiez-vous, mes chers Auditeurs, ne l'oublier jamais.

3°. Rien n'étoit ; Dieu a dit, tout a commencé d'être ; qu'il diſe, tout ceſſera d'être. A ſa parole l'Univers docile paroît & diſparoît ; un inſtant a vu éclorre, ſous ſa main féconde, la terre & les aſtres, le jour & Pſ. 73. v. 16. la nuit : *tuus eſt dies & tua eſt nox, tu fabricatus eſt auroram & ſolem.* Sa volonté s'eſt fait entendre au néant ; le néant s'eſt preſſé de donner la lumiere & les ténébres ; les étoiles ont couru prendre leur place dans le firmament ; la terre s'eſt poſée ſur des fondemens inébranlables ; le ſoleil a commencé ſa courſe ; &, depuis ſix mille ans, il nous ôte, il nous rend la lumiere au moment une fois déterminé. Si Dieu parle, au premier ſon de ſa voix la terre tremble, le Ciel chancelle, les cédres du Liban ſe briſent, les Empires tombent & renaiſſent ; ah ! quand il a voulu travailler au ſalut de l'homme, il ſembleroit que ce n'eſt plus ce Dieu puiſſant qui ſe joue du monde & de ce qu'il y

a de plus grand dans le monde. Ne feriez-vous pas tenté de penfer que fa puiffance, quoiqu'infinie, a trouvé un objet qui la demande toute entiere & qui peut l'épuifer ? Vous diriez qu'il eft prêt à fuccomber, s'il étoit poffible, fous le poids immenfe du projet qu'il médite, il prie, il veille, il fe confume dans les travaux d'un pénible miniftere ; il immole fa réputation, fa vie : le falut de l'homme mérite-t-il donc un facrifice dont un Dieu même feroit la victime ?

Venez, entrez au jardin des Oliviers, confidérez ce qui s'y paffe : là, dans les fombres horreurs d'une nuit profonde, loin de fes Difciples, trifte, inquiet, agité par la crainte & par l'amour, Jefus-Chrift commande à fon efprit de lui peindre, avec les couleurs les plus vives, la fuite de cette fcène fanglante qui ne s'achevera que fur le Calvaire : déjà il fe voit indignement trahi, lâchement abandonné, méconnu de fes Apôtres, livré entre les mains d'une troupe féditieufe par une main qu'il aime, traîné de tribunaux en tribunaux, jouet de la vile populace, victime de l'ambition jaloufe des Prêtres hypocrites, raffafié d'opprobres, déchiré, nageant dans fon fang, expirant fur la croix, feul, délaiffé de Dieu & des hommes, fans que perfonne daigne prendre part à fes douleurs. A ce trifte fpectacle la force l'abandonne ; fa grande ame ne peut plus foutenir le poids de la douleur qui l'accable ; il

ſemble qu'il va rompre ſes liens & ſe dé-
S. Marc. c. 14. v. 34. tacher de ſon corps : *triſtis eſt anima mea uſque ad mortem.* Il ne parle point ; ſes larmes, ſon ſilence, ſa poſture parlent aſſez pour lui, & annoncent l'ennui mortel qui le dévore ; enfin, levant vers le Ciel ſes yeux preſqu'éteints, d'une voix entrecoupée de ſoupirs, il s'écrie : ah! mon pere, s'il eſt poſſible, faites que ce calice paſſe loin de moi. Pere ſaint, pere juſte, ne reconnoiſſez-vous plus votre Fils bien aimé ? Vous rejettez la priere d'un Dieu qui vous implore ; non ſes vœux, qui ſervent à exprimer ſa douleur profonde & que ſa propre volonté ſoumet à la vôtre, ſes vœux ne ſeront point exaucés ; il le boira juſqu'à la lie ce calice d'amertume. Quel mal ſa mort préviendra-t-elle donc qui ne cede, grand Dieu, à l'horreur de le voir périr à vos yeux ? Quel mal ſa mort préviendra ! La perte de notre ſalut : or, ce mal eſt ſi grand, ſi funeſte, que, dans les idées de la ſageſſe éternelle, le ſalut de l'homme devient le prix de la mort d'un Dieu.

Un Homme-Dieu ſacrifié au ſalut de l'homme ! Pouvons-nous dire quelque choſe de plus ? Oui, mes chers Auditeurs, un Homme-Dieu qui ſe conſole de ſa mort par le ſalut de l'homme : l'Ange lui montre nos deſtinées éternelles attachées à ſa mort, il faut que l'homme périſſe ou qu'un Dieu meure ; alors Jeſus-Chriſt ceſſe de craindre pour lui, il ne craint plus que pour nous : ſon cœur trouve mille charmes

dans les plus affreux ſupplices ; il ſe leve, il marche à la mort d'un pas ferme & aſſuré ; le temps coule trop lentement ; il devance, par ſes vœux empreſſés, l'heure deſtinée à ſes peines : content de voir ſon ſang inonder la terre, pourvu qu'en mourant il voye la gloire de ſon pere vengée & l'eſpérance du ſalut rendue à l'homme, je l'apperçois qui recueille ſes forces, qui ranime ſa voix pour ſe donner le plaiſir de dire que ce grand ouvrage de la réparation & du ſalut du monde eſt conſommé ; plein de cette idée, il s'endort doucement du ſommeil de la mort : *dixit ; conſummatum eſt, & inclinato capite tradidit ſpiritum.* *Ev. S. Jean. c. 19. v. 30.*

Y penſons-nous, Chrétiens ? Un Homme-Dieu immolé à notre ſalut ; un Homme-Dieu qui s'immole à notre ſalut ; un Homme-Dieu qui ſe conſole de ſa mort, par l'eſpoir de notre ſalut ; ſon amour ne nous apprendra-t-il point, je ne dis pas à l'aimer, je dis à nous aimer ? Ne nous dirons-nous jamais, ſi je perds mon ſalut, je me précipite dans des malheurs ſi grands, ſi terribles, qu'un Dieu-Homme les a redoutés pour moi, qu'un Homme-Dieu en a tremblé pour moi, qu'un Homme-Dieu s'eſt fait preſque un devoir de verſer tout ſon ſang pour m'en préſerver ? Ah ! pouvoit-il mieux m'apprendre ce que je dois penſer de l'importance du ſalut, qu'en mourant afin de me ſauver ? Ne réuſſirons-nous donc point à concevoir ce qu'il eſt en lui-même, ce ſalut auquel Dieu fait de

ſi grands ſacrifices ? Que vous dirois-je, Chrétiens, qui n'affoiblît l'impreſſion qu'a dû faire ſur votre eſprit & ſur votre cœur le ſpectacle d'un Homme-Dieu poſé ſur l'autel, victime immolée à votre ſalut ?

Vous avertirois-je que, dans l'affaire du ſalut, il s'agit ; de quoi ? de vous, mon cher Auditeur, de vous. Seigneur, donnez à ma voix cette force qui animoit la voix du grand ſaint Ambroiſe, lorſqu'il jettoit la terreur & l'épouvante dans tout un peuple, en lui répétant ces paroles : *Tob. c. 4. v. 13.* *attende tibi.* Homme ſéduit & aveuglé, ceſſez de vous oublier ; commencez de penſer à vous : *attende tibi.* Dans l'immenſe étendue de ce vaſte univers, au milieu du Chriſtianiſme, auſſi bien que parmi les nations infideles ; dans le Sanctuaire, comme dans le ſiécle profane, j'entends dire de toutes parts, que deviendra ce procès dont le ſuccès me donne ou m'enleve une fortune conſidérable ; ce procès qui flétrit ou qui immortaliſe ma réputation ; cette entrepriſe qui établit ou qui ruine ma maiſon pour des ſiécles ; Mais que deviendriez-vous vous-même ? où ſerez-vous ? que ſerez-vous ? *attende tibi.* Et que vous importera, lorſque vous ne ſerez que cendre & pouſſiere, que ce ſoient les vôtres ou les étrangers qui occupent les premieres places dans le monde ? Que vous importera, lorſque la terre aura reçu les dépouilles de votre mortalité, que votre nom vive ou qu'il periſſe dans la mémoire des hommes ? Que

vous importera d'avoir connu ou d'avoir ignoré les plaisirs du monde ? Pensez-vous que le soin de votre fortune ou le souvenir de leur opulence passée agite aujourd'hui vos peres ? Venez consulter leurs cendres, dans l'ombre & le silence de ces tombeaux où elles attendent les vôtres ; froides glacées, elles reprendroient une vie nouvelle pour vous le dire sans cesse : *attende tibi.* Pensez à vous, ne portez point à des objets étrangers des soins qui vous sont dus. Un pere vous diroit le temps s'écoule, ô mon fils ; dans sa course rapide il amene le moment qui doit nous réunir. Vous voyez ce qui me reste de ce que je fus autrefois ; vous jouissez de ma dépouille; elle n'est à vous que, comme elle fut à moi, par emprunt, pour la transmettre à la génération qui doit vous succéder ; fût-elle à vous, elle n'est point vous ; votre fortune mourra pour vous & vous vivrez encore : *attende tibi.* Une mere diroit à cette fille entêtée de sa vaine beauté, pourq oi tant de soins, tant d'attentions ? Vos charmes & ceux qui en sont follement épris vous suivront-ils ici ? Votre corps périra, vous vivrez encore : *attende tibi.* Insensé, vous vous égarez en de vains projets ; honneurs, richesses, dignités, plaisirs, réputation, songes fugitifs, après quelques instans ils ne seront plus pour vous, vous ne serez plus pour eux ; tout le reste vous est étranger ; le salut seul est votre affaire propre & personnelle ; puisque dans le salut

ſeul ſont renfermées les deſtinées de votre ame, de cette ame immortelle qui eſt l'homme & tout l'homme : *attende tibi*. Vous dirois-je que, dans l'affaire du ſalut, il s'agit de vous, mon cher Auditeur, de vous pour toute une éternité ? Au plus léger ſoupçon d'un revers propre à détruire notre fortune, que d'alarmes, que d'inquiétudes ! L'ame pleine de crainte & d'eſpérance, de deſirs & de terreurs, ne ſuffit point à contenir cette foule de mouvemens impétueux qui la tranſportent ; elle ne s'occupe que de l'événement qu'elle attend ; elle s'en trace l'image dans le bruit & l'agitation du monde, dans le ſilence de la nuit, dans le repos du ſommeil. Une ame immortelle ſi vivement touchée de ce qui paſſe ſi promptement, quelle foibleſſe ! Une ame immortelle ſi peu touchée de ce qui ne paſſera jamais, quelle folle ſécurité ! Je ſuis ſur le rivage de l'éternité, *ad littus æternitatis*, peut-être le premier pas que je ferai va me précipiter dans les profondeurs terribles de cet abyme où tout entre pour n'en ſortir jamais : encore un moment, je ſerai déjà dans le cours des années éternelles ; & je ſuis tranquille, & je m'endors au bord du précipice, & je m'occupe du temps, comme ſi le temps ne devoit jamais finir, ou comme ſi je devois finir avec le temps ; & je néglige, j'oublie l'éternité, comme ſi l'éternité ne devoit jamais commencer, ou comme ſi l'éternité pouvoit finir : fortune du monde, diſgrace du monde, vous

n'êtes que pour le temps, le ſalut eſt pour l'éternité.

Vous repreſenterois-je ce dont il s'agit pour vous, dans l'éternité ? Ecoutez, mes chers Freres, & tremblez. Quel affreux contraſte ! le Ciel ou l'enfer. Livré à l'amour d'un Dieu, objet éternel de ſes plus tendres complaiſances, ou livré à la colere d'un Dieu, victime dévouée à ſes anathêmes & à ſes plus terribles vengeances ; épuiſer, dans les ſiécles des ſiécles, les richeſſes de ſa grace, ou les tréſors de ſa fureur : ce que ce Dieu qui peut tout, peut raſſembler de félicité pour récompenſer en Dieu, ou ce que ce Dieu qui peut tout, peut réunir de ſupplices pour punir en Dieu : un bonheur qui ne laiſſe rien à ſouhaiter, ou un malheur qui ne laiſſe rien à eſpérer : ſource inépuiſable de plaiſirs, torrens de délices, tranſports enchanteurs ſans ceſſe renaiſſans, ſans vuide, ſans ennui, ſans viciſſitude, ſans révolutions ; ou feux brûlans, flammes dévorantes, pleurs & lamentations ſans fin, ſans repos, ſans intervalle : le cœur établi à jamais dans la paix la plus profonde, ou le cœur conſumé, déchiré par un déſeſpoir immortel. On ſe perd, on s'égare dans ces idées effrayantes ; plus on creuſe, plus on approfondit, plus on trouve à penſer & à réfléchir : mais, ſi vous êtes Chrétien, un mot dira tout ; une éternité dans le Ciel, ou une éternité dans l'enfer, voilà le ſort qui vous attend. Grands & terribles objets !

source de réflexions profondes, de mouvemens pathétiques ! Notre zèle s'empresseroit à les manier, à les développer, si la voix de l'homme devoit, si la voix de l'homme pouvoit se faire entendre, lorsque, du sein de la terre qui l'a reçu, la voix du sang de Jesus-Christ parle avec tant de force & d'énergie. La croix, le calvaire, ce qu'un pareil maître ne vous apprendra pas, qui pourroit vous le faire comprendre ? Un Dieu mourant pour notre salut ; là, si on savoit méditer, les passions les plus fougueuses, épouvantées, consternées viendroient se perdre, s'ensévelir dans un timide silence. Que le temps ait des prospérités, que le temps ait des disgraces pour le peuple qui ignore Jesus-Christ ; aux yeux du Chrétien le salut est tout : & comment le salut ne seroit-il pas tout pour lui ? aux yeux du Dieu qu'il adore, le reste n'est rien.

Nous lisons, dans les saintes écritures, qu'un jour Dieu fit entendre sa voix au Prophête Isaïe : allez Prophête, lui dit-il, allez trouver le juste & l'impie ; dites au juste qu'il marche dans les voies de la paix
Isaï. c. & du véritable bonheur, *dicite justo quo-*
I. v. 10. *niam bene* ; dites à l'impie que rien n'est
Ib. v. 11. comparable à son malheur, *væ impio in malum* ! Vous voulez, Seigneur, que je pénetre dans ce palais superbe, que je perce la foule d'adorateurs qui environne cet heureux du siécle, je le vois tranquille, con-

tent; au ſein de l'opulence & des plaiſirs tout cede, tout fléchit au gré de ſon ſuperbe caprice; point de jour qui ne ſe leve pour lui ſerein, exempt de nuages & de tempêtes ; ſi quelque chagrin paſſager vient interrompre le cours de ſes proſpérités, tout un peuple s'empreſſe à l'effacer de ſon ſouvenir, & à rappeller, auprès de lui, la joie fugitive ; & je lui dirai qu'il n'eſt pas heureux, que je donne des larmes à ſon ſort envié du reſte des hommes! Me croira-t-il? *Væ impio in malum*! Je deſcendrai, dans ce réduit ſombre & obſcur, où le juſte languit dans l'indigence, accablé ſous le poids de l'infirmité & des années, ayant à peine de quoi ſoutenir les foibles reſtes d'une vie mourante, environné d'une nombreuſe famille qui, par ſes larmes, par ſes cris, lui reproche preſque de lui avoir donné le jour. J'oſerai interrompre le cours de ſes ſoupirs, lui ſoutenir qu'il eſt heureux. Ah! je ne pourrai que pleurer avec lui : *dicite juſto quoniam bene.* Allez parler à l'impie, au pécheur ; fût-il au ſein de la plus brillante proſpérité, il eſt malheureux ; & le juſte, quelles que puiſſent être ſes diſgraces, il va comprendre qu'il eſt heureux. Le jour de la récompenſe & des vengeances approche : le temps paſſe, l'éternité vient : *retributio enim manuum ejus fiet ei.* Etre heureux dans le temps, lorſqu'on doit être malheureux dans l'éternité, cela s'appelle-t-il être véritablement heureux? Quel bonheur, qu'un bonheur qu'on

Ibid.

haïra, qu'on déteſtera, qu'on maudira dans les ſiécles des ſiécles ! *Væ impio in malum* ! Et qu'importe à l'homme juſte que le petit nombre de jours qu'il faut couler ſur cette terre étrangere, ſoit troublé par la douleur ? Quand on devient heureux pour une éternité, on ne fut jamais véritablement malheureux : *dicite juſto quoniam bene*. L'homme qui réuſſit dans l'ouvrage de ſon ſalut eſt heureux en quelque ſituation que le mette ma providence ; le ſalut conſoleroit de la perte des biens du monde entier ; les biens du monde entier ne conſoleroient pas de la perte du ſalut. La Religion ne connoît qu'un objet digne d'occuper notre eſprit & notre cœur ; c'eſt le ſalut ; le reſte n'eſt que le jeu, que l'amuſement de l'enfance ou l'égarement d'une folle cupidité. A juger du ſalut par les principes de la foi, c'eſt donc une affaire ſouverainement importante ; à juger de notre foi par notre conduite, croyons-nous que le ſalut ſoit une affaire ſouverainement importante ? c'eſt ce que nous allons examiner dans la ſeconde partie.

SECONDE PARTIE.

JE l'ai dit, Chrétiens, & cela n'eſt que trop vrai, notre conduite eſt dans une oppoſition déplorable avec un article eſſentiel & fondamental de la Religion. Eſclaves de la cupidité, accoutumés à ne voir que ce qu'elle nous montre, à ne ſavoir que ce qu'elle nous apprend, à n'eſtimer que ce

qu'elle aime, ce que la foi nous avoit enseigné de l'importance du salut, s'efface presqu'entiérement de notre esprit. Ce que nous en croyons nous devient peu à peu si étranger, que c'est, en quelque sorte, ne le plus croire. Que sommes-nous, qu'est-ce que le monde au milieu duquel nous vivons? qu'un amas d'hommes qui ne pensent point au salut, qui ne veulent point le salut, ou qui ne veulent point le salut comme on veut une affaire souverainement importante! Suivez-moi, & plaise au Ciel que vous ne vous reconnoissiez point dans les portraits que je vaïs tracer.

1°. Le salut est une affaire à laquelle on ne pense point; car, sans parler de ces hommes hardis jusqu'à la fureur, qui voyent, sans pâlir, l'enfer s'ouvrir sous leurs pas, qui dans la fougue & dans l'emportement de la passion, courent avec joie immoler leur ame & les espérances de la vie future aux autels de la fortune, de la volupté, de la vengeance, sans parler, dis-je, de ces hommes follement intrépides.

Combien d'hommes mondains vivent dans un oubli profond du salut! entraînés par les objets extérieurs, emportés par le torrent rapide du monde & des passions, sans cesse errans, fugitifs, hors d'eux-mêmes, par conséquent n'entendant jamais cette voix de la foi, de la conscience, qui ne parle qu'au plus secret de l'ame, & qui les rappelle aux soins du salut, ils volent de desirs en desirs, d'objets en objets, de plaisirs en plaisirs;

leur vie s'écoule dans une agitation continuelle ; ils ſont dans l'éternité avant que d'avoir fait réflexion que l'éternité les attend ; victimes infortunées dont parle le Sage, que le démon couronne de fleurs, qui, les yeux bandés, marchent, ſans le ſavoir, au lieu du ſacrifice, & tombent frappés d'un coup imprévu.

Combien d'hommes qui ne penſent au ſalut que malgré eux, qui ne craignent rien tant que d'être obligés d'y penſer ! Cette penſée du ſalut ſi douce, ſi conſolante pour le juſte, n'eſt, pour l'homme pécheur, qu'une penſée ſombre & affligeante ; il fuit, il évite tout ce qui peut la rappeller ; diſcours de piété, lectures des Livres ſaints, Miniſtres de l'Evangile, il les fuit, il s'évite lui-même, il n'oſe ſe trouver ſeul avec ſa raiſon & avec ſa foi. Lieux déſerts & ſolitaires, tranquilles retraites, ſi cheres à l'ame pure & fervente, qui vient loin du bruit & du tumulte vous confier les chaſtes ſoupirs, les tranſports de ſon amour, les regrets, les larmes, les douleurs de ſa pénitence ! doux momens de paix & de ſilence, dont elle voudroit pouvoir arrêter la courſe trop précipitée, que vous êtes odieux à l'homme pécheur. Ah ! pour ſe dérober aux réflexions qui naiſſent dans votre ſein, avec quelle avidité il ſaiſit tout ce qu'il croit capable de l'emporter loin de lui-même ; il ſe précipite dans les jeux, dans les cercles, dans les compagnies, dans les ſpectacles, dans l'agitation & les clameurs du monde, dans

l'yvresse de la débauche & des plaisirs, il ne pense au salut que pour se mettre en état de n'y plus penser, heureux, content, satisfait de lui-même, s'il réussit enfin à oublier son ame & son éternité.

Combien d'hommes, ô Ciel ! oserois-je le dire, combien d'hommes, après s'être épuisés en efforts superflus pour éviter cette pensée du salut, qui toujours chassée & bannie revient toujours, qu'ils fuyent toujours, & qui les suit toujours, s'enhardissent enfin à la mépriser, & à regarder d'un œil tranquille l'immense étendue de l'éternité ! Pour rassurer leur conscience épouvantée, ils s'élévent contre leur Religion, afin de calmer leurs cœurs ; ils travaillent à changer, à bouleverser leur esprit : de-là on prête une oreille attentive à ces maîtres d'irréligion, à ces apôtres de l'enfer, à ces évangélistes de l'athéïsme, qu'il étoit réservé à ce dernier âge du monde penchant vers son déclin, de voir marcher la tête levée, & d'entendre dogmatiser à la face du soleil : de-là cette fureur de lire tant de Livres impies, qui errent de contrées en contrées, portés par le soufle de l'esprit impur pour désoler l'héritage de Jesus-Christ ; on se nourrit de ces lectures fatales, on y passe les jours & les nuits, on en fait ses plus cheres délices : la corruption des mœurs, l'intérêt de l'amour-propre, le desir de rencontrer une paix si long-temps cherchée & si vainement attendue, donne de la force aux raisonnemens, prête des charmes, des

graces nouvelles au langage : on avale le poiſon à longs traits, on ouvre ſon ame à l'erreur, on vole au-devant de la ſéduction, la raiſon affoiblie s'embarraſſe, ſe perd dans les détours incertains d'un raiſonnement captieux, elle s'ébranle, elle chancelle, elle tombe du côté où l'entraîne la pente de la cupidité ; afin de ne plus craindre, on prend le parti de ne plus croire ; pour commencer à être pécheur tranquille, on ceſſe d'être Chrétien ; on ſe fait une Religion ſelon ſes mœurs, parce qu'on déſeſpere de faire ſes mœurs à ſa Religion ; on ne condamne l'Evangile, que parce qu'on en eſt condamné ; on n'en vient juſqu'à le quitter, que parce qu'on n'oſe en venir juſqu'à le pratiquer. Faſſe le Ciel, que ce que je viens de dire vous ſoit inconnu ; s'il ne convient pas à ceux devant qui je parle, il ne convient que trop au ſiécle dans lequel nous vivons.

Entre ceux qui ſemblent penſer au ſalut, combien d'hommes n'y penſent que foiblement, ſuperficiellement ; ils y penſent, auſſitôt ils n'y penſent plus ; état que ſaint Auguſtin décrit admirablement, & dans lequel il fut long-temps avant de ſe convertir. La lumière, dit-il, vint frapper mes yeux appeſantis ſous les ombres de la mort, une légere impreſſion de crainte & de terreur commença d'agiter mon ame ; mais l'idée des plaiſirs effaçoit auſſi-tôt l'idée de la vertu, l'amour de la volupté banniſſoit la crainte des peines ; j'étois plongé dans un ſommeil

ſommeil léthargique : *Sarcina ſæculi velut ſomno aſſolet, dulciter premebar.* Les efforts que je faiſois pour retourner à vous, ô mon Dieu, reſſembloient aux efforts impuiſſans d'un homme que preſſe le ſommeil : *Cogitationes quibus in te meditabar ſimiles erant conatibus expergeſci volentium* : il entr'ouvre les yeux, & il les referme ; il ſe leve, & il retombe, il ſe réveille, & il ſe rendoit : *Qui tamen ſuperati ſoporis altitudine remerguntur.* Une lueur paſſagere me montroit le devoir, un moment après, ce que j'avois vu, ce que j'avois voulu, ne me paroiſſoit qu'un ſonge, & je ne penſois pas davantage à mon ſalut éternel, que ſi jamais je n'y avois penſé. Ah ! grand Saint, en racontant la malheureuſe hiſtoire de vos égaremens, vous racontez la nôtre ; c'eſt ainſi que nous ne ceſſons quelquefois d'oublier le ſalut, que pour l'oublier enſuite plus profondément.

2°. Ceux-ci penſent au ſalut, ils ſe flattent même de vouloir le ſalut, & ils le veulent, ſi c'eſt le vouloir, que de le vouloir d'une volonté vague, indéterminée, qui met des deſirs dans le cœur, qui ne met point d'actions dans la conduite. Homme mondain, vous dites, je voudrois me ſauver ; vous ne dites point je veux me ſauver ; pour cela je veux fuir une vie de péché, & commencer une vie de pénitence ; je veux renoncer à ces profits illicites, à ces gains uſuraires qui perdent mon ame ; je veux reſtituer ce bien qui ne m'appartient pas, bannir de mon eſprit le ſouvenir

de cette injure, en effacer jufqu'aux traces, & aux veftiges qui pourroient reproduire le defir de la vengeance ; je veux prévenir, felon les regles de la charité chrétienne, celui qui s'eft éloigné de moi, ou qui penfe que je me fuis éloigné de lui, & en pardonnant, mériter qu'on me pardonne. Vous dites, je voudrois me fauver ; vous ne dites point, je veux me fauver, & pour cela je veux mettre ordre à ma confcience, développer, approfondir une bonne fois le cahos d'iniquités que je n'ai jamais affez débrouillé, revenir fur tant de confeffions, tant de communions faites fans fruit, fans préparation ; je veux, par la régularité de mes mœurs, ramener à Jefus-Chrift ceux que je lui ai enlevés par le fcandale de mes exemples, expier mes péchés en les pleurant, & en effuyant les larmes du pauvre qui pleure fon indigence. Femme mondaine, vous dites, je voudrois me fauver ; vous ne dites point, je veux me fauver, & pour cela je veux fuir un certain monde corrompu & corrupteur, renoncer à ces excès du jeu, à ce fcandale de parures immodeftes, à cet étalage de luxe & de vanité, à cette vie de molleffe, d'oifiveté, qui n'eft remplie que de bagatelles, de vains amufemens, de difcours inutiles, de médifances criminelles, de curiofité inquiette, du foin de tout favoir pour avoir le plaifir de tout dire ; à cette vie d'amour propre & de mondanité, qui fait qu'éternellement occupée de moimême, je n'ai d'autre idole, je n'adore

d'autre divinité que moi-même : ames peu chrétiennes, plus inſtruites des maximes du monde que des maximes de l'Evangile, vous dites, je voudrois me ſauver ; vous ne dites point, je veux me ſauver, & pour cela je veux entrer dans les voies de la pénitence & de la mortification, dans les voies de la douceur & de l'humilité, dans les voies de la priere & de la vigilance chrétienne, dans cette voie étroite où l'on ne trouve que les veſtiges de Jeſus-Chriſt, & les traces du petit nombre qui marche à la ſuite du Dieu crucifié, dans cette voie oppoſée au chemin large & ſpacieux où court la multitude, qui fuit Jeſus-Chriſt même en ſe flattant de le ſuivre, dans cette voie dure & pénible, où l'on ne ſe ſoutient que par tant d'efforts & de combats, où l'on n'aſſure ſa vertu que par tant de victoires & de ſacrifices ; ainſi vous voulez le ſalut, cependant vous ne voulez point donner au ſalut ce qu'il demande, c'eſt-à-dire, que vous voulez le ſalut, & que vous ne le voulez pas, ou plutôt, c'eſt-à-dire, que vous n'avez ni la volonté de vous ſauver, ni la force & la droiture d'avouer que vous ne l'avez pas.

Ceux-là veulent le ſalut ; mais ils ne le veulent que d'une volonté paſſagere, inconſtante, peu durable, que d'une volonté foible, que le moindre obſtacle arrête, que d'une volonté timide, que le moindre péril épouvante & fait retourner ſur ſes pas, que d'une volonté incertaine, qui demeure éternellement flottante entre le deſir du ſalut,

& la crainte des peines que coûte le ſalut ; on forme à chaque inſtant des projets de converſion, on conçoit de nouveaux deſſeins de piété & de régularité ; mais une parole, une raillerie, le reſpect humain, une complaiſance pour des amis qu'on aime, juſqu'à ne pas s'aimer aſſez ſoi-même, une occaſion imprévue, un intérêt, un engagement d'honneur mondain ou de fortune, fait tout évanouir ; la vie entiere ſe paſſe à entreprendre & à ne point exécuter, à ſe reprocher ſa foibleſſe & à ne la point ſurmonter, à ſouhaiter de vouloir & à ne vouloir jamais.

D'autres veulent le ſalut ; ils ne le veulent que d'une volonté qui ſe porte ſur l'avenir ſans ſe fixer au préſent : je connois les voies du ſalut, j'y entrerai : en quel temps ? lorſque le feu de l'âge & des paſſions ſera amorti, lorſque le déclin de la vie & le nombre des années amenera de lui-même les réflexions ſages & la penſée de l'éternité, lorſque l'établiſſement de ma fortune m'aura donné le loiſir de travailler à mon ſalut, lorſque n'ayant plus rien à faire pour la terre, je pourrai penſer à ce qu'il faut faire pour le Ciel. Ah ! mon cher Auditeur, peut-être un jour vous voudrez le ſalut ! Vous ne le voulez pas encore ; & qui ſait ſi le temps d'y travailler ne ſera point écoulé, avant que vous ſoyez parvenu au moment de le vouloir.

3°. Pour moi, me direz-vous, me préſerve le Ciel de rejetter à un autre temps ce grand ouvrage du ſalut, qui eſt l'ouvra-

ge de tous les momens, ou de ne vouloir que foiblement & par intervalles ce qu'on ne peut vouloir trop fortement & trop constamment. J'ai considéré le péril, plein d'une terreur salutaire ; j'ai posé des bornes, au-delà desquelles je ne permets point à mes penchans de m'entraîner ; la priere, les œuvres de piété, la fréquentation des Sacremens entrent dans le plan de ma conduite : je le sai, mon cher Auditeur ; cependant je doute si vous êtes assez persuadé de l'importance du salut. En effet ; parce que dans les idées, dans les principes de la cupidité, les richesses, les honneurs, l'établissement de votre maison, sont une affaire véritablement importante ; quoique vous en fassiez trop, vous pensez n'en faire jamais assez ; jamais assez d'emplois utiles, de postes avantageux, de titres honorables, il faut toujours croître, toujours monter, toujours s'élever ; afin de réussir n'omettre aucun moyen utile ; entre les utiles, choisir le plus utile ; entre ceux qui paroissent sûrs, s'attacher au plus sûr ; & parce qu'il est des écueils cachés contre lesquels vient échouer la sagesse la plus épurée, des jours mauvais qui renversent l'ouvrage de vingt, de trente années, des revers imprévus, des caprices du sort bisarre qui se joue de notre vaine prudence, l'esprit tâchera de percer dans l'avenir, de lever les voiles qui le dérobent à nos regards ; & parce qu'on ne sait ce qu'on doit craindre, on craint tout, on veut prévenir tout, on épuise, on consume sa

ſanté, on ſe conſole de ſuccomber ſous le fardeau par le plaiſir de ne pas ſurvivre à ſa fortune, & d'emporter dans le tombeau la ſatisfaction d'avoir aſſuré contre toutes les révolutions, l'ouvrage de ſes mains & de ſon induſtrie; c'eſt que l'eſprit eſt vivement frappé, le cœur fortement touché; c'eſt que les préjugés du monde, profondément imprimés dans l'ame, nous ont accoutumés à regarder la proſpérité mondaine comme le grand objet, la grande affaire, l'affaire ſouverainement importante.

S'agit-il du ſalut? là ceſſent les précautions, l'activité, l'empreſſement. Peut-on ſe ſauver en voyant le monde, auſſi-bien qu'en ſe tenant dans la retraite? Le commerce du monde eſt plein de périls, il faut une eſpèce de miracle pour ne pas s'égarer, pour ne pas tomber ſouvent dans cette route trompeuſe & pleine de précipices; pour conſerver dans ce climat empeſté du ſiécle profane la fleur de l'innocence ſi précieuſe, mais ſi délicate & ſi fragile, il faut une eſpèce de miracle; on ſe le promet, on y compte; & parce qu'on y compte, avec le naturel le plus vif, avec l'imagination la plus aiſée à enflammer, avec le cœur le plus tendre, le plus complaiſant, on ſe tiendra dans le monde, dans le plus grand monde, on y ſera ſans attention ſur ſoi-même, ſans vigilance, & on ſe répondra d'y conſerver une vertu naiſſante encore ſi foible, qu'à peine elle ſeroit en ſûreté dans la ſolitude. Peut-on ſe trouver à ces aſſemblées formées par

l'oisiveté, parées par la vanité, soutenues, entretenues par le jeu, où s'insinue la licence, ennemie de la pudeur, où régne la médisance opposée à la charité, où la moindre perte que l'on fait est la perte de son temps, & la plus ordinaire la perte de son cœur? Peut-on entrer dans ces conversations, se livrer à ces parties de plaisir, où malgré soi l'on oublie bientôt ce qu'on ne doit point ignorer, où on apprend ce qu'on ne doit pas savoir? Peut-on s'occuper de ces lectures fatales, qui par le récit d'aventures fabuleuses ont coutume d'exciter des passions trop réelles? le peut-on, sans renoncer à son salut? Le cœur décide au gré de la passion; la raison n'ose contredire le cœur; on risque tout, on s'expose à tout. Les richesses, l'abondance, la prospérité, sont un poison contagieux qui corrompt les ames les plus pures. Jesus-Christ nous a déclaré qu'un homme riche & vertueux, qu'un homme qui fait en même-temps sa fortune & son salut, est, en quelque sorte, un prodige qui étonne le Ciel; n'importe. Un Abraham ne s'est-il pas sanctifié dans les richesses? Un David ne s'est-il pas sanctifié sur le trône? Mais mille autres y ont péri; n'importe. Pourvu qu'un seul s'y soit sauvé, pourvu que la route dans laquelle on marche ne soit pas évidemment la route de perdition, on vit tranquille & sans allarmes: délicat, inquiet, attentif, vigilant sur tout le reste, en matière de salut, on se renferme dans les bornes de la nécessité la plus indispensable;

ce que Dieu demande, mais ce qu'il n'exige pas ; ce qu'il conſeille, mais ce qu'il n'ordonne pas, on l'oublie, on le néglige, on le dédaigne. Ah ! je vois une foule de Vierges chrétiennes rompre ces liens ſi doux qui les attachoient à une famille tendrement aimée, renoncer aux plaiſirs du monde pour ſe dérober à ſa ſéduction, quitter tout ce qu'elles pouvoient eſpérer, afin de ſe mettre dans l'heureuſe néceſſité de n'avoir plus d'autre tréſor que l'eſpérance du Ciel ; je vois des Solitaires cachés ſous la cendre & le cilice, aſſurer leur innocence par la pénitence, s'affermir dans la pratique des préceptes par l'obſervation des conſeils évangéliques, perdre leurs corps afin de ſauver leur ame, à ces traits je reconnois des hommes intimement perſuadés de l'importance du ſalut ; mais être perſuadé de l'importance du ſalut, & par rapport au ſalut, ne connoître ni attention, ni vigilance, ni précautions, ni sûretés, ni craintes, ni allarmes, ni inquiétudes, je vous laiſſe, mes chers Auditeurs, je vous laiſſe ce myſtère à expliquer.

Mais voici le prétexte le plus commun, l'excuſe la plus ordinaire ; on n'ignore pas l'importance du ſalut, on en ſent trop vivement la difficulté, on voudroit gagner ſur ſon cœur de ne s'occuper que du ſalut, tant de paſſions s'y oppoſent, il faut tant ſe gêner, ſe captiver, ſe faire violence, le ſalut eſt ſi difficile, qu'enfin l'ame rebutée s'ouvre à des ſoins plus faciles. Le ſalut eſt difficile !

cile ! le croyez-vous, vous qui aſpirez à ces richeſſes, à ces grandeurs, à ces délices, que Jeſus-Chriſt regarde comme un écueil ſi terrible pour le ſalut, & vous vous promettez de faire votre ſalut au milieu de cette abondance ſi dangereuſe ? Comment le trouvez-vous trop difficile dans cette médiocrité de fortune qui vous exempte des piéges, des embûches que l'élévation tend à la vertu ? Ah ! changez de langage, ou changez de conduite ; renoncez aux vaines excuſes qui colorent votre lâcheté, ou renoncez à ces projets d'ambition & de fortune, dont le ſuccès ne ſerviroit qu'à augmenter les périls, qu'à multiplier les obſtacles. Le ſalut eſt difficile ! que faites-vous pour en diminuer la difficulté ? que ne faites-vous pas pour l'augmenter ? où eſt la fuite du monde, l'abondance des aumônes, la priere, la fréquentation des Sacremens, l'éloignement des occaſions ? Je vous vois gâter votre eſprit, amollir votre cœur par des lectures, des converſations, des ſpectacles dont la licence pervertiroit juſqu'à la vertu la mieux affermie ; par une vie molle, oiſive, voluptueuſe, qui nourrit, qui allume la cupidité. O Ciel ! on ſe plaint que le ſalut eſt difficile ! on s'emploie chaque jour à le rendre moins facile, à fortifier les paſſions, à s'affoiblir ſoi-même.

Le ſalut eſt difficile ! & comment vous eſt-il devenu difficile ? Souvenez-vous de votre premier âge, temps heureux où la candeur & l'innocence préſidoient à vos mœurs ;

que la vertu avoit pour vous de charmes & d'attraits ! que votre conſcience pure & délicate vous inſpiroit d'horreur pour le vice ! Ce ſont donc vos péchés qui vous ont mis dans cet état de foibleſſe, qui vous ſert aujourd'hui de prétexte pour demeurer dans l'impénitence ; & ſi vous n'avez pris l'affreuſe réſolution de vous perdre pour toujours, quel motif plus preſſant de revenir à Dieu, & d'y revenir dès ce jour. Plus vous réſiſterez à la grace, plus la grace trouvera de force & de réſiſtance dans vos paſſions. Plus vous négligerez le ſalut, plus vous ceſſerez d'en ſentir l'importance : autrefois vous aviez quelque inquiétude ſur l'avenir, aujourd'hui, quoique vous ſoyez plus coupable, vous êtes plus tranquille ; le péril eſt plus preſſant, vous en êtes moins effrayé ; ſeroit-il donc plus aiſé de dégager votre cœur quand il ſera plus engagé, de dompter vos paſſions lorſqu'elles auront acquis plus de pouvoir & d'empire ?

Le ſalut eſt difficile ! & qu'eſt-ce qui n'eſt pas difficile dans le monde ? La voie des honneurs, la voie de la réputation & de l'eſtime publique, la voie de l'opulence & des richeſſes, la voie du crédit & de l'autorité, la voie même du plaiſir & des délices a ſes obſtacles, & la fortune vend ſes faveurs plus cher que Dieu ſes récompenſes. L'homme d'épée qui veut ſe pouſſer & ſe diſtinguer, le courtiſan qui veut gagner la faveur & la conſerver, le politique qui veut s'avancer & ſe ſoutenir, le ſavant qui

veut briller & s'immortaliser, le négociant qui veut s'enrichir, quels travaux n'ont-ils pas à supporter? quels contre-temps à essuyer? Le Solitaire dans son désert, ne mene pas une vie si dure, si pénible : or, vous le savez, l'espérance de réussir, espérance toujours incertaine, souvent trompeuse, fait disparoître les obstacles. Pourquoi le salut seroit-il la seule affaire qu'on négligeât, parce qu'elle est difficile, quoique le salut soit l'unique affaire dans laquelle le succès dépend de la volonté, & l'unique affaire dans laquelle Dieu nous fait toujours réussir quand nous sommes fidéles à sa grace?

Le salut est difficile! Ah! mon cher Auditeur, il s'agit de tout votre bonheur pour toute une éternité; les obstacles doivent-ils vous arrêter? & en enfer vous consolerez-vous, parce qu'il eût été difficile de vous sauver? Le salut est difficile! Tant de personnes de votre âge, de votre état, de votre condition marchent dans les voies, & vous tracent la route du salut; ils peuvent, ils osent vous donner l'exemple, ne pouvez-vous le suivre; ils sont hommes comme vous, pourquoi ne seriez-vous pas Saint comme eux? *Tu non poteris quod isti & istæ.*

Le salut est difficile! ne comptez-vous donc que sur vous? ignorez-vous les richesses de la grace de Jesus-Christ? Il vous a tant de fois appellé, il vous appelle encore aujourd'hui; craignez-vous qu'ensuite il ne vous abandonne? Celui, dit l'Apôtre, qui vous donne de vouloir, vous donnera d'ac-

complir ; Jeſus-Chriſt ne vous a pas refuſé ſon ſang, jugez s'il vous refuſera ſa grace.

Le ſalut eſt difficile ! Seigneur, on ne vous connoît point, on ne veut point vous connoître. Il eſt difficile de ſe ſauver, eſt-il auſſi facile qu'on le penſe de ſe perdre & d'échapper à votre grace ? Le chemin de la vertu eſt étroit & pénible, les routes du vice ſont-elles ſemées de tant de fleurs & de plaiſirs ? Il en coûte à l'homme pour devenir un Saint, que n'en coûte-t-il pas au Chrétien pour devenir un réprouvé ? Non, mon cher Auditeur, non, ne vous y trompez pas ; pour vous perdre, il faudra vous armer, vous défendre contre toutes les lumières de la foi, contre tous les remords de la conſcience, contre les cris, les agitations importunes de votre cœur, qui malgré vous demandera d'être à Dieu, & ſe plaindra de n'y être pas ; il faudra vous armer, vous défendre contre la voix du ſang de Jeſus-Chriſt répandu pour vous, contre les tendres recherches, contre les efforts multipliés de ſa grace ; il faudra vous armer, vous défendre contre votre Dieu, contre toute l'étendue de ſes miſéricordes ; il faudra les combattre, en triompher ; victoire pénible & arroſée de bien de larmes. Malheureux eſclave du monde & des paſſions, dit ſaint Chryſoſtôme ; des heures qui compoſent le jour & la nuit, dites-moi quelle eſt l'heure de votre repos ; comptez-moi vos inquiétudes, vos chagrins, vos repentirs, vos fureurs, vos déſeſpoirs ; je m'engage à

compter le ſable qui couvre le rivage des mers. Inſenſé, ſouvent il vous en coûtera plus pour vous perdre, qu'il ne vous en coûteroit pour vous ſauver ! Voluptueux, vous avez ruiné votre ſanté, perdu votre réputation & votre fortune ; êtes-vous tranquille ? Le feu des criminelles paſſions brûle encore dans vos veines, il vous conſume avec autant d'ardeur que jamais ! Homme avare, homme ambitieux, ſi vous aviez donné à votre ſalut les ſoins que vous prodiguez depuis tant d'années à l'intérêt d'une fortune fragile & paſſagere, vous auriez gagné le Ciel ; votre Dieu ſeroit content, votre paſſion n'eſt pas ſatisfaite.

Le ſalut eſt difficile ! voilà, Chrétiens, voilà ce que je diſois ; nous ignorons l'importance du ſalut. Seigneur, s'écrioit David, j'ai rappellé à mon ſouvenir l'idée de ce jour de l'éternité qui renferme dans ſa durée l'immenſe étendue de tous les ſiécles ; de ce jour dont la lumière conſtante & immuable ne ſera point effacée par les ombres de la nuit ; de ce jour qui a précédé la naiſſance, & qui éclairera les ruines, les derniers débris du monde : *Cogitavi dies antiquos* ; j'ai médité ces années éternelles qui couleront toujours & qui ne paſſeront point : *Et annos æternos in mente habui* ; j'ai ſenti l'épouvante s'élever dans mon ame : *Turbatus ſum* : plein de mille penſées confuſes je n'ai point eu de voix pour les exprimer, & pour ſoulager par mes paroles le trouble de mon cœur : *Et non ſum locutus*. Ce trouble, loin

Pſ. 76. v. 6. — *Ibid.* — *Ib. v. 5.* — *Ibid.*

de me jetter dans l'abattement, m'a rempli d'une force secrette; j'ai rompu les liens qui m'attachoient à la terre; j'ai commencé de parcourir la voie de vos commandemens avec une démarche prompte & rapide : *Et*
Ib. v. 11. *dixi nunc cœpi.* Tels seroient les sentimens que produiroit en nous la pensée du salut, si nous savions l'approfondir : lorsqu'on est vivement pénétré de la grandeur d'un bien, on se sent entraîné à sa poursuite par un penchant impétueux. Donnez-moi un homme avide de gloire, il ne se plaît que dans les périls de la guerre; déjà son sang versé en tant de combats s'est plusieurs fois renouvellé dans ses veines, il ne cherche que l'occasion d'achever le sacrifice qu'il a commencé d'offrir à cette chimère d'honneur & d'immortalité dont il est entêté. Donnez-moi donc, ô mon Dieu, de répandre dans les esprits, la vive persuasion de l'importance du salut; à la place de ces hommes foibles que tout lasse & rebutte, de ces hommes passionnés que tout séduit, de ces hommes timides que tout épouvante, de ces hommes incertains, irrésolus, qui veulent tout, & qui ne font rien, de ces hommes volages, inconstans, qui commencent toujours, & qui n'achevent jamais; je vous donnerai des Chrétiens ardens & intrépides, des héros magnanimes, tels que les
Apoc. c. 21. v. 5. vit l'Eglise dans ses plus beaux jours : *Ecce nova facio omnia.* Que le monde cesse de m'étaler ses charmes, de me vanter ses délices; que me servira d'avoir gagné le mon-

de, si je viens à perdre mon ame : *Quid enim prodest homini.* C'est cette considération qui a fait les Saints ; ils étoient hommes comme nous, foibles & fragiles comme nous ; le monde & les passions pour les séduire, leur parlerent le même langage qu'à nous. Mais, reprend l'Apôtre, ils tenoient leurs regards invariablement attachés sur la céleste patrie ; & dans l'attente des destinées éternelles, ils méprisoient le temps, avec tous les plaisirs, avec toutes les fortunes du temps. Appliquons-nous, comme eux, à mediter l'importance du salut, nous aurons bien-tôt leur courage, nous arriverons à leurs vertus, nous obtiendrons leur récompense. Ainsi soit-il.

S. Mat. c. 16. v. 26.





SERMON

SUR

L'AMOUR DE DIEU.

POUR le premier Dimanche de Carême.

Diliges Dominum Deum tuum.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. S. Math. c. 22. v. 37.



N quoi consiste le culte, l'adoration que nous devons à notre Dieu ? L'étendue de ses dons, & l'immensité de ses miséricordes ne nous permettent pas de l'ignorer ; il ne régne que par les graces & les bienfaits ; quel hommage peut-il exiger, que l'hommage de la reconnoissance & de l'amour ? Non, nous ne connoissons pas notre Dieu, si nous doutons qu'il nous aime ; notre Dieu nous méconnoîtra, si nous refusons de l'aimer. Charité sainte, venez donc, & du Ciel où vous régnez avec tant d'empire, descendez sur la terre : sans vous, qui pourroit parler de vous ? En vain je

vous prêterai ma voix, si vous ne formez mes paroles; donnez-vous à moi, je vous donnerai tout un peuple; ou plutôt annoncez-vous vous-même, apprenez-nous quels droits sacrés & inviolables vous avez sur le cœur de l'homme; mais nous apprendre vos droits, ne sera-ce point nous apprendre nos ingratitudes & nos perfidies? Nous devons aimer Dieu, peut-être nous ne l'aimons pas. Approfondissons ces deux objets; étudions, mes chers Auditeurs, ce que nous devons être, & ce que nous sommes, par rapport à l'amour de Dieu: la premiere réflexion nous instruira de nos obligations; la seconde nous montrera notre cœur & nos sentimens.

Seigneur, si jamais les lévres du Prêtre doivent être pures & sans taches, c'est surtout lorsqu'il s'agit d'annoncer les richesses de votre amour; daignez donc, daignez renouveller en quelque sorte le prodige que vous opérâtes en faveur du Prophête; que votre Ange parte, qu'il vole, qu'il prenne sur l'autel de la Sainte Sion une étincelle de ce feu de la divine charité, que rendent à chaque instant plus vif & plus impétueux les soupirs de vos élus; que cette étincelle s'allume dans mon cœur, qu'elle l'embrase, qu'elle le pénétre, & me fasse digne de devenir l'Apôtre du divin amour. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Dieu veut notre cœur; Dieu mérite

notre cœur : Dieu veut notre cœur ; nous ne pouvons donc le lui refuser sans violer toutes les loix de la dépendance & de la subordination : Dieu mérite notre cœur, nous ne pouvons donc le lui refuser sans violer toutes les loix de la justice & de l'équité. Reprenons.

1°. Dieu demande notre cœur ; & peut-il ne le pas demander ? Non, répond saint Augustin : puisqu'il est Dieu, & parce qu'il est Dieu, il veut essentiellement être le Dieu de notre cœur. Déjà s'annonce la supériorité infinie de la loi de l'amour de Dieu, sur toutes les autres loix : car il n'en est pas du précepte de l'amour de Dieu comme des autres préceptes. Je m'explique : que Dieu nous commande de croire les vérités révélées ; la raison doit plier sous le joug de la foi : que Dieu exige le sacrifice de nos penchans les plus chers, de nos attachemens les plus légitimes ; Abraham doit oublier qu'il est pere, ou ne s'en souvenir que pour rendre à Dieu ce fils qu'il en a reçu. Que Dieu unisse les hommes aux hommes par les liens de la société ; dès-là des devoirs pour chaque homme par rapport aux autres hommes, des devoirs de Prince & de sujet, de maître & de domestique, d'épouse & d'époux, de Magistrat & de citoyen. Il est des loix de justice & de charité ; des loix de bienséance & de pudeur ; des loix de probité & d'amitié ; des loix d'état & de condition : loix, j'en conviens, loix nécessaires & naturelles, parce qu'elles naissent, parce qu'el-

les coulent de la ſituation dans laquelle il a plu au Souverain Maître de placer ſon ouvrage : loix cependant libres & arbitraires, parce que Dieu a pu renfermer ſon ouvrage dans un autre plan, dans un autre ſyſtême de conduite & de providence. Il pouvoit montrer à l'eſprit les vérités qu'il lui commande de croire ; il pouvoit nous placer dans le ſein de la félicité qu'il nous ordonne d'eſpérer ; il pouvoit épurer notre cœur des penchans de vice & de volupté, & n'y laiſſer que des penchans d'ordre & de juſtice ; il pouvoit rendre tout homme indépendant de tout autre homme : alors il n'y auroit eu ni loix de la foi & de l'eſpérance, ni loix d'épreuve & de travail, ni loix de combat & de réſiſtance, ni loix de ſubordination & de ſociété.

Mais la charité eſt une loi indépendante de tous les états, de toutes les ſituations ; une loi, la loi de l'homme ſolitaire & retiré du monde, autant que la loi de l'homme engagé dans le monde ; la loi de l'ame heureuſe qui poſſede la gloire, autant que la loi de l'ame fervente qui travaille à la mériter ; la loi du Ciel, autant que la loi de la terre ; une loi que Dieu n'eſt pas moins obligé de nous impoſer, que nous ne ſommes obligés de l'accomplir : & cette loi eſt la loi qui nous ôte notre cœur, afin de le donner à Dieu.

En effet, Dieu ne peut agir que pour lui-même ; donc Dieu veut néceſſairement que tout ce qui eſt de Dieu, ſoit à Dieu, ſe

rapporte à Dieu ; mais, reprend ſaint Auguſtin, c'eſt principalement le cœur qui fait, qui compoſe l'homme ; donc l'homme demeure libre auſſi long-temps que ſon cœur n'eſt point engagé ; donc l'homme ne ſera point à Dieu, s'il n'eſt à Dieu par le cœur : je ne dis point aſſez ; j'ajoute que le cœur de l'homme n'eſt parfaitement à Dieu que par l'amour de Dieu. Dans la pratique des autres vertus il peut ſe faire que l'homme en altere l'excellence par un retour coupable ſur lui-même, il peut mêler aux ſentimens de la crainte, des deſirs ſecrets du crime qu'il évite ; dans l'eſpèrance du bonheur éternel il peut être lui-même la fin qui l'occupe ; l'amour ſeul ne peut s'allier avec ces diſpoſitions funeſtes. Ce n'eſt donc que par l'amour de Dieu qu'il ceſſe d'être entiérement à lui-même, qu'il commence d'être entiérement à Dieu.

Or, ſur ce principe inconteſtable, voici comment raiſonnoit ſaint Auguſtin, & comment nous devons raiſonner avec lui. Dieu ne régne ſur l'homme qu'autant que Dieu régne ſur le cœur de l'homme ; par conſéquent le but de toute religion étant d'établir en nous le regne, l'empire de Dieu ; la premiere loi de toute religion eſt d'aimer Dieu : enſorte qu'une religion qui ne commanderoit pas l'amour de Dieu, ne ſeroit qu'un vain fantôme de religion : *Pietas, Deï cultus eſt, nec colitur ille niſi amando.* Allons plus avant. Si toute religion commande d'aimer Dieu ; plus une religion ſera par-

faite dans son culte & sa morale, plus l'obligation qu'elle imposera d'aimer Dieu sera une obligation étroite & pressante : par conséquent la religion Chrétienne étant la religion la plus pure, la plus sainte, la plus auguste, la plus divine, elle doit être par excellence la religion de l'amour de Dieu & du plus parfait amour.

De-là, appliquez-vous, mes chers Auditeurs, & pénétrez avec moi dans les profondeurs adorables de votre religion ; de-là tous les dogmes, tous les mystères de la foi Chrétienne, tendent à établir l'empire de l'amour divin. Le Dieu de la colere & des vengeances ; le Dieu de puissance & de majesté a presque disparu ; il se montre partout à vous comme le Dieu de paix & de silence, comme un Dieu tendre qui vous offre son cœur, qui vous demande le vôtre, qui l'invite par ses dons, qui le sollicite par ses promesses, qui l'attire par ses graces, qui l'appelle par ses soupirs, qui l'attendrit, qui l'amollit par ses pleurs, qui l'achete de son sang. Le Dieu de l'Evangile est sur-tout un Dieu qui sut aimer, qui veut être aimé. Pour étendre son empire il n'a que sa croix & ses larmes, ou s'il a des foudres, ce n'est que pour venger son amour méprisé ; il est à craindre, mais c'est principalement pour ceux qui refusent de l'aimer : *ego diligentes me diligo.* *Proverb. c. 8. v. 17.*

De-là toutes les loix de l'Evangile se rapportent à la loi qui commande d'aimer Dieu : pourquoi ces préceptes si rigides ? Pourquoi

cette morale si austère, qui réprouve un desir fugitif, qui dit anathême à une complaisance passagere; qui, sans se borner à prévenir les scandales & les ravages des passions, fait mourir au plus intime de l'ame, jusqu'aux derniers fibres des inclinations corrompues? Pourquoi ces conseils si sublimes, séparation du monde, fuite de soi-même & de ce qu'on aime plus que soi-même? Pourquoi?... C'est afin d'établir en nous l'amour de Dieu. Tous les penchans sont détruits pour faire dominer un seul penchant; tous les amours sont & doivent être subordonnés à un seul amour; tous les préceptes, tous les conseils sont donnés pour servir d'appui au précepte de la charité. La loi de l'Evangile ne parle qu'au cœur, elle ne veut que le cœur; elle ne demande plus rien à celui qui a donné son cœur, parce que celui qui aime, vole au-devant de tout ce qui peut plaire au Dieu qu'il aime: *ama & fac quod vis.*

De-là toutes les vertus évangéliques & les vertus les plus héroïques ne sont qu'un moyen d'arriver à la perfection de la charité & de s'y maintenir: principe que saint Augustin développe admirablement. La foi, l'espérance, la crainte sont des vertus, quoiqu'elles ne soient point l'amour de Dieu; mais ces vertus ne sont que des vertus d'un ordre inférieur: l'ame chrétienne doit s'y affermir, mais elle ne doit pas s'arrêter à ces vertus seules; elle ne doit point s'y reposer, il faut qu'elle en sorte pour

s'élever à l'amour de Dieu. La crainte agit ſur le cœur, pour le détacher des vains plaiſirs, afin que n'étant plus au monde il ſoit à Dieu. La foi éclaire l'eſprit afin que le cœur aime un Dieu qui ſe montre ſi aimable. L'eſpérance nous préſente un Dieu prodigue de bienfaits, afin que du deſir du bonheur nous paſſions à l'amour du Dieu qui veut nous rendre heureux : auſſi l'Apôtre nous avertit qu'à la conſommation des ſiécles, les autres vertus diſparoîtront, la charité ſeule demeurera; elles ne ſont que les vertus du temps, le pur amour eſt la vertu de l'éternité : *charitas nunquam excidit.* *I. Ad Cor. c. 13. v. 8.*

De-là, dans la loi évangélique, les graces du ciel ne coulent ſur la terre que pour y répandre la charité ſainte..... graces extérieures & naturelles; la proſpérité, afin que celui à qui il ne reſte rien à deſirer dans le monde porte ſes deſirs à Dieu : l'adverſité; tout ſe tourne contre nous afin que nous ſoyons obligés de nous tourner vers Dieu : le charme flatteur des liaiſons humaines; afin que la douceur paſſagere de ces amitiés terreſtres, que le temps conſume & détruit, penche le cœur à rechercher les délices durables de cet amour céleſte qui ſurvit à tous les temps : l'inconſtance & l'ingratitude des amis; afin que, dégoûtés des attachemens volages & perfides, nous ſentions que Dieu ſeul mérite d'être aimé, parce que Dieu ſeul fait aimer..... graces intérieures & ſurnaturelles; graces de la priere qui, dans le ſilence

de la nuit & à l'ombre du ſanctuaire, écoute l'eſprit de l'amour divin & lui répond : grace de retraite & de ſolitude, qui, pour augmenter l'amour de Dieu, engage à fuir tout ce qu'on trouve d'aimable, & ne laiſſe, pour ainſi dire, que Dieu à aimer, en ne laiſſant que Dieu à eſpérer : grace d'innocence pour conſerver l'ame à la charité, en la défendant contre la cupidité : grace de converſion pour éteindre, dans les larmes de la pénitence, le feu des paſſions, & jetter dans le cœur les premieres étincelles d'un feu plus pur : que ſais-je, Chrétiens ? Ces graces ſi fortes, ſi puiſſantes, ſi multipliées ; l'amour ſeul en eſt la ſource ; l'amour ſeul en eſt le centre & le terme ; Dieu ne les accorde que parce qu'il aime ; Dieu ne les accorde que parce qu'il veut être aimé. L'eſprit de grace n'entre dans vos cœurs que pour y mettre l'eſprit d'amour & de charité ; c'eſt la doctrine de ſaint Paul : *charitas Dei diffuſa eſt in cordibus noſtris, per ſpiritum ſanctum qui datus eſt nobis.* (*Ad Rom. c. 5. v. 5.*) Cet eſprit n'eſt lui-même qu'amour & charité ; & parce qu'il n'eſt qu'amour & charité, il ne demande, il n'agit, il ne travaille en nous que pour nous remplir d'amour & de charité : toujours en mouvement, il ne ſe repoſera que lorſqu'il aura tout embraſé, tout conſumé par le feu de la charité, *charitas.*

De-là, la loi évangélique n'aura ſon accompliſſement que dans le Ciel, parce que l'amour de Dieu n'aura ſa perfection que dans

dans le Ciel. L'amour qui consume, qui dévore ici bas les ames les plus ferventes; l'amour le plus impétueux dans ses transports, le plus tendre dans ses regrets, le plus noyé dans ses larmes, le plus passionné dans ses desirs, n'est que l'essai, l'ébauche de l'amour qui donne des loix à la sainte Sion. Parmi nous (remarque saint Augustin, qu'on peut appeller le docteur de la charité autant que le docteur de la grace) parmi nous le pur amour est contredit, affoibli par mille autres penchans; il regne dans le cœur, il ne s'y trouve pas seul; il triomphe, il est obligé de combattre; on n'écoute que la voix de la grace, la voix de la cupidité se fait entendre. Le cœur voudroit n'être qu'à Dieu, il est distrait par la cupidité; le grand précepte, qui nous ordonne d'aimer Dieu de tout notre cœur, rencontre donc trop d'obstacles dans cette région d'affections & d'amours profanes; il ne sera rempli parfaitement que dans une terre meilleure, lorsque tous les voiles seront levés, lorsque la cupidité sera périe, éteinte dans l'ombre du tombeau: *hoc primum præceptum justitiæ, quo jubemur Deum diligere ex toto corde, in illâ vitâ implebimus cum videbimus facie ad faciem.* Que font les Saints dans le Ciel? Ils aiment Dieu, ils en sont aimés. L'homme qui donna plus d'amour sur la terre, en reçoit davantage dans le Ciel; plus il aima, plus il fut Saint; plus il aime, plus il est heureux: *hoc primum.*

Ainsi, dans la loi de Jesus-Christ, l'amour de Dieu est la voie & le terme, le mérite & la récompense; il est ce que la religion demande & ce qu'elle offre; il est à la tête de ses préceptes & de ses promesses : c'est par l'amour de Dieu qu'elle fait des Saints dans le temps, par l'amour de Dieu qu'elle fera des heureux dans l'éternité. Qu'est-ce donc que le Chrétien? Ah, mes chers Auditeurs, concevons-le & ne l'oublions jamais. Qu'est-ce que le Chrétien? C'est un homme que tous les engagemens de la foi en Jesus-Christ, que toutes les graces de sa vocation en Jesus-Christ ont assujetti, dévoué, consacré à l'amour de Dieu; un homme, dont l'état, la profession, le caractere particulier est d'aimer Dieu, de mourir à tout, de mourir à l'amour de lui-même, pour ne vivre qu'à l'amour de Dieu, pour ne vivre que de l'amour de Dieu. Qu'est-ce que le Chrétien? C'est un homme qui croit, qui craint, qui espere, parce que le Chrétien est un homme appellé à la pratique de toutes les vertus; mais c'est un homme que sa foi prépare à l'amour de Dieu, que ses espérances élevent à l'amour de Dieu, parce que l'amour de Dieu est la principale & la premiere vertu du Chrétien; parce que les autres vertus ne sont & ne doivent être dans le Chrétien, que des moyens pour arriver à l'amour de Dieu, pour le perfectionner, pour le fixer dans l'amour de Dieu.

Par conſéquent encore, qu'eſt-ce que le Chrétien qui n'aime pas Dieu ? C'eſt un homme infidele aux devoirs, aux engagemens, aux graces de l'Evangile ; c'eſt un homme qui, dès-là qu'il n'aime pas Dieu, eſt déſerteur de la religion par le cœur, comme l'homme qui ne croit pas, en eſt apoſtat par l'eſprit, d'autant plus coupable, que Dieu mérite à plus de titres, notre cœur & notre amour.

2°. Et c'eſt ici, mes chers Auditeurs, que je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le Prophête : que nos ſoins ſont inutiles auprès de l'ingrate & perfide Sion, miniſtres de l'Evangile, que nous entreprenions de peindre les vengeances d'un Dieu irrité ! Qu'on vous le repréſente tenant en main cette coupe de ſa fureur, que les réprouvés boiront juſqu'à la lie ſans pouvoir l'épuiſer ! A cet aſpect le pécheur le plus follement intrépide s'épouvante, à peine le juſte ſe raſſure & eſpere. Ah ! ce Dieu que nous faiſons craindre, nous ne reuſſiſſons pas à le faire aimer : un Dieu enfant, la terre eſt baignée de ſes larmes, bientôt elle ſera trempée de ſon ſang. Sainte montagne du Calvaire ! croix adorable où l'amour reçut une ſi grande victime ! plaintes, derniers ſoupirs, ſilence d'un Dieu mourant ! Lorſque nous retraçons dans le ſanctuaire ce triſte & auguſte ſpectacle, les voûtes du Temple ſont émues ; l'homme paroît nous entendre, ſon cœur ne nous répond pas, ſouvent il ne nous écoute pas ;

il s'ouvre, il s'éveille peut-être pour un moment, auſſi-tôt il ſe renferme, il ſe rendort; agitation paſſagere, foible & léger attendriſſement, ſemblable à celui que produit une ſcène fabuleuſe au théâtre, qu'emporte avec lui le diſcours qui le fit naître, & que l'on reçoit avec plaiſir, parce qu'on le quitte ſans peine; leurs ſentimens fuyent avec plus de rapidité que nos paroles : Dieu eſt encore, pour ainſi dire, préſent à leurs yeux, il eſt déjà abſent de leur cœur.

Quel eſt-il donc le peuple que des objets ſi propres à le paſſionner, laiſſent glacé par une froide & dédaigneuſe indifférence? Eſt-ce un peuple philoſophe? un peuple de raiſon ſéche & aride, de ſageſſe auſtere & farouche? un peuple compoſé de ces hommes, que Job appelloit des hommes de bronze & de marbre? Non, c'eſt un peuple plein de penchans vifs & tumultueux, d'inclinations trop tendres, trop multipliées. Myſtere impénétrable! dans le monde le ſentiment fait tout; c'eſt lui qui met les hommes en mouvement & qui les retient, qui les réunit & qui les ſépare, qui fournit aux plaiſirs l'enchantement & les tranſports de leur yvreſſe, à la douleur, l'amertume de ſes plaintes & de ſes larmes. Voyez la multitude infinie des hommes, chacun ſemble marcher dans une route ſolitaire; tous courent dans la voie du penchant & de l'inclination. Maître de la deſtinée, arbitre des événemens, le cœur oc-

cupe seul & varie à son gré la scène du monde : les révolutions des Empires & des familles naissent des révolutions du cœur ; l'intérêt qui domine tous les intérêts, est l'intérêt du cœur. La raison pense, réfléchit ; elle enseigne, elle reprend, elle se plaint, elle s'irrite : le cœur ne contredit point, il se taît ; il écoute dans le silence de vains murmures ; il ne parle point & il persuade ; il ne demande rien, & il obtient tout. Comment donc & par quelle fatalité arrive-t-il, ô mon Dieu, que votre amour ne s'insinue point dans des ames si sensibles ? N'est-ce pas en vous, en vous seul que se réunissent tous les motifs, tous les attraits d'amour & de tendresse ?

En effet, prenez garde, mes chers Auditeurs, tous nos attachemens dérivent de l'un de ces deux penchans primitifs : l'attrait, le goût du grand & du parfait ; le goût, l'attrait du bien être & de la félicité. Or, ces deux attraits, trop souvent opposés dans cette vie, je prétends qu'il n'appartient qu'à l'amour de Dieu de les concilier ; je prétends que, malgré leurs discordes & leurs rivalités, leur intérêt commun les réunit, pour nous inviter, pour nous appeller à l'amour de Dieu. D'abord, je ne crains point de le dire, ils s'ignorent eux-mêmes ces Maîtres, ces Docteurs d'avilissement & d'opprobre, que le desir d'une liberté affranchie du joug & des devoirs de la vertu, de la honte & des remords du vice, engage à se confondre, à se perdre

dans la maſſe des ouvrages de la création ; que le ſouffle du Tout-Puiſſant ne marque point du ſceau de la Divinité. Quoique dégradés par la prévarication de notre premier pere, nous conſervons encore des traces, des veſtiges de l'empreinte auguſte de la main du Très-Haut. Une pente ſecrette nous entraîne vers tout ce qui porte le caractere de grandeur & de perfection. Pourrions-nous ne la pas reconnoître dans l'empire naturel que les Maîtres, les Puiſſans de la terre ont ſur nous ? Leurs paroles s'inſinuent & pénétrent juſqu'au plus intime de notre ame ; notre cœur leur coûte ſi peu à gagner ; de-là vient qu'ils ſont ſi peu attentifs à le conſerver : ils ſavent qu'il ne leur échappe jamais tout entier, & que faut-il pour le rappeller ? Un mot, un coup d'œil qui annonce ou qui promette le retour de ſa faveur. Sage & aimable providence, s'écrie ſaint Auguſtin, vous ne le permettez pas, qu'ils ſe ſervent de leurs avantages ; l'illuſion de leurs ſéduiſantes careſſes tendroit des piéges trop inévitables à notre vertu ; s'ils daignoient être des hommes, ils ſeroient révérés comme des Dieux. Illuſion encore plus puiſſante, plus certaine du ſuccès, lorſque la nobleſſe des ſentimens & des procédés égale les diſtinctions de la naiſſance & des dignités : car la vanité de l'homme ſemble lui compoſer un mérite propre & perſonnel du mérite de ce qu'il aime ; il croit s'élever, s'aggrandir par le goût des qualités héroïques. Non ;

point d'attachemens plus prompts, plus durables, que ceux dont l'eſtime & l'admiration forment les liens & ſerrent les nœuds: l'amitié devient tranſport, enthouſiaſme, preſque adoration.

Or, ce goût, cet attrait du grand, du parfait, du noble, du ſublime, qu'eſt-il, que peut-il être? Concevez-le, mes chers Auditeurs, c'eſt un germe que Dieu a dépoſé au fond de notre cœur, afin que, développé par la foi, ſecondé par la grace, il nous prépare, il nous conduiſe à l'amour de Dieu, il nous rempliſſe de l'amour de Dieu; de cet amour (il vous importe de ne point l'oublier) de cet amour, dont parle ſaint Auguſtin, qui a pour motif, pour attrait, les grandeurs & les perfections infinies de Dieu; qui, touché de la bonté de Dieu, en Dieu, aime ſa ſouveraine excellence: *causâ diligendi Deum, Deus eſt.* De cet amour qui ſe dépouille de tout amour déréglé, qui craint d'offenſer & de déplaire, parce qu'il eſt jaloux de plaire; de cet amour, par lequel on eſt ſans doute bien éloigné d'aimer d'une maniere oppoſée à la félicité qu'il nous commande de deſirer; mais auſſi par lequel on aime, non pas pour ſon ſeul intéret, non pas en s'occupant uniquement de ſoi-même.

Je reviens maintenant; nous portons audedans de nous l'attrait du grand, du noble, du ſublime, du parfait: donc cet attrait nous préſente tout ce qui eſt grand, noble, ſublime, parfait, comme étant ai-

mable en lui-même, & pour lui-même: donc cet amour, pour s'allumer dans notre cœur, n'attend, ne demande, ne cherche qu'un objet, que sa grandeur, son élévation, sa majesté, ses perfections rendent aimable en lui-même, & pour lui-même. Sur cela, je dis, votre cœur l'attend-il, le demande-t-il, le cherche-t-il encore? Ah, mes chers Auditeurs, vous ignorez, vous voulez donc ignorer votre Dieu: son origine est avant la naissance des siécles, sa durée, l'éternité; son étendue, l'immensité; ses connoissances, l'infini; les bornes de son pouvoir, sa volonté; son action, un desir; le fond dont il tire ses productions, le néant; son empire, tout ce qui existe; sa loi, la sainteté de son Etre; sa félicité, lui-même; le ciel & les astres, dit l'Ecriture, ne sont que le pavillon sous lequel il repose; la terre & les mers, la base de son trône; l'aîle des vents & le bouillonnement des flots impétueux, le soutien, l'appui de ses pas; les feux du soleil & des étoiles, un foible écoulement de sa splendeur; la nuit, l'image des profondeurs impénétrables de sa sagesse & de ses conseils; le jour, l'aurore de la lumiere qu'il habite; la foudre & le tonnerre, l'essai de ses vengeances; les prospérités & la décadence des Monarchies, le jeu de sa providence; le passé, le présent, l'avenir, un instant indivisible, dont il saisit l'ensemble & les événemens d'un simple coup-d'œil. Il est seul digne de commander à tout, parce qu'il est l'Auteur de tout; seul

ſeul digne d'être aimé de tous, parce qu'il eſt le pere de tous; ſeul indépendant de tout, parce que tout ce qu'il eſt, il l'eſt de lui-même & par lui-même; ſeul ſouverainement libre, parce qu'il donne des loix à tout, ſans en excepter les agens les plus libres; ſeul grand, parce que toute autre grandeur eſt une grandeur émanée & empruntée de lui; ſeul puiſſant, parce que tout ce qui exiſte, n'exiſte que pour lui, & que tout ce qui n'eſt pas, n'attend que ſa voix pour exiſter; ſeul juſte, parce que, ſeul il voit tout, il peſe tout, & qu'aucune erreur de l'eſprit, aucun penchant du cœur, ne peut faire chanceler dans ſa main la balance de l'équité; ſeul bon, parce que, maître de tout, & n'ayant beſoin de rien, la bienfaiſance eſt l'unique motif de ſes bienfaits; ſeul heureux, parce que rien ne peut augmenter ou troubler ſa félicité, & parce que rien de ce qui eſt capable de bonheur ne peut être heureux que par lui, ſeul ſaint & parfait, parce que toutes les perfections qui ſont en lui, ſont les propriétés & les attributs de ſa nature, parce que toutes les vertus qui ſont hors de lui ſont les dons & les effets de ſa grace. N'entreprenons point de pénétrer plus avant dans les profondeurs de cet océan immenſe de gloire, de majeſté, de ſainteté, de grandeur, de perfections: eſprits céleſtes, vous vous plaignez de nos vains efforts, lorſque nous eſſayons de les peindre. Nons ne faiſons, je le ſais, nous ne faiſons que l'entrevoir, & vous le

voyez. Cependant, le dirai-je ? malgré la différence des ſituations, vous reſtez infiniment plus au-deſſous de lui que vous n'êtes au-deſſus de nous. Vous le voyez, vous paſſerez l'éternité entiere à l'étudier, à le contempler, vous ne le connoîtrez jamais aſſez pour le comprendre. Nous ne faiſons que l'entrevoir, & nous le connoiſſons aſſez pour ſentir, pour faire ſentir à notre cœur combien il eſt aimable en lui-même & pour lui-même.

Mais, ô prodige bien propre à nous convaincre de plus en plus de ſes droits & de nos obligations ! ce Dieu ſi grand nous commande de l'aimer ; il deſire, il ſouhaite d'être aimé de nous, il le deſire, il le ſouhaite juſqu'à dévancer notre amour par ſon amour : *prior dilexit nos.*

I. Ep. S. Jean. c. 4. v. 19.

Ames nobles & généreuſes, l'hommage du ſentiment a pour vous des charmes ſi flatteurs, & ce qu'on vous marque d'amitié ſupplée ſi avantageuſement à ce qui manque de qualités aimables ! Cependant, je n'ai que trop de droit pour vous le reprocher, après ſaint Bernard ; l'amour de Dieu vous environne de toute part, vous ne l'apperceves pas ; il vous cherche, il ne vous trouve pas ; il s'offre à vous, vous ne l'acceptez pas : *undique me circumdat amor & neſcio quid ſit amor.*

Juſtes, ce n'eſt point à vous que je m'adreſſe en ce moment ; vous ſavez que vous ne devez qu'à ſon amour le bonheur que vous avez de l'aimer. Ce n'eſt point à vous,

pénitens, vous ſavez que vous devez à ſon amour les larmes par leſquelles vous pleurez votre malheur de ne l'avoir pas toujours aimé : c'eſt à vous, pécheurs. Vous ignorez, ſans doute, combien votre Dieu vous aime ; ſi vous le ſaviez, vous ne l'offenſeriez pas. Voulez-vous le ſavoir ? & le Calvaire fumant de ſon ſang ne vous l'a-t-il point aſſez enſeigné ? écoutez donc les leçons d'un autre maître ; quel maître, grand Dieu ! Et faut-il, hommes ingrats & coupables, que vous m'obligiez de vous conduire dans cette affreuſe école ? Deſcendons dans la région de la mort ; plaçons-nous ſur les bords de l'enfer, vous reculez d'épouvante ! Ah ! ſuſpendez votre fuite ; ayez un moment de courage contre la cupidité, vous en avez tant contre la grace : oui, c'eſt à la lueur de cette fournaiſe embraſée que j'eſpere allumer dans votre ame le flambeau de la divine charité. Meſurez de l'œil les profondeurs ténébreuſes du brûlant abyme ; conſidérez ce ſéjour de ſupplices cruels, de flammes qui ne s'éteindront point, de déſeſpoirs éternels ; écoutez ces regrets, ces cris, ces lamentations ſans fin, ſans intervalle, ſans repos ; contemplez cette multitude de victimes, ſur leſquelles le Dieu vengeur verſe les flots, les torrens de ſa colere ; diſtinguez, parmi ces infortunez, tant d'hommes moins coupables que vous : l'enfer ne ſe montra, ne s'ouvrit tout à coup que pour les engloutir ſans retour ; il ne vous étale ſes horreurs que pour vous intimider & vous

ſauver : le tonnerre du Dieu que vous outragez ſemble vous reſpecter ; il ne murmure, il ne gronde que pour avertir vos larmes de couler & de l'éteindre.

N'entendez-vous pas mille voix de fureurs & d'imprécations jalouſes qui ſortent, qui s'élevent du fond de l'étang de feu & de ſoufre, pour reprocher à Dieu cette diſtinction, cette prédilection auſſi peu méritée par le pécheur auquel il l'accorde, que par le pécheur auquel il la refuſe? Pouvez-vous encore douter de ſon amour ? L'enfer même vous l'atteſte. Si vous connoiſſez ſon amour, ſi vous en convenez & ſi votre cœur ne s'ouvre pas à la plus vive, à la plus tendre reconnoiſſance, vos propres intérêts ne vous touchent pas, & vous ne ſavez pas vous aimer vous-même : *neſcio quid ſit amor.* Si vos ſentimens ſe bornent à l'amour de ſimple reconnoiſſance, vous ne ſavez que vous aimer vous-même ; vous ne ſavez pas l'aimer comme il mérite d'être aimé ; vous ne ſavez pas l'aimer de l'amour que ſes bienfaits vous enſeignent. Car, en vous apprenant combien & comment il vous aime, ne vous apprendra-t-il pas combien & comment vous devez l'aimer ? Ne vous apprendra-t-il pas combien il eſt aimable en lui-même & pour lui-même ce Dieu qui, de l'immenſité de ſa ſplendeur, de ſa gloire, de ſa majeſté, de ſa puiſſance, de ſa félicité, de ſon indépendance, de ſes perfections infinies, deſcend juſqu'à vous pour rechercher votre amour, pour le prévenir,

pour le gagner, pour l'acheter, pour ainſi dire, par les richeſſes & les profuſions de ſon amour ? J'ajoute ce Dieu qui n'aſpire à votre amour que pour vous élever juſqu'à lui ; vous rendre, en quelque façon, ſemblable à lui par l'aſſemblage des vertus & des perfections que ſon amour a produit dans les ames qui ſe livrent à ſon activité puiſſante.

Et c'eſt ici, Chrétiens, que la voix de tout ce qu'il y a de grand, de noble, d'élevé dans votre cœur, s'il étoit conſulté & écouté, vous reprocheroit que vous le dégradez, que vous l'aviliſſez, lorſque vous lui donnez un autre maître, un autre guide que votre Dieu. Plaiſe au Ciel qu'une triſte expérience ne vous en ait point fourni de preuves trop convaincantes ; que l'on ne trouve le plus ſouvent dans les attachemens du monde, que vice ou attrait de vice ; la cupidité les produit, ou ils produiſent la cupidité. Je ne parle pas de ces attachemens d'amour profane, écueil trop fameux par le naufrage de l'audace guerriere de plus d'un Samſon, de la piété de plus d'un David, de la ſageſſe de plus d'un Salomon, de l'équité de plus d'un Juge en Iſraël. Je ne parle point de ces liaiſons quelquefois d'autant plus dangereuſes qu'elles paroiſſent plus modeſtes & plus retenues ; liaiſons adroites & habiles à ſe parer des motifs les plus ſaints, & d'autant plus propres à ſe cacher & à tromper, qu'elles occupent doucement le cœur ſans l'agi-

ter vivement, ou qu'elles semblent justifier la vivacité du sentiment par la sagesse & la décence de la conduite : ne fussent-elles pas un grand crime, elles sont toujours un grand obstacle à la vertu. Je parle des amitiés les plus pures, les plus respectables si l'on ne les rapporte point à Dieu, s'il n'en est pas la derniere fin, quand elles ne feroient qu'amuser l'esprit, que distraire le cœur ; quelque peu que l'ame soit à ce qu'elle aime, elle en sera moins au Dieu qu'elle doit aimer. Notre cœur, dit saint Augustin, n'est point immense & infini : ce qu'une amitié trop naturelle gagne & prend sur lui, l'amour de Dieu le perd ; & l'homme qu'elle ne rendroit pas criminel, elle le rend moins juste : *minus te amat, qui aliquid præter te amat, quod non amat propter te.*

Au contraire, de la source de l'amour divin coulent naturellement les trésors de la plus sublime perfection : vérité, dont saint Paul s'appliquoit à instruire les premiers Chrétiens. Mes Freres, leur disoit-il, ne vous consumez point à parcourir successivement les divers sentiers de la piété évangélique : pensez à vous établir solidement dans l'amour de Dieu ; cette vertu vous assurera toutes les vertus : *charitatem habete quod est vinculum perfectionis.* Aucune espece de vertus ne manquera au Chrétien qui aime véritablement Dieu. Il sera zèlé, afin d'annoblir l'hommage de son cœur en y joignant l'hommage de tous les cœurs ; il se plaira dans les rigueurs de la pénitence, parce qu'on

Ad Col. c. 3. v. 14.

ne peut aimer Jesus crucifié sans aimer sa croix; il pardonnera les persécutions les plus injustes, parce que dans les ennemis qui le haïssent il ne verra que la main vengeresse, mais paternelle, d'un Dieu qu'il aime; il sera doux & pacifique, parce que nos caprices, nos aigreurs, nos vivacités ne viennent que de l'amour propre que l'amour de Dieu réprime & détruit; il sera ferme & intrépide, parce que notre mollesse & nos trop souples complaisances naissent de la crainte de déplaire à ce qui nous plaît plus que Dieu; il sera le protecteur des pauvres, parce qu'il ne pouvoit voir couler les larmes de ceux pour qui Jesus-Christ a répandu son sang; il sera recueilli, fervent dans la priere, parce que, quand on aime Dieu, on lui parle avec goût, on l'entend avec plaisir: *caritatem habete, quod est vinculum perfectionis.* Pour avoir le mérite de toutes les vertus, il ne lui manquera que l'occasion de les pratiquer; sans en avoir l'occasion, il tâchera d'en avoir le mérite par le desir & la volonté: *voluisti; fecisti.* Dieu ne veut, il n'exige principalement que l'amour de Dieu; il ne demande les autres vertus que comme des dispositions à l'amour de Dieu, des témoignages de l'amour de Dieu, des suites, des effets de l'amour de Dieu: la Magdelaine, le pécheur de plusieurs années, s'il aime davantage, dès le premier moment de sa conversion, il est plus juste, plus saint que le Solitaire, le pénitent usé, consumé dans le désert. L'a-

mour de Dieu perfectionne toutes les vertus & les fait pratiquer : *caritatem habete, quod est vinculum perfectionis.*

Pur & ſaint amour, charité divine, je me confonds, je m'anéantis devant vous ! Ne craignez point que ma main, qui ne trace qu'en tremblant les premiers traits de votre pouvoir, entreprenne de tirer le voile qui couvre le ſecret de vos voies intérieures. Je crains de profaner votre gloire ; je ſens qu'il n'appartiendroit qu'à l'Apôtre qui aimoit, qu'au Diſciple qui étoit aimé, à un génie allumé à votre flambeau, embraſé de vos ardeurs, de peindre dignement ce que vous mettez de grand, de ſublime, d'héroïque, de divin dans une ame qui ſe livre à votre empire ſans partage, ſans réſerve : tranſports, raviſſemens, extaſes, communications intimes avec le Seigneur, oubli de ſoi-même, dédains du monde, continuité de ferveur & de recueillement, que ne troublent, que n'interrompent pas le plus léger murmure de l'amour propre & des paſſions ; lumieres, connoiſſances, ſcience de la religion & des auguſtes myſteres que les Docteurs eſpéreroient vainement de leurs veilles laborieuſes, s'ils ne ſont éclairés du flambeau de la charité : la foi donne la croyance des vérités ſaintes ; divin amour vous en donnez l'intelligence.

Ah ! mes chers Auditeurs, ſaint Auguſtin, après avoir peint la félicité de l'amour récompenſé dans le Ciel, s'écrioit ;

da amantem & sentit quod dico. Donnez-moi une ame qui aime Dieu, & elle entendra mon langage. N'ai-je pas droit de le dire à mon tour ? *Da amantem & sentit quod dico.* Donnez-moi une ame qui sache estimer, respecter, aimer ce que le Ciel a mis dans son cœur de goût, d'attrait, pour le grand, le sublime, le parfait, l'aimable ; sa pente la plus rapide ne l'entraînera-t-elle pas au desir, à la recherche de cet amour pur & noble qui l'aggrandit, qui l'ennoblit elle-même par l'amour d'un Dieu infiniment grand, infiniment parfait, infiniment aimable en lui-même & pour lui-même ; qui l'aggrandit, qui l'ennoblit par les trésors de vertu, de mérite, de perfection qui entrent dans son cœur à la suite du divin amour, & la rendent digne du Dieu qu'elle aime ? *da amantem & sentit quod dico.* Elle aimera, elle recherchera d'autant plus cet amour que, par un prodige réservé à lui seul, il concilie l'attrait du bonheur avec l'attrait de la perfection.

En effet, & c'est une excellente remarque de saint Augustin, que si nous étions les maîtres de disposer de nous, le meilleur usage que nous pourrions faire de notre cœur, seroit de le donner à Dieu ; je ne dis pas seulement pour nous rendre saints & parfaits ; je dis, pour nous rendre heureux & tranquilles. J'en conviens, cette terre que nous habitons est un lieu d'exil, plus fécond en chagrins qu'en plaisirs ; la félicité solide & permanente est réservée

pour la patrie. Mais ſi l'homme peut goûter ici bas les prémices de la paix & de la ſatisfaction intérieure, il les trouvera dans l'amour de Dieu. Où les trouveroit-il ailleurs ? en lui-même ? La premiere voix qui ſe fait entendre à nous, eſt celle qui nous avertit de notre miſere & de notre indigence. A peine nous nous connoiſſons, que nous nous hâtons de nous fuir, de nous éviter. En effet, de toutes les ſituations, la plus pénible, c'eſt la ſolitude intérieure. Quelque cruelles que ſoient les diſgraces qui nous tirent de nous, elles ne ſont rien auprès des malheurs qui nous ramenent à nous, & le chagrin le plus amer n'a rien d'auſſi pénétrant que l'ennui ſombre d'une ame qui s'appéſantit, qui s'affaiſſe ſur elle-même.

Or, ce cœur infortuné, fragile roſeau condamné à ramper, à tomber ſi vous ne lui prêtez un appui étranger, quel aſyle le dérobera à ſa triſte deſtinée ? Le bruit, le tumulte, la diſſipation, les amuſemens du monde ? Hommes, vous n'êtes pas heureux ! Comment feriez-vous des heureux ? vous paſſez votre vie à eſſayer les objets ; de loin ils ſemblent traîner à leur ſuite les délices ; de près, ils ne vous paroiſſent que vanité & affliction. Pour un moment de plaiſirs, que de jours vuides & inquiets ! & quels plaiſirs ? Torrent, dit l'Ecriture, qui paſſe avec vîteſſe, & laiſſe deſſéchées les terres qu'il innonde ; légere roſée que boivent les premiers rayons du ſoleil. Plai-

firs frivoles ! ils ne font que couler fur la furface de l'ame. Quelque vifs, quelque pénétrans qu'ils foient, elle a des profondeurs où ils ne defcendent point. Sera-ce le charme flatteur de l'amitié, fans lequel la profpérité la plus brillante n'apporte jamais le fentiment du bonheur ? Puiffe un miracle de providence le fauver de tant d'amitiés fauffes & fimulées, jeu de l'efprit & mafque de perfidie ; de tant d'amitiés intéreffées qui s'arrêtent à la fortune fans aller jufqu'à la perfonne ; de tant d'amitiés & de liaifons imprudentes que le cœur précipite fans attendre le fuffrage de la raifon, & que la raifon fe trouve enfuite obligée de foutenir aux dépens du cœur. Ne vous y trompez pas, reprend faint Auguftin, quoiqu'échappé à tant d'écueils, votre cœur ne fera point encore à l'abri de la tempête ; le trouble & l'agitation des chagrins & des ennuis ne cefferont de le remplir qu'au moment où il commencera de fe repofer dans l'amour de Dieu : *irrequietum eft cor noftrum, donec requiefcat in te*

Non, je le foutiens après le faint Docteur, il n'eft donné qu'à l'amour divin d'établir le calme & la paix dans notre ame. Pourquoi ? parce qu'il n'eft donné qu'à lui feul de répandre la conviction & la certitude d'être véritablement aimé. Dans le monde rien d'auffi commun que le nom & les dehors de l'amitié ; rien d'auffi rare qu'un ami. Or, comment le démêler dans la fou-

le ? Le cœur ſincere & naïf n'a point de manières ; il n'a point de langage que ne ſache contrefaire un cœur faux & perſide, ou que le principe convenu de ſe tromper mutuellement, n'ait érigé en bienſéance de politeſſe. Les hommes ont le talent de ſe cacher, de ſe déguiſer ; ajoutons qu'ils n'ont point celui de pénétrer dans notre intérieur : ils ne voyent de nos ſentimens que ce que les circonſtances nous en font mettre dans la conduite ; ils n'apperçoivent point ce que le penchant & l'inclination en mettent dans notre ame : ce qui mérite davantage leur reconnoiſſance, échappe donc à leurs regards ; mais auprès de Dieu rien n'eſt perdu de nos plus tendres ſentimens ; un deſir, un ſoupir, que nous n'entendons pas, retentit juſqu'à lui. Dieu voit mon cœur ; je ſuis aſſuré du cœur de Dieu, qui l'aime, en eſt aimé : *diligentes me diligo*. Et que n'eſt-il en mon pouvoir de l'aimer autant qu'il mérite d'être aimé ? Mon amour aura toujours des bornes ; ſon amour n'en a point, puiſque ce Dieu, tout immenſe, tout infini qu'il eſt, n'eſt qu'amour & charité : *Deus caritas eſt.... irrequietum eſt cor, &c.*

Il n'eſt donné qu'à l'amour de Dieu d'établir le calme & la paix dans notre ame, parce que cet amour eſt le ſeul attachement ſur lequel le temps, la ſéparation, les caprices même de la vive ſenſibilité, n'ont aucun pouvoir. Les attachemens profanes ne ſont, le plus ſouvent, que ſurpriſe du cœur & ſommeil de la raiſon ; des graces exté-

rieures, des manières douces & insinuantes, le brillant de l'esprit & de l'imagination : plus que tout cela, l'inclination, la sympathie ; je ne sais quelle pente secrette forme des amitiés que l'on se flatte de porter au-delà du tombeau, & pour lesquelles la vie la plus courte a coutume d'être trop longue. Lorsque le temps a imperceptiblement assoupi le cœur & réveillé la raison, l'on regrette d'avoir connu si peu ce qu'on croyoit connoître le mieux. Dans un commerce soutenu, le détail de la conduite décompose & démasque l'homme le plus adroit à se contrefaire : l'art ne gêne, ne captive pas toujours le naturel ; on se montre sans le vouloir. Alors que de petitesses se produisent dans l'homme le plus accompli ! Une ame noble & complaisante les dissimule ; ce qui fut amitié d'attrait & de penchant se change en attachement d'honneur & de réflexion. Plus on connoît le monde & ce qui est dans le monde, moins on l'aime. Celui qui n'aime pas Dieu, dit saint Jean, ne le connoît pas : *qui non diligit, non novit Deum.* *I. Ep. S. Jean. c. 4. v. 8.*
Et plus on le connoît, plus on l'aime ; ensorte que si Dieu n'est jamais aimé parfaitement sur la terre, c'est qu'il n'est connu parfaitement que dans le Ciel : *qui non diligit, non novit Deum.*

Ames appliquées à étudier le Seigneur dans l'oraison, l'expérience vous instruit de cette grande vérité ; vous éprouvez que le sentiment croît sans cesse avec la connoissance & la lumière. Or, remarquez-le, mes

chers Auditeurs ; parce qu'il ne naît, qu'il ne ſe développe, qu'il ne s'étend qu'avec la lumière ; toujours noble, toujours grand, toujours élevé ; plus il devient tendre, délicat, impétueux, loin d'enfanter les noires fureurs de la jalouſie, juſte punition des égaremens & des délires du cœur, il n'enfante que les tranſports, il n'allume que le feu du zèle. On ne veut ni être ſeul à aimer, ni être ſeul aimable & aimé : oui, en tout état, en toute ſituation, de tout homme qui aime Dieu, l'amour divin fera un Apôtre. Le Paul, modele & pere des Solitaires, ſera un Apôtre par la ferveur de ſes vœux, de ſes prieres, de ſes deſirs, ainſi que le Paul, Docteur des Nations, le ſera par les travaux, les courſes, les périls de ſon miniſtère. L'Apôtre dont les gémiſſemens & les ſoupirs interrompent à peine le ſilence de ſon déſert, & l'Apôtre dont la voix retentit du couchant à l'aurore, n'aſpirent l'un qu'à obtenir, l'autre qu'à procurer au Dieu qu'il aime des adorateurs plus dignes d'en être aimés. Hommes étrangers au Royaume de Dieu, vous ne concevez point les tranſports d'un amour oppoſé à lui-même, vainqueur de lui-même ! vous ne concevez pas davantage comment un amour de tant de mouvemens, d'agitations, de deſirs, fait les délices du cœur qu'il conſume ? Vous ne connoiſſez que ce qu'ont de bas, de rampant, d'intéreſſé les attachemens humains ; vous ne connoiſſez que les chagrins, les plaintes, les murmures des ſéparations mon-

daines. Ces contradictions apparentes de l'amour divin ne ſont un myſtère que pour celui qui ne les éprouve pas. J'aime Dieu, diſoit ſaint Auguſtin ; je ſuis ſéparé de Dieu, je le déſire, je ne le poſſéde pas. Plus j'aime, plus ſa ſéparation eſt dure & pénible ; mais mon amour contriſté, déſolé, ne ſouhaite ici-bas que de parvenir à un amour encore plus impatient dans ſes deſirs, plus abîmé dans l'amertume de ſes regrets, plus noyé dans ſes larmes. Le bonheur de l'éternité ſera de poſſéder Dieu dans le calme & la paix ; le bonheur du temps conſiſte à l'aimer dans la douleur & les ennuis de la ſéparation ; & il eſt des momens où, ſans oublier le deſir de le poſſéder, on ne paroît occupé que du plaiſir de l'aimer : *irrequietum eſt, &c.*

Il n'eſt donné qu'à l'amour de Dieu d'établir le calme & la paix dans notre ame : pourquoi encore ? parce que cet amour eſt le ſeul attachement qui ne captive point le cœur. Que ſont les liaiſons mondaines, qu'une ſervitude mutuelle ? L'amitié parmi les hommes eſt toujours auſſi fiere que tendre. Chacun veut dominer à ſon tour ; & dans ce commerce d'attentions & de prévenances, celui qui aime davantage devient l'eſclave de celui qui aime moins. Pour un cœur ſenſible, ſe faire un ami, c'eſt ſe donner un maître ; & je dirois que la liberté périt avec l'indifférence, ſi l'Apôtre ne m'apprenoit qu'il eſt un amour qui briſe les fers de ceux qu'il aſſujettit : *Ubi autem Spi-*

II. Cor. c. 3. v. 17. Ad Gal. c. 5. v. 13.
ritus Domini, ibi libertas..... in libertatem vocati estis. Dans les voies de l'amour divin, Dieu s'abaisse en quelque sorte à faire les premieres démarches ; il demande, & il ne cesse de demander, quoique souvent on le refuse ; on le rebute, il continue de s'offrir ; on le fuit, il ne se lasse point de suivre, de chercher ; & quand une ame céde à la grace, du côté de Dieu semblent être tous les égards, toutes les complaisances. Parcourez les Ecritures, lisez l'histoire d'un Abraham, d'un Isaac, d'un Jacob, d'un Joseph, d'un Moïse, d'un David, d'une Susanne, d'un Tobie, d'une Esther, les événemens ne s'arrangent que sur leur volonté. Si quelquefois Dieu contredit leurs desirs, il ne se prête à faire couler leurs larmes un moment, que parce que son amour généreux & éclairé préfére leur bonheur durable à leur félicité passagere. Vous donc, reprend saint Bernard, que la licence des passions retient dans un honteux esclavage, osez aspirer à la véritable liberté, à la noble indépendance, l'Apôtre vous la présente ; elle vous attend, elle vous appelle : *In libertatem vocati estis.* Servir Dieu, c'est régner : *Cui servire, regnare est.* Que sera-ce que de l'aimer ? Aimez Dieu, ajoute saint Augustin, aussi-tôt il vous cédera son empire & ses droits : *Ama & fac quod vis* : il vous permettra de ne prendre la regle de votre conduite que dans votre cœur, de ne connoître d'autre loi que la loi de votre cœur : *Ama & fac quod vis.*

Il n'est donné qu'à l'amour de Dieu d'établir

bîir le calme & la paix dans notre ame : pourquoi enfin ? parce qu'il n'appartient qu'à ce ſeul attachement du cœur, de n'avoir à craindre ni revers, ni révolutions. Les amis du monde ſont fiers & délicats ; un rien les bleſſe, les offenſe ; & à la honte de l'humanité on voit des bagatelles former en un inſtant le mur de diviſion par lequel ſont ſéparées des ames unies depuis tant d'années. Les amis du monde ſont changeans & volages ; leur tendreſſe s'épuiſe, leur complaiſance s'uſe & s'affoiblit : enfin les amis du monde ne ſont que des hommes, il faut qu'ils nous quittent, ou que nous les quittions. Dans les voies de l'amour divin point d'autre écueil à redouter que ma propre inconſtance. Je ne puis perdre Dieu, ſi je ne m'obſtine à l'abandonner ; & après l'avoir perdu, que faut-il pour le retrouver ? Un mot, une larme, un ſoupir, inſpiré par un ſincére repentir ; ce Dieu tendre nous aime juſqu'à oublier que nous avons trahi, que nous avons outragé ſon amour. Et le tombeau, que m'ôtera-t-il ? ou plutôt, que ne me donnera-t-il pas ? C'eſt-là que finiſſent les enchantemens des amitiés humaines ; c'eſt-là que commencent les proſpérités, le regne, le triomphe de l'amour divin. Dieu eſt à nous, nous ſommes avec Dieu ; il eſt à nous, nous ſommes avec lui pour toujours : *Irrequietum eſt cor noſtrum donec requieſcat in te.*

Quel délire, ennemi de notre repos, mes chers Auditeurs, enléve donc notre cœur à

Dieu, & l'asservit au monde ? Hommes séduits & abusés, que vous vous aimez mal, lorsque vous vous déterminez à aimer les choses de la terre ! Quoi ! ce cœur si délicat, si tendre, si sensible, si facile à allarmer, si prompt à s'inquietter ; ce cœur si digne d'être aimé, qui sait si bien aimer, qui sait si peu se déprendre de ce qu'il aime, vous le portez au monde, à ce monde bisarre & capricieux, à ce monde hautain & superbe, à ce monde inconstant & volage, à ce monde ingrat & perfide. Malheureux d'aimer, encore plus malheureux si vous êtes aimé. Les charmes d'une amitié fidele vous préparent au regret de voir périr à vos yeux ce qui vous aimoit. Or, peut-on, demande saint Augustin, peut-on posséder avec plaisir ce que l'on est assuré de perdre avec tant de regret ? Non, continue le saint Docteur, notre cœur ne sera tranquille que lorsqu'il se reposera dans l'amour de l'Etre immuable & éternel, que rien n'a le pouvoir d'enlever à sa tendresse : *Non poterit labor finiri, nisi hoc quisque diligat quod non possit invito aufferri.* Aimons Dieu, n'aimons que Dieu, n'aimons rien que pour lui ; c'est l'ami du temps, c'est l'ami de l'éternité : *Irrequietum est cor nostrum*, &c.

Reprenons. L'obligation d'aimer Dieu dérive de la nature, de l'essence même de l'homme ; il n'existe, il ne peut exister qu'en qualité d'être destiné à aimer Dieu. L'obligation d'aimer Dieu dérive de la nature, de l'essence même de toute Religion ; en-

sorte que tout culte qui auroit pour fondement & pour objet un autre amour que l'amour de Dieu, ne seroit que sacrilége dans sa morale, dans ses sacrifices, dans ses adorations. Donc l'homme qui n'aime pas Dieu est l'infracteur d'un des devoirs les plus essentiels à l'homme, d'une des loix les plus sacrées de la nature & de la grace; un apôstat par le sentiment, de la Religion à laquelle il tient par l'esprit, un Chrétien en un mot, sans le véritable esprit du christianisme.

Tout ce que l'amour de Dieu a déposé, tout ce que le vice de notre origine a laissé dans notre ame de goûts & de penchans, de pente pour le grand, le parfait, l'aimable nous porte à l'amour de Dieu, seul véritablement grand, seul véritablement parfait, seul véritablement aimable en lui-même & pour lui-même. Donc l'homme qui n'aime point Dieu est un homme digne de tous les reproches de son cœur qu'il avilit, qu'il dégrade par l'oubli, le désaveu de ce qu'il a conservé de penchans nobles & vertueux.

Tout ce que notre cœur souhaite de paix, de calme, de félicité dans le Ciel & sur la terre, il ne l'obtiendra, il ne peut l'obtenir que par l'amour de Dieu dans le temps, par la possession de Dieu dans l'éternité; donc se refuser à l'amour de Dieu, c'est se dévouer à être malheureux dans le présent, sans espérance de devenir heureux dans l'avenir. Parlons encore plus exactement, plus

théologiquement : nous naiſſons avec l'amour, avec le deſir eſſentiel du bonheur, du bonheur véritable, du bonheur ſans limites dans ſon étendue, ſans bornes dans ſa durée ; donc avec l'amour, avec le deſir du bien infini, du bien immuable & éternel. Or, ce bien infini, immuable & éternel, il eſt, il ne peut être que Dieu, ſeul capable de remplir parfaitement & pour toujours l'immenſité de notre amour & de nos deſirs ; donc l'amour de Dieu, le deſir de Dieu eſt réellement notre amour, notre deſir primitif, naturel, eſſentiel ; donc tous nos autres amours, tous nos autres deſirs, ne ſont que des deſirs, que des amours ſubordonnés à ce premier amour ; que des deſirs, que des amours de mépriſe & d'erreur, lorſqu'ils s'en écartent & qu'ils le contrediſent ; donc au moment où la mort déchirera le voile de l'illuſion, l'amour, le deſir de Dieu reſtera ſeul dans notre cœur ; donc ce deſir rempli, ſatisfait, ne produira que raviſſemens, que tranſports enchanteurs & toujours renaiſſans ; donc ce deſir rebuté & dédaigné n'éclatera qu'en cris, en regrets, en déſeſpoirs dévorans ; donc l'amour, la poſſeſſion de Dieu fera tout le paradis des élus ; donc le deſir, & en un ſens l'amour de Dieu, fera le plus grand tourment des réprouvés dans l'enfer ; donc l'homme qui n'aime pas Dieu eſt un homme perfide à ſon propre cœur ; dont il trahit tous les intérêts, un homme digne de tous les anathêmes de ſon cœur, autant que des anathêmes de ſon Dieu.

Mais on ne voit pas Dieu, comment l'aimer ? On ne voit pas Dieu ! tant de Saints qui ne voyoient pas Dieu, ont passé leur vie dans des transports que les plus violentes passions ne produisent point ; le sommeil les fuit, les desirs vifs & impétueux les consument ; Israël ne répandoit pas des larmes aussi amères sur les fleuves de Babylone ; l'Epouse des Cantiques n'appelloit pas son Bien-aimé par des soupirs plus tendres. Les premiers dons du Dieu d'amour & de charité ont-ils épuisé ses richesses ? ne verse-t-il plus la rosée du Ciel sur les collines de Jacob, dans les plaines de Juda ? Il commence, dit saint Augustin, par mettre dans votre cœur une étincelle du feu sacré ; ne troublez, n'interrogez point l'action de sa grace, laissez le souffle de son esprit animer, vivifier cette étincelle, elle ne tardera pas de vous embraser, de vous consumer..... On ne voit pas Dieu ; mais si l'histoire des temps reculés, si le récit fidéle des événemens d'une région lointaine nous peint un homme qui porte la plus légére empreinte de la grandeur, de la majesté, de la sagesse, de l'équité, de la bonté, de la bienfaisance, des perfections de notre Dieu : à cette lecture, à ce récit, notre cœur ému, touché, entraîné, ne croit-il pas cet homme d'un ordre supérieur à l'humanité ? Ne traverse-t-il pas l'espace des siécles, des terres, des mers, pour lui présenter l'hommage de son admiration & ses tendres sentimens ? On ne voit pas, & on aime.

On ne voit pas Dieu.... Mais s'il n'est pas présent aux yeux du corps, n'est-il pas présent à l'œil de la foi ? & qui sera capable de nous toucher, si les larmes d'un Dieu naissant, le sang d'un Dieu crucifié ne nous touchent pas ? Mais n'est-il pas présent à notre esprit ? Ignorons-nous l'infinité de ses perfections, la multitude de ses bienfaits, les richesses de sa miséricorde, les miracles multipliés de son amour ? Mais n'est-il pas présent à notre cœur ? Craintes & terreurs, remords & repentirs, retours de raison & de foi, réveil de conscience & de vertu, chagrins & ennuis, trouble & agitation, dégoût du monde & de nous-même, ne sont-ce pas autant de voix qui le rappellent à l'amour de Dieu, qui l'avertissent qu'il ne trouvera sa paix & son repos que dans l'amour de Dieu ? Mais tous les attraits capables d'agir sur notre cœur, attraits de respect & d'admiration, attraits de gratitude & de reconnoissance, attraits de mérite & de perfection, attraits de bonheur & de félicité, que sont-ils, que des semences, des germes de l'amour divin, qui ne demeurent stériles, que parce que maîtrisés par les passions indociles à la grace, nous leur ôtons le loisir & les moyens de se développer ?.... Mais tous nos intérêts du temps, tous nos intérêts de l'éternité, ne nous invitent-ils point à l'amour de Dieu ? Sans l'amour de Dieu, que ferons-nous dans la vie présente ? que ferons-nous sur-tout dans la vie future ? .... Mais au-dedans de nous & hors

de nous, tout nous parle de Dieu, tout nous parle pour Dieu.

Si Dieu nous demande notre cœur, notre cœur nous demande d'être à Dieu. Tout ce qui n'eſt pas notre cœur eſt-il digne de Dieu ? tout ce qui n'eſt pas Dieu, ou qui ne s'y rapporte pas, n'eſt-il point indigne de notre cœur ? Que nous ſommes donc coupables envers Dieu, que nous ſommes coupables envers nous-mêmes, lorſque nous refuſons notre cœur à Dieu ! Nous devons aimer Dieu, je me flatte d'avoir mis cette grande vérité dans tout ſon jour. Aimons-nous Dieu ? Nous allons nous étudier, nous juger dans la ſeconde partie de ce Diſcours.

SECONDE PARTIE.

PAR quels ſignes, à quels traits jugerons-nous autant qu'il eſt poſſible à l'homme de connoître l'homme, ſi nous aimons Dieu ou ſi nous ne l'aimons pas ? Notre conduite, répond ſaint Baſile, ſera l'interpréte de nos ſentimens. Cependant ne vous y trompez pas, Chrétiens, lorſqu'avec le ſaint Docteur j'en appelle à votre conduite pour prononcer ſur votre cœur, je ne prétends pas, & le Ciel me préſerve de prétendre, que par l'obéiſſance ſeule aux autres loix de Dieu, on accompliſſe la loi de l'amour de Dieu : *Diliges Dominum Deum tuum, ex toto corde tuo, ... ex omnibus viribus tuis.* Vous aimerez le Seigneur votre Dieu

S. Luc. c. 10. v. 27.

de tout votre cœur, de toutes vos forces. Telle eſt la loi claire, nette & préciſe, ſans nuage, ſans obſcurité, loi qui dans un précepte renferme deux préceptes, qui par un ſeul amour commande deux amours : *Ex toto corde tuo* : amour de cœur & de ſentiment, que les Théologiens nomment actif : *Ex omnibus viribus tuis* : amour de pratique & de conduite, appellé par les Théologiens amour effectif.

Maintenant je reviens, & je dis avec ſaint Baſile : Afin de décider ſi l'amour de Dieu réſide dans votre cœur, interrogez vos mœurs & vos actions. L'amour de ſentiment & d'affection produit-il dans vous l'amour de pratique & de conduite par lequel vous obſervez les loix & toutes les loix de Dieu ? L'amour de pratique & de conduite par lequel vous obſervez les loix de Dieu, porte-t-il le caractère & l'empreinte de l'amour de ſentiment & d'affection ? en un mot, obſervez-vous les loix de Dieu ? les obſervez-vous comme on les obſerve quand on aime Dieu ? Vaſte & immenſe matière de réflexions ! je ne me propoſe point de les épuiſer, je me contenterai de les ébaucher.

1°. Non l'amour de ſentiment & d'affection n'eſt point un amour véritable, quand il ne produit pas l'amour de pratique & de conduite ; & ſi vous n'obſervez toutes les loix de Dieu, vous n'accompliſſez point la loi de l'amour de Dieu. Car quel eſt l'amour que cette loi vous commande ? Un amour du cœur & de tout le cœur : *Ex toto*

corde :

corde : donc un amour qui donne, qui assujettisse tout votre cœur à Dieu : donc un amour qui domine tous les autres amours, qui l'emporte sur tous les autres amours qui sont dans votre cœur : donc un amour qui désire plus que tout, & au-delà de tout, de conserver la grace & l'amitié de Dieu, qui craigne plus que tout, & au-delà de tout, d'être privé de la grace & de l'amitié de Dieu ; en sorte que ce desir soit au-dessus de tout autre desir, cette crainte au-dessus de toute autre crainte : donc un amour déterminé à sacrifier tout plutôt que de sacrifier la grace & l'amitié de Dieu ; par conséquent un amour disposé & décidé à observer toutes les loix, tous les préceptes de Dieu, à les observer, au péril de déplaire à tout autre qu'à Dieu, de perdre tout autre bien que Dieu.

Ainsi le concevoit le Disciple Bien-aimé, lorsque d'après Jesus-Christ lui-même, & au nom de Jesus-Christ, il prononçoit cet oracle, que l'homme qui aime Dieu accomplit fidélement la loi de Dieu : *Si diligitis me, mandata mea servate.* Oracle faux & trompeur ; si l'amour de Dieu ne consistoit que dans un amour de pure spéculation, dans un hommage de respect & d'admiration, rendu à la souveraine perfection de Dieu ; cet amour ne seroit qu'un amour de l'esprit, il ne seroit point un amour du cœur ; il peut se trouver, il se trouve jusques dans les réprouvés, jusques dans les démons infracteurs de la loi, & ennemis de

Ev. S. Jean. c. 14. v. 15.

la loi..... Oracle faux & trompeur, si l'amour de Dieu ne consistoit que dans un mouvement, dans une impression d'amour purement oisif & stérile; cet amour ne seroit qu'un amour qui s'offre, qui se présente au cœur, qui invite, qui appelle le cœur, il ne seroit point un amour adopté & reçu par le cœur, un amour établi & dominant dans le cœur. Il peut se trouver, il se trouve quelquefois jusques dans les plus grands pécheurs; ..... mais oracle d'une vérité incontestable, entendu dans son sens naturel, d'un amour du cœur & de tout le cœur. En effet, je le répete, dès-là qu'il est un amour du cœur & de tout le cœur, il est un amour par lequel je préfére le bonheur de posséder la grace & l'amour de Dieu à tout autre bonheur, par lequel je redoute le malheur de perdre la grace & l'amour de Dieu plus que tout autre malheur; car qui consentiroit à n'être point aimé de Dieu ne l'aimeroit pas. Or, je sais que je ne puis violer un seul précepte de Dieu, sans perdre la grace & l'amour de Dieu: donc autant que j'aime Dieu & que je veux être aimé de Dieu, autant je veux garder chaque précepte & tous les préceptes de Dieu.

L'amour de Dieu renferme donc dans sa nature & son essence, la disposition véritable, sincere, intime d'accomplir toutes les loix de Dieu; étant aussi impossible d'aimer Dieu, & de ne pas vouloir observer toutes les loix de Dieu, qu'il est impossible d'aimer Dieu & de ne l'aimer pas; de vou-

loir être aimé de Dieu & de ne le vouloir pas. L'acte par lequel je me dévoue, je me consacre à l'amour de Dieu, est donc dans sa nature & son essence, un acte par lequel je me consacre à l'observation de la loi & de la plénitude de la loi. Par conséquent il est vrai de dire de l'homme qui aime Dieu, que par un seul acte d'amour de Dieu, sa volonté embrasse toute l'étendue de la loi de Dieu. En vain donc, en vain je prétendrois me rassurer par rapport à l'observation du grand précepte de l'amour de Dieu, sur un fond de pente & d'affection que je conserverois pour Dieu, sur la complaisance avec laquelle je m'occuperois des bienfaits & des perfections infinies de Dieu. Pour m'inspirer quelque confiance, il faut que sur les pas de l'Apôtre j'arrive aux profondeurs les plus reculées de mon cœur, que j'en sonde les dispositions les plus intimes ; il faut sur-tout, que mettant en parallele l'amour de Dieu avec les autres amours, je m'applique à découvrir par l'examen de ma conduite, si l'amour que je me flatte d'avoir pour Dieu, est un amour supérieur à tous les autres amours, maître de tous les autres amours, tellement supérieur, tellement maître, que dans la concurrence, dans l'opposition des desirs & d'intérêts, je n'aie jamais balancé à sacrifier les desirs & les intérêts de tous les autres amours, au desir & à l'intérêt de conserver la grace & l'amour de Dieu. A la cour plutôt que de fléchir le genou devant l'idole, ai-je préféré, comme

les Enfans de Babylone, de devenir un objet d'anathême & de proscription ? dans le monde ai-je mieux aimé, à l'exemple de Joseph, m'exposer aux fureurs d'une passion méprisée, que de céder à la voix de la volupté ? dans une place, dans un emploi de confiance, ai-je imité la fermeté de Jean-Baptiste ? n'ai-je pas souvent dissimulé des vérités dont pouvoient dépendre les destinées de la religion, du trône, de la patrie, dans la crainte d'armer contre mes jours les passions intéressées à perpétuer le sommeil de l'erreur & de l'illusion ? dans une situation délicate & critique, ai-je été, comme Susanne, attachée aux droits sacrés de la pudeur & de la fidélité, & plutôt que de les trahir, ai-je consenti à périr dans l'opprobre, sans espérance de trouver un Daniel vengeur de l'innocence opprimée ? dans une révolution de fortune ai-je mieux aimé, à l'exemple de Tobie, rester dans l'indigence, que d'en sortir par l'injustice & l'usurpation ? dans le palais des Rois, aux pieds du trône, loin de m'offrir, comme Esther, au courroux redoutable du Monarque, n'ai-je point abandonné le sort du juste, de l'innocent opprimé, à la haine d'un Aman, sans mœurs & sans religion ? Dans le Sanctuaire, plutôt que de livrer l'Autel aux profanations de l'impiété, ai-je préféré, comme Anias, d'aller loin de Sion, flétri, dégradé, intimider par ma disgrace le zèle tenté de m'imiter ? dans la Magistrature, toujours fidéle à la religion & à l'équité,

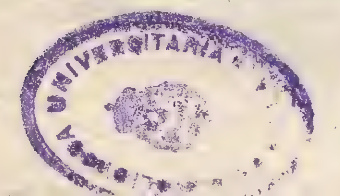
ai-je bravé, dédaigné l'orgueil & la fierté des Grands, les dons & les trésors de l'opulence? n'ai-je pas au contraire acheté le crédit & la faveur par les pleurs du pauvre, & par les calamités du juste? dans les rivalités que peut produire le desir de parvenir, bien loin d'imiter le tendre Jonathas, n'ai-je jamais méconnu, écarté, sacrifié un ami, des concurrens d'un mérite trop marqué, d'une réputation trop brillante? Ah! mes Freres, si dans ces circonstances vous avez manqué à la loi de Dieu, vous avez également manqué à la loi qui vous ordonne de l'aimer : *Si diligitis me mandata mea servate.* *Ev. S. Jean. c. 14. v. 15.*

Non-seulement observez-les ces divins Commandemens, mais que chacun de nous tâche de se répondre avec autant de sincérité & de vérité que l'Apôtre, qu'il n'est point, qu'il ne sera point de prospérité ou d'adversité, de crainte ou d'espérance, d'épreuve dans le présent ou dans l'avenir, de puissance sur la terre ou dans les enfers, capable de nous rendre infidéles à la loi de Dieu : *Certus sum quia neque mors neque vita... poterit nos separare à caritate Dei.* *Ad Rom. c. 8. v. 39.*

Vous pensez peut-être, mes chers Auditeurs, qu'un triomphe si décidé de l'amour de Dieu, n'appartient qu'à un Paul. Abus, illusion! Dans l'ordre de la charité divine, on distingue, dit saint Thomas, une charité plus ou moins vive, plus ou moins fervente, plus ou moins héroïque : mais, ajoute le Docteur Angélique, l'amour le moins

vif, le moins fervent, le moins héroïque, s'il eſt amour véritable, il eſt eſſentiellement un amour maître & vainqueur de tous les amours : par cette ſupériorité de l'amour de Dieu ſur les autres amours, l'Apôtre n'étoit que juſte. Ce qui le diſtingue de la multitude des Saints, ce qui en fait un Paul, un vaſe d'élection, c'eſt d'avoir eu au-delà de cet amour eſſentiel, une ſublimité, une plénitude, une immenſité d'amour & de charité, réſervées au petit nombre d'ames, ſur leſquelles & par leſquelles Dieu veut faire éclater le pouvoir & les richeſſes de ſa grace.

Après cela, malheur à nous, ſi nous nous y trompons; l'amour de Dieu dans le cœur, avec des paſſions dans le cœur condamnées & réprouvées par la loi de Dieu; l'amour de Dieu, légiſlateur de paix & de concorde, avec l'antipathie & l'averſion, la haine & la vengeance, la médiſance & la calomnie; l'amour de Dieu, modèle d'obéiſſance & de ſoumiſſion, avec l'eſprit d'orgueil & de préſomption, d'entêtement & d'indocilité, de ſchiſme & de ſéparation; l'amour de Dieu qui commande la charité bienfaiſante, avec cette dureté, cette inſenſibilité que n'attendriſſent point les ſoupirs & les pleurs du pauvre, avec cette ſoif inſatiable des richeſſes qui uſurpe, qui engloutit l'héritage du pauvre, avec cette avarice ou cette profuſion qui retient ou qui diſſipe le néceſſaire du pauvre; l'amour de Dieu qui ordonne la modeſtie & l'humilité, avec



cette ambition qui marche aux honneurs par les détours ſombres & tortueux de tant de manœuvres & d'intrigues, qui les achete par tant de baſſeſſes & d'adulations, les envahit par tant de crimes & de noirceurs, les poſſéde avec tant de hauteur & de fierté, les conſerve par tant de ſoupleſſes & de perfidies, les déshonore par tant de ſcandales & d'exactions ; l'amour de Dieu qui nous déclare que nous ne l'aimons point ſi nous aimons le monde ; que nous ne ſommes point aimés de lui ſi nous ſommes aimés du monde, avec tant de ménagemens pour le monde, de flexibilité à nous plier aux uſages, aux modes, aux caprices du monde, d'attention à régler, à meſurer nos vertus ſur les idées, ſur les loix, ſur les prétendues bienſéances du monde ; l'amour de Dieu qui nous avertit que nous ne pouvons l'aimer, ſi nous ne renonçons à nous-même, avec cet aſſujettiſſement éternel aux fantaiſies, aux goûts, aux délicateſſes, aux jalouſies de notre amour propre & de notre vanité ; l'amour de Dieu qui ne compte au nombre de ſes Diſciples que ceux qui ne refuſent pas de le ſuivre dans la route ſanglante du Calvaire & de la croix, avec une vie de molleſſe & de ſenſualité, de ſommeil & d'indolence, d'amuſemens & de jeu, de fêtes & de ſpectacles, de délices & de volupté. Quel amour !

Amour, avouons-le à notre honte, amour trop commun, trop répandu dans notre ſiécle, & preſque l'unique amour de Dieu que

notre siécle connoisse ; jamais on n'a tant parlé de l'amour de Dieu, tant raisonné, tant subtilisé, tant dogmatisé sur l'amour de Dieu. On ne trouve plus de directeurs assez rigides, de décisions assez sévéres, par rapport aux obligations qu'impose le précepte d'aimer Dieu ; chacun à son gré s'érige en prédicateur, en défenseur, en vengeur de l'amour de Dieu. Cet amour, dont on parle tant, que produit-il parmi nous ? Des dissertations, des disputes, des haines, des discordes, des intrigues, des libelles chargés du poison amer de la satyre, remplis de déclamations violentes & fougueuses ! hélas ! il produit tout, excepté des mœurs & des vertus. Que produisent dans tous les états, dans toutes les conditions, dans tous les sexes, tant de personnes qui se mêlent de dogmatiser sans étude & sans science, sans titre & sans capacité, sans mission & sans charité ? Ils produisent tout, excepté l'amour dont parloit le Prophête ; il habite sur les lévres, il n'habite point dans le cœur : *labiis me honorat, cor.... longe est à me.* Amour chimérique & fantastique ; amour, le Disciple bien-aimé lui donne son véritable nom, illusion d'une ame séduite qui se trompe, ou perfidie d'une ame hypocrite qui veut tromper : *qui dicit se nosse eum, & mandata non custodit mendax est.* Point de véritable amour de Dieu, que l'amour qui observe toutes les loix de Dieu. Vous ne les observez pas ; donc vous n'aimez pas : vous les observez ; mais les observez-vous

S. Mat. c. 15. v. 8.

I. Ep. S. Jean. c. 2. v. 4.

comme on les obſerve quand on aime ?

2°. Afin de réſoudre cette ſeconde queſtion, remarquez qu'autant que la crainte & l'eſpérance ſont différentes de l'amour, autant il y a de différence dans la manière d'obſerver la loi, entre l'homme qui craint ou qui eſpere & l'homme qui aime : l'homme de crainte & d'eſpérance fixe ſes regards ſur le Dieu vengeur, ou rémunérateur ; la charité s'éleve au Dieu, pere tendre, à qui nous devons l'adoption divine, qui nous a donné ſon ſang, qui nous donne ſon amour & ſa grace ; à ce Dieu, ſur-tout, immenſe, infini dans ſa bonté, ſa juſtice, ſa ſageſſe, ſa grandeur, ſa puiſſance, dans la ſublimité ineffable de ſon Etre & de ſes perfections ; au Dieu ſouverainement aimable par lui-même & pour lui-même. La crainte & l'eſpérance ſont donc excitées par la vue des châtimens que l'on redoute, ou des récompenſes qu'on déſire. La charité, cet amour qui mérite principalement le nom d'amour, eſt l'amour qui ſe forme en nous par la conſidération des perfections de Dieu ; cet amour, dont parle ſaint Auguſtin, par lequel on aime Dieu pour Dieu : *ipſe propter ſe, non propter aliud.* Cet amour, dont parle ſaint Bernard, impatient & empreſſé de poſſéder Dieu, parce qu'on ne peut aimer véritablement Dieu ſans déſirer de le poſſéder, & dont tous les deſirs ne ſe rapportent à Dieu, que parce que tout le cœur eſt à Dieu : *causâ diligendi Deum, Deus eſt.* Or, de cette différence de ſentiment & d'af-

fection, combien de différences dans la manière d'obſerver la loi de Dieu, de ſervir Dieu? Je n'inſiſterai point, je ne ferai qu'indiquer.

L'homme que dominent la crainte ou l'eſpérance, eſt mis en mouvement par la crainte des foudres d'un Dieu vengeur, ou par l'eſpérance des bienfaits d'un Dieu rémunérateur. Au contraire, dans l'homme que domine la divine charité, le cœur embraſé de l'amour divin ſe porte de lui-même, & s'intéreſſe à tout ce qui peut plaire au Dieu qu'il aime. De-là, ainſi que je l'ai déjà remarqué, l'eſprit de zèle : je vois un David, le ſommeil ferme ſes yeux pour un moment; ſon cœur ſe réveille, il devance les premiers rayons de l'aurore pour bannir de ſa cour le libertinage & l'impiété : ſa faveur & ſa confiance, réſervées au juſte, ne tombent point ſur le pécheur, & il dédaigne preſque d'être le Roi de ceux dont le Seigneur
Ib. v. 6. n'eſt pas le Dieu : *oculi mei ad fideles terræ.* Un Ezéchias, un Joſias, deſtructeurs des profanes ſuperſtitions; un Samuël, un Elie Miniſtres du Très-Haut, intrépides à manifeſter ſes volontés, à annoncer ſes vengeances, à tonner contre les ſcandales du peuple & des grands, à braver l'audace & les complots de l'Iſraël prévaricateur; les Moyſes, les Joſués, les Mathatias, les Judas Machabées, ſi ardens à combattre les combats du Seigneur; une Eſther deſcend du trône, quitte la pourpre & le diadême, ſe cache ſous la cendre & le cilice, & pré-

fére aux délices de la cour le plaisir de pleurer en liberté les infortunes de la Cité sainte. L'arche du Dieu d'Israël est au pouvoir de l'incirconcis : *arca Dei capta est.* L'amour paternel du Grand-Prêtre avoit soutenu la nouvelle de la mort tragique de deux fils trop chéris ; l'opprobre & les malheurs de Sion, percent son cœur d'une plaie plus profonde : *arca Dei capta est.* A ces mots il tombe, il expire ; que sçais-je, que vous dirois-je, Chrétiens ? Ce zèle, pere & créateur des Prophêtes, des Apôtres, des Martyrs, il n'a pas dans toutes les ames le même degré de force & d'activité, parce que l'amour de Dieu ne regne pas dans toutes les ames avec le même empire : mais que cet amour s'insinue dans le cœur ; feu consumant & dévorant, il ne manquera pas d'y allumer le feu de zèle : *ignis consumens.* Or, si l'esprit de zèle est, & il l'est en effet, le caractère propre & distinctif de la charité divine ; divine charité, vous avez donc quitté la terre ! Un zèle, il est vrai, un zèle appliqué à sapper les fondemens de la foi, des mœurs, des bienséances ; appliqué à proscrire ; à humilier les vertus de citoyen, de sujet, de Chrétien ; ce zèle se montre, il se produit dans les ouvrages de pestilence & de contagion qu'il ne cesse d'enfanter, dans la licence qu'il se permet, dans l'appui que lui accordent quelquefois des protecteurs surpris ou corrompus, dans l'estime & les louanges qu'on lui prodigue. Le zèle, donc contre Dieu, ah ! il se répand à grands

I. Lib. R. c. 4. v. 11.

Deuter. c. 4. v. 24.

flots, il ſe déborde à torrent dans notre ſiécle, peu inquiet des malheurs qu'il prépare à la poſtérité; mais le zèle pour Dieu, ainſi que le demandoit la ſageſſe, je le demande à tous les états, à toutes les conditions; je le demande au monde, au ſanctuaire, à la Cour, au déſert, à la probité, à la dévotion, au Savant; qu'il en eſt peu qui puiſſent me répondre qu'ils le connoiſſent, ou ſi la plûpart le connoiſſent, c'eſt pour l'outrager; on le traite de délire, de fanatiſme: le zèle, une vertu? il eſt aujourd'hui plus qu'un vice, il eſt un ridicule. Oh! qu'il aimeroit peu, qu'il ſeroit convaincu de ne point aimer, le Chrétien qu'intimideroit la critique & les railleries du monde? L'homme qui aime Dieu, ne craint que Dieu, & ce qu'il lui ordonne de craindre. Ses vertus fermes & profondément enracinées, ignorent les lâchetés de la molle complaiſance; elles ignorent également l'inconſtance & la mobilité de tout homme, qui ne s'affermit point dans la vertu par l'amour de Dieu qui en eſt la ſource & le modèle.

Que ſeroit-ce ſi la crainte qui retient ſa volonté n'étoit que baſſement ſervile? Si l'eſpoir qui le guide n'étoit qu'un eſpoir mercenaire? Il ne formeroit que des pas incertains & chancelans dans les voies mêmes d'une piété apparente. Que la conſcience & la foi viennent à s'aſſoupir, ce cœur captivé profite du premier inſtant de leur ſommeil, il échappe & quelquefois il ne

revient plus : mais l'homme qui aime Dieu, il n'a point beſoin de conduire ſon cœur, ſon cœur le conduit, nouveau Paul, il oſera donc défier le Ciel & la terre. En effet, qui pourroit le ſéparer de la charité de Jeſus-Chriſt ? *Quis nos ſeparabit à charitate Chriſti ?* Seroit-ce la rigueur des ſacrifices qu'on exige ? La charité ne connoît point d'obſtacles, la victime ſe trouve à l'autel avant le ſacrificateur, & le Dieu qui donne des loix ne rencontre point de réſiſtances, quand c'eſt l'amour de Dieu qui les reçoit. Seroit-ce le deſir de conſerver les proſpérités du monde ? Un cœur qui aime Dieu, ne voit rien dans le monde profane qu'il daigne aimer. Allez dans ſes diſgraces lui porter des conſolations humaines, le juſte qui aime rougira de votre foibleſſe ; vous donnerez des ſoupirs à ſon infortune, il donnera des larmes à votre erreur ; vous le plaindrez d'avoir perdu les biens du monde, il vous plaindra de les aimer ; vous prierez le Ciel de les lui rendre, il le priera de vous en déſabuſer. Seroit-ce la crainte de s'expoſer à la fureur, aux vengeances du monde ? Souvenez-vous des Apôtres ; avant que d'avoir reçu l'Eſprit-Saint, ils avoient des vertus, ils n'avoient pas la plénitude de l'amour : leurs vertus les abandonnent dans le péril ; l'eſprit de la pure charité s'empare de leur ame ; ce troupeau ſi foible, ſi timide, brave la puiſſance des Rois & des Royaumes. Aimez autant que les Apôtres, vous aurez leur courage ; un peuple de charité divine,

Ad Rom. c. 8. v. 35.

feroit un peuple de Héros ; Héros par la fermeté & la conſtance de leurs ſentimens ; Héros par la nobleſſe & la généroſité de leurs procédés. Que des hommes qui ne ſuivent que les impreſſions de la crainte ou de l'eſpérance ſe bornent à la pratique du précepte ; dans la balance de la charité fervente, le conſeil, la perfection ont preſqu'autant de poids & d'autorité que le commandement : précieuſe occaſion de plaire, l'amour la ſaiſit avidement. On ne verra donc point l'homme, ſoumis à ſes loix, étudier, diſcuter, approfondir, s'adreſſer aux dépoſitaires de la ſcience, s'appliquer à reconnoître les limites préciſes de l'obligation rigoureuſe dans la vue de s'y reſtraindre, dans la crainte d'en trop faire pour ſon Dieu ; il n'interrogera que ſon cœur, & ſon cœur ne le trompera point. L'amour de Dieu, ah, mes chers Auditeurs, l'amour de Dieu! voilà le grand Directeur, le grand Théologien : qu'on le conſulte ; les doutes s'évanouiront, les incertitudes diſparoîtront, les queſtions ſe trouveront décidées. Que doit-on penſer de ces parures de ces ſpectacles, de ces vivacités, de ces antipathies, de ces railleries, de ces médiſances fines & délicates, de ces liaiſons mondaines, de ces complaiſances de reſpect humain, de ces deſirs de plaire & de briller, de ces manéges d'ambition, de ces hauteurs d'orgueil, de cette indolence d'amour propre, de ces prieres rares, froides & diſtraites, de cet attachement aux bienſéances prétendues de faſte

& de luxe, vous ne les regardez que comme de ſimples fragilités oppoſées à la perfection, tout au plus comme des fautes légéres : dans cette perſuaſion vous vous les pardonnez ſans peine, vous vous les permettez ſans ſcrupule. Chrétiens, vous êtes ſourds aux leçons de la divine charité & vous n'aimez pas ! Vous laiſſerois-je oublier, mes Freres, que, ſelon les oracles de l'Evangile, la charité du prochain forme le caractère le plus marqué de la charité divine ? Pourquoi ? parce que l'homme qui n'eſt point animé du feu de l'amour divin, eſt encore trop à lui-même pour n'être point ſouvent expoſé aux ſaillies de l'humeur, aux dépits de la jalouſie, aux murmures de la vanité, aux amuſemens de la critique, aux rivalités de l'ambition & de l'intérêt, aux dédains & au ſommeil de l'indifférence, aux délicateſſes exceſſives, & aux beſoins imaginaires de l'amour propre; or l'amour divin eſt de ſa nature un ſentiment qui nous met au-deſſus de toutes les foibleſſes, de toutes les petiteſſes de l'amour propre. Le cœur qui vit ſous ſon heureux empire, ne voit, dans tous les événemens, que la main du Dieu qu'il aime ; par conſéquent il ne fait que ſe taire, adorer, bénir, remercier, applaudir, ſe glorifier de porter l'empreinte du Dieu qu'il aime : *libenter igitur gloriabor.* Ainſi l'ont éprouvé les Saints : plus ils croiſſoient en amour de Dieu, plus ils devenoient doux & pacifiques, humbles & modeſtes, généreux & bienfaiſans, tendres

II. Ad Cor. c. 12. v. 9.

& compatiſſans, ſenſibles aux calamités étrangeres, & inſenſibles aux diſgraces perſonnelles; la charité formoit leurs idées, diĉtoit leurs paroles, régloit leurs ſentimens, préſidoit à leur conduite; ô! charité divine, avez-vous donc changé de nature, ou par quelle fatalité ont-ils été rompus, les liens qui vous uniſſoient avec l'amour du prochain? Il ſemble que les hommes qui s'annoncent comme vos plus zèlés défenſeurs, que beaucoup, même de ceux qui ſe piquent de dévotion, ne connoiſſent plus cette union ſacrée; que ce n'eſt qu'en la bleſſant qu'ils vous défendent, en l'oubliant qu'ils vous enſeignent, ſur ſes ruines, qu'ils vous établiſſent; ce n'eſt plus du ſommet du Calvaire, c'eſt de la cime d'Oreb & de Sinaï qu'ils vous annoncent; & l'on ne compte preſque plus ſous les drapeaux de ces fameux zélateurs que des enfans du tonnerre! ... Je me tais; je ſupprime juſqu'à la voix de mes ſoupirs & de mes pleurs! Que n'aurois-je point à dire de tant d'autres effets ſalutaires de cette vertu toute divine? Fuite du monde & de tout ce qui plaît, de tout ce qui fait qu'on plaît au
Ad Gal. c. 6. v. 14. monde: *mihi mundus crucifixus eſt & ego mundo.* Goût de la retraite & de la ſolitude pour écouter dans le ſilence les inſtruĉtions de l'Eſprit ſanĉtificateur: *plus te docebunt ſilvæ, quam libri.* Deſirs paſſionnés d'arriver
Ad Phil. c. 1. v. 23. à Jeſus-Chriſt: *deſiderium habens diſſolvi & eſſe cum Chriſto.*
Ad Gal. c. 6. v. 17. Amour de la croix & des ſouffrances: *ſtigmata Domini Jeſu, in corpore meo*

meo porto. Sublimités de vertus héroïques, transports, enthousiasmes, ravissemens, délices, lumières qui élevent l'homme au-dessus de l'homme, & d'un citoyen de la terre, font presqu'un citoyen du Ciel : ne profanons point les augustes Mystères du divin amour. Le mondain, le demi Chrétien n'entendroient point ce langage ; un Paul, un Augustin, un Bernard, un Xavier, une Thérese l'entendoient. Vous, mes chers Auditeurs, ce qu'il vous importe du moins d'entendre & de savoir ; c'est que par-tout où l'amour divin fixe son séjour, il signale son pouvoir, il atteste sa présence par des prodiges plus ou moins éclatans : ce qu'il vous importe d'entendre & de savoir, c'est que du cœur où il régne, il se répand dans la conduite, qu'il la marque de son sceau, & que toujours des traits, des caractères sensibles & palpables annoncent son empire.

Les Juifs voient les larmes de Jesus couler sur le tombeau de Lazare ; les Juifs s'écrient, c'est ainsi que Jesus l'aimoit : *ecce quomodò amabat.* Je vois l'auguste Mere du Dieu Sauveur, marchant au Calvaire sur les traces sanglantes de son fils ; la femme pécheresse, en pleurs aux pieds de Jesus-Christ ; Magdelaine inondée, comme enyvrée de sa douleur au sépulchre ; les regrets éternels de Pierre pour la faute d'un moment ; les Solitaires de l'Egypte, cachés à l'ombre des antres sous-terrains ; les Prophêtes, les Apôtres, les Martyrs, les Vierges, les Saints de tous les Etats, de toutes les con-

Ev. S. Jean c. 11. v. 36.

ditions, se pressent d'arriver à Jesus-Christ à travers les glaives, les feux, les opprobres, par le mépris & le dédain des délices, des honneurs, des prospérités du monde. Je n'ai pas besoin de sonder, d'interroger leur cœur : leur conduite me répond, le Ciel & la terre entendent sa voix & attestent leur amour : *ecce quomodò amabat.*

Pour vous, Chrétien lâche & indolent, un amour sans zèle & sans activité ; un amour toujours chancelant & inconstant dans ses voies ; un amour qui affecte toujours de se renfermer dans les bornes du précepte ; un amour qui ne connoît ni l'attrait de la priere & de l'oraison, ni le goût de la retraite & de la solitude, ni les austérités de la pénitence & de la mortification, ni les empressemens & les sacrifices de la ferveur, ni les saintes délicatesses & les respectables timidités de la conscience ; ni la modestie & la simplicité substituées aux parures de faste & de luxe, ni les égards & les ménagemens de la charité qui croit rarement le mal & ne le dit jamais, ni les générosités & les dons de cette même charité qui ne mesure ses bienfaits que sur les besoins de l'indigence qui l'implore, ni le dégagement & l'éloignement de ces liaisons spirituelles, dont l'amour propre partage le motif & les agrémens avec l'amour de la vertu, ni la candeur & la bonne foi de cette piété simple & naïve, qui n'aspire qu'à être oubliée, à n'être rien, loin de chercher à se dédommager des distinctions

du monde profane, par l'empire qu'elle se donneroit sur le monde dévot, dont elle voudroit conduire les guides & diriger les directeurs. Un amour donc qui ne connoît ni le détachement de la vie présente, ni le desir de la vie future, ni les dispositions nécessaires pour parvenir à un plus grand amour : je le sais ; voilà votre amour.

Mais, si c'est ainsi que l'on aime Dieu, dites-moi ce que c'est que de ne l'aimer pas? Voulez-vous donc vous garantir d'erreur & d'illusion dans une matière sur laquelle il seroit infiniment funeste de se tromper? rappellez-vous les vérités que je viens de développer; souvenez-vous que la loi commande deux amours de Dieu : *ex toto corde*; amour de cœur & de sentiment : *ex omnibus viribus*; amour de pratique & de conduite. Souvenez-vous que ces deux amours sont si étroitement, si inséparablement unis, qu'ils ne composent qu'un seul, unique & même amour. Par conséquent, souvenez-vous qu'il n'est qu'un amour chimérique & fantastique, l'amour de cœur & de sentiment, quand il ne produit pas l'amour de pratique & de conduite : *ex omnibus viribus*; qu'il n'est qu'un amour vain & imaginaire, l'amour de pratique & de conduite, quand il ne porte pas le caractère & l'empreinte de l'amour de cœur & de sentiment : *ex toto corde.* En un mot, que vous n'aimez point Dieu, si vous n'observez toutes les loix de Dieu; que vous n'aimez point Dieu, si vous n'observez les loix de Dieu comme on les

obſerve quand on aime Dieu : *ex toto corde... ex omnibus viribus.* De-là, deux propoſitions par leſquelles je finis & dans leſquelles je renferme nos devoirs par rapport au grand précepte de l'amour de Dieu. Renouvellez votre attention pour un moment.

Premiere propoſition. L'amour que Dieu nous commande eſt un amour de préférence ; c'eſt-à-dire, un amour qui domine tous les autres amours, qui l'emporte ſur tous les autres amours. Il ne s'agit donc pas d'une téndreſſe ſtérile & paſſagere. Ces ſentimens ſe font jour dans les ames les plus déréglées. Un diſcours d'éloquence vive & touchante ; une impreſſion ſecrette de la grace, réveille le cœur, le remue, l'agite, l'attendrit ; cet amour s'exhale dans un ſoupir ; on aime, auſſi-tôt on n'aime plus. Parlons plus juſte ; on croit aimer, on n'aime pas. Il ne s'agit point des épanchemens d'une tendreſſe ſenſible ; ce goût, cet attrait, cette ferveur pénétrante, n'eſt point l'amour commandé, l'amour eſſentiel & néceſſaire : on peut aimer ſans cela ; avec cela quelquefois on n'aime pas. Il s'agit d'un amour que le cœur mette au-deſſus de tout autre amour ; que Dieu ſoit aimé en Dieu, que rien ne ſoit aimé autant que Dieu. Une grande place s'offre pour l'ambition, une grande fortune pour l'intérêt ; une grande humiliation pour la vanité ; un grand mépris pour le reſpect humain ; un grand plaiſir pour la cupidité. L'amour qui ſuccombe dans ces circonſtances, n'eſt

plus amour. Ne dites pas que les ſituations entraînent le cœur ; dites qu'elles le dévoilent pour l'ordinaire. L'homme peut changer ; il change quelquefois dans l'occaſion ; le plus ſouvent il ne fait que ſe montrer. Ainſi, raiſonnoit ſaint Cyprien, ſur les apoſtats de ſon temps ; la plûpart ne ceſſerent point d'être Chrétiens ; ils ne le furent jamais. L'amour de Dieu n'a coutume d'être abandonné le premier dans la conduite, que lorſqu'il étoit le dernier dans le cœur. On n'aime point Dieu, ſi Dieu n'eſt préféré à tout ce qu'on peut aimer.

Seconde propoſition. La préférence que Dieu nous demande, eſt une préférence d'amour : ce ne ſeroit donc pas accomplir tout ce que Dieu nous ordonne, que de préférer le ſervice de Dieu au ſervice du monde, uniquement parce qu'on craint Dieu plus que le monde ; que de préférer les volontés de Dieu à ſes propres volontés, uniquement parce qu'un moment de plaiſir coûteroit le bonheur de l'éternité. Sur cela raiſonnons & diſons : une ame qui n'a dans le cœur que la crainte & l'eſpérance ; une ame dont la diſpoſition dominante n'eſt point l'amour de Dieu, cette ame n'a point encore rempli la loi de l'Evangile ; pourquoi ? en voici la raiſon. La crainte (encore plus l'eſpérance) la crainte de Dieu & des jugemens de Dieu eſt bonne & utile ; c'eſt la doctrine de ſaint Auguſtin : *timor ille bonus & utilis.*

La crainte eſt une grace que nous rece-

vons de Dieu, & sans cette grace on ne peut aller à Dieu ; c'est la doctrine de saint Bernard : *prima gratia est timor, & sine hâc gratiâ nullum bonum pullulare potest.* Par la crainte de Dieu, on commence à servir Dieu ; c'est la doctrine de saint Chrysostôme : *inchoatio culturæ Dei habet timorem Dei.* Que la crainte soit le commencement de la sagesse, qu'elle soit commandée à l'homme, au Chrétien ; c'est la doctrine de l'Esprit-Saint, de Jesus-Christ, des Apôtres : *initium sapientiæ, timor Domini... ostendam autem vobis quem timeatis... cum timore & tremore.* Que la crainte, loin de disposer le pécheur à la justification, soit un nouveau péché ; c'est une erreur que l'Eglise a condamnée au saint Concile de Trente, & par ses décisions récentes. Qu'il y ait une crainte qui doit accompagner le juste dans l'état de la plus sublime perfection, & servir d'appui à l'amour le plus fervent, pour le sauver de l'état de la tiédeur, ou de la présomption ; c'est la doctrine constante des Peres & des Maîtres de la vie spirituelle : mais saint Augustin déclare que la crainte n'est bonne & utile que parce qu'elle prépare à l'amour de Dieu, en détachant de l'amour du monde : mais saint Bernard décide que la crainte n'est que la grace qui appelle l'homme, que l'amour est la grace qui le justifie : *timore vocamur, amore justificamur.* Mais saint Chrysostôme reconnoît que, si la crainte ébauche le juste, il n'appartient qu'à l'amour de le former, de le perfec-

Ps. 110. v. 15.
S. Luc. c. 12. v. 5.
II. ad Cor. c. 7. v. 15.

tionner : *inchoatio habet timorem, perfectio charitatem.* Mais le Disciple bien-aimé nous apprend que, si la crainte amene l'amour, l'amour chasse la crainte, c'est-à-dire, qu'il la domine ; ensorte qu'habituellement, ce n'est plus par la crainte que le cœur agit, c'est par l'amour : *timor non est in charitate.* Mais Jesus-Christ nous avertit que le premier, le plus grand commandement que nous ayons reçu de Dieu, est un commandement distingué des autres commandemens ; que ce précepte nous impose une obligation distinguée des obligations imposées par les autres préceptes ; que cette obligation consiste à honorer, à glorifier Dieu par des hommages, par des actes d'amour de Dieu ; actes plus étroitement, plus spécialement commandés en certaines circonstances marqués par les Maîtres & les Docteurs de la morale évangélique ; actes, ne l'oubliez point, dont l'obligation n'est point restrainte dans les limites de ces circonstances passageres : il est vrai qu'aucune regle précise n'a déterminé leur nombre & leurs momens ; il n'est pas moins vrai que tout Théologien instruit à l'école de Jesus-Christ, de l'Eglise, des Peres, des Saints, décidera & doit décider que le Chrétien, en qualité de Chrétien, est obligé d'exciter, d'entretenir, d'augmenter, de perfectionner l'amour de Dieu dans son cœur, par des actes fréquens & réitérés de l'amour de Dieu.

Ne poussons pas plus loin ces discussions,

elles ſont étrangeres à l'homme qui n'aime pas, & elles ſeroient en quelque ſorte inutiles pour l'homme qui aime avec ardeur. En effet, ſeroit-il poſſible, & le concevriez-vous, mes chers Auditeurs ? L'amour de Dieu régneroit dans le cœur, il régneroit ſur tout le cœur, & il ne s'inſinueroit pas dans tous ſes deſirs, dans tous ſes projets, dans toutes ſes actions ; & il ne s'épancheroit pas dans des mouvemens, dans des adorations, dans des hommages d'amour réitérés & multipliés ? & cet amour du cœur, de tout le cœur, ne ſe feroit pas entendre au cœur ; le cœur ne lui répondroit pas, il n'agiroit, il ne s'exprimeroit, il ne parleroit pas ; c'eſt ce qu'il eſt difficile de ſe perſuader ; une pareille charité ne tient que trop de l'indifférence : c'eſt ſur quoi l'Apôtre nous détrompe en nous diſant que, dans l'ordre des vertus évangéliques, l'homme qui n'a point la charité n'eſt rien : *charitatem autem non habuero, nihil mihi prodeſt.* L'Apôtre balanceroit-il à prononcer, & ne prononceriez-vous pas avec l'Apôtre, que dans l'ordre de la charité divine l'homme qui n'auroit qu'un pareil amour n'auroit rien : *nihil prodeſt.*

I. Ad Cor. c. 13. v. 3.

Par conſéquent, afin de nous former une juſte idée de notre ſituation dans les voies de la charité divine, deſcendons, pénétrons au plus intime de notre ame ; voyons ſi l'amour, que nous donnons à Dieu, eſt un amour de préférence ; c'eſt-à-dire, s'il n'eſt en nous aucun amour qui l'emporte ſur

l'amour

l'amour de Dieu ; voyons si la préférence que nous donnons aux volontés de Dieu sur nos volontés, sur les volontés du monde, est une préférence d'amour ; c'est-à-dire, si nous observons les loix de Dieu, parce que nous l'aimons ; si nous les observons comme on les observe quand on l'aime, & qu'on le regarde comme sa derniere fin ; voyons si le motif qui nous décide habituellement, est le desir de lui plaire, la crainte de lui déplaire ; voyons si notre amour cherche à s'épancher dans des sentimens, des mouvemens, des actes, des hommages d'amour, propres à affermir, à étendre son empire, à augmenter sa vivacité & son activité ; telles sont les bornes du précepte ; seront-elles la regle de notre cœur ; N'écouterons-nous point saint Paul, qui nous ordonne de souhaiter, de rechercher des dons plus précieux : *æmulamini autem charismata meliora* ? Oublierons-nous que la véritable mesure de l'amour de Dieu est de l'aimer sans mesure : *diligendi Deum modus, est sine modo diligere* ? Si nous considérons Dieu, l'aimerons-nous jamais autant qu'il mérite d'être aimé ? Si nous nous aimons nous-mêmes, serons-nous jamais plus heureux que lorsque nous aimerons Dieu d'un amour plus vif & plus tendre ? Paix charmante, repos enchanteur, vertus héroïques d'un cœur rempli, pénétré de l'amour de son Dieu, pouvons-nous y penser sans être touchés d'une sainte jalousie ? Libre de soins & d'agitations, exempt des folles & inquiettes paf-

Ib. c. 12. v. 31.

ſions ; aſſis ſur le rivage, dans un calme profond, il contemple les orages, les tempêtes qui bouleverſent cette mer du ſiécle ſi féconde en naufrages. Que dis-je, il les apperçoit à peine ! au milieu du monde, dans le tumulte du monde, il ne voit, il n'entend que Dieu ; douce & aimable ſolitude, la langueur, l'ennui ne s'y gliſſent pas. On eſt avec Dieu & on l'aime ; les jours coulent avec bien de la vîteſſe, & ils coulent trop lentement. Dieu parle au cœur, le cœur lui répond, les jours ne ſont que des momens ; on aime Dieu, on ne le poſſede pas ; les inſtans ſemblent des ſiécles. Par un prodige qui n'appartient qu'à l'amour divin, le cœur ne ſe plaint pas de ſa ſituation, malgré l'impétuoſité des deſirs & la vivacité des regrets ; des épanchemens de la joie la plus douce, on paſſe aux larmes les plus ameres ; mais ces délices ont leurs peines, & ces larmes ont leur douceur.

O ! charité divine, je finis ce diſcours, ainſi que je l'ai commencé, par vous invoquer. Vous êtes le feu que Jeſus-Chriſt apportera ſur la terre : *ignem veni mittere in terram.* Dans les premiers jours de l'Egliſe, le feu de votre amour régnoit en Maître, en vainqueur ſur une ſociété ſi ſainte ; peu à peu, les deſirs & les affections profanes s'ouvrirent un paſſage dans le ſanctuaire ; & la ſeconde Jéruſalem, trop ſemblable à la premiere, vit le feu ſacré s'affoiblir : puiſſe-t-elle, coupable de la même perfidie, éprouver les mêmes miſéricordes. Que le

S. Luc. c. 12. v. 49.

ſoleil de juſtice reprenne ſon éclat & ſa force ; qu'à ſes rayons embraſés ſe rallume le flambeau de la céleſte charité : *ſol refulſit qui prius erat in nubilo, ignis accenſus eſt.* *2. Lib. Machab. c. 1. v. 22.* Eſprit ; pere & créateur de la charité divine, avez-vous daigné écouter ma voix. Il me ſemble que chacun de nous ſe proſterne devant vous, Seigneur, & qu'il vous redira ſans ceſſe avec Auguſtin pénitent : *ſero te amavi.* O ! mon Dieu, vous me donnez de vous aimer ; qui me donnera de vous avoir toujours aimé ? je les pleure, je ne ceſſerai point de les pleurer tant de jours vuides de votre amour ; jours coupables, jours infortunés, mes ſoupirs les rappellent vainement ; perdus dans la nuit du paſſé, ils n'entendent point ma voix, ils ne reviendront pas : je n'aſpire qu'à réparer leur crime par l'ardeur & l'immenſité de mes ſentimens. Mon cœur s'offre à la plénitude de vos graces ; vous avez bien voulu le rechercher quand il vous fuyoit, le rejetterez-vous quand il vous implore : je ne vous demande que de vous aimer & d'être aimé de vous. Gloire, ſuccès, proſpérités, noms frivoles ! celui qui vous aime ne voit au-deſſus de lui que l'homme qui vous aime d'un plus grand amour ; de plus heureux que lui, que l'homme qui trouve l'occaſion de vous prouver ſon amour par de plus grands ſacrifices. Victimes immolées à la divine charité, Martyrs de Jeſus-Chriſt, que j'envie votre ſort, que mon ſang aimeroit à ſe confondre avec le vôtre ! ah, du moins, ô mon Dieu ! ſi je ne meurs

pas pour vous, que ma vie du temps devienne l'aurore & l'effai de la vie de vos élus dans l'éternité, dont l'unique occupation fera de vous aimer, l'unique félicité d'être aimé de vous. Ainfi foit-il.





SERMON

SUR

LA PRIERE.

Pour le Mardi de la premiere Semaine du Carême.

Si quid petieritis patrem in nomine meo ; dabit vobis.

Si vous demandez quelque chose à mon pere en mon nom, il vous le donnera. S. Jean, c. 16. v. 23.



Près une promesse aussi authentique, que devons-nous faire ? si ce n'est de lever, avec confiance, nos mains vers le Ciel, pour obtenir les graces qui nous sont préparées. Dans notre esprit, que d'erreurs & de ténébres ; dans notre cœur, que d'inconstance & de cupidité ; dans nos diverses situations dans le monde, que de piéges & que d'écueils ! Cependant, environnés de tant de périls, hommes insensés, nous mettons le comble à nos malheurs par notre indifférence, nous fuyons,

nous profanons l'asyle que nous ouvre la providence, nous ne prions point, ou nous prions mal.

Or, afin de remédier à ce double désordre, j'entreprends aujourd'hui de vous exciter à prier, de vous instruire à prier : de vous exciter à prier en vous montrant la nécessité de la priere; de vous instruire à prier en vous traçant l'art & les loix de la priere, ou plutôt, c'est à votre cœur que je vous renvoie : qn'il parle ; vous n'avez point besoin d'autre maître : oui, Chrétiens, si vous vous connoissiez, si vous sentiez l'étendue de votre misere, votre cœur vous engageroit à prier, votre cœur vous apprendroit à prier : je dis donc, si vous sentiez votre misere, vous aimeriez à prier ; pourquoi ? parce que le Chrétien n'est foible & fragile qu'autant qu'il ne prie pas : c'est le sujet du premier point. Si vous sentiez votre misere, vous sauriez prier ; pourquoi ? parce que le Chrétien ne prie mal qu'autant qu'il ne sent pas sa foiblesse & sa fragilité : ce sera le sujet du second point. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

L'HOMME n'est foible & fragile qu'autant qu'il ne prie pas, si les graces, qui éleveroient l'homme au-dessus de sa foiblesse & de sa fragilité, sont attachées à la priere. Or, je dis que la priere est un moyen certain, qu'elle est un moyen, en quelque

sorte, unique d'arriver à la grace : moyen certain ; Dieu ne refuse point la grace à la priere : moyen unique ; Dieu n'accorde ordinairement la grace qu'à la priere : je dis plus, moyen si certain que Dieu se doit, en quelque façon, à lui-même de ne point refuser la grace à la priere ; moyen si unique que Dieu, d'après l'ordre qu'il a établi, & cette économie miséricordieuse & admirable, qu'il met dans la distribution de ses bienfaits, se doit en quelque façon à lui-même de n'accorder la grace qu'à la priere.

1°. Dieu se doit en quelque façon à lui-même de ne point refuser la grace à la priere ; car toute grande qu'est la grace de Jesus-Christ, je soutiens, qu'entre cette grace & la priere, qui est elle-même le fruit de son inspiration, il y a une proportion, je ne dis pas de mérite, je dis de bienséance & de convenance ; comment ? parce que si la grace est ce qu'il y a de plus précieux dans les trésors du Ciel, la priere est ce qu'il y a de plus pur, de plus saint dans les hommages de la terre, parce que si Dieu n'agit jamais davantage en pere, que quand il verse sur nous les richesses de sa grace, jamais Dieu n'est plus adoré en Dieu, que lorsque nous lui offrons le tribut de nos prieres.

Vous le savez ; ce qui distingue, ce qui caractérise le souverain pouvoir des Princes, c'est de rassembler autour d'eux les vœux & les espérances des peuples. Attendre son

bonheur de leurs bienfaits, n'eſt-ce pas, tous hommes qu'ils ſont, en faire des Dieux? Le Roi, que le Ciel met en état de diſtribuer les plus grandes fortunes, eſt le plus grand Roi ; & pour déterminer les limites d'un Empire, la raiſon compte, non ce que le Monarque a de ſujets, mais combien il peut faire d'heureux. Maintenant ſi la bonté facile à exaucer les deſirs timides ſe trouve jointe au pouvoir de les ſatisfaire ; lorſque nous implorons les graces du Maître ; nous ajoutons à l'hommage du reſpect, l'hommage de la confiance, bien plus touchant, bien plus flatteur, puiſqu'il eſt l'hommage du cœur.

Or, ce culte, que les empreſſemens de la cupidité rendent aux Dieux de la terre, n'eſt que l'ombre, que l'image du culte, que les gémiſſemens de l'humble priere rendent au Dieu du Ciel : car, par la priere, j'entends une priere ſainte & chrétienne ; par la priere que fais-je? j'apporte à Dieu un hommage qui ne peut être préſenté qu'à Dieu. Je m'explique : par la confiance qui anime ma priere, j'adore l'amour de Dieu ; mais un amour qui ne peut être qu'en Dieu ; c'eſt-à-dire, un amour ſouverainement pur & déſintéreſſé. Les hommes les plus généreux donnent-ils? ils ne ſavent que payer : ſi ce n'eſt pas ce qu'ils ont reçu de ſervices, ou ce qu'ils eſpérent de reconnoiſſance ; c'eſt du moins le ſoin que l'on prend, le talent qu'on a de leur plaire. Les graces ſont ſi rarement pour ceux qui n'y ont d'autres

droits que leurs malheurs ! ah ! je ſais qu'auprès de Dieu la priere qui demande les graces tient lieu du mérite néceſſaire pour les obtenir.

Par la confiance , qui anime ma priere , j'adore l'amour de Dieu ; mais un amour qui ne peut être qu'en Dieu , c'eſt-à-dire , un amour véritablement prévenant : dans le monde il en coûte quelquefois davantage pour parvenir à ſolliciter les graces que pour les obtenir. On ne perce qu'avec bien des efforts la foule qui ſe preſſe dans le temple de la fortune ; ſi une main propice ne vous ouvre la route , toujours loin du ſanctuaire , vous perdrez des vœux qui ne vont point juſqu'à la divinité que vous invoquez ; la diſgrace eſt donc ſans reſſource lorſqu'elle vous laiſſe ſans protecteur : auſſi lorſque vous ſerez exaucé , comptez que le véritable auteur du bienfait n'eſt pas plus celui qui l'accorde que celui à qui vous devez d'avoir été admis à le demander. Or , ma confiance rend à Dieu l'hommage d'une confiance plus libre , plus ſoutenue : une parole , un ſoupir ; le deſir le plus léger , un deſir dans ſa naiſſance , un deſir que nous ne ſentons pas encore parfaitement dévelopé dans notre cœur ; je n'en doute point , il a déjà paſſé dans le cœur de Dieu : *præparationem cordis eorum audivit auris tua.* *Pſ.* 10. *v.* 17.

Par la confiance qu'anime ma priere , j'adore l'amour de Dieu ; mais un amour qui ne peut être qu'en Dieu , c'eſt-à-dire , un amour conſtant & de tous les momens.

La continuité des vœux fatigue l'homme le moins avare de ses graces. Pour demander sûrement, il faut demander rarement. Les craintes de déplaire, de rebuter, ces craintes qui sont le plus cruel outrage qu'on puisse faire à une ame noble & tendre, elles ne déconcertent point la paix, la sécurité de ma priere. Ah ! puis-je l'ignorer ? Loin de reprocher qu'il a trop donné, Dieu ne se plaint que de ce qu'on ne demande pas pas assez : *Qui enim habet, dabitur illi.*

[f] S. Marc. c. 4. v. 25.

Par l'objet & l'étendue de ma priere, j'adore la puissance de Dieu, mais une puissance qui ne peut convenir qu'à Dieu. En effet, lorsque je prie en Chrétien, qu'est-ce que je demande ? Je demande ce que tous les hommes réunis sont incapables de donner ; les biens solides & intérieurs, la justice, la sagesse, la probité, la pudeur, la foi, la charité, ces biens purs & sans mêlange, qui ne sont à redouter ni pour la paix, ni pour l'innocence du cœur ; ces biens de raison & de vertu qui commencent notre bonheur dans le temps, qui l'acheveront dans l'éternité.

Par la soumission & la tranquillité qui accompagnent ma priere, j'adore la sagesse de Dieu, mais une sagesse qui ne peut être que la sagesse de Dieu. Les hommes aiment trop ou ils n'aiment pas assez, ils outrent l'indulgence ou la sévérité ; dans les transports de leur aveugle tendresse, plus jaloux du plaisir de vous plaire, que touchés de la satisfaction noble & vertueuse de vous

devenir utiles, ils se prêteront à vos caprices les plus déraisonnables. Peu inquiets si la suite des événemens ne vous forcera point à détester leur fatale complaisance. Bien différent de ces hommes foibles ou perfides, Dieu rejette nos prieres pour les mieux exaucer, en substituant aux biens frivoles que lui demande notre folle cupidité, les biens véritables que son amour sage & éclairé lui demandent pour nous. Tranquille donc, sans agitation, sans murmure, je lui abandonne ma destinée, persuadé que son amour n'est pas moins amour lorsqu'il refuse, que lorsqu'il accorde.

Qu'est-ce donc, encore une fois, qu'est-ce qu'une priere chrétienne ? C'est un hommage par lequel Dieu est adoré en Dieu, un hommage par lequel j'adore toutes les perfections de Dieu, sa puissance, sa sagesse, sa justice, son amour, sa providence, son indépendance, sa grandeur, sa majesté ; c'est un hommage qui dans un seul acte de religion réunit toutes les vertus de la Religion : il réunit la Foi, on étend ses desirs au-delà des biens que l'on voit : la Charité, on commence d'aimer, & on demande d'aimer davantage : l'Espérance, on se repose sur les promesses de Dieu : l'Humilité, on avoue son néant & sa foiblesse : la soumission, on fait plier les vivacités de l'amour propre sous l'autorité du souverain maître qui tient en sa main les momens de donner & de refuser. Qu'est-ce que la priere ? C'est un hommage qui, selon la remar-

que de ſaint Clément d'Alexandrie, approche de ce qu'il y a de plus excellent dans l'adoration la plus parfaite & dans le ſacrifice ; car en quoi conſiſte le prix, le mérite du ſacrifice ? En ce qu'il eſt une proteſtation du ſouverain domaine de Dieu & de la dépendance de la créature. Or, c'eſt ſur-tout dans la priere que l'homme prononce qu'il doit tout à Dieu, qu'il eſpére, qu'il attend tout de Dieu, que Dieu eſt tout, que l'homme n'eſt rien. Par conſéquent, conclut ce Pere, on ne peut conteſter à la priere d'être un ſacrifice, & d'être un des plus ſaints, des plus nobles ſacrifices que l'homme puiſſe offrir à Dieu, lorſque l'homme n'offre que lui-même : *Deum precibus honoramus & hoc eſt ſanctiſſimum ſacrificium.*

Grand & puiſſant motif d'eſpérance ! En priant je fais une des choſes les plus dignes de Dieu que puiſſe faire l'homme éclairé par la Grace. En priant, tout pécheur que je ſuis, je rends à Dieu un hommage de tout l'homme, & de tout ce qui eſt dans l'homme ; par conſéquent, un hommage qui intéreſſe Dieu, & tout ce qui eſt en Dieu, à ne pas rejetter mes prieres ; un hommage en vertu duquel, je le ſais, Dieu ne doit rien à ma priere, mais un hommage en vertu duquel, Dieu ſe doit en quelque façon à lui-même de ne refuſer rien à ma priere. Après cela, Chrétiens, ſerons-nous ſurpris, lorſque nous parcourons les monumens ſacrés, de n'y lire que l'hiſtoire du pouvoir & des ſuccès de la priere ; de voir

de ſiécle en ſiécle les hommes diſpoſer à leur gré des tréſors de la nature & de la grace : au premier ſon de leur voix, les aſtres donnent & retirent leur lumière ; le ſoleil ſuſpend & change ſa courſe ; la mer ouvre & referme ſes abymes ; les tombeaux reçoivent & rendent les dépouilles de la mort ; les tempêtes s'élévent & ſe diſſipent ; la gloire des empires périt & renaît ; la victoire abandonne & ſuit les armées ; le Ciel toujours ſouple & docile reſpecte les ordres de la terre.

Providence de mon Dieu, que vos voies ſont ſages & qu'elles ſont aimables ! ſi l'homme trouvoit tout en lui-même, quel abyme d'orgueil & de préſomption ; ſi l'homme étoit abandonné à lui-même, quelle ſource d'égarement & de corruption ! vous avez ſu le ſauver en même-temps des vices de ſon eſprit & des vices de ſon cœur.

Que l'eſprit vain & frivole, que le prétendu Philoſophe qui ne vous connoît pas, Seigneur, n'oſe eſpérer de la priere tant de prodiges & de miracles. Ah ! il juge de votre cœur par le ſien. Pour nous qui ſavons que vos dons, vos bienfaits n'attendent que le moment, que l'occaſion de s'épancher ſur nous ; comment douterions-nous de la force & de l'efficace de la priere ? L'homme, en priant, vous donne tout ce qu'il peut vous donner ; comment n'obtiendroit-il pas par la priere tout ce que vous pouvez accorder ? Du ſein de ſa miſere il criera donc vers vous, il priera, & qui réſiſtera à ſa priere ?

Sera-ce l'arrangement primitif de la nature ? A la priere de Moïse, je vois la mer laisser un libre passage aux Enfans d'Israël, & ensevelir dans ses flots la puissance de l'Egypte. A la parole de Josué les remparts de Jéricho tombent, le Jourdain retient ses eaux, le soleil arrête sa course. Je vois Samuël faire gronder dans les airs les tonnerres destinés à le venger des mépris de l'Israël ingrat & volage. Elie parle aux élémens en Souverain, écarte & rassemble les nuages, consume la terre par un souffle brûlant, & la ranime par des pluies fécondes.

Sera-ce la puissance des peuples conjurés ? Armé de la priere, Ezéchias porte le ravage & la désolation dans l'armée de Sennacherib. Couvert du bouclier de la priere, Israël se joue des projets sanglans d'Antiochus & de Nicanor. Guidé par la priere, Judas Machabée dissipe les ligues fatales de l'Egypte & de la Syrie.

Sera-ce la grandeur, la difficulté des entreprises ? La priere pénétre par-tout, elle obtient tout : elle pénétre dans les entrailles de la terre pour sauver Daniel de la fureur des Lions ; dans l'abyme de la mer pour préparer un asyle à Jonas ; dans la fournaise de Babylone pour défendre les adorateurs du vrai Dieu contre l'activité des flammes. Elle pénétre dans le sein des tombeaux, pour rappeller à la vie le Fils de la veuve de Sarepta ; elle pénétre dans les prisons pour rompre les chaînes de Manassés,

& le replacer au trône de ſes peres ; elle pénétre dans le cœur des Rois pour changer leurs deſſeins & déſarmer leur colere. Eſther craintive & déſolée vient apporter à Dieu des ſoupirs qu'une loi ſévére lui défend de porter aux pieds du trône. Eſther parle à Dieu, Dieu parle à Aſſuérus, & le cruel Aman paye de ſon ſang les projets & les complots ſanguinaires qu'il avoit formés : elle pénétre dans les Tribunaux pour confondre l'impoſture & démaſquer la calomnie. Suſanne eſt condamnée par tout un peuple, il ne lui reſte que ſon innocence mal connue & ſes larmes qu'on daigne à peine appercevoir. Suſanne prie, un Prophête divinement inſpiré déchire le voile que l'adroite perfidie avoit jetté ſur ſa vertu ; ſa pudeur vengée triomphe & de l'audace qui avoit vainement tenté de la séduire, & du menſonge qui n'avoit que trop réuſſi à l'obſcurcir. La priere ſur-tout, la priere pénétre juſques dans le cœur de Dieu. Elle parle, elle eſt exaucée. Cherchez, & vous trouverez ; demandez, & vous recevrez : *Petite, & dabitur vobis ; quærite, & invenietis.* *S. Matt. c. 7. v. 7.*

L'homme, en vous priant, ô mon Dieu, ne fait qu'obéir à votre inſpiration : comment n'obtiendroit-il pas ce que vous l'excitez à vous demander ? Foibles & dépendans par nous-mêmes, nous devenons à quelques égards maîtres de tout par la priere. Le Ciel irrité ſe prépare-t-il à ouvrir les tréſors de ſa fureur ? Priez. Achab, l'enne-

mi des Prophêtes, le persécuteur des Saints, ce Roi impie, dont l'Ecriture dit que de tous les Rois qui furent assis sur le trône d'Israël, aucun ne le déshonora par tant d'abominations. Achab prie, la foudre prête à tomber sur sa tête criminelle, sera réservée à sa postérité; il en coûtera moins à Dieu de dissimuler l'outrage de tant de scandales, que de résister aux gémissemens de l'humble priere. Ninive oppose la voix de ses prieres à la voix de ses iniquités; Ninive condamnée à servir d'exemple des vengeances célestes, devient le monument le plus illustre des miséricordes de Dieu. Etes-vous dans les ténébres de l'erreur, ou dans les égaremens du péché? Priez. Les vœux de Corneille ont monté jusqu'au Ciel, & lui ont apporté les lumières de l'Evangile. La femme de Samarie demande au Sauveur cette eau de la grace qui purifie le cœur, & son cœur renonce aux charmes de la volupté, il n'est plus sensible qu'aux attraits de la vertu.

Commencez-vous à marcher dans les voies de la pénitence? voulez-vous regagner le cœur de Dieu & lui rendre le vôtre? Priez. Le silence de la Femme adultère a été entendu de Jesus-Christ. Ses péchés sont oubliés; libre de crainte pour le passé, il ne lui reste que de se précautionner contre l'avenir.

Etes-vous agités par les mouvemens séditieux d'une cupidité rebelle? Priez avec les Disciples, le calme succédera à la tempête;

pête ; les flots des passions mutinées s'abaisseront, & dans le silence des sens votre ame n'entendra que la voix de la grace.

Votre courage chancelle-t-il dans une occasion délicate ? Priez. Judith sent le trouble & la frayeur s'emparer de son ame ; Judith invoque le Dieu de ses peres, sa main s'affermit, & sous ses coups tombent avec la tête d'Holopherne, l'orgueil des Assyriens & les allarmes du Peuple saint.

Les fureurs de la Synagogue commencent d'ensanglanter le berceau de l'Eglise ; les premiers Chrétiens n'osent se promettre de leur foible constance l'audace intrépide qui fait les Martyrs ; ils la cherchent, ils la trouvent dans leurs prieres. Dès qu'ils ont prié, chaque Chrétien devient un héros qui fait trembler à son tour la Synagogue, & lui rend plus de craintes qu'il n'en a reçu.

Etes-vous prêt à succomber sous le poids de vos disgraces ? Priez. La priere guide les pas de Jacob fuyant la colere d'Esaü ; la priere défend les jours de David contre la haine jalouse de Saül ; la priere séche les larmes d'Anne par la naissance de Samuël ; la priere arrache Lazare aux ombres du tombeau. Que dis-je ? Ce ne sont-là que les moindres prodiges qu'opere la priere ; les miracles qui changent l'ordre de la nature, ne sont rien auprès des miracles qui changent la pente & les inclinations du cœur. Priez, tel qu'une Thérése, un Xavier, la Croix de Jesus-Christ fera vos délices : riche dans l'indigence, heureux dans les lar-

mes, homme vous souffrirez, Chrétien vous aimerez à souffrir.

Cessons donc, s'écrie saint Chrysostôme, cessons d'imputer nos chûtes & nos égaremens au malheur de notre origine : n'accusons que notre sommeil & notre indolence. Il est vrai que vous ne péchez que parce que vous êtes foible & fragile ; mais il n'est pas moins vrai, reprend saint Chrysostôme, que vous n'êtes foible & fragile, que parce que vous ne priez pas. Priez, la priere ôtera à la prospérité le poison de la séduction, à l'adversité l'amertume de ses regrets, au monde le charme de son imposture, à l'enfer le succès de ses prestiges, à la volupté la perfidie de ses attraits, à la piété ses ennuis, ses dégoûts, ses sécheresses. Priez, la priere ôtera à votre esprit ses doutes & ses incertitudes ; à votre imagination ses songes & ses fantômes ; à votre raison ses fausses lueurs & son indocilité ; à votre cœur ses variations & son inconstance ; à votre humeur ses saillies & ses impétuosités ; aux diverses situations dans lesquelles vous vous trouvez leurs périls & leurs écueils. Priez : si vous savez prier, vous savez tout ; si vous savez prier, vous obtiendrez tout. Non-seulement Dieu vous permet, il vous ordonne de croire qu'il ne vous manquera que ce que vous aurez négligé de demander : *Credite quia accipietis.* Priez. Dieu ne refuse point, il se doit en quelque façon à lui-même de ne point refuser la grace à la priere. Mais Dieu n'accorde, Dieu se doit

S. *Marc.* c. 11. v. 24.

pour ainsi dire à lui-même de n'accorder la grace qu'à la priere.

2°. Oui, Chrétiens, il convenoit à la dignité, à la majesté du Dieu suprême d'attacher la grace à la priere. Je le sais, Dieu pouvoit répandre sur nous ses bienfaits sans attendre nos vœux & nos desirs, comme il pouvoit nous placer dans le Ciel sans attendre le mérite de nos œuvres.

Vérité incontestable, remarque saint Augustin, si vous ne considérez Dieu que du côté du pouvoir & de l'indépendance. Alors maître de lui-même & de ses dons, il est libre de disposer, ainsi qu'il lui plaît, & des graces qui font les justes sur la terre, & des graces qui font les heureux dans le Ciél. Mais, ajoute ce saint Docteur, sa sagesse peut tout sur ce pouvoir auquel rien ne résiste ; l'action de Dieu ne trouve point d'obstacles : mais de quelque manière que Dieu agisse, Dieu se doit de n'agir qu'en Dieu. Or, qu'est-ce qu'agir en Dieu ? C'est imprimer à ses voies le sceau, le caractère de ses perfections adorables, toutes réunies dans la même action ; ensorte que les prodiges de son amour le plus tendre portent les marques de sa grandeur, de sa justice, de sa sagesse, & que dans les rigueurs de sa colere la plus sévére, on apperçoive au moins l'ombre, le mêlange de ses miséricordes ; ensorte que la perfection qui brille avec le plus d'éclat n'efface point les autres perfections : de-là, & c'est le plan arrêté dans les décrets de Dieu ; de-là, le bon-

heur qu'il promet comme pere, il le fait dépendre de la soumission qu'il exige comme maître; son amour éprouve le nôtre avant que de le récompenser, & ses Elus achetent les biens qu'ils espérent par le sacrifice des biens qu'ils possédent, afin que leur félicité soit tout à la fois un bienfait qu'ils ne doivent qu'à la bonté de Dieu, & une couronne que la justice de Dieu doit à leur mérite : *Corona justitiæ.* De-là, dans l'économie & la dispensation de ses graces, quelque vif, quelque rapide que soit le penchant qui le porte à les répandre sans mesure, ces graces que sa miséricorde prodigue à ces hommes qui ne les méritent pas, à ces hommes incapables de les mériter, il est de sa grandeur & de sa sagesse de ne les accorder qu'à des hommes ardens à les souhaiter, empressés à les demander. C'est la décision de saint Augustin : *Deus dare vult, sed non dat nisi petenti ne det non cupienti.* Sans cela les graces seroient exposées à tomber; elles tomberoient dans des ames trop peu éclairées pour en démêler le principe, dans des ames superbes dont l'orgueilleuse présomption oseroit s'attribuer les dons les plus précieux de l'Esprit-Saint. Ainsi au lieu de faire des hommes reconnoissans, le Ciel ne feroit que des ingrats; la grace destinée à nous ôter nos vices feront l'écueil de nos vertus, & plus Dieu donneroit, moins il recevroit. Par conséquent, pour rendre la distribution de la grace glorieuse à Dieu & digne de Dieu, il faut, dit saint

Auguſtin, il faut, d'après le plan général que Dieu s'eſt fait de montrer ſa ſageſſe, il faut que ces graces qui devancent tout mérite d'action, ſoient devancées par le mérite de nos prieres : *Deus dare vult....* Eſt-ce donc que la grace n'eſt pas purement gratuite ? A Dieu ne plaiſe, Chrétiens, que j'attaque le fondement ſolide & inébranlable de notre Religion ſainte ! Je reconnois, vous devez reconnoître avec moi, que le juſte doit à la grace la juſtice & les prémices de la juſtice ; que la grace produit tous les mérites, & qu'elle n'en ſuppoſe aucun. Mais je ſoutiens, avec ſaint Auguſtin, que cette néceſſité de la priere pour obtenir la grace, n'ôte rien à la gratuité de la grace. Afin de le concevoir, diſtinguez avec le ſaint Docteur, la grace de la priere & la grace qui nous eſt donnée par la priere. La grace de prier eſt une grace qui prévient le deſir, qui forme le deſir, qui inſpire le deſir : la grace de faire le bien, de perſévérer dans le bien, eſt une grace attachée, réſervée à nos deſirs ; il eſt donc une grace qui ne dépend pas de nos prieres, c'eſt la grace de la priere, il eſt une grace qui dépend de nos prieres, c'eſt la grace du combat & de la victoire. Dieu nous donne donc d'abord de prier, enſuite il nous accorde ce que nous lui demandons par nos prieres : *Conſtat Deum alia non orantibus, alia non niſi orantibus præparaſſe.*

Or, de-là, deux concluſions. Premiere concluſion : la priere même eſt une grace ;

donc, pécheurs comme nous sommes, toutes les graces que nous recevons par la priere sont pleinement & parfaitement gratuites dans leur principe. D'ailleurs Dieu ne doit rien à la priere du pécheur ; ce qu'il peut devoir à la priere du juste n'est que la suite de la justice même qu'il lui a conférée ; c'est donc tout au plus ses propres dons qu'il couronne en exauçant le juste ; & en écoutant la priere du pécheur, c'est sa miséricorde qu'il déploie : donc établir la nécessité de la priere pour arriver à la grace, ce n'est point affoiblir la gratuité de la grace. Seconde conclusion : les graces sont attachées à la priere ; donc ces graces que Dieu répand sur des hommes qui ne les méritent pas, il ne les accorde point à des hommes qui ne les demandent pas : donc ces graces que Dieu donne en pere tendre, il est vrai cependant qu'il ne les donne qu'en maître sage & éclairé : donc Dieu ne pouvoit choisir pour la distribution de sa grace un ordre, un plan, où fussent mieux réunis tous les droits de sa grandeur, de son indépendance, de sa sagesse, de sa miséricorde, que d'attacher la grace à la priere. Donc en quelqu'état que l'homme fût placé, Dieu se devoit en quelque façon à lui-même d'attacher la grace à la priere. Oserois-je le dire, Dieu se le doit encore davantage, si l'on considére l'homme sous l'économie de l'Evangile.

Ici, mes chers Auditeurs, oubliez, si vous le voulez, ce que vous venez d'enten-

dre ſur la néceſſité de la priere. Il s'agit de remonter aux premieres, aux plus profondes ſources de la Religion ; de vous développer cet abyme des miſéricordes du Seigneur, qu'il lui a plu de nous révéler par Jeſus-Chriſt. Appliquez-vous : plus vous entrerez dans les voies de la grace, plus vous ſerez convaincus que vos deſtinées éternelles dépendent de la priere. Le péché d'un ſeul homme devenu le péché de tous les hommes, c'eſt la baſe ſur laquelle repoſe l'édifice de la foi. N'attendez pas que je m'arrête à vous dépeindre les malheurs dont un moment a rempli tous les peuples & tous les âges. Ah! Chrétiens, ce myſtère ſi impénétrable de la chûte & de la dégradation de la nature humaine, il vous eſt preſqu'auſſi impoſſible de l'ignorer que de le comprendre.

De-là, la néceſſité d'une loi pour réparer les ruines, les débris de notre raiſon, pour rappeller au-dedans de nous la vérité fugitive, pour nous guider dans les ſentiers de la vertu devenus trop ſombres, trop obſcurs.

De-là, la néceſſité encore plus preſſante d'une grace d'attrait, d'une grace de ſentiment pour ranimer la droiture primitive, pour combattre les paſſions vicieuſes par des affections pures & chaſtes. Car en vain la loi parle à l'eſprit, ſi la grace ne parle au cœur. La loi, dit ſaint Auguſtin, ne donne que la connoiſſance, la grace donne le pouvoir ; la loi nous montre ce que nous

devons être, la grace nous donne de devenir ce que nous ne sommes pas. De-là, la nécessité d'un Dieu Sauveur, d'un Dieu réparateur, d'un Dieu médiateur, pour nous mériter la grace, pour nous obtenir la grace.

Mais quelle est, quelle doit être cette grace dont nous enrichira le Dieu Sauveur? Voici ce qu'il importe de comprendre. Elle est, elle doit être une grace propre à nous retirer de nos malheurs, sans nous exposer à tomber dans le précipice par cet esprit d'orgueil qui a perdu les enfans en perdant le pere. Donc il faut que la grace du Dieu médiateur, soit une grace qui reléve l'homme, & qui l'humilie en le relevant ; une grace qui ôte à l'homme sa foiblesse, & qui la lui fasse sentir ; une grace avec laquelle l'homme puisse tout, & qui lui apprenne que sans cesse il ne peut rien dans l'ordre du salut ; une grace qui tenant l'esprit fermé aux songes d'une folle présomption & le cœur ouvert à la tendre reconnoissance, force le Juste le plus accompli, le Docteur des Nations, le Vase d'élection, de s'écrier que tout ce qu'il est, il ne l'est que par la grace : *Gratiâ autem Dei sum id quod sum.* Or, pour assurer à sa grace ce caractère d'une grace surnaturelle, d'une grace étrangere à l'homme, qu'a fait Jesus-Christ? Saint Augustin nous l'apprend dans ces paroles qui renferment la substance de la foi chrétienne, par rapport au dogme de la grace : « Nous croyons que personne n'ar-

I. Ad Corinth. c. 15. v. 10.

» rive

» rive au salut, si Dieu ne l'appelle ; nous » croyons qu'après avoir été appellé, per- » sonne ne fait ce qui est nécessaire au sa- » lut, si Dieu ne l'aide par sa grace ; nous » croyons que personne ne doit compter » sur la grace du salut, s'il ne la demande » par la priere ». Remarquez cet enchaînement des voies du Dieu Sauveur. L'homme n'arrive à la vertu que par la grace, l'homme n'arrive à la grace que par la priere. Espérer des vertus surnaturelles sans la grace, c'est attendre de soi-même ce qu'on n'y trouvera pas ; espérer des graces sans la priere, c'est attendre de Dieu ce que dans le plan ordinaire de sa Providence, on ne recevra pas.

Sage & merveilleuse économie de la grace ! Ainsi l'homme aura le mérite de ses vertus, Dieu en aura la gloire. En effet, si pour recevoir la grace il ne falloit point sortir hors de nous par la priere, nous pourrions nous attribuer nos victoires, confondre ce qui est de Dieu & ce qui est de nous. Mais une grace qui ne vient point si on ne l'appelle par la priere, qu'est-elle, que peut-elle être, qu'une grace qui n'est ni de moi ni à moi ? Par conséquent qu'est-elle, que peut-elle être, qu'une grace qui au moment qu'elle m'enléve au-dessus de moi-même, m'instruit à gémir, à trembler sur moi-même.

Ainsi vous l'avez voulu, ô mon Dieu, qui connoissez la foiblesse orgueilleuse du cœur humain, vous avez voulu que l'aveu

même de notre misere devint le principe de la force & du courage dont nous avons besoin. Dans les projets d'ambition & de fortune, souvent l'audace supplée au génie; le Sage qui pense modestement demeure au-dessous de ses talens parce qu'il les ignore. Le présomptueux peut beaucoup, parce qu'il se croit capable de tout : en mille rencontres la persuasion de son mérite lui tient lieu de mérite, & il réussit, parce qu'il a la témérité d'entreprendre. Devant vous, Seigneur, la vertu eût-elle été victorieuse des épreuves les plus difficiles, des combats les plus multipliés; s'il lui arrive de se glorifier de ses triomphes, une triste expérience ne tardera pas à la détromper : de honteux égaremens lui apprendront que quand il vous plaît de retirer votre bras, le plus grand Saint n'est qu'un homme, quelquefois le plus foible des hommes. Pour l'humble de cœur qui invoque votre nom, ô mon Dieu ! il bravera les tempêtes ; les Cédres du Liban tomberont autour de lui, il ne sera point entraîné par leur chûte; dès qu'il avoue qu'il ne peut rien, de quoi n'est-il pas capable ?

Maxime décisive dans l'affaire du salut. Le premier homme l'oublia, il périt. Exposés à nous égarer après lui dans les routes de l'orgueil & de l'ingratitude, afin de nous préserver d'un écueil si funeste, il faut que la grace du Dieu médiateur porte si clairement l'empreinte d'une grace qui n'est point de nous & à nous, qu'aux autres vertus

elle ajoute néceſſairement la reconnoiſſance & l'humilité.

Or, je le répéte, point de grace en un ſens plus marquée au ſceau d'une grace étrangere à l'homme, qu'une grace que l'homme ne recevra que par la priere : pourquoi ? C'eſt que par la demande même il reconnoît ſon beſoin. Par conſéquent, dans le plan de l'Evangile, non-ſeulement la priere doit être la grace commune, la grace univerſelle, la grace ſource ordinaire des graces ; mais cette grace commune, cette grace univerſelle, doit être, ſi j'oſe le dire, la grace propre de l'Evangile.

Le Prophête l'avoit compris, lorſque pour annoncer les tréſors de miſéricorde dont le Dieu Sauveur enrichiroit la terre, il diſoit que le médiateur de la nouvelle alliance répandroit l'eſprit de grace & de prieres ſur la maiſon de David & ſur les habitans de Jéruſalem : *Spiritum gratiæ & precum.* Prophétie qui ſe vérifia dès les premiers jours de l'Egliſe naiſſante. En devenant Chrétien, on devenoit homme de priere : *Erant perſeverantes unanimiter in oratione.* Et parce que loin de regretter le temps qu'ils donnoient à la priere, les Chrétiens ne regrettoient que les momens qu'ils ne pouvoient lui donner, l'amour de la priere ne tarda pas à peupler les déſerts. Le ſilence des bois & des forêts fut troublé par les ſoupirs de la priere ; les antres profonds, les cavernes ſauvages couvrirent de leur ombre ces Anges de la terre, qui pou-

Zachar. c. 12. v. 10.

Act. Ap. c. 1. v. 14.

voient dire avec l'Apôtre, que leur eſprit & leur cœur habitoient déja dans le Ciel : *Noſtra autem converſatio in cœlis eſt.* Et parce que bientôt les déſerts les plus vaſtes ne ſuffiſoient point à contenir la foule qui s'y rendoit de toutes parts, l'amour de la priere ſut ſe faire des ſolitudes dans les villes ; il ouvrit le ſein de la terre, il y jetta les fondemens de ces ſaints aſyles, où la ferveur qui ſe plaît dans le recueillement, vit au milieu des hommes & les ignore.

Ad Phil. c. 3. v. 20.

Et parce que la grace qui appelle les uns à fuir le monde, retient les autres dans le monde, les Chrétiens du ſiécle ne furent pas moins des hommes de priere que les Chrétiens du déſert. Juſques dans les Palais des Empereurs & autour du trône, la priere fit entendre ſa voix & ſes cantiques. La Cour des Céſars eut ſes Antoines, ſes Hilarions qu'elle pouvoit oppoſer aux Solitaires de l'Egypte & de la Thébaïde. Alors donc, elle étoit vraie dans toute ſon étendue, la parole de ſaint Auguſtin, que la terre entiere n'eſt qu'un temple, qu'une maiſon d'adoration & de priere : *Omnis locus, oratorium.* Alors tout état, toute condition regardoit la priere comme une de ſes obligations les plus eſſentielles. On ſavoit que la priere eſt un moyen certain, un moyen preſque unique d'arriver à la grace ; on ſavoit que par la priere on obtient tout, que ſans la priere on ne doit rien attendre ; on ſavoit que Dieu ſe doit en quelque façon, de ne point refuſer la grace à la prie-

re, de n'accorder la grace qu'à la priere ; on le ſavoit, & pouvons-nous l'ignorer, ſi nous n'ignorons pas notre religion ?

Je reprends donc ; & raiſonnant ſur les principes que je viens d'établir, je dis, néceſſité abſolue & indiſpenſable de la priere : pourquoi ? Parce que l'eſprit de l'Evangile de Jeſus-Chriſt eſt un eſprit de priere ; la grace de l'Evangile de Jeſus-Chriſt une grace de priere. Par conſéquent, tout Chrétien, en qualité de Chrétien, eſt ou doit être un homme de priere. Son engagement au chriſtianiſme, eſt un engagement à la priere ; ſa vocation à la foi, une vocation à la priere : par conſéquent encore, négliger la priere, abandonner la priere, c'eſt, dans la pratique & la conduite, ſortir des voies de l'Evangile de Jeſus-Chriſt, ſe ſéparer du Corps myſtique de Jeſus-Chriſt, ſe retrancher ſoi-même de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, renoncer en quelque façon à être Chrétien & à le paroître.

Néceſſité de prier : pourquoi ? Parce que dans l'ordre conſtant établi pour la diſtribution des graces du Dieu Sauveur, hors la grace de la priere, qui eſt indépendante de la priere, comme étant, dit ſaint Proſper, le principe de la priere, il eſt inconteſtable que la priere eſt le moyen efficace & univerſel par lequel Jeſus-Chriſt a déterminé de nous conduire au ſalut. Par conſéquent, abandonner la priere, c'eſt, négligeant une ſeule grace, ſe priver de toutes les graces du ſalut.

Néceſſité de prier : pourquoi ? Parce que, non-ſeulement les autres graces coulent de la ſource de la priere, mais la grace de la priere eſt quelquefois l'unique grace que Dieu nous offre. Prenez garde, il eſt des momens d'épreuves deſtinées à nous inſpirer l'humilité ; il eſt des tentations ſi violentes, des habitudes devenues ſi dominantes, ſi impérieuſes ; il eſt des punitions, des ſituations d'aveuglement & d'endurciſſement, qui ne laiſſent que la force de gémir, de demander, de ſupplier. Alors la grace nous manque, & elle ne nous manque pas : nous pouvons réſiſter, & nous ne le pouvons pas : nous ne le pouvons pas, parce que la grace de combattre & de vaincre n'eſt pas au-dedans de nous : nous le pouvons, parce que nous avons la grace de la priere qui nous meneroit à la grace de la réſiſtance & du triomphe. Pécheur, dit ſaint Auguſtin, vous cherchez l'excuſe de vos péchés dans les profondeurs du myſtère de la grace. Voici ce qui ſuffit à vous condamner : *Semel accipe & intellige.* Il eſt vrai que perſonne ne vient à Jeſus-Chriſt, s'il n'eſt attiré par la grace. Or, eſt-il vrai que la grace ne vous attire pas ? Priez : vos prieres attireront la grace : *Nemo venit, niſi tractus : non traheris ? Ora ut traharis.* Profitez de la grace que vous avez, vous obtiendrez la grace que vous n'avez pas. Si une grace vous manque, c'eſt que vous manquez à une autre grace. Dieu veut donner, vous ne voulez pas demander : *Non*

traheris? Ora ut traharis. Par conséquent, négliger alors la priere, c'est nous priver de la seule grace que Dieu nous donne en ce moment, & de toutes les graces qu'il nous donneroit.

Nécessité de prier, pourquoi? parce qu'entre toutes les graces, il est une grace, la plus importante de toutes, que nous ne recevrons que par la priere; j'entends la grace de la persévérance finale. Le Concile de Trente l'a décidé, le juste même n'a aucun droit à cette grace, cependant, reprend saint Augustin, cette grace qu'aucunes vertus ne peuvent mériter, la priere peut l'obtenir. Ne cessez donc point, ajoute le saint Docteur, ne cessez point de la solliciter par la ferveur de vos prieres: *ipsam debetis quotidianis orationibus poscere.* Souvenez-vous qu'à ce titre seul il vous est permis d'espérer que vous serez associé au peuple des élus: *atque hoc faciendo confidere non vos esse à prædestinationis populo alienos.* Par conséquent, se retirer de la priere, c'est s'ôter toute espérance d'arriver à cette grace de la persévérance finale, sans laquelle nous nous rendons les autres graces inutiles & funestes.

Continuons, & ne nous lassons point d'approfondir cette instruction si importante. Nécessité de prier, nécessité, pour qui? pour tous les hommes; les graces de Jesus-Christ nous viennent par la priere. Or, tous les hommes, dit saint Paul, ont besoin de la grace de Jesus-Christ; car tous les hom-

mes ſont foibles, & dans l'homme tout eſt foible; ſes lumières, ſon eſprit, ſa raiſon, ſes projets, ſes réſolutions, ſa ſageſſe, ſes vertus, ſon cœur ſur-tout, ſon cœur, le centre, la ſource de toutes ſes foibleſſes. Par conſéquent, au-dedans & hors de nous, tout nous avertit que, s'il ſe trouve un homme à qui la priere ne ſoit point néceſſaire, ce ne peut être que l'homme qui aura ceſſé d'être homme.

Néceſſité de prier, pour qui? pour le ſaint, pour le juſte: il ne faut qu'un moment pour en faire un pécheur. La cendre, le cilice, les vertus de tant d'années n'ont pas toujours garanti les Anges du déſert. Malheur à qui oublieroit ces fameux exemples de la fragilité humaine: ſa piété faſtueuſe ſeroit bien-tôt l'écueil de ſon innocence. Tout eſt à craindre pour qui ne craint rien. Pierre compta ſur ſon courage, il négligea de prier; il méconnut, il déſavoua ſon Maître. Néceſſité donc de la priere pour le juſte. Par conſéquent, néceſſité encore plus preſſante pour le pécheur: ſi le juſte ne ſe ſoutient que par la priere, comment le pécheur ſe convertira-t-il ſans la priere? Avouons-le; c'eſt par l'oubli de la priere que commencent nos égaremens; par l'oubli de la priere que ſe conſomme notre réprobation: on ne prie pas & on tombe; on ne prie pas & on ne ſe releve point.

Néceſſité de la priere, pour qui? Pour le Chrétien, qui n'eſt chargé que de ſon

propre ſalut ; par conſéquent néceſſité encore plus preſſante pour le Lévite, le Prêtre, le Pontife, le Prophête dévoué à l'inſtruction & à la ſanctification des peuples. Le don de changer les ames n'eſt point attaché aux efforts de notre foible génie ; pour y réuſſir il faut un plus grand Maître que nous. L'homme parle peut-être à l'eſprit de l'homme ; la grace ſeule parle au cœur & le touche : or la priere attire la grace. Le véritable Apôtre eſt donc moins celui qui ſait parler de Dieu, que celui qui ſait parler à Dieu : auſſi, ſelon la penſée de ſaint Ambroiſe, eſt-ce à la priere de ſaint Etienne que l'Egliſe doit ſaint Paul. Un ſoupir, du Martyr mourant, fait ce que n'avoit pu faire tout ſon zèle : par la grace du miniſtère il n'avoit point amolli des cœurs incirconcis ; par la grace de la priere il ſoumet les peuples & les Nations ; en donnant Paul à l'Evangile, il lui donne l'Univers.

Néceſſité de la priere, pour qui ? pour l'homme le plus obſcur, le plus ſéparé des hommes. L'eſprit tentateur n'ignore point la route du déſert. A l'ombre de cette roche aride, Jérôme retrouve tout ce qu'il a fui ; le cirque, le théâtre, les délices de Rome ; & peut-être ne fut-il jamais moins ſolitaire que dans les premieres années de ſa ſolitude ? Néceſſité, donc de la priere, pour l'homme éloigné du monde ; par conſéquent, néceſſité encore plus preſſante pour l'homme du monde, à proportion de ce qu'il eſt plus engagé, plus élevé, plus puiſ-

ſant dans le monde ; parce que les occaſions ſont plus fréquentes, les tentations plus délicates, les piéges plus multipliés ; parce que les devoirs ſont plus importans, les obligations plus étendues, les chûtes plus funeſtes, les vices plus ſcandaleux ; parce que dans le tumulte des affaires, l'eſprit devient plus diſſipé, la raiſon moins attentive, le cœur plus aiſé à ſurprendre, la conſcience moins exacte & moins vigilante. Ah ! le Religieux fervent, la Vierge timide & craintive, le Lévite, le Prêtre enſeveli à l'ombre du ſanctuaire éleveront ſans ceſſe vers le Ciel la voix de leurs ſoupirs ! Ces ſaints aſyles, où ne pénétre point la contagion du ſiécle, retentiront des gémiſſemens de l'humble priere ! & le mondain, que toutes les richeſſes de la grace ſauveroient à peine du naufrage, paſſera ſes jours dans le ſommeil d'une molle & indolente ſécurité, comme s'il n'avoit rien à craindre, comme s'il n'avoit rien à demander.

Cependant, hommes faux & diſſimulés ; de ces embarras du ſiécle, de ces devoirs de l'état, & de la condition qui rendent la priere plus néceſſaire, vous vous en faites un prétexte de ne point prier.

Vous n'avez pas le temps de prier, vous Grands du monde ! êtes-vous donc plus occupés, êtes-vous moins libres qu'un David & qu'un ſaint Louis ſur le trône ? Vous Magiſtrats, vous guerriers, vous hommes publics, vous politiques, avez-vous donc plus d'occupations, plus d'embarras, plus

de devoirs à remplir qu'un Samuel, qu'un Josué, qu'un Judas Machabée, qu'un Moyse, législateur & conducteur d'Israël, qu'un Joseph & qu'un Daniel à la tête des Empires ? Vous femmes du monde êtes-vous donc plus occupées qu'une Esther ? Vous ouvriers Evangéliques, vos soins, vos travaux sont-ils plus pénibles, plus multipliés que ceux d'un Elie, d'un Jérémie, d'un Paul, d'un Xavier ? Vous Savans, êtes-vous donc plus occupés qu'un Augustin & qu'un Jérôme ? Or, ces grands hommes savoient trouver le moment de la priere, sans laisser échapper le moment qui décidoit du sort des batailles & des Empires, qui assuroit la tranquillité & la félicité publique, qui confondoit la science fastueuse du novateur & de l'impie.

Vous n'avez pas le temps de prier ; voulez-vous l'avoir ? donnez à la priere le temps que vous prodiguez au jeu, aux spectacles, à la parure, à des conversations inutiles, à des amusemens frivoles. Donnez à la priere le temps que vous livrez aux crimes & aux passions, à la satyre, à la médisance, à des intrigues d'ambition & de volupté, à des projets de haine & de vengeance. Donnez à la priere le temps que vous ne savez ni perdre ni employer. Dans la vie la plus agitée, que de momens dont on cherche, dont on ne réussit point à remplir les vuides, dont la durée pese & fatigue, qui coulent sans occupations & sans plaisir ? Ciel ! on a le temps de s'égarer, de périr, on n'a pas le temps de se sauver ! on a le temps de com-

mettre, de multiplier les péchés, on n'a pas le temps de les pleurer ! on a le temps d'augmenter ſes vices & ſes paſſions, on n'a pas le temps d'en gémir & d'en demander le remede ! on a le temps de ſe diſſiper, de ſe diſtraire, le dirai-je ? on a le temps de s'ennuyer, on n'a pas le temps de prier. Enſuite plaignez-vous de votre foibleſſe & de votre fragilité ! langage d'impoſture. Si vous ſentiez votre miſere, vous aimeriez à prier, parce que le Chrétien n'eſt foible & fragile qu'autant qu'il ne prie pas : j'ajoute, ſi vous ſentiez votre miſere, vous ſauriez prier, parce que le Chrétien ne prie mal qu'autant qu'il ne ſent pas ſa foibleſſe & ſa fragilité.

SECONDE PARTIE.

Nous prions & nous ne ſommes point exaucés, parce que nous prions mal ; c'eſt-à-dire, parce que nous prions ſans ordre & ſans regle, ſans attention & ſans recueillement, ſans ferveur & ſans deſirs, ſans courage & ſans perſévérance ; parce que nos prieres ne ſont que des prieres mondaines & profanes ; que des prieres diſſipées & pleines de diſtractions ; que des prieres tiedes & languiſſantes ; que des prieres impatientes & promptes à ſe rebuter. Voulons-nous éviter tant de défauts qui rendent nos prieres inutiles, ſouvent même funeſtes & coupables ? Deſcendons au fond de notre cœur, appliquons-nous à étudier, à con-

noître, à ſentir notre miſere. Je ſoutiens que ce ſentiment mettra dans nos prieres de l'ordre & de la regle, de l'attention & du recueillement, de la ferveur & des deſirs, du courage & de la perſévérance : notre priere deviendra une priere chrétienne & évangélique dans ſon objet ; une priere ferme & conſtante dans ſon recueillement ; une priere vive & fervente dans ſes deſirs ; une priere humble & courageuſe dans ſes épreuves.

D'abord, pourquoi les prieres évangéliques & ſurnaturelles, les prieres de ſalut & de grace ſont-elles ſi rares parmi le peuple de Jeſus-Chriſt ? Pourquoi, à la honte & à l'opprobre de la religion, les prieres mondaines & profanes, les prieres de deſirs & d'affections terreſtres ſont-elles preſque les ſeules prieres dont retentit le ſanctuaire ? Ne cherchons point ailleurs la cauſe de ce déſordre que dans notre ignorance ou notre inſenſibilité par rapport à notre véritable miſere ; ou plutôt, reconnoiſſons qu'il vient de ce qu'il eſt en nous un fonds de miſeres dont nous ne ſommes point aſſez touchés. Je m'explique : nous pouvons nous conſidérer ou dans l'ordre de la nature, ou dans l'ordre de la grace, ou comme hommes ou comme Chrétiens, ou pour le temps ou pour l'éternité. Or, qu'arrive-t-il ? Parce que nous ſommes trop hommes, nous ſommes trop peu Chrétiens ; parce que les intérêts du temps épuiſent notre ſenſibilité, l'intérêt de l'éternité tombe dans

l'indifférence & l'oubli : de-là s'agit-il des miseres de cette vie mortelle ? nous sommes prompts à les sentir, éloquens à les exagérer, timides à nous y exposer, vigilans à les éviter, impatiens à les soutenir ; de-là dans les périls de la santé, de la fortune, ces craintes, ces desirs passionnés, ces mouvemens tumultueux ; de-là, si la terre nous refuse du secours, nous le cherchons dans le Ciel, nous prions, nous ne nous lassons point de prier ; de-là, au contraire, s'agit-il du salut ? Toujours paisibles & tranquilles, il semble que nous n'ayons rien à craindre, rien à désirer. Prenez-garde & concevez ma pensée ; me préserve le Ciel de condamner la confiance qui s'adresse au Seigneur dans les calamités de la vie. Je sais que sa miséricorde s'étend à tout, & qu'il n'est pas moins le dispensateur des prospérités du temps que l'arbitre du bonheur de l'éternité. Ce que je condamne, c'est ce renversement de l'ordre par lequel des intérêts moins pressans l'emportent sur des intérêts plus essentiels ; car voici comme je raisonne : l'homme, considéré dans l'ordre de la nature, n'est qu'un foible roseau que le moindre souffle déracineroit : jetté comme au hasard dans une terre de tempêtes & d'orages, que deviendra-t-il si une main propice ne le soutient ? Mais après tout, les infortunes de l'homme, considéré dans l'ordre de la nature, ne sont que dans le temps & pour le temps : il n'en est pas ainsi de l'homme considéré dans l'ordre de

la grace. Ses chûtes & ses malheurs n'ont pour fin & pour terme que l'éternité ; par conséquent notre misere réelle & véritable, notre misere intérieure consiste dans la foiblesse de l'homme considéré en vue du salut & par rapport au salut ; par conséquent que fera une ame éclairée sur ses véritables intérêts ? Les biens de l'éternité attireront ses premiers desirs ; les périls de l'éternité produiront ses premieres craintes ; par conséquent elle mettra dans ses prieres la regle que prescrit Jesus-Christ : si elle demande les biens du temps, elle ne les demandera qu'après les biens de l'éternité, que dans la disposition de les sacrifier aux biens de l'éternité ; par conséquent encore, fidele au précepte de Jesus-Christ, elle éprouvera Jesus-Christ fidele dans ses promesses ; elle obtiendra les biens du Ciel & les biens de la terre : elle les obtiendra avec cette différence ; que les biens du Ciel, elles les obtiendra par la vivacité de ses desirs ; que les biens de la terre, elle ne les obtiendra que par la modération de ses vœux & la pureté de ses souhaits : *quærite ergo primum regnum Dei & justitiam ejus & hæc omnia adjicientur vobis.* S. Mat. c. 6. v. 33.

En effet, d'où vient que nos prieres ne nous rapportent ordinairement ni les dons de la grace, ni les dons de la fortune ? c'est que nous demandons trop ceux-ci, nous ne demandons pas assez ceux-là ; les biens de la terre on les veut d'une volonté pleine & entiere, d'une volonté ferme &

conſtante, d'une volonté déterminée à riſquer tout, à tenter tout, afin d'y parvenir; les biens du Ciel, on ne les veut qu'à demi, on les craint plus qu'on les ſouhaite. Où eſt-il le pécheur, qui, comme Auguſtin, avant ſa converſion, ne redoute point des lumieres trop vives, des réflexions trop pénétrantres, des remords trop preſſans, des terreurs trop impérieuſes; une grace trop prompte, trop rapide dans ſes effets? Où eſt-il le pécheur qui prie ſouvent, & plutôt pour obtenir, que pour ſe plaindre de n'avoir pas été exaucé? On veut les biens du Ciel, on ne les veut qu'avec des choſes qui leur ſont oppoſées; l'humilité avec les ſuccès de l'ambition; le détachement avec le faſte & l'opulence; l'innocence & la pureté de l'ame, avec la douceur des liaiſons les plus tendres; le recueillement, avec la diſſipation des intrigues & des manéges politiques; l'amour de Dieu avec toute la paix, tout le ſommeil de l'amour propre, la charité du prochain avec les amuſemens de la ſatyre & de la médiſance; la ferveur du déſert avec les proſpérités de la Cour: on veut les biens du Ciel, on ne les veut que par effort, par réflexion; on ſe commande de les vouloir plutôt qu'on ne les veut. Dans les prieres pour la terre, c'eſt donc le deſir qui s'exprime, c'eſt le cœur qui parle; dans les prieres pour le Ciel, c'eſt l'eſprit ſeul qui ſouhaite, c'eſt la raiſon ſeule qui prie. Or le cœur eſt toujours vif & empreſſé; la raiſon

son froide, séche & aride : ainsi on ne demande bien que ce que souvent on ne devroit pas demander. A peine le plus grand Saint prie avec autant de ferveur pour son salut, que l'homme profane pour sa fortune.

Or, vous flatter, mes chers Auditeurs, que Dieu vous accordera les biens de la terre que vous souhaitez avec tant d'ardeur, ou les biens du Ciel que vous souhaitez si peu ; abus, illusion ! Sur quel appui se reposeroit une espérance si téméraire ? sur l'amour, sur les miséricordes de Dieu ? quoi ! de ce Dieu que vous outragez lorsque vous venez lui demander les prospérités du monde, avec une rapidité de penchans, avec une impétuosité de desirs, & les graces de salut avec une froideur, une indifférence qui annonce que vous ne vous adressez à Dieu que pour en obtenir ce que vous aimez mieux que Dieu, & que vous ne lui demanderiez rien ou presque rien, s'il ne pouvoit donner que lui-même. Seroit-ce sur les promesses de Dieu ? Il n'a promis d'accorder que ce qui seroit demandé au nom de Jesus-Christ ; par conséquent, voulez-vous obtenir, ne demandez que ce que Jesus-Christ peut & veut demander avec vous : or Jesus-Christ demanderoit-il avec vous qu'elles soient exaucées, des cupidités qu'il vous défend d'écouter. Les desirs qui vous amenent dans le sanctuaire sont-ils des desirs de religion & de piété ? Jesus-Christ prie en vous & pour vous : sont-ils des

desirs de cupidité & de mondanité ? Vous parlez contre Jesus-Christ, comment parleroit-il pour vous ?

Que dis-je ? tremblez, reprend saint Augustin, qu'il ne parle pour vous ; ses refus seroient un bien, s'Il vous exauce vous êtes perdu. Ce ne sera point son amour, ce sera sa colere qui se joindra à vos vœux insensés : *iratus, dat amanti quod malè amat.* Cette fortune s'augmentera, & le cours de vos prospérités grossira le torrent de vos vices : ce procès se décidera au gré de vos desirs, & ce succès ne servira qu'à vous jetter dans un aveuglement plus profond sur l'injustice de vos prétentions. Vous parviendrez à cette réputation tant souhaitée, à ces honneurs tant recherchés, & le poison de l'orgueil achevera de consumer dans votre cœur jusqu'aux principes de modestie & d'humanité. Cette santé renaîtra, & son retour ramenera la fougue, rallumera le feu de la cupidité ; les routes de la gloire & du plaisir s'ouvriront devant vous, & plus vos passions seront heureuses, plus l'égarement sera long & terrible : *iratus dat amanti quod malè amat.* Doublement coupable & doublement à plaindre, vous recevrez donc ces biens de la fortune que Dieu accorde quelquefois dans sa colere, pour punir des desirs trop passionnés en les exauçant ; vous ne recevrez point ces biens de la grace, que Dieu refuse dans son indignation pour punir des desirs trop foibles en les rebutant. Deux écueils qu'évitera toute ame que guide le sentiment

éclairé de sa misere ; si elle demande les biens de la fortune, elle ne les demandera qu'autant qu'ils ne lui ôteront point les biens de la grace, qu'autant qu'ils ne seront point un obstacle aux biens de la grace : elle ne les demandera qu'avec modération, parce qu'elle en connoît le vuide ; qu'avec crainte, parce qu'elle en connoît le danger & la contagion : elle ne les demandera qu'autant que Jesus-Christ les demandera avec elle & pour elle : vive & empressée sur les intérêts de l'éternité ; tranquille & soumise sur les intérêts du temps, ses prieres, pour la terre, ne seront que des prieres de raison & de nécessité ; ses prieres, pour le Ciel, seront des prieres de desir, de volonté, d'amour ; ce qu'elle demandera d'abord à Dieu, ce sera Dieu lui-même : sa priere sera donc une priere chrétienne & évangélique dans son objet ; elle sera encore une priere ferme & constante dans son recueillement.

En effet, donnez-moi un homme appliqué à s'étudier, à se connoître tel qu'il est dans l'ordre du salut & de la grace. Grand Dieu ! dès le premier coup-d'œil qu'il jettera sur son cœur, ne s'écriera-t-il pas avec Job, que les flots de la terreur & de l'épouvante ont inondé son ame ! s'il est encore dans la fleur de l'innocence & de la justice, combien il voit pour la conserver, de devoirs à remplir, de périls à fuir, de piéges à éviter, de précautions à prendre, de tentations à surmonter, de penchans à

réprimer, de desirs à captiver, de combats à soutenir, de victoires à remporter : or le juste n'ignore pas, & plus il est juste, moins il l'ignore ; que selon la réflexion de saint Augustin, tout homme, quel qu'il soit, quel qu'il puisse être, dès-là qu'il est homme, & parce qu'il est homme, est plein de miseres & de fragilités : *quid est homo quilibet, cum sit homo.*

Il verra donc qu'il ne lui reste que de crier au Seigneur, du centre de son indigence ; & que demandera-t-il ? Ciel ! que n'aura-t-il point à demander ? il demandera que son cœur, ce cœur si aisé à entraîner, à dominer, que son cœur ne se livre ni à la séduction des sens, ni aux délires de l'imagination, ni au torrent de la coutume, ni à la persuasion de l'exemple, ni à la tyrannie du respect humain, ni à l'importunité des sollicitations & des recherches, ni au charme décevant de la fortune, ni à l'attrait enchanteur des plaisirs ; qu'il ne se livre point au monde, qu'il ne se livre point à lui-même.

Il aura à lui demander que, pour lui, la prospérité soit sans faste ; l'opulence sans mollesse ; les talens sans orgueil ; les lumieres sans entêtement ; les succès sans vanité ; les amusemens sans dissipations ; les liaisons sans péril ; les sentimens sans passion ; les complaisances sans foiblesse ; la pauvreté sans plainte & sans murmure ; l'humiliation sans dépit & sans aigreur ; l'injustice & la perfidie des hommes sans ressentiment & sans

averſion. Il aura à demander que ſa piété vraie & ſincere ne ſoit point produite par le tempéramment, dominée par l'humeur, reſtrainte par le naturel, affoiblie par l'intérêt, guidée par la vanité ; que, ferme & courageuſe, elle ne ſe laiſſe ni intimider par les railleries, ni rebuter par les contradictions, ni vaincre par les dégoûts & les ennuis ; que, ſage & éclairée, elle ne paſſe point les juſtes bornes ; que le zèle n'ôte rien à la douceur, la charité à la fermeté, l'humilité au courage, la mortification à la complaiſance, les pratiques de la religion aux devoirs de l'état.

Que ſais-je ? autant de graces à demander que l'homme porte dans ſon cœur de foibleſſe, d'amour propre, d'inconſtance ; autant de graces à demander que l'homme porte dans ſon eſprit de préjugés, d'illuſions, de caprices, d'indocilité ; autant de graces à demander, que la religion commande de devoirs & de vertus, que la religion réprouve de vices & de défauts ; autant de graces à demander que le monde préſente de périls, de piéges, d'occaſions de chûte & de perdition.

Non, Chrétiens, je n'examine point ſi la priere d'une ame juſte & fervente, lorſqu'elle voit tant d'écueils à redouter, tant de graces à implorer, peut être une priere diſtraite & diſſipée ; portons nos regards ſur un objet malheureuſement plus intéreſſant pour vous ; & diſons, ſi le juſte a tant de raiſons de gémir, de trembler ſur ſa mi-

fere, quel fera l'effroi du pécheur, lorfque du fond de l'abyme, il ne fe verra pour en fortir d'autre reffource qu'une foi affoiblie, des lumieres fombres, des réflexions paffageres, des remords fans fruits, des regrets ftériles, des réfolutions vagues, des projets inefficaces! Déja tant de fois défabufé fans être détrompé; détrompé fans être convaincu; convaincu fans être changé, croyant être changé & ne l'étant pas: fût-il pécheur devenu pénitent; fera-t-il tranquille dans le péril continuel de voir fes playes fe rouvrir, fes penchans renaître, fes habitudes fe réveiller, des impreffions fatales fe reproduire?

C'eft ici, mes chers Auditeurs, que je vous le demande: une ame qui fe voit percée de bleffures fi profondes, chargée de chaînes fi honteufes, expofée à des rifques fi affreux, environnée d'ennemis fi puiffans, obligée de marcher fur les bords de tant de précipices, dans les ténebres d'une nuit fi épaiffe, à travers tant de piéges fi certains; une ame convaincue, pénétrée, humiliée de fon néant & de fon impuiffance; une ame que les craintes les plus vives, les périls les plus preffans, les regrets les plus amers, la douleur la plus pénétrante; amenent dans le fanctuaire, pour invoquer toutes les richeffes de la grace, eft-il à craindre que fon efprit s'égare, qu'il la fuie, qu'il la quitte dans la priere?

Nous ne nous connoiffons pas, Chrétiens, nous ne voulons pas nous connoî-

tre ; nous accuſons la mobilité de notre imagination, & c'eſt du fond de nos affections intérieures, que naiſſent nos diſſipations ou notre recueillement dans la priere. Je me les rappelle ſans ceſſe, ô mon Dieu, diſoit ſaint Auguſtin, ces jours où, éclairé des premiers rayons de votre grace, je commençai à trembler ſur les périls de mon ame! mais j'étois encore plus facile à allarmer ſur les intérêts de ma fortune & de ma réputation : j'eſſayois donc de revenir à vous ; auſſi-tôt l'orage des craintes & des eſpérances mondaines m'emportoit loin de moi. Comment vous aurois-je trouvé, je ne me trouvois pas moi-même ? *Ego à me diceſſeram, nec me inveniebam, quanto minus te.* Qu'il en eſt bien autrement, continue le ſaint Docteur, d'une ame touchée, d'une ame pénétrée de ſa miſere : ce ſentiment la ramene continuellement à elle-même, & dès qu'elle rentre dans ſon cœur, elle y trouve Dieu qui l'attend ; elle ſe jette dans ſon ſein, elle lui expoſe ſes périls & ſes craintes, elle s'attendrit, elle gémit, elle pleure : *ecce es tu in corde projicientium ſe in te, & plorantium in ſinu tuo poſt ſuas vias difficiles.* Vous, ô mon Dieu, pere tendre, vous eſſuyez ſes pleurs : *& tu facilis tergens lacrymas eorum.* Ses larmes coulent avec plus d'abondance ; quelles larmes ! des larmes qui font ſes délices : *& magis plorant, & gaudent in fletibus.* Alors s'ennuie-t-on, ſe dégoûte-t-on de la priere ? L'eſprit ſuit naturellement la pente, l'impreſſion du cœur :

or, le cœur va de lui-même où l'appellent les craintes & les espérances les plus vives: S. Luc. c. 12, v. 34. *ubi enim thesaurus vester est, ibi & cor vestrum erit.* Par conséquent, si votre cœur est aux craintes & aux espérances de la terre, votre esprit ne tardera pas à vous échapper, pour s'égarer dans des projets de mondanité. Si votre cœur est aux craintes & aux espérances de la religion, votre esprit desirera habiter avec Dieu & avec lui-même. En quittant le Sanctuaire, il ne quittera pas la priere. Une ame froide, indifférente sur les intérêts de l'éternité pense au monde lorsqu'elle semble parler à Dieu : une ame vivement remuée, une ame attendrie sur les périls du salut, pense à Dieu lorsqu'elle s'entretient avec le monde ; elle n'a point besoin de la solitude extérieure pour être solitaire ; elle ne sort d'elle-même que par devoir & par réflexion ; elle y revient par penchant & par attrait : *gignit sibi mentis intentio solitudinem.*

Vous donc, mes chers Auditeurs, vous qui vous plaignez, que loin d'être des momens de paix & de silence, les momens de la peine ne sont pour vous que des momens de tumulte & d'agitation, comment votre esprit ne vous parleroit-il pas le langage de votre cœur ? comment vos idées ne suivroient-elles pas vos sentiments ? comment ne trouveriez-vous pas, aux pieds même des Autels, ce que vous y apportez ? comment y seriez-vous avec Dieu, demande saint Augustin, vous n'y êtes pas avec vous-

même ?

même ? *Nec me inveniebam, quantò minus te ?*

Oserois-je ajouter à la pensée du saint Docteur, & avancer une proposition qui servira à la développer, quoiqu'elle semble la contredire ? Je soutiens que c'est parce que vous êtes avec vous même que vous n'êtes pas avec Dieu. Car, qu'est-ce que ce vous-même avec lequel vous êtes ? Projets de l'ambition, hauteurs de l'orgueil, adulations de la vanité, dépits de la jalousie, complaisances & délicatesses de l'amour propre, caprices de l'humeur, manéges politiques, vaine & inquiete curiosité, le desir de plaire, la crainte de déplaire, l'envie de briller, de dominer, de maîtriser, le goût des liaisons frivoles, des amitiés tendres, des conversations intéressantes, des lectures amusantes, du faste, du luxe, des parures ; avouez-le, c'est-là le fond, l'intérieur, la substance, comme la vie de notre ame.

Par conséquent, qu'est-ce que rentrer en vous-même ; qu'est-ce que revenir à vous-même ? C'est vous rapprocher, pour ainsi dire, de vos penchans, de vos inclinations, de vos passions ; c'est vous mettre plus à portée d'entendre leur voix, leurs cris, leurs clameurs ; c'est présenter de plus près, à votre esprit & à votre imagination, la matiere, la source, l'occasion de la dissipation ; c'est leur ouvrir la carriere des idées, des réflexions, des rêveries profanes : ce n'est donc pas éviter la dissipation, c'est la chercher. Les affaires du monde vous trouvent attentif, parce qu'elles vous

tirent hors de vous-même ; les momens de la priere vous trouvent diſtrait, parce qu'ils vous rendent à vous-même : diſons mieux ; les affaires du monde vous trouvent attentif ; les momens de la priere vous trouvent diſtrait, parce que le monde eſt dans votre cœur, & que votre cœur eſt au monde ; parce que Dieu n'eſt point dans votre cœur, & que votre cœur n'eſt point à Dieu ; parce que tout ce qui eſt dans votre cœur vous parle du monde, & pour le monde ; parce que rien de ce qui eſt dans votre cœur ne vous parle de Dieu, & pour Dieu ; parce que ce n'eſt point l'eſprit qui entraîne ou qui fixe le cœur, c'eſt le cœur qui rappelle ou qui diſſipe l'eſprit. Si vous étiez touché, ſi vous étiez pénétré de votre miſere, votre priere ſeroit donc une priere ferme & conſtante dans ſon recueillement ; elle ſeroit une priere vive & fervente dans ſes deſirs, quelquefois d'autant plus fervente dans ſes deſirs, qu'elle ſembleroit moins ferme dans ſon recueillement.

3°. Car, je le veux, que dans le commencement de la vie ſpirituelle & intérieure, la priere ſoit encore troublée par le réveil des affections mondaines ; je ſoutiens que, dans une ame déja touchée de ſa miſere, cette difficulté qu'elle éprouve de ſe recueillir parfaitement en Dieu, ne ſervira qu'à rendre les deſirs plus vifs, les ſentimens plus tendres & plus pénétrans.

La voilà donc au pied de l'Autel, cette ame déſolée, épouvantée de ſe voir tou-

jours si éloignée de Dieu & d'elle-même ! Je l'entends s'écrier avec l'humble Publicain : *propitius esto mihi peccatori.* O mon Dieu, que suis-je, & où suis-je ? Je cherche mon cœur, afin de l'offrir aux dons de votre grace, je ne le trouve pas ; je le trouve, il me fuit ; je l'appelle, il ne vient pas ; il vient, il se retire ; je l'entraîne, il m'échappe ; je le tiens, il s'arrache ; il demeure, il ne s'occupe ni de vous, ni de moi ; je lui parle, il ne m'écoute pas ; il semble vous parler, il ne s'entend pas, ô mon Dieu, ce cœur d'autant plus infortuné, qu'il ne sent point assez sa triste situation. Que l'excès de son malheur vous touche ! Accordez-lui ce qu'il ne sait pas encore désirer & demander. Si vous ne lui donnez pas d'être délivré de sa misere, donnez-lui de s'en humilier, de la pleurer : *propitius esto mihi peccatori.*

S. Luc. c. 18. v. 13.

Ah ! pouvons-nous dire, avec saint Augustin, qu'elle prie bien une ame si touchée de prier mal, & que sa douleur est une supplication vive & tendre : *quia si hoc dolemus, jam oramus.* Car, qu'est-ce que la priere ? si ce n'est le cri, le gémissement du cœur. Plusieurs, ajoute saint Augustin, plusieurs prient beaucoup, & ils ne prient jamais, parce que ce qu'ils disent à Dieu ce n'est pas leur cœur qui le dit. Voulez-vous, continue-t-il, voulez-vous prier & obtenir ? sachez que le cœur de Dieu n'exauce que le cœur de l'homme ; sachez encore que le cœur de l'homme ne parle au

cœur de Dieu que par le ſentiment & le deſir : *deſiderium tuum , vox tua.* Votre cœur a-t-il été ſans deſirs ? quoiqu'il ait dit , il a été dans le ſilence. Votre cœur a-t-il beaucoup ſouhaité ? n'eût-il rien dit , il a beaucoup prié : *frigus caritatis , ſilentium cordis eſt ; flagrantia caritatis , clamor cordis eſt.*

Vous donc , qui aſpirez à vous former dans la ſcience de la priere, vous avez celle que Jeſus-Chriſt a appriſe à ſes Apôtres ; vous avez celles que l'Egliſe , ſon épouſe , lui adreſſe ſi ſouvent ; & ſi à la priere vocale vous voulez joindre l'oraiſon mentale ; point d'art , point d'étude , point trop de ces loix & de ces préceptes qui ſouvent aident moins qu'ils n'embarraſſent ; ſi vous connoiſſez , ſi vous ſentez votre miſere , ſi tel qu'Iſraël ſur les bords du fleuve de Babylone vous pleurez les ennuis & les opprobres de votre captivité , ſi vous ſavez déſirer & ſoupirer , vous ſavez prier. Livrez-vous ſans bornes , ſans meſures au ſentiment qui vous anime ; ne craignez que d'en arrêter le cours , que d'en ſuſpendre l'activité par trop d'inquiétude & de contention. Que tout l'homme ſe taiſe , que le cœur parle ſeul , & plaiſe au Ciel : que le ſentiment ſoit aſſez vif pour tenir le cœur même dans une eſpece de ſilence ! Magdelaine ne prie-t-elle pas par ſes larmes : la femme adultere par ſa confuſion ; Zachée par ſon empreſſement ; la veuve de Naïm par ſa douleur ? Non , le cœur ne ſupplie jamais avec tant de force , tant d'énergie

que lorſque, perdu dans la vue de ſa miſere, il ne peut que la ſentir, & qu'il ne peut l'exprimer. Ainſi plus on eſt touché de ſa miſere, plus la priere eſt vive & fervente dans ſes deſirs; enfin, plus elle eſt humble & courageuſe dans ſes épreuves.

4°. Quelques vives, quelques ferventes que ſoient nos prieres, le Ciel différera peut-être de les exaucer. Suzanne, victime de l'impoſture; Bethulie, prête à devenir la proie d'un vainqueur furieux; les Diſciples, jouets des vents & des flots, appellent le Seigneur; le Seigneur ne leur répond pas: il ſemble qu'il ne les entend pas; il ne ſort de ſon ſommeil, il ne ſe montre qu'au moment où leur perte paroît plus prochaine. Or, dans ces délais, une ame froide & indifférente s'ennuie, ſe laſſe, ſe rebute; mais la priere, qui part d'un cœur vivement touché, dit l'Ecriture, ne ſe retirera point de la préſence de Dieu, juſqu'à ce que Dieu l'ait regardé: ah! dans l'indigence & dans les diſgraces mondaines on a tant de perſévérance. Les jours, les mois, les années s'écoulent dans des prieres toujours rejettées & toujours redoublées. On preſſe, on importune; enfin, ſi on ne gagne pas le cœur, on le fatigue; par la conſtance à demander, on épuiſe la conſtance à refuſer: on n'obtient pas, on emporte, on arrache c'eſt qu'on ſouhaite; c'eſt qu'on deſire vivement. Donnez donc à la piété la même activité de deſirs, elle n'aura pas moins de courage & de perſévérance.

Que l'ame connoiſſe, qu'elle ſente ſa miſere, ſes prieres ſeront des prieres chrétiennes & évangéliques dans leur objet, des prieres fermes & conſtantes dans leur recueillement, des prieres vives & ferventes dans leurs deſirs, des prieres humbles & courageuſes dans leurs épreuves.

Reprenons maintenant, & en peu de mots, tout ce diſcours, afin d'en tirer la régle de notre conduite. L'homme n'eſt foible & fragile que parce qu'il ne prie pas; l'homme ne prie mal que parce qu'il ne ſent pas aſſez ſa foibleſſe & ſa fragilité. Toute la ſcience du ſalut ſe réduit donc, en quelque façon, à la ſcience de la priere, & la ſcience de la priere conſiſte dans le ſentiment de notre miſere. Or, l'homme ne ſentira ſa miſere qu'autant qu'il la connoîtra. Par conſéquent, néceſſité de deux ſortes de prieres pour l'homme chrétien: l'une, que j'appelle priere de l'eſprit; l'autre, que j'appelle priere du cœur. Priere de l'eſprit, par laquelle l'homme parvient à connoître & à ſentir ce qu'il eſt; priere dn cœur, par laquelle l'homme demande & obtient de devenir ce qu'il n'eſt pas. Priere de l'eſprit, qui eſt une priere de méditation, de réflexion, de retour ſur ſoi-même. Malheur à vous, mes chers Auditeurs, ſi, trompés par le préjugé vulgaire, vous l'abandonnez à la ferveur du déſert; elle eſt la voie la plus ſûre par laquelle le pécheur puiſſe parvenir à cette priere du cœur qui obtient la véritable converſion; elle eſt

comme l'unique voie par laquelle le juste parvient à cette priere du cœur qui soutient & qui perfectionne la véritable piété !

Pécheur, vous n'osez encore entreprendre de donner votre cœur à Dieu ! donnez-lui votre esprit ; venez méditer dans le silence les sublimes & terribles vérités de la religion. Considérez cette vie, torrent impétueux qui vous reporte avec tant de vîtesse dans ce gouffre de l'éternité d'où vous êtes sorti ; considérez les suites affreuses d'une mort imprévue, le réveil désespérant d'une ame qui, du sommeil des passions & de la mort, passe à la lumiere de ce grand jour après lequel il n'y aura plus d'autre jour. Entendez retentir autour de vous les foudres, les tonnerres d'un Dieu vengeur ; voyez s'ouvrir les profondeurs ténébreuses de cet abyme de malheurs qui vous attend, qui vous demande, impatient de vous recevoir, de vous engloutir & de se fermer pour toujours. Déja vous pâlissez, vous tremblez ; continuez de méditer, de réfléchir ; votre cœur agité, épouvanté, consterné voudra se dégager ; plus il trouvera de résistance, plus il connoîtra la profondeur de ses playes, les ravages de la cupidité, l'excès de sa misere ; il se plaindra, il gémira ; ses plaintes, ses gémissemens toucheront le cœur de Dieu. La connoissance excitera le sentiment, le sentiment amenera la priere, la priere attirera les graces. Donnez chaque jour quelques momens à cette priere de l'esprit, j'ose vous

promettre le changement de votre cœur.

Pour le juste, c'est dans l'oraison seule qu'il interroge son cœur, qu'il en sonde les replis, qu'il en démêle les détours, qu'il apperçoit la naissance & le progrès des penchans, les illusions de l'amour propre, les retours de la vanité, les déguisemens de la cupidité, l'imposture des fausses vertus. Otez cette attention à s'étudier, à réfléchir sur soi-même : on se livre, sans s'en appercevoir, à mille affections profanes qu'on entretient, qu'on augmente toujours, parce qu'on les ignore toujours. Tel que cet homme follement superbe, dont il est parlé dans l'Apocalyse, on est riche & dans l'abondance aux yeux de l'amour propre, qui juge par les apparences ; on n'est qu'indigence aux yeux de Dieu, qui juge par le cœur. On se croit juste, parce qu'on semble n'avoir point de vices ; on est pécheur, parce qu'on n'a point de vertus : *dicis dives sum ..... & nescis quia tu es miser & miserabilis & pauper, & cœcus & nudus.*

Cependant, tranquille, content de sa situation, on ne voit rien à demander, parce qu'on ne voit rien à réformer. On ne connoît pas sa misere, on ne prie point ; ou l'on ne sent pas sa misere, on prie mal. Ah ! la source de la vraie priere, dit le Prophête, ne tarit point pour les ames qui se connoissent ; de cette connoissance naît le sentiment ; du sentiment le desir, & le desir est la priere. Ainsi, une priere attire une autre priere ; la priere de l'esprit

mene à la priere du cœur : la priere de l'esprit instruit & éclaire, la priere du cœur supplie & invoque : la priere de l'esprit apprend ce qu'il faut demander ; la priere du cœur demande & obtient.

C'est-là, mes chers Auditeurs, ce qui a fait les Saints. Tous n'ont pas également parcouru la carriere du zèle ; tous n'ont pas embrassé la pauvreté évangélique ; tous n'ont pas donné leur vie pour Jesus-Christ ; tous eurent le goût, l'attrait de la priere. David & Esther, sous la pourpre, comme Antoine dans le désert ; l'Apôtre comme le Solitaire ; la mere de famille comme la Vierge, épouse de Jesus-Christ. L'esprit sanctificateur, répandu sur la terre pour y former des adorateurs purs & sans tâche, n'est, selon la doctrine de l'Apôtre, qu'un esprit de gémissemens & de prieres : les Anges, chargés de veiller à maintenir parmi nous l'empire du Dieu de majesté, ne nous quittent que pour lui porter nos soupirs & nos prieres. Point d'autres offrandes dignes de paroître sur l'autel de la céleste Jérusalem. Les parfums, qui brûlent en ce séjour du pur amour, ne sont que les oraisons des Saints : *ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum coram Deo.* Que dis-je le peuple qui habite cette Cité fortunée, n'est lui-même qu'un peuple de priere & d'oraison. Ce ne sont plus des prieres de soupirs & de larmes, ce sont des prieres de louange & de reconnoissance ; ce ne sont plus les plaintes & les regrets dont Israël captif

Apoc. c. 2. v. 4.

faisoit retentir la terre de son exil, ce sont les acclamations de joye, dont Israël remplissoit le Sanctuaire dans les jours de fête & de solemnité, sous l'heureux empire du pacifique Salomon : un Cantique éternel se fait entendre dans les murs de la sainte Sion. Que font les esprits bienheureux ? que feront-ils dans les siécles des siécles ? ils exalteront, ils glorifieront le Dieu vivant; & dans les enchantemens d'une si douce occupation, l'éternité leur semblera toujours être à son premier moment : *& adorabunt viventem in sæcula.* Ah ! mes chers Auditeurs, commençons ici bas, à leur exemple, ce que nous espérons continuer avec eux dans le Ciel. Adoucissons les ennuis de l'exil, par ce qui fait les délices de la patrie. Prions, ne cessons point de prier. Par la priere, nous obtiendrons tout ce que nous demanderons, tout ce que nous desirerons; par la priere, nous arriverons à cette Cité sainte & heureuse, où il ne nous restera rien à demander, rien à desirer. Ainsi soit-il.

Ib. c. 4. v. 10.





SERMON

SUR

LES SOUFFRANCES.

Pour le Jeudi de la premiere Semaine du Carême.

Opera quæ ego feci in nomine patris mei, hæc teſtimonium perhibent de me.

Les œuvres que je fais au nom de mon pere rendent témoignage pour moi. En S. Jean, c. 10. v. 25.



Ans cette terre où il étoit attendu depuis tant de ſiécles, le Dieu Sauveur n'éprouve que des contradictions, que des mépris & des outrages. Il trouve à peine quelques ſectateurs fidéles ; ſes vertus, ſes miracles, ſa gloire ne ſervent qu'à irriter la jalouſie & l'orgueil, qu'à mettre en mouvement le menſonge & l'impoſture, qu'à irriter & armer contre ſes jours les préjugés & la haine de la Synagogue. Diſciples de ce Dieu dédaigné, de ce Dieu perſécuté, nous devrions, à l'exemple des Apôtres & des Martyrs, aſpirer à marcher ſur

ſes traces, à partager ſes opprobres. Hommes profanes, lâches déſerteurs de l'Evangile, nous n'entendons point ce langage. Loin d'avoir la noble ambition d'entrer de nous-mêmes dans les ſentiers teints de ſon ſang, nous n'avons pas la fermeté de nous y ſoutenir lorſque nous y ſommes placés par la Providence.

Vaſes fragiles qui ſe briſent au feu de la tribulation, l'affliction nous rend coupables par les murmures ſéditieux qu'elle inſpire ; elle nous rend malheureux par le trouble & la douleur qui l'accompagnent. Plaintes & murmures qui attaquent la Providence de Dieu, chagrins qui déſolent le cœur de l'homme ! triſtes effets de l'adverſité, il ne tient qu'à nous de les éviter !

Non, Chrétiens, ne l'imputons point à nos diſgraces, ne l'imputons qu'à nous & à l'oubli de notre Religion, ſi la Croix de Jeſus-Chriſt, ſource de paix & de vertus, fait parmi nous un ſi grand nombre de pécheurs & de malheureux. Appliquez-vous donc, mes chers Auditeurs, & apprenez à qui vous devez avoir recours dans vos ſouffrances, pour en profiter & pour vous en conſoler. Jettez-vous entre les bras de la Religion, elle vous donnera la ſoumiſſion & la paix, le mérite de la patience & le repos du cœur. Vous y trouverez tout : ailleurs vous ne trouverez rien. La Religion ſeule peut vous inſpirer la ſoumiſſion dans les ſouffrances, en juſtifiant la Providence de Dieu ; la Religion ſeule peut vous don-

ner la paix & le repos du cœur, en vous consolant dans les souffrances. En deux mots : Nécessité de la Religion dans les souffrances pour justifier la Providence de Dieu. Nécessité de la Religion pour consoler l'homme dans les souffrances. Ce discours, mes chers Auditeurs, fût-il étranger à votre situation présente, ne mérite pas moins votre attention. L'instabilité des choses humaines vous avertit de travailler, selon le conseil du Sage, à remplir votre ame d'un fond de courage propre à la soutenir contre les révolutions encore cachées dans la nuit de l'avenir. Trop souvent entre la prospérité la plus brillante & la plus affligeante disgrace, il n'y a que l'espace d'un jour, que l'intervalle d'un moment. Esprit-Saint donnez-moi la force de développer dignement les profondeurs de votre sagesse adorable, qui nous méne au vrai bonheur par la voie des croix & des afflictions. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Un Dieu qui aime les hommes, & des hommes qui souffrent : un Pere tout-Puissant & des enfans malheureux ; voilà ce que notre raison ne conçoit point, voilà ce qui révolte, ce qui irrite contre Dieu un esprit aigri par la disgrace : voilà le grand mystère, l'abyme impénétrable, osons le dire après saint Augustin, voilà le scandale de la Providence, scandale qui fournit à tant

de libertins peu accoutumés à réfléchir, l'occaſion de leurs déclamations impies ; ſcandale dont tant de juſtes ont été troublés juſqu'à former preſque des doutes, au préjudice de leur foi ; ſcandale que n'ont point réuſſi à lever tant de ſyſtêmes enfantés par l'imagination féconde & hardie des hommes ; ſcandale donc qu'il étoit réſervé à la Religion chrétienne de lever & d'ôter ; ſcandale auſſi qu'elle anéantit ſi pleinement, que dans les plus triſtes révolutions, la Providence paroît à des yeux Chrétiens toujours aimable & bienfaiſante. La Religion juſtifie la Providence dans les ſouffrances, en nous montrant & la ſource d'où elles viennent, & l'effet auquel elles ſont deſtinées. En nous montrant premiérement quel eſt celui qui nous afflige : ſecondement, pourquoi il nous afflige.

1°. La Religion juſtifie la Providence, en nous montrant quel eſt celui qui nous afflige. Eſt-ce donc que la Religion vous dira que Dieu n'a point de part à vos ſouffrances ; que le caprice de la fortune & les paſſions des hommes injuſtes ſont les ſeules divinités qui préſident aux événemens d'ici-bas ; que la grandeur, la majeſté ſuprême ne peut s'avilir & ſe dégrader, juſqu'à s'occuper de nos joies fugitives & de nos douleurs paſſageres ; que le Dieu éternel régle les deſtinées éternelles ; qu'il abandonne au hazard les frivoles deſtinées du temps, & qu'il ſeroit peu digne de lui de troubler le ſilence auguſte, la paix profonde de ſon

immortelle félicité, pour agir, pour se mouvoir au gré de nos vains desirs.

Vous le savez, mon cher Auditeur : c'est ainsi qu'autrefois dans les écoles de quelques Philosophes célébres, c'est ainsi que la raison humaine, cette raison si bornée dans ses lumieres, & si peu retenue dans ses décisions, cette raison aussi hardie à juger de tout qu'incapable de voir tout ; c'est ainsi qu'elle justifioit la bonté aux dépens de la sagesse ; c'est ainsi que pour se conserver un Dieu qui ne fût point l'objet de ses murmures, elle ne se laissoit qu'un Dieu qu'elle ne pouvoit aimer. La Religion chrétienne prend une bien autre route. Sûre d'elle-même & de son Dieu, elle ne craint point de l'offrir à vos plaintes : elle déclare qu'il voit tout, qu'il entend tout, qu'il préside à tout, que vous ne souffrez qu'autant qu'il le veut, que parce qu'il le veut : *Bona & mala.... à Deo sunt.* Loin de s'en cacher, il semble s'en glorifier : *A Domino factum est istud*, vous dit-il lui-même. N'accusez ni la fortune ni les hommes. Les hommes ne sont que les ministres de ma volonté ; ce qu'on appelle hazard, fortune, n'est que l'arrangement impénétrable de ma Providence. Ne vous en prenez donc qu'à moi. J'ai ménagé ces revers qui ont interrompu le cours de vos prospérités ; j'ai préparé ces événemens funestes qui vous désolent ; je vous ai livré sans défense à l'ennemi qui vous opprime ; j'ai emprunté le secours d'une main étrangere pour vous faire cette plaie qui ne se

Eclef. c. 11. v. 14.

Pf. 117. v. 23.

fermera point. Je vous le dis, ne l'oubliez point, plaignez-vous maintenant, & murmurez ſi vous l'oſez.

Si je l'oſerai ? Ah ! plutôt, comment pourrois-je ne pas éclater en reproches à la vue d'un Dieu qui m'abandonne à la fureur de ceux qui me perſécutent, qui renverſent mes projets, qui détruiſent mes eſpérances ; d'un Dieu qui s'applaudit preſque d'avoir creuſé ſous mes pas le précipice où je ſuis venu périr ? Fut-il jamais un plus juſte ſujet de déſeſpoir, que de rencontrer l'ennemi qui m'écraſe dans le Dieu que j'adore ? Je ſoulageois ma douleur en me plaignant des hommes ; le comble de mon malheur eſt d'avoir à me plaindre de mon Dieu ! Vous plaindre de votre Dieu ! ah ! voilà ce que la Religion ne craint point. Vous vous permettriez peut-être de vous élever contre tout autre Dieu. Si vous entrepreniez de le faire contre le Dieu de l'Evangile, votre cœur ſe déclareroit pour lui. En effet, quel eſt-il ce Dieu qui vous traite avec tant de rigueur ? Souvenez-vous que le Dieu qui vous afflige eſt le Prince de la paix, le Roi de Sion, dont les Prophêtes ont écrit qu'il laiſſera des veſtiges de ſa miſéricorde partout où ſera la trace de ſes pas ; que doux & pacifique il viendra pour ſouffrir, ſe taire, pardonner, mourir & aimer. Souvenez-vous que le Dieu qui vous afflige eſt ce Dieu qui, facile à s'attendrir, verſa tant de larmes ſur le tombeau de Lazare, qui ne peut voir Marthe & Magdelaine en pleurs,

ſans être ému, ſans être troublé juſqu'au plus intime de l'ame; qui, touché du triſte ſilence de la veuve de Naïm, commanda à la mort de rendre à cette mere déſolée, le fils, unique objet de ſa douleur; ce Dieu qui pleura les malheurs de l'ingrate & déicide Jéruſalem; ce Dieu dont la plus juſte colere ne tient pas contre les ſoupirs amers & ſinceres du pécheur pénitent.

Souvenez-vous que le Dieu qui vous afflige eſt le Dieu qui deſcendit pour vous du Ciel ſur la terre; qui pendant les années de ſa vie mortelle, s'épuiſa, ſe conſuma dans les veilles, dans les courſes, dans les travaux d'un pénible miniſtère: enfin, pour tout dire en un mot, que c'eſt le Dieu qui a expiré pour vous ſur la Croix, & qui vous a prouvé ſa tendreſſe par le ſacrifice de ſa vie. Car tel eſt le ſpectacle étonnant que la Religion vous met devant les yeux; un Dieu qui vous frappe, & un Dieu qui vous aime; un Dieu qui vous afflige, & un Dieu qui s'afflige pour vous; un Dieu qui fait couler vos larmes, & un Dieu qui verſe ſon ſang pour vous. Quel amas de contradictions apparentes! ô ſageſſe des conſeils de Dieu! ô grandeur & majeſté toute divine de notre Religion! c'eſt cet amas de contradictions apparentes qui diſſipe le nuage. Il falloit, pour arrêter mes plaintes, me rapprocher ces deux vérités, que Dieu permet mes ſouffrances, & que le Dieu qui permet mes ſouffrances eſt un Dieu qui m'aime. Pourquoi? Parce que ſi

mon Dieu étoit ce Dieu oisif & indolent des impies, qui dédaigne de veiller sur l'ouvrage de ses mains, je lui reprocherois de ne m'avoir tiré du néant que pour me faire détester le jour qui éclaira ma naissance ; je lui reprocherois de n'avoir pensé une fois à moi, que pour m'oublier pour toujours. S'il me condamnoit à souffrir sans m'aimer, je lui reprocherois de prendre un plaisir cruel à jouir de ma douleur.

Mais, concevez-le, Chrétiens, si je ne puis douter que dans les desseins de cette Sagesse infinie qui voit ce qui n'est pas encore comme ce qui est déjà, les malheurs passagers qui m'affligent sont utiles & nécessaires à mon bonheur éternel, puis-je alors me plaindre de mon Dieu ? & de quoi dois-je m'étonner, si ce n'est de sa bonté, de son amour pour un homme ingrat ! Que fait donc la Religion ? Après m'avoir appris que Dieu est le dispensateur, le seul arbitre des destinées, que sa Providence attentive compose le tissu de notre vie, qu'elle arrange la suite des événemens ; elle me dit : *Vide, ô homo, quid sentias de Deo tuo.* Homme, que pensez-vous de votre Dieu ? que devez-vous en penser ? Vous le connoissez pour le témoin, pour l'auteur de vos peines, connoissez-le tout entier. Venez, suivez-moi, montez au Calvaire, approchez de ce Dieu mourant. Voyez ce sang qui coule sur la Montagne sainte ; déjà la terre en est innondée, déjà les feux de l'enfer sont éteints, déjà la colere du Ciel est ap-

paiſée, ſon amour n'eſt pas encore ſatisfait, cet amour qui le brûle, qui le dévore, ira chercher au fond de ſes veines deſſéchées juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang pour mieux expier, pour mieux réparer vos iniquités; afin que trempé, baigné, tout couvert du ſang du Fils, vous ne ſoyez plus aux yeux du Pere qu'un objet éternel d'amour & de tendreſſe : *Vide, ô homo, quid ſentias de Deo tuo.*

Que penſez-vous maintenant de votre Dieu ? Eſt-il encore beſoin de vous juſtifier ſa conduite ? Ce qu'il a fait pour vous n'explique-t-il point encore aſſez ce qu'il ſemble faire aujourd'hui contre vous ? Oſeriez-vous imaginer que ce Dieu qui s'immole, qui périt victime de ſon amour, eſt un Dieu ennemi de votre félicité, un Dieu qui ne vous afflige que pour ſignaler ſon pouvoir & ſon empire par le ſpectacle de votre douleur & de vos larmes. Que n'a-t-il pas ſacrifié pour vous rendre heureux dans le Ciel ? Comment donc voudroit-il, oppoſé à lui-même, vous rendre malheureux ſur la terre ? Non, mon cher Frere, non; ſi Dieu ne voyoit des avantages pour vous dans votre ſituation préſente, vous ne feriez point dans la diſgrace. Ne m'en croyez pas, ne l'en croyez pas lui-même, vous en croirez ſon ſang répandu pour vous : *Vide, ô homo, quid ſentias de Deo tuo.*

Homme aveugle & téméraire, ne vous hâtez donc point de condamner votre Dieu. Vous ignorez les biens cachés ſous les de-

hors de l'adversité ; mais il voit ce que vous ne voyez pas, il connoît ce que vous ne connoissez pas ; mais il vous dit ce qu'il disoit à saint Pierre : *Quod ego facio, tu nescis modo, scies autem postea.* Attendez en paix que ces grands mystères se développent ; suis-je obligé de vous rendre compte de mes desseins ? Mon amour ne vous les explique-t-il point assez ? n'osez-vous entrer à ma suite dans une route inconnue ? Ne vous suffit-il point de savoir que vous marchez sur mes pas ? Craignez-vous de vous égarer après moi ? doutez-vous de ma sagesse ? doutez-vous de mon amour ? N'en ai-je point fait assez pour mériter votre confiance ? Vous pensez en homme, je pense en Dieu. Je sais ce qui vous est nécessaire, vous ne le savez pas, vous le saurez un jour. Alors vous bénirez ma Providence ; ne pouvez-vous pas maintenant la respecter ? *Quod ego facio, tu nescis modo, scies autem postea.*

S. Jean. c. 13. v. 7.

Quels furent les regrets de Jacob, lorsqu'il apperçut la robe sanglante de Joseph ? La main de Dieu, s'écrioit-il, s'est donc appesantie sur moi ? Me serois-je rendu l'objet de sa colere ? Le Ciel n'a donc prolongé le cours de ma vie infortunée, que pour remplir de deuil & de gémissemens le déclin de mes jours ! O Fils si justement, si tendrement aimé, je cesserai de vivre plutôt que je ne cesserai de pleurer la cruelle disgrace qui vous enleve à mon amour ! *Descendam ad Filium meum lugens in infernum.*

Gen. c. 37. v. 35.

Pere trompé par l'amour & par la douleur, de quoi vous plaignez-vous ? Encore un moment, ce Fils, objet de tant de larmes, vous le verrez revêtu de la pourpre, donner des loix à un vaſte empire, poſſéder la faveur & partager la puiſſance d'un grand Monarque. Son malheur prétendu fait ſon bonheur & le vôtre. La Providence ne le conduit en Egypte que pour vous préparer un aſyle dans cette terre étrangere. S'il reſtoit auprès de vous, vous n'auriez que l'affreuſe conſolation de périr avec lui : *Quod ego facio, tu neſcis modo, ſcies autem poſtea.*

Moyſe eſt expoſé ſur le Nil, le cours des eaux entraîne ce dépôt précieux & le dérobe aux regards d'une mere en pleurs. C'eſt aux pieds du trône qu'il le porte ; le Ciel ſemble l'abandonner, il lui ménage ſa protection, il lui ouvre le palais du Prince qui l'a condamné à périr, il n'en ſortira que pour devenir la terreur, le maître, le vainqueur de l'Egypte, le Libérateur, le Chef, le Légiſlateur de la Nation ſainte : *Quod ego facio, tu neſcis modo, ſcies autem poſtea.*

Iſaac n'eſt mis ſur le bucher, placé ſous le glaive d'Abraham, que pour s'entendre nommer par le Seigneur le pere d'une poſtérité plus nombreuſe que les étoiles du ciel & le ſable de la mer. Le Peuple d'Iſraël n'eſt livré à la fureur d'Aman, que pour voir ſa liberté renaître, & le Temple ſortir de deſſous ſes ruines : *Quod ego facio, tu neſcis modo, ſcies autem poſtea.*

Quel fonds inépuiſable de patience & de

soumission ! Je sais que le Dieu qui m'afflige, est un Dieu d'une sagesse infinie, un Dieu d'un amour infini ; je sais qu'il m'aime, qu'il est touché de mes larmes, qu'il est mon pere bien plus que mon maître ; rempli, pénétré de la juste confiance que m'inspire son amour, je respecte, j'adore la profondeur de ses voies, je ne lui demande plus pourquoi il m'afflige, il le sait, je le saurai moi-même un jour : *Scies postea.* Que dis-je ? Je le sais ; puisque ce n'est pas seulement en me montrant celui qui m'afflige, que la Religion justifie la Providence, c'est encore en m'apprenant pourquoi il m'afflige.

2°. Avec quel étonnement le monde profane & amateur des vains plaisirs, entendit Jesus-Christ vanter l'avantage des souffrances ! Que ce langage lui étoit étranger & inconnu ! Heureux ceux qui traînent des jours obscurs & difficiles dans la poussiere & dans l'ombre ; qui livrés en proie à la douleur sans cesse renaissante ; voient chaque moment leur amener un nouveau sujet de deuil & de pleurs ! Heureux ceux qui souffrent : plus heureux ceux qui souffrent
S. Mat. c. 5. v. 4. davantage : *Beati qui lugent.* Et qu'ils sont à plaindre les hommes qui enyvrés d'une longue & constante prospérité, reposent mollement au sein de l'opulence & des hon-
S. Luc. c. 6. v. 25. neurs : *Væ vobis qui ridetis.* Dès-lors il fut facile de concevoir ce que Jesus-Christ déclara si nettement dans la suite, que les délices de la vie future ne sont pas réservées aux hommes qui s'attachent aux délices de

la vie préſente ; que ceux qui poſſédent la terre poſſéderont difficilement le Ciel ; que l'éternité doit former d'autres deſtinées, changer le ſort des hommes, & enrichir le pauvre de la dépouille du riche : *Beati qui lugent.... væ vobis qui ridetis.*

Or, reprenons. Dans les principes de notre Religion, le bonheur du Ciel eſt la récompenſe promiſe aux diſgraces de cette vie : pour être glorifié avec Jeſus-Chriſt, il faut avoir ſouffert avec Jeſus-Chriſt. Par conſéquent je ne vois dans le Dieu qui me conduit par des ſentiers de douleur & de larmes, qu'un Dieu aimable & bienfaiſant, qui m'afflige dans le temps, afin de me rendre heureux dans l'éternité. Par conſéquent, s'il eſt permis à quelqu'un de ſe plaindre de la Providence, ce n'eſt point à l'homme que le Ciel éprouve, c'eſt à l'homme que la proſpérité mondaine expoſe à perdre l'héritage céleſte. O honte ! ô opprobre de notre Religion ! ou plutôt, ô aveuglement & infidélité de notre ſiécle ! Dans ce Sanctuaire où nous adorons un Dieu qui fut, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, raſſaſié de douleurs & d'opprobres ; un Dieu qui commença les jours de ſa vie mortelle dans un antre déſert & abandonné, qui les coula dans les périls & l'indigence, qui les finit au Calvaire ; un Dieu qui ſur cet Autel nous retrace, nous renouvelle ſon immolation ſanglante dans ſon immolation myſtique ; un Dieu qui pour nous élever au Ciel ne nous offre que l'appui de ſa Croix. Les Miniſtres

de l'Evangile ſont obligés de venir travailler à appaiſer vos plaintes, vos murmures dans la diſgrace. Hélas! ils ne devroient travailler qu'à calmer les inquiétudes des heureux du ſiécle, & je ne crains point de le dire : Si vous étiez Chrétiens de cœur & de ſentimens, ce ſeroit la partie de notre miniſtère la plus difficile à remplir.

Vous l'avez donc voulu, Seigneur, que la terre d'exil n'enfante ordinairement que des orages, des tempêtes pour vos élus. Mais, oſerois-je, cendre & pouſſiere, élever ma voix, interroger votre ſageſſe, & eſſayer de pénétrer dans la profondeur de
Gen. c. 18. v. 27. vos conſeils! *Loquar ad Dominum meum, cum ſim pulvis & cinis.* Les ſouffrances ne nous ſont-elles néceſſaires, que parce qu'il vous a plû de mettre le Ciel à ce prix, & pour arriver à la patrie : n'y a-t-il que la voie dure & étroite des tribulations? Ah! mes chers Auditeurs, je ne crains point de l'avancer, puiſque j'ai pour garant de ma parole, l'amour infini d'un Dieu crucifié. Si la piété chrétienne & la félicité mondaine pouvoient facilement ſubſiſter enſemble, Jeſus-Chriſt ſe ſeroit borné à ſouffrir pour nous, ſans nous appeller à ſouffrir avec lui. Mais telle eſt notre foibleſſe, tel le charme corrupteur des ſituations de paix & de délices, qu'en peu de jours, quelquefois en peu de momens, la ferveur de pluſieurs années s'y endort, s'éteint & périt. N'attendez pas qu'afin de vous en convaincre je m'arrête à vous dépeindre cette indolence

& cet oubli profond de leur falut, où vivent les heureux du fiécle. Qui de nous ignore l'yvreffe & la féduction de la profpérité toujours fi dangereufe à l'innocence ? Par quels crimes on eft quelquefois obligé de l'acheter, & quels crimes elle a coutume de produire ! que de vertus elle a fait périr ! combien de noms fameux & refpectés dont elle a terni l'éclat par la tache de mille foibleffes honteufes ! combien de grands hommes auxquels il n'a manqué, pour avoir une gloire immortelle, que d'avoir moins de profpérité ! combien de fois ne l'a-t-on pas vû changer les mœurs des hommes en changeant leur condition ; leur ôter leur mérite en les récompenfant ; leur donner plus de défauts qu'elle ne leur prodigue de fuccès, & avilir par leurs vices ceux qu'elle illuftre par fes faveurs.

De-là, dans l'ordre politique & civil, ce que nous montre l'expérience des fiécles paffés, que les Royaumes ne font jamais plus voifins de leur chûte, que lorfqu'ils font arrivés à un certain point de grandeur & d'élévation. Bientôt le poifon contagieux de la profpérité infectera tous les membres de l'Etat ; il répandra dans toutes les conditions cet efprit de fafte & de luxe, de molleffe & d'indolence, de jaloufies & de rivalités, de difcordes & de diffentions, d'ufurpations & de prétentions, d'indépendance & d'anarchie, de licence fous le nom de liberté, de lâche intérêt qui avilit tout, qui confond tout, en mettant dans le peu-

ple toute l'audace, toute la fierté des grands; dans les grands toutes les bassesses & toutes les perfidies du peuple. Il répandra dans les tribunaux & dans les conseils l'esprit de sommeil, de nonchalance, d'amusemens frivoles & de plaisirs qui laissent si peu de momens à l'attention pour discuter les grandes affaires, à l'étude pour acquérir les grandes connoissances, à l'équité pour se guider dans les grandes & sérieuses réflexions, à la précaution pour écarter les grands périls, au génie pour enfanter les grands projets & les grandes ressources. Dans les armées il répandra l'esprit de délire & de vertige, d'orgueil & de présomption, de la fausse & folle persuasion qu'on voit, qu'on sait sans avoir appris, de confiance téméraire & de fausse sécurité, qui aménent, qui précipitent la chûte des plus florissans empires. Conquérans, que l'éclat de vos victoires ne vous éblouisse point, la ruine des mœurs, & l'oubli des bienséances avoient déjà miné les fondemens des trônes qui tombent à vos pieds. Ils penchoient, ils chanceloient, la plus légere secousse devoit les renverser; ne vous félicitez que d'avoir vu le moment, de l'avoir saisi. Non : point de fortune trop brillante qui se défende long-temps contre elle-même. Après avoir surmonté tous les obstacles qu'elle rencontre, elle succombe enfin sous le poids de la licence & des passions qu'elle enfante, & elle n'acheve de se signaler que par le bruit & le fracas de sa chûte.

De-là, dans l'ordre du falut & de la grace, ce que faint Paul remarquoit aux premiers jours du chriſtianiſme, que parmi les noms de ſes enfans, l'Egliſe comptoit peu de noms puiſſans & illuſtres : *Non multi potentes, non multi nobiles.* Eſt-ce donc que la voix des Apôtres & le bruit des miracles, ne s'étoient point fait entendre aux riches & aux grands, comme aux petits & aux pauvres ? *Nunquid non audierunt ?* Cette parole puiſſante de la prédication évangélique avoit retenti du couchant à l'aurore : *Et quidem in omnem terram exivit ſonus eorum.* Mais à voir les obſtacles que la proſpérité mondaine mettoit à la converſion des grands, on auroit dit, que la religion & les graces de Jeſus-Chriſt n'étoient que pour le peuple. Après des ſiécles écoulés, Tertullien n'oſoit aſſurer que la Cour des Céſars pût devenir chrétienne : *Si Ceſares potuiſſent eſſe chriſtiani.* Tiendroit-il à la plûpart des grands qu'on en doutât encore aujourd'hui ? & S. Paul ne rediroit-il pas : *Non multi potentes, non multi nobiles.* Pénétrez dans ces Palais qu'habitent les Dieux de la terre, dans ces maiſons de luxe & d'opulence, où la fortune ſemble avoir placé ſon Sanctuaire, que verrez-vous ? des hommes plongés dans la molleſſe, perdus dans les délices, qui trop ſouvent n'ont de Chrétien que le nom, qu'ils déshonorent par leurs ſcandales, & dont le moindre vice eſt de n'avoir aucune vertu.

I. Ad Cor. c. I. v. 26.

Ad Rom. c. 10. v. 18.

Ibid.

Que dis-je ? Pour oublier le Ciel il n'eſt

point néceſſaire de n'avoir rien à déſirer; il ſuffit de pouvoir eſpérer. Où ſont, je ne dis plus dans les conditions élevées, dans ces fortunes immenſes où tout conſpire à ſéduire, je dis dans les conditions médiocres, dans les fortunes les plus bornées, où ſont les Chrétiens intimement convaincus du néant & de la vanité des choſes humaines? Voyez-les ces hommes de tous les états, de tous les âges, qui s'empreſſent, qui s'agitent, qui ſe conſument: penſent-ils à la courte durée des biens qu'ils pourſuivent avec tant de vivacité? ſe ſouviennent-ils que l'éternité les attend? ou s'ils s'en ſouviennent, quel eſt le fruit de ce ſouvenir? des réflexions ſtériles, des craintes paſſageres, des réſolutions flottantes & incertaines d'une ame qui veut & qui ne veut pas.

Tonnez, frappez, Seigneur; faites ce que vous me demandez; prenez ce que je n'oſe ni vous donner ni vous refuſer; épargnez-moi la honte & le crime de tant de projets vertueux échoués, de tant de combats ſans victoires; enlevez-nous juſqu'à l'ombre de ces biens ſéducteurs. Le premier moment ſera triſte, nous nous plaindrons, nous les regretterons; bientôt déſabuſés, détrompés, nous ne pleurerons que la foibleſſe que nous eûmes de les pleurer: *Confundentur enim ab idolis quibus ſacrificaverunt.* Une autre fortune amenera d'autres ſentimens. Ce monde tant adoré devient l'objet de notre haine. L'adverſité le dépouille de

Iſaï. c. 1. v. 29.

ce qui nous le rendoit aimable ; elle lui ôte ce je ne ſais quoi qui enchante au premier coup-d'œil, cette fleur d'agrément qui nous cache ſa perfidie ; elle nous le montre ingrat, volage, inconſtant dans ſes amitiés, cruel & implacable dans ſes haines, dur & inſultant dans ſes mépris, frivole & faux dans ſes promeſſes. Sommes-nous dans la diſgrace, tout s'écarte & ſe retire de nous. Nous reſtons ſeuls dans les larmes, dans l'amertume & dans l'ennui ; que nous paroît alors le monde ? *Confundentur enim ab idolis quibus ſacrificaverunt.*

Ce monde que nous avons tant recherché, nous ne penſons qu'à le fuir. Le monde nous évite, nous évitons les regards du monde : ſes pompes, ſes fêtes, ſes ſpectacles où nous ne pouvons plus briller, où nous ne pouvons plus régner, ne ſerviroient qu'à nous rappeller un triſte ſouvenir de notre gloire paſſée, & à nous faire ſentir plus vivement notre condition préſente : *Confundentur enim ab idolis quibus ſacrificaverunt.*

Ces biens éternels qui n'eurent que notre indifférence, attirent tous nos deſirs. L'ame affligée entend la foi l'avertir qu'elle eſt étrangere dans le monde, que le Ciel eſt ſa patrie, que la terre n'eſt point le lieu de ſon ſéjour : & comment ſe réſoudroit-elle à regarder comme ſon héritage une terre où elle ne poſſéde rien. Un cœur affligé ſe penche de lui-même à recevoir les eſpérances d'une vie meilleure : on aime à oublier un

Dieu qui commande & qui menace ; on s'occupe avec plaisir d'un Dieu qui console & qui promet. Le temps & les affaires du temps s'effacent de l'esprit ; l'éternité emporte toute l'attention & tous les desirs ;
Ps. 54. v. 7. on gémit sur la longue durée de l'exil : *Quis mihi dabit pennas.... & volabo & requiescam.* Quand finira cette vie, tissu fatal de douleurs sans cesse renaissantes ? quand me sera-t-il donné, voyageur fatigué d'une course trop pénible, de me reposer à l'ombre de la Cité sainte, & d'habiter ce séjour de la paix & de la vertu, que ne troublent point les regrets & les larmes du malheur, que ne déshonorent point les duretés & les mépris de l'insolente prospérité ? *Volabo & requiescam.* Monde imposteur, idole vainement & sacrilégement adorée, tes félicités frivoles m'égaroient, elles m'entraînoient dans l'abyme ; je n'ai à me féliciter, je n'ai à te remercier que de tes perfidies ; elles seules m'ont été utiles, elles ont éclairé mon esprit, elles ont dégagé mon cœur, elles m'ont appris à te connoître, elles m'ont appris à rougir de ma folle estime & de mon dévouement insensé : *Confundentur enim ab idolis quibus sacrificaverunt.*

Est-ce donc que la grace de Jesus-Christ n'a point d'autres ressources que l'adversité pour préserver une ame de la contagion de la prospérité ? Je le sais, Dieu peut tout. Tout est soumis à son empire. Mais, il faut l'avouer, un homme qui sait allier de grandes vertus avec une grande fortune ; un

homme que le monde recherche, & qui n'aime pas le monde, un pareil homme est un de ces prodiges que le Ciel montre à la terre, quand il veut donner au peuple le spectacle d'une vertu héroïque. Il les montre rarement, & il ne tarde pas à les retirer; il faut des siécles pour les reproduire. La prospérité a coutume d'inspirer l'oubli de Dieu, & d'anéantir peu-à-peu la flamme de la divine charité; & dans le cours ordinaire des événemens, il n'appartient qu'à l'adversité de ranimer ce feu céleste. C'est la tempête qui remet Jonas infidéle dans sa route. C'est l'indigence qui rappelle à l'Enfant prodigue le souvenir & le desir de la maison paternelle. Ce n'est que sur les fleuves de Babylone, dans une région lointaine, dans les ennuis & les humiliations d'une dure captivité, que Juda soupire pour les fêtes & les solemnités de Sion, qu'il dédaignoit dans la terre de ses peres: *Super flumina Babylonis illic flevimus cum recordaremur Sion.* Et un Chrétien se plaindra, il murmurera dans les souffrances. Homme peu digne d'un si beau nom, regardez-vous, comme Dieu vous regarde, non comme un homme destiné à jouer ici-bas une scène promptement terminée, & qui après avoir paru quelques momens sur le théâtre du monde, meurt tout entier sans avoir rien à craindre ou à espérer au-delà du tombeau. Regardez-vous comme un homme que le cours des années qui fuyent avec tant de vîtesse, entraîne rapidement dans les pro-

Ps. 136. v. 1.

fondeurs immenses de cette éternité, qui donne la naissance, & qui imprime son caractère d'immobilité à tout ce qui mérite d'être appellé bonheur ou malheur ; alors quelques tristes qu'ayent été vos disgraces, vous conviendrez qu'elles sont encore plus avantageuses. Vous aviez tout ce qu'il faut pour plaire au monde, & par une conséquence trop bien fondée, tout ce qu'il faut pour périr dans le monde. La santé détruite, la beauté flétrie, la fortune renversée, vous condamnent à la retraite & à la solitude ; vous avez perdu tout ce qui vous aimoit & tout ce que vous aimiez ; c'est-à-dire, que Dieu vous a fermé toutes les voies de l'amour-propre & de la cupidité, pour ne vous tenir ouvertes que les voies du salut & de la piété ; c'est-à-dire, que Dieu en a usé avec vous en pere sage, qui ne se laisse point attendrir par les pleurs d'un enfant qui regrette & qui demande ce qui lui est funeste ; c'est-à-dire, qu'il a aimé en vous, non l'homme terrestre qui passe, mais l'homme immortel qui durera toujours ; c'est-à-dire, que ne voulant point vous perdre, & voyant que vous ne pouviez vous résoudre à quitter ce qui vous perd, il vous l'a enlevé malgre vous. Lâche & indigne Chrétien, vous voudriez qu'écoutant vos desirs insensés, il fût pour vous, non le Dieu du Ciel, mais le Dieu de la terre ; non le Dieu de l'éternité, mais le Dieu du temps ; non le Dieu de la vertu, mais le Dieu du plaisir ; non le Dieu

de votre ſalut, mais le Dieu de vos paſſions; non le Dieu de l'Evangile, mais un Dieu tel que les Divinités fabuleuſes, qui n'avoient rien de plus grand à donner que les biens de la terre. Si vous renoncez à votre ſalut, il n'y renonce pas; il vous aime plus, il vous aime mieux que vous ne vous aimez! Plaignez-vous, ſi vous l'oſez, de ſa trop vive tendreſſe.

Cependant, me direz-vous, depuis long-temps je ſuis dans la diſgrace, & loin d'être meilleur, je deviens plus coupable. L'adverſité n'a point détruit les vices de la proſpérité; elle en produit de nouveaux, les plaintes, les murmures, le déſeſpoir.

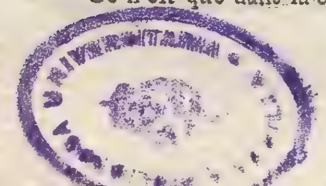
Vous n'en êtes pas meilleur, & vous avez conſervé tous les égaremens de votre premiere ſituation. Permettez-moi d'en douter. Hauteur, préſomption, fierté, molleſſe, indolence, inſenſibilité aux miſeres d'autrui; mille autres paſſions ſont connues pour naître avec la proſpérité & pour tomber avec elle; on regagne ordinairement du côté du cœur ce qu'on perd du côté de la fortune; en devenant malheureux, au moins on redevient homme. Montrez-moi celui à qui la proſpérité n'a point donné de vices, je croirai que l'adverſité ne vous a point donné de vertus.

Vous n'en êtes pas meilleur! c'eſt parce que vous entrevoyez des reſſources, parce que les circonſtances font briller à vos yeux les lueurs, les apparences d'une nouvelle révolution; parce que votre imagination

féconde en ſonges & en fantômes vous diſtrait par des projets qui nourriſſent, qui entretiennent la cupidité. Que le Seigneur frappe une ſeconde fois, qu'il renverſe l'édifice juſques dans les fondemens ! ſouvent on ne ceſſe d'aimer, de déſirer, qu'après avoir ceſſé d'eſpérer. Quand tout autre appui manque, on ſe jette du côté de la Religion ; & pour devenir meilleur, il ne vous manque que d'être malheureux.

Vous n'en êtes pas meilleur ! vous êtes donc bien coupable ? Le monde vous renonce, vous ne pouvez renoncer au monde. Tout le reſte vous fuit, vous vous obſtinez à fuir un Dieu qui vous appelle & qui vous invite. La cupidité avoit donc jetté des racines bien profondes ? l'amour du ſiécle profane avoit donc pénétré bien avant ? vous étiez donc bien épris, bien entêté de ce monde profane ? Connoiſſez la flamme adultere qui régnoit dans votre ame : hâtez-vous de l'éteindre ; c'eſt-là le véritable malheur qui demande & mérite vos larmes.

Vous n'en êtes pas meilleur ! qu'il a dû vous en coûter pour remporter une victoire ſi funeſte ſur votre raiſon, ſur votre religion, ſur votre cœur, ſur votre Dieu. Car enfin les momens d'affliction ſont les momens de la grace. A qui le Seigneur ſe communiquera-t-il, dit le Prophête, qu'aux ames qui ſont dans la tribulation ? Il ſemble attendre pour répandre ſes faveurs ſur les Juſtes, que l'adverſité les ait purifiés. Ce n'eſt que dans la captivité que ſont mon-



trées à Daniel, à Ezéchiel, les révolutions des Empires, la gloire du Dieu des armées, la domination éternelle du Messie. Ce n'est qu'au milieu des ruines de Jérusalem, entre les débris du Sanctuaire, que sont dévoilés à Isaïe, à Jérémie, les événemens réservés aux derniers âges du monde. Ce n'est que dans l'exil, dans le silence d'une isle déserte, que le Disciple Bien-aimé apprend les mystères profonds de son Apocalypse. Ce n'est que dans une route baignée de leurs sueurs & de leur sang, dans le dénuement, les veilles, les périls, les contradictions, les persécutions, les humiliations, que les Apôtres, les Martyrs, les Solitaires, les Vierges ferventes, ont trouvé l'accroissement, les transports, les délices, le feu, l'incendie du pur & saint amour. Ce n'est qu'à l'ombre de la Croix de Jesus-Christ que la fleur tendre & délicate de l'innocence échappe au souffle brûlant & contagieux du démon de la volupté. Ce n'est qu'à l'ombre de la Croix de Jesus-Christ, que les regrets & les pleurs de la pénitence ne sont point interrompus par le retour & le réveil des passions. L'adversité a fait tant de Saints ; vous dites qu'elle vous laisse pécheur, dites qu'elle augmente votre péché, qu'elle met le comble à votre péché par l'abus d'une grace qui renferme tant d'autres graces.

Vous n'en êtes pas meilleur ! Que je vous plains, reprend saint Augustin, & que vous êtes à plaindre ! je ne vous défends plus de

vous abandonner à la douleur : pleurez vos disgraces, pleurez encore plus de ce que vous ne savez pas en profiter : *Contristetur sanè quem flagella divina corrigere non possunt.* Quel terrible présage de votre réprobation! Qui vous détrompera, si votre propre expérience ne suffit pas à vous détromper? quand quitterez-vous le monde, si ce n'est lorsque le monde vous quitte? quand penserez-vous à votre salut, si ce n'est lorsqu'il ne vous reste rien à espérer sur la terre: *Contristetur sanè quem flagella divina corrigere non possunt.*

Vous n'en êtes pas meilleur! Vous n'auriez donc jamais été bon, juste, vertueux? si l'adversité vous perd, quels ravages de corruption n'auroit pas signalés la durée de la prospérité? La grace qui ne fait que de légeres impressions sur un affligé, auroit-elle remué un cœur enyvré de délices, de gloire & d'honneurs? Auriez-vous été plus attentif à la voix de l'Esprit-Saint dans le tumulte enchanteur & la séduisante agitation d'un monde empressé à vous plaire, que vous ne l'êtes dans la solitude? Vous auroit-il été plus facile d'immoler à Dieu vos amusemens trop flatteurs, que de lui sacrifier vos murmures? n'en coute-t-il pas davantage pour se défendre contre le plaisir, que contre la douleur? Eh! que sont, demande saint Ambroise, que sont les périls auxquels la disgrace vous expose, comparés aux dangers dont elle vous délivre? Pour se soutenir dans la prospérité il faut avoir

toutes les vertus ; & quelquefois appuyé par toutes les vertus, on ne se soutient pas. Au contraire l'adversité ne demande qu'une seule vertu, elle donne toutes les autres : *Tribulatio unam patientiam probat, prosperitas vero omnes virtutes.*

Vous n'en êtes pas meilleur ! Est-ce la faute de vos disgraces ? n'est-ce pas la vôtre ? S'il n'est pas plus facile de se sauver loin des plaisirs, des délices du monde, pourquoi ces malheurs que Jesus-Christ annonce aux riches & aux grands ? pourquoi semble-t-il regarder leur salut comme si difficile ? pourquoi ces conseils si souvent réitérés de renoncer à tout, de quitter tout, si l'on veut assurer les destinées de son éternité ? Pourquoi cette doctrine si constante dans la morale des Peres, qu'une grande prospérité est le plus grand malheur qu'on puisse souhaiter à l'homme Chrétien ? pourquoi les premiers Fideles dociles à la voix de leur Maître, couroient-ils en foule s'ensevelir dans le silence des bois & des forêts, dans des antres sauvages, dans des retraites inaccessibles à l'opulence, aux honneurs, aux plaisirs ? pourquoi furent-ils par choix & par amour, ce que vous gémissez d'être par nécessité ? pourquoi dans la longue suite de tant d'années, les fastes de l'Eglise se trouvent-ils si peu chargés des noms des heureux du siécle ? pourquoi cette voix d'éloges & de surprise qui retentit de contrées en contrées, lorsque nous voyons un homme qui fait en même-temps sa for-

tune & ſon ſalut ; un grand qui donne autant d'exemples de vertu qu'il reçoit d'hommages ; un Roi qui, du trône paſſant ſur l'Autel, devient l'objet de notre culte, après avoir été ſur la terre l'objet de notre ſoumiſſion & de notre reſpect ? pourquoi le monde même accorde-t-il ſi peu d'eſtime, ſi peu de confiance aux vertus du courtiſan qui parvient, ou qui aſpire à parvenir ? pourquoi la bonne-foi, la candeur, la pudeur, la modeſtie, le déſintéreſſement, la délicateſſe de conſcience, la ferveur de la piété évangélique, ſont-elles ſi inconnues, ſi étrangeres dans les Palais des grands & des riches ? pourquoi ont-elles coutume de n'habiter qu'au ſein de la médiocrité, que ſous la cabane du pauvre, ou à l'ombre du cloître ? pourquoi depuis que les dons de la charité généreuſe firent couler les richeſſes dans le Sanctuaire & juſques dans le déſert, la Tribu ſainte & l'état religieux ont-ils perdu peu-à-peu cette gravité, cette décence, cette auſtérité de mœurs, ces bienſéances reſpectables & toujours reſpectées de ſimplicité, ennemie du faſte, qui prêchoient mieux, qui prouvoient plus efficacement la Religion que la ſcience des Docteurs & l'éloquence des Prédicateurs : pourquoi l'yvreſſe de la proſpérité égare-t-elle un Salomon, le plus ſage des Rois, & le fait-elle tomber aux pieds des Dieux des Nations, au lieu que l'adverſité améne Nabuchodonoſor au culte, à l'adoration du Dieu véritable ? pourquoi Joas élevé aux

pieds des Autels & de l'Arche, vient-il se perdre dans les délices & la licence du trône, tandis que Manassés, élevé dans l'orgueil & la mollesse de la pourpre, se sanctifie par l'opprobre & l'ignominie des fers ? pourquoi sur-tout, pourquoi, mes chers Auditeurs, avons-nous vû la ferveur de la primitive Eglise expirer avec les persécutions ? quelle innocence, quelle pudeur, quelle modestie, quelle continuité d'oraison, quels gémissemens, quelles larmes de la pénitence, quel noble dédain des plaisirs & des honneurs, des ménaces & des vengeances du monde ? Je le dis hardiment, j'admire un si beau spectacle, je n'en suis point surpris. L'Eglise naissante vit l'univers conjuré, s'armer du glaive homicide, pour la faire périr dans son berceau : par-tout des feux allumés, des échaffauds dressés, des ruisseaux de sang, des cris de meurtre & de proscription : odieux, persécutés, errans, fugitifs, qu'est-ce que les premiers Chrétiens auroient aimé sur la terre ? Ces catacombes où ils s'assembloient en secret, les ombres de la nuit dans lesquelles ils étoient obligés d'ensévelir leurs saintes & augustes cérémonies, le sang de Jesus-Christ coulant sur un Autel dressé à la hâte, les cendres, les ossemens des Martyrs qu'ils arrosoient de leurs pleurs, & qui leur annonçoient leur destinée, la fureur des tyrans devenue chaque jour plus avide du sang Chrétien, tout les avertissoit de porter leur ame entre leurs mains, & de se préparer au

coup qui les immoleroit ! Quels projets auroient-ils donc formés pour les délices d'une vie prête à leur échapper ? Hélas ! à peine quelques années de paix avoient effacé les vestiges des malheurs passés ; la licence, la dépravation, la mollesse, l'ambition commencerent de s'introduire. On oublia le Ciel dès qu'il fut permis de s'établir sur la terre : le monde n'eut pas commencé de rechercher les Chrétiens, que les Chrétiens fideles furent obligés de se dérober au monde : ceux qui n'avoient point rédouté les fureurs de Rome payenne, enyvrée du sang des Martyrs, coururent chercher un asyle dans les déserts, pour mettre leur innocence à l'abri des séductions de Rome chrétienne.

Tant il est vrai que la prospérité est un écueil funeste, contre lequel se brise tôt ou tard la vertu la plus pure, la plus sûre d'elle-même ! tant il est vrai que si vous vous perdez dans les souffrances, Dieu n'en a pas moins fait tout ce qu'il fait pour vous sauver ! que sont-elles donc vos souffrances, dans les principes de la Religion, que l'amour d'un Dieu tendre, qui pour vous rendre heureux dans le Ciel, vous ôte sur la terre une félicité temporelle & passagere ? Entrez dans les desseins de sa miséricorde, apprenez de la Religion à profiter de vos disgraces, elle vous apprendra encore à vous en consoler. Après vous avoir donné le mérite de la soumission, elle vous donnera la paix, le repos du cœur.

Nécessité

Néceſſité de la Religion dans les ſouffrances pour juſtifier la Providence de Dieu. J'ajoute néceſſité de la Religion pour conſoler l'homme dans les ſouffrances. Sujet de la ſeconde partie de ce Diſcours.

SECONDE PARTIE.

SEIGNEUR! s'écrioit David, exilé, proſcrit, objet de haine & de jalouſies, environné de piéges & de périls qui me ſuivent, qui me devancent juſques dans les déſerts les plus écartés, j'ai médité votre loi ſainte, & j'ai ſenti la paix rentrer dans mon cœur : *Memor fui judiciorum tuorum, à ſæculo Domine, & conſolatus ſum.* Religion ſainte & divine, foi pure & aimable, don le plus ſignalé que le Ciel puiſſe répandre ſur la terre, régnez ſur nous! Je ne dis pas que par vous l'homme élevé audeſſus de la miſere & de la baſſeſſe de ſon origine, a droit de regarder le Ciel comme ſa patrie, l'immortalité comme ſon héritage, Dieu comme ſa récompenſe. Je ne vous dirai pas, mes chers Freres, aimez la Religion, qu'elle ſoit votre tréſor le plus précieux; tout le reſte paſſe, la Religion ſeule ne meurt point! je dis, ne ſouffrez jamais que le libertinage des impies donne atteinte à la pureté de votre croyance, elle ſera votre unique reſſource dans les jours d'affliction & de diſgraces : *Memor fui judiciorum tuorum, à ſæculo Domine, & conſolatus ſum.*

Pſ. 118. *v.* 52.

Non, je n'ai jamais compris quel vertige,

quel délire entraîne & précipite ces hommes fiers & hautains, qui s'empressent de bannir de leur esprit la foi qu'ils ont reçue de leurs peres. Ah ! dans le systême de la Religion, tout est si doux, si consolant ! pour quelques plaisirs qu'elle réprouve & quels plaisirs ! voluptés honteuses qui révoltent, qui épouvantent la pudeur, voluptés fugitives & qui disparoissent plus promptement que le songe le plus léger ; pour des plaisirs si coupables & si frivoles qu'elle enléve à notre cupidité, quelles pures & chastes délices elle offre à notre raison. Mais la foi fût-elle contraire à nos plaisirs, elle doit être chere dès qu'elle peut nous consoler dans nos peines. Les momens de pleine & entiere satisfaction sont bien rares, ce sont des momens qui passent comme l'éclair ; au lieu que les chagrins & les ennuis, le trouble & les inquiétudes, remplissent le long espace des jours & des années.

Notre vie n'est qu'un tissu de peines qui se suivent les unes les autres ; telles que des flots qui poussent des flots. L'homme naît pour les larmes : aussi en naissant ses yeux s'ouvrent aux pleurs, la nature semble lui donner un pressentiment des miseres qui l'attendent ; il se hâte de déplorer sa destinée. En effet, quelle carriere il va parcourir ! les larmes qui arrosent son berceau ne se sécheront que dans la poussiere du tombeau. Un corps foible, presque toujours occupé à prévenir ou à chasser la douleur, édifice bâti sur le sable, il ne se défeud

qu'avec peine contre le cours des années qui le minent, qui le consument, & l'on ne le soutient pour quelques jours, qu'en sacrifiant souvent les plaisirs de la vie au soin de la prolonger; une santé, fragile roseau qui se plie au moindre souffle, qui se détruit souvent par les attentions que l'on apporte à la conserver, qui n'est rien, tandis qu'on la posséde, & qu'il faut perdre pour en connoître le prix. Une ame tyrannisée par mille passions violentes qui s'en disputent l'empire, & qui divisées entre elles ne se réunissent que pour déchirer notre cœur, théâtre funeste, où se jouent tant de scenes tragiques & douloureuses. Au-dehors de nous, travaux continuels, revers imprévus, calomnies meurtieres, noires perfidies, lâches trahisons, chagrins pénétrans, dureté dans les peres, ingratitude dans les enfans, hauteur & bisarrerie dans les maîtres, infidélité dans les domestiques, inconstances dans les amis, haine & fureur persévérante dans les ennemis, caprices & jeux cruels dans la fortune. Retranchez de la vie qui paroît la plus heureuse ce qui s'en est écoulé parmi les regrets du passé, parmi les terreurs de l'avenir, dans les inquiétudes, les agitations & les chagrins du présent, à peine trouverez-vous de quoi composer un jour serein & sans nuages. Quelques-uns souffrent plus, tous souffrent beaucoup, & l'heureux entre les hommes n'est que le moins malheureux. Je sais que la multitude des enfans d'Adam semble igno-

rer la pesanteur & la dureté du joug qui punit encore dans la postérité la prévarication du pere. L'habitude les empêche de s'en appercevoir ; le tourbillon des soins, des affaires, des projets, des espérances, des amusemens les emporte, les entraîne loin d'eux-mêmes, & l'oubli du malheur leur en dérobe en partie la connoissance & le sentiment. Mais qu'un événement plus marqué nous tire de la foule, qu'il ajoute un malheur personnel aux malheurs attachés à l'humanité, où trouverons-nous quelque consolation ? ne l'attendons que de la Religion ; rien de ce qui n'est pas la Religion ne peut nous consoler ; la Religion peut nous consoler. Suivez ces deux réflexions, vous conviendrez de la nécessité de la Religion pour consoler l'homme dans les souffrances.

1°. Rien de ce qui n'est pas la Religion ne peut nous consoler : hommes foibles & trompés, vous cherchez votre consolation dans le monde : hommes fiers & superbes, vous l'attendez de votre raison. Vaines espérances. Ni le monde ni la raison n'adouciront vos peines. Vous avez recours au monde : de quelles disgraces le monde est-il donc propre à nous consoler ? & où sont-ils les malheureux qui ne le redisent pas à chaque instant comme David, persécuté &
Ps. 68. v. 21. abandonné : *Sustinui . . . . . qui consolaretur & non inveni.*

Combien de disgraces qu'il faut cacher au monde ; c'est une indigence qui aviliroit

le ſang le plus illuſtre ; c'eſt un changement ſubit dans les inclinations du maître ; c'eſt la faveur naiſſante & encore ſecrette d'un concurrent prêt à s'élever ſur vos ruines ; préſages d'une décadence prochaine, qui, venant à éclater dans le public, précipiteroient votre chûte, avertiroient vos protecteurs de vous quitter, vous ôteroient ces foibles reſtes de crédit qui, ménagés avec art, pourront détourner le malheur qui vous ménace. C'eſt un affront, un outrage, un bouleverſement de fortune qui part d'un ennemi puiſſant : il faut encore baiſer la main qui vous frappe ; il faut affecter de ne pas ſentir le coup qu'elle vous porte : vos reproches ne ſerviroient qu'à former un nouvel orage, qu'à vous rendre coupable du crime qu'un oppreſſeur injuſte, maître de votre deſtinée, n'excuſeroit point ; je veux dire le ſouvenir & le ſentiment de ſes perfidies : il ne vous les pardonnera qu'autant que vos manieres l'enhardiront à les oublier, & il ne ſe réconciliera avec vous qu'après que vous l'aurez réconcilié avec lui-même. Dans le monde, qui ne ſçait être malheureux, verra chaque jour augmenter ſes malheurs : on ſe plaint donc, on gémit tout bas. Obſervé de trop près, on n'oſe donner un libre cours à ſes larmes ; on ne goûte qu'en tremblant ce triſte plaiſir. On attend les ombres & le ſilence de la nuit pour ſe livrer ſans contrainte à ſa douleur. Bientôt le jour renaiſſant impoſe la néceſſité de déguiſer ſon trouble & ſes alarmes

ſous un front ſerein, & de compoſer ſon viſage dans la craiinte qu'il ne trahiſſe le ſecret de l'ame. Dure néceſſité ! Souvent il en coûte plus pour cacher ſon malheur, que pour le ſoutenir. Le chagrin, renfermé dans le cœur, mine, uſe, conſume peu-à-peu ; on ne ceſſe de ſouffrir qu'en ceſſant de vivre : *ſuſtinui .... qui conſolaretur & non inveni.*

Combien de diſgraces auxquelles le monde applaudit, parce qu'il eſt jaloux ? Combien de diſgraces auxquelles le monde inſulte, parce qu'il eſt hautain & ſuperbe ? Une grande fortune attire de grandes haines. La chûte des favoris fut toujours la conſolation du courtiſan dédaigné. Le monde aime à voir ſur la ſcène d'autres acteurs, de nouvelles ſituations. Votre longue proſpérité étoit importune ; on ſe laſſoit de vous adorer. L'orgueil humain cherche à ſe dédommager de la baſſeſſe avec laquelle il a rampé ſous vos caprices dans le temps de votre autorité, par la hauteur & la dureté de ſes mépris. Dans le temps de votre humiliation, il aime à ſe venger ſur votre perſonne des reſpects ſerviles qu'il rendit à votre fortune : comme on ne trouve plus de Mardochée, dont la noble audace refuſe de plier le genou & de baiſer la pouſſiere devant un favori heureux, auſſi ne trouve-t-on plus de David, dont le cœur tendre & généreux pleure, avec des larmes ſinceres, la chûte d'un ſeul ennemi : *ſuſtinui... qui conſolaretur & non inveni.*

Combien de disgraces que le monde vous impute, parce qu'il est borné dans ses vues, téméraire dans ses jugemens, faux dans ses idées, esclave dans sa façon de penser ? Vil flatteur, il applaudit à l'heureux scélérat qui vous écrase, son opulence & son crédit font son mérite, votre disgrace fait votre crime. L'homme, que le sort persécute, fut rarement innocent aux yeux du peuple : il n'est donné qu'à un petit nombre de sages de savoir réfléchir à l'avantage des malheureux & d'oser justifier ce que la fortune condamne. Joseph, victime d'un crime qu'il n'a point commis ; Suzanne, flétrie, proscrite au tribunal du peuple, parce que ses accusateurs sont les chefs d'Israël. Disons mieux : Joseph n'est malheureux que parce qu'il a refusé d'être coupable, & il paroît coupable parce qu'il est malheureux ; Suzanne ne perd sa gloire, sa réputation, que parce qu'elle n'a pû consentir à perdre sa vertu : c'est ainsi que souvent le mérite attire la disgrace ; c'est ainsi que la disgrace attire le mépris & l'humiliation : *sustinui... qui consolaretur & non inveni.*

Combien de disgraces dans lesquelles loin de vous plaindre, le monde vous interdit jusqu'à la satisfaction de vous plaindre vous-même ? Né dans l'obscurité d'une condition médiocre, vous gémissiez sur les miseres de votre état, qui vous condamne à un travail toujours pénible, souvent mal récompensé. Le monde plein d'orgueil s'irrite de vos plaintes. Telle est, répondra-t-il, votre

destinée, encore êtes vous trop heureux de pouvoir ſubvenir à vos beſoins les plus preſſans, en ſervant à notre molle délicateſſe & à nos plaiſirs. Monde injuſte, ne ſuis-je donc point malheureux, parce que je ne fus jamais heureux : *ſuſtinui ... qui conſolaretur & non inveni.*

Combien de diſgraces nous viennent de ceux même dont nous devions attendre la paix & la félicité de nos jours ? La terre encore récente abreuvée du ſang d'Abel ; Joſeph vendu par ſes freres ; Job inſulté par ſa femme ; David maudit par Semeï, trahi par ſes amis, fugitif devant ſon propre fils ; Samſon livré aux Philiſtins par Dalila : avantures tragiques, monſtres d'ingratitude qui épouvanteroient un âge moins corrompu que le nôtre : alors il n'en falloit qu'un exemple pour faire l'opprobre de tout un peuple, de tout un ſiécle : ils ſe reproduiſent ſi ſouvent parmi nous, qu'aujourd'hui c'eſt preſque moins une tache pour le cœur de s'en rendre coupable, qu'une honte, qu'une humiliation pour l'eſprit d'en paroître étonné : *ſuſtinui ... qui conſolaretur & non inveni.*

Combien de diſgraces dont la conſolation eſt plus difficile à ſoutenir que la diſgrace même ? Les freres de Joſeph s'empreſſent & s'agitent pour eſſuyer les larmes de Jacob ; ce ſont eux qui les font couler. Hommes perfides ! ils viennent vous plaindre des malheurs dont leur haine induſtrieuſe a tiſſu la trame & noué l'intrigue ; c'eſt-à-dire, qu'ils

qu'ils viennent ſe repaître de votre douleur ; s'aſſurer par eux-mêmes du ſuccès de leurs noirs complots, & ſe rendre heureux par le ſpectacle de votre infortune. Je le ſais, c'eſt ſur-tout parmi les grands que la politique enfante ces myſteres d'iniquité ; mais, vous le ſavez, de nos jours les vices des grands ſont deſcendus juſqu'au peuple, & nous rempliſſons par nos paſſions toute la diſtance qui les ſépare de nous : *ſuſtinui... qui conſolaretur & non inveni.*

Combien de diſgraces dont le monde n'oſeroit entreprendre de vous conſoler ? Mere trop tendre & trop infortunée, la mort vient de vous ravir un fils unique dans le printemps de ſes jours ! Plongée dans le deuil & dans l'ennui, vous fuyez tout ce qui peut vous retracer l'image d'un fils mourant. Si une bouche indiſcrete a oſé prononcer ſon nom, quel triſte ſouvenir a ranimé votre douleur ! quel trait mortel a percé votre ame ! vous avez cru le perdre une ſeconde fois. Le monde eſt donc obligé de vous abandonner à vos triſtes ſentimens, dans la crainte de les irriter. Il vient ſeulement vous avouer par ſon ſilence, ſon impuiſſance à vous conſoler ; & tout le ſervice qu'il peut vous rendre, c'eſt de vous aider à oublier votre malheur en paroiſſant l'ignorer : *ſuſtinui .... qui conſolaretur & non inveni.*

Combien de diſgraces qui éloignent le monde ? Amitié ſincere, parfaite union des cœurs, tendreſſe & reconnoiſſance qui ira

au-de-là du tombeau, & qui fera davantage, qui survivra à la prospérité. Noms vains & stériles ! ils ne servent plus qu'à parer nos théâtres & à faire l'agrément d'une scène fabuleuse. Sur les pas de la fortune qui se retire, tout fuit : elles vous abandonnent ces ames basses & mercénaires que l'espérance rassembloit autour de vous & qu'elle appelle ailleurs. On dit aux heureux qu'on les aime ; on n'aime que leur bonheur. Adorateur de la fortune, on attend ses ordres pour s'engager ou se dégager, pour se donner ou pour se reprendre. Dès qu'elle fuit, ils volent à sa suite, ces cœurs intéressés ; sans s'arrêter à plaindre celui qu'elle quitte, ils courent applaudir à celui qui la reçoit ; & si pour mériter son amitié il ne faut que vous désavouer & qu'achever même de vous écraser ; n'en doutez point, dans cette troupe servile il aura plus d'un imitateur, ce lâche Amalécite, qui arrache à Saül vaincu un reste de vie, & qui court porter son diadême à David. Parens foibles & craintifs, ils se hâtent d'expier, par leur fuite & par leurs insultes, le crime trop rarement pardonné d'être d'un sang qui a le malheur de déplaire ; ou s'ils parlent en votre faveur, leur adroite politique mettra, dans leurs discours, des nuances qui feront sentir au protecteur irrité que le sentiment dément le langage dicté par la bienséance, & que leur cœur consent au refus de ce qu'ils demandent. Ames pleines d'une aversion cachée, d'une jalousie secrette qui,

libre de la contrainte où la tenoit votre pouvoir, s'exhale avec d'autant plus du fureur, qu'elle a gardé un plus long ſilence. C'eſt en de pareils momens qu'on boit & qu'on épuiſe le calice d'amertume juſqu'à la lie ; & vous ſentez votre diſgrace, moins par les chagrins qu'elle vous cauſe, que par la joye qu'elle leur donne. Cœurs ingrats, votre préſence importune leur retrace des obligations qu'ils veulent méconnoître ; elle leur parle un langage, elle leur fait des leçons qu'ils n'ont ni la force de ſuivre, ni le courage d'entendre. Cœurs lâches & timides, ils ſont à vous, ils n'oſent ſe déclarer pour vous. Ils condamnent la fortune, ils craignent de l'irriter. Vous voyez peut-être autour de vous un petit nombre d'amis que les premiers momens de vos diſgraces touchent & attendriſſent, mais qui s'accoutument peu à peu à leurs progrès, qui ſe font à leur continuité ; ils ſe laſſent d'abord de vous plaindre, enſuite d'entendre vos plaintes. Après vous avoir donné une vaine ombre de pitié, quelques larmes feintes, commandées par la bienſéance ou par l'orgueil d'étaler une amitié qui ne change point au gré des événemens, peut-être par le deſir politique de plaire aux heureux, en ſe montrant fideles à ceux qui ne le ſont plus, ils ſe retirent, ou ils vous avertiſſent, par leurs manieres, de vous retirer. Vous reſtez ſeul à pleurer, & la diſgrace qui démaſque vos prétendus amis, & la téméraire confiance qui vous rendit la

téméraire confiance qui vous rendit ſa dupe de leur perfide amitié : *ſuſtinui... qui conſolaretur & non inveni.*

Combien de diſgraces que le monde ſemble plaindre & auxquelles il ne veut pas remédier ? L'iſſue funeſte d'un procès qui vous ruine ; un revers imprévu qui détruit tous vos projets, toutes vos eſpérances ; une affaire fâcheuſe qui entraîne la décadence de votre maiſon. On approuve vos plaintes, on applaudit à vos murmures, on gémit de l'injuſtice du ſort, on vous donne une tendre compaſſion ; mais on ne va point à la ſource du mal : beaucoup d'amis ; peu de protecteurs : pluſieurs perſonnes qui s'attendriſſent ſur votre fortune ; aucune qui s'empreſſe à la réparer. Tant de mains qui s'offrent à eſſuyer vos pleurs ; point de main qui s'applique à en tarir la ſource. Connoître encore un ami malheureux ; conſentir d'en être connu ; lui permettre de nous aimer & de dire que nous l'aimons ; pouſſer la générosité juſqu'à laiſſer tomber ſur lui quelques légers bienfaits, plus humilians ſouvent qu'ils ne ſont utiles : car, à l'égard des malheureux, on quitte proptement, & ſans s'en appercevoir, le ton d'ami pour prendre le ton de protecteur. N'importe, à peine notre âge eſt-il capable d'une vertu ſi pure ; pour trouver quelque choſe de plus, il faut remonter juſqu'aux ſiécles antiques, juſqu'aux temps héroïques : *ſuſtinui... qui conſolaretur & non inveni.*

N'eſt-ce pas là le monde, Chrétiens ?

Que dis-je ? & à Dieu ne plaise que le pinceau dans ma main ne puisse jamais verser sur les portraits qu'elle trace que le noir coloris de l'invective contre la dépravation du cœur humain. Sans parler de cette source de libéralités & de graces qui partent continuellement du trône & des environs du trône pour aller porter la vie & la paix dans le sein des familles désolées ; sans citer ces monumens précieux de la bienfaisance de nos maîtres, je sais qu'il existe encore parmi nous des ames grandes, nobles, élevées, supérieures à la loi des événemens, incapables de penser & d'agir d'après les caprices de la fortune ; des ames qu'une larme à essuyer ou à prévenir touche davantage que les intérêts les plus chers de l'amour propre & de la vanité. Mais aussi, ne vous y trompez pas, les ames de cette trempe sont si rares, qu'il faudroit un miracle de la providence pour vous offrir à leur protection généreuse.

Raison humaine, venez donc à notre secours, & faites que l'homme trouve au-dedans de lui ce qu'il chercheroit vainement hors de lui. Ah ! mes chers Auditeurs, la raison peut tout pour nous affliger ; elle ne peut rien pour nous consoler : c'est la raison qui pénétre dans l'avenir, pour nous désoler par des maux qui ne sont pas encore ; c'est la raison qui, dans ses tristes réflexions, rappelle le passé, pour nous affliger par des maux qui ne sont plus ; c'est la raison qui, vivement frappée d'un objet,

appliquée à l'étudier, à le creuser, à l'approfondir, envisage, assemble, réunit les causes, les circonstances, les suites du malheur présent : or, ce sont ces circonstances, ces suites, ces causes du malheur qui en augmentent le poids. Des enfans ingrats comptent nos tristes années ; leur avide impatience ne nous pardonne point de survivre à la saison de leurs plaisirs : ils voyent avec peine que le flambeau de nos jours, prêt à s'éteindre, se consume si lentement ; ils hâtent notre mort par leurs vœux parricides, par leurs outrages. Que la raison ne peut-elle se taire en ces momens douloureux ! On retrace à son souvenir ce que l'on fit pour eux ; on le rapproche de ce qu'ils font contre nous ; nous comparons notre crédule amour à leur dureté farouche, notre cœur à leur cœur ; plus d'un David trahi dit encore aujourdhui : *si ini-*
Ps. 54. v. 13. *micus meus maledixisset mihi sustinuissem utique.*

Oui, c'est la réflexion qui remue, qui attendrit & qui passionne. C'est la réflexion qui porte la douleur au plus intime de l'ame, qui lui ouvre les replis les plus secrets du cœur, qui grave dans la mémoire, & des traces, & des vestiges que le nombre des ans ne peut effacer : plus on pense, plus on souffre ; il n'y a que les chagrins de l'enfance qui fuient, qui s'évanouissent promptement, parce que cet âge bouillant & léger n'a point le triste pouvoir de les fixer par la reflexion.

Vérité si universellement reconnue, que les conseils de l'ami le plus philosophe, appliqué à consoler un ami dans la disgrace, se réduisent à lui conseiller d'écarter la réflexion. Vains & frivoles consolateurs ! ignorez-vous que dans les plaies profondes de l'ame, les efforts de l'esprit échouent contre la violence du sentiment ? Ignorez-vous que quand le cœur est vivement troublé, agité, déchiré par la douleur, il n'est pas moins impossible de le distraire que de le calmer ?

Ai-je donc oublié ces leçons de constance & de fermeté tant vantées dans la morale des anciens philosophes ? ces ressources de force & de courage que les Sages de Rome & d'Athenes entreprirent de nous montrer dans la raison humaine ? Stérile étalage d'une orgueilleuse & impuissante sagesse ! Amas de maximes fastidieuses, capables d'éblouir l'esprit, incapables de soulager le cœur ! On m'exhorte à la constance, on ne me la donne pas ; on me montre ce que je devrois être, on me laisse tel que je suis ; on me dit qu'il faut me consoler, on ne m'offre aucun motif de consolation ; on m'apprend à rougir de mes foiblesses, on ne me présente point d'appui propre à me soutenir ; c'est-à-dire, qu'au chagrin que me cause la disgrace, on ajoute le dépit, la honte de voir que j'en suis trop touché : c'est-à-dire, que les spéculations sublimes de cette prétendue philosophie n'aboutissent qu'à me rendre aussi mécontent de moi-même que de ma fortune.

2°. Non, il n'appartient qu'au Dieu de l'Evangile de nous dire : *venite ad me omnes qui laboratis & ego reficiam vos.* Venez à moi, vous tous qui êtes affligés, & je vous consolerai. En effet, pourquoi le monde & la raison nous sont-ils inutiles dans la disgrace ? pourquoi ? prenez garde, mes chers Auditeurs ; c'est qu'ils n'ont le pouvoir ni de détruire ni d'amortir en nous l'amour & les regrets de la situation passée, ni de nous rendre chers & précieux les avantages de la situation présente. Or, cette révolution, plus étonnante, plus miraculeuse que les révolutions qui changent la destinée des Rois & des Royaumes, le Dieu de l'Evangile l'opere. Comment l'opere-t-il ? Apprenez-le, & adorez la Divinité de la religion sainte à laquelle il a confié l'empire sur le cœur humain, avec une égale puissance d'ôter à la prospérité ses vices, à l'adversité ses ennuis & ses chagrins.

S. Mat. c. 11. v. 28.

Tantôt, à la faveur des vives & pures lumieres de la foi, nous élevant au-dessus des choses périssables, elle nous transporte d'avance dans les régions de l'éternité : que le temps, nous paroît alors petit & frivole ! qu'il nous semble indigne de notre amour ou de nos regrets ! En effet, voici la différence essentielle qui sépare le chrétien & le mondain. Le mondain compte le temps pour tout ; le chrétien le compte pour rien. Le mondain se regarde comme fait pour le temps ; le chrétien comme fait pour l'éternité. Or, dès que j'envisage l'é-

ternité ; dès que je me destine à l'éternité ; que je me considere comme l'homme de l'éternité, le temps & les fortunes du temps me deviennent quelque chose d'étranger.

Heureux du siécle ; que tout roule au gré de vos desirs, que le plus léger murmure ne trouble pas le sommeil de votre voluptueuse indolence ! tout ceci n'est qu'un songe ; le réveil approche : *juxta est dies . . . & adesse festinant tempora.* Cette vie s'écoule avec la vîtesse du torrent le plus rapide ; nous touchons au terme. Qu'importe que le peu d'espace qui me reste à parcourir soit couvert de fleurs ou embarrassé de ronces & d'épines ? Ma douleur & vos plaisirs auront à peine le loisir de naître. Je rougirois de pleurer des disgraces auxquelles je dois survivre tout entier & pour toujours. Que m'importe un bonheur passager, puisque je suis fait pour un bonheur éternel ! Si je sauve mon ame, j'aurai toujours été heureux ; si je la perds, j'aurai toujours été malheureux. Par rapport à l'homme chrétien, tout ce qui cessera d'être, est comme ce qui n'est pas, comme ce qui n'a jamais été : *venite & ego reficiam vos.*

Deuter. c. 32. v. 35.

Tantôt, nous dévoilant l'abyme & la profondeur des conseils éternels, il nous fait voir que nos disgraces entrent dans le plan & l'économie de notre salut : *in charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans.*

Jérém. c. 31. v. 3.

Si je vous avois moins aimé, je vous aurois plus épargné. Je n'ai semé le trouble

& l'alarme dans vos voies, que pour vous retirer des ſentiers égarés des pécheurs ; vous m'aviez oublié, & vous m'auriez enfin obligé de vous oublier. Jamais vous n'auriez quitté ce monde ſéducteur, ſi vos malheurs ne vous avoient appris ſa perfidie. Vous auriez perdu votre ame, ſi vous n'aviez perdu ces richeſſes qui nourriſſoient la cupidité, ces honneurs qui fomentoient l'orgueil : *in charitate....* Vous n'aviez pas les paſſions qui font les grands pécheurs ; vous n'auriez point eu les vertus qui font les juſtes. Les liens de la proſpérité ſont bien doux & bien imperceptibles ; on ne croit pas aimer le monde, & on l'aime ; on ne ſe laiſſe pas poſſéder par les biens de la terre, on les poſſéde avec goût & avec attache ; on ne s'y livre pas, on s'en amuſe ; on attend l'éternité ſans la ſouhaiter, on penſe à ſa patrie, on ne s'ennuie point de l'exil : plus homme que chrétien ; moins ami de la vertu qu'ennemi du vice, vous vous flattiez d'être à moi ; vous n'étiez qu'à vous-même. Béniſſez le moment qui a briſé vos chaînes. Voyez ce que vous auriez perdu en me perdant : ce que je vous ai ôté, le comparez-vous à ce que je vous donne ? *In charitate.... venite & ego reficiam vos.*

Tantôt il nous dit : tournez les yeux vers les années de votre iniquité ; conſidérez la route que vous avez parcourue ; voyez de combien de crimes elle conſerve l'empreinte & les veſtiges. Ma miſéricorde n'a point voulu en remetttre la vengeance

à cet inſtant redoutable où elle eſt obligée de ſe taire devant ma juſtice : j'ai avancé le temps de vos peines, afin d'en abréger la durée & d'en adoucir la rigueur ; lorſque je punis ici bas le péché, ce n'eſt que dans la vue d'épargner le pécheur. Je le reconnois, ô mon Dieu, je dois au maître que j'ai offenſé un tribut de pleurs qu'il faut payer tôt ou tard. Il eſt juſte que des jours mauvais & difficiles expient les jours de mes coupables délices & de ma folle ivreſſe. Vengez-vous, puniſſez-moi. Je ſouhaite que le feu jaloux ne trouve rien à conſumer ; il me tarde d'être à vous, d'être avec vous. Heureux ſi la mort, en fermant nos yeux à la lumiere, les ferme aux larmes. *Venite & ego reficiam vos.*

Tantôt il nous ouvre le ſein de la gloire ; il nous montre le torrent de délices qui inonde la Cité ſainte ; il fait retentir à l'oreille de notre cœur ces douces paroles : *Ev. S.*
encore un moment, *adhuc modicum* Encore *Jean. c.*
un moment, & j'eſſuierai vos larmes : *abſ-* *14. v. 19.* *Apoc. c.*
terget omnem lacrymam. Il raſſemble ſous nos *7. v. 17.*
yeux les habitans de la céleſte Jéruſalem ; il nous dit : voyez, conſidérez, tous ont marché dans les voies de la tribulation. Les uns s'écrient avec le ſaint homme Job :
poſuit me ſibi quaſi in ſignum. Tandis que j'ai *Job. c.*
vécu ſur la terre, j'ai été comme le but au- *16. v. 13.*
quel la douleur adreſſoit toutes ſes fleches. Les autres avec ſaint Auguſtin ; *geſtamus pectora transfixa vulneribus.* Nous ſommes percés de coups, nous avons reçu des bleſſures

profondes. Pas un de nous qui n'ait bu dans
S. Mat. la coupe amere de l'affliction : *calicem qui-*
c. 20. v. *dem meum bibetis.* Pas un qui n'ait eu ses com-
23. bats, ses persécutions à soutenir, ses sacrifices à offrir ; sacrifices souvent plus douloureux que ceux dans lesquels la victime tomboit immolée par un glaive étranger :
Ib. c. 5. *beati qui persecutionem patiuntur.* Mais où se-
v. 10. rions-nous, si nous avions été plus heureux? Pour entrer ici, il faut être marqué au sceau, il faut avoir reçu l'impression du Dieu qu'on y adore : *venite & ego reficiam vos.*

Tantôt il se présente lui-même, tel que le vit le jour qui éclaira sa mort, épuisé, anéanti, rassasié d'opprobres, noyé dans la douleur & dans son sang, expirant au Calvaire, abandonné de son Pere & de ses Disciples, chargé des anathêmes du Ciel & de la terre..... Homme ingrat & perfide, rien ne peut arrêter vos plaintes ! Plaignez-vous donc, j'y consens, mais plaignez-vous à Jesus crucifié.... En votre présence & sous vos yeux, ô mon Dieu, que pourrois-je dire & penser ? que suis-je ? que n'êtes-vous pas ? & que sont mes peines comparées aux vôtres ? Ah ! je ne pourrai que pleurer avec vous & sur vous. Vos douleurs me feront oublier les miennes ; & si je me plains, ce ne sera plus d'avoir à souffrir ; ce sera de ne savoir pas souffrir : *Venite & ego reficiam vos.*

Tantôt il répand dans notre ame une force secrette qui nous éleve au-dessus des foi-

bleſſes de la nature ; un ſentiment vif & délicieux de l'avantage des ſouffrances. Il ne m'appartient pas, Seigneur, de pénétrer les myſtères & de décrire les opérations puiſſantes de votre grace ; tout ce que je ſais, c'eſt que le Ciel & la terre paſſeront, votre parole ne paſſera point. Vous promettez de conſoler les ames affligées ; qu'elles viennent vous confier leur douleur, un ſoufle de votre eſprit écartera les ombres du chagrin le plus noir, & introduira le calme dans la mer la plus agitée : *Venite & ego reficiam vos.*

Tout ce que je ſais, c'eſt que j'ai vu des ames chrétiennes, dans les premiers momens d'une triſte révolution, étonnées, épouvantées de leur chûte, prêtes à ſuccomber ſous le poids de leur douleur ; elles ſont venues au pied de l'Autel, elles y ont épanché leur cœur. Quelles paroles de vie & de ſalut avez-vous fait entendre ? Tout s'eſt paſſé entre elles & vous. Peut-être elles l'ignorent elles-mêmes ; enfin elles ſortoient du Sanctuaire conſolées, tranquilles & ſouvent heureuſes : *Venite & ego reficiam vos.*

Tout ce que je ſais, c'eſt que votre religion ſainte a montré au monde un ſpectacle bien nouveau ; des hommes non-ſeulement paiſibles & patiens dans les diſgraces, mais avides de ſouffrances, inſatiables de croix & d'afflictions. Je vois vos premiers Diſciples, pleins du ſouvenir & de l'amour de leur Dieu crucifié, courir de climats en cli-

mats ; chercher, dans les régions lointaines, le glaive des tyrans qui semble les fuir ; voler par-tout où les appelle l'espérance d'une mort sanglante ; ne se consoler que leur vie soit échappée à mille dangers, que par le plaisir de l'exposer à d'autres périls ; suivre le cours de la persécution, afin de lui offrir, dans les villes où elle entre, la victime qu'elle a refusée de prendre dans les villes qu'elle vient de quitter. Leurs vœux sont exaucés : la nuit des cachots souterreins les sépare de la région des vivans. Ah ! je me trompe ; depuis qu'ils ont reçu les Confesseurs de Jesus-Christ, ils méritent bien un autre nom. Ce ne sont plus ces lieux d'horreur condamnés à d'éternelles ténébres, voués aux lamentations de la douleur, ou au silence du désespoir : c'est la Cité sainte ; je la reconnois au portrait que le Disciple bien-aimé en traçoit. Séjour de délices, il n'a point besoin de la lumière du soleil pour l'éclairer ! La clarté de l'agneau y répand un jour qu'aucun nuage n'obscur-
Apoc. c. 21. v. 23. cit : *non eget sole.* Les regrets, les plaintes, l'ennui, les pleurs n'en approchent point :
Ib. v. 4. *neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra.* Il ne retentit que des cantiques & des acclamations, des soupirs & des gémissemens qui expriment tour à tour les transports d'un amour impatient d'arriver au Calvaire. Enfin, la voix des fureurs homicides les appelle au supplice ; à ses premiers sons, ils courent, dit saint Ambroise, ils se précipitent, ils arrivent à l'Autel avant

le miniſtre du ſacrifice : à peine laiſſent-ils le temps au glaive de ſortir, aux bûchers de s'allumer, aux lions d'appercevoir leur proie : *læta ſucceſſu, gradu feſtina.* Leur démarche, leurs regards brillent d'une ſérénité, d'une liberté, d'une aſſurance, d'une charité ſi noble, ſi modeſte, ſi décente, que l'étonnement & la terreur ſe répandent dans la multitude accourue pour ſe repaître de leur ſang : *ſtupebant autem omnes.* Peuple avide de ces ſpectacles inhumains ! tu as trouvé tes maîtres ; autour d'eux tout tremble, tout pâlit, tout frémit. Seuls tranquilles, ils humilient tes fureurs ; ton cœur déſolé gémit de ne pouvoir qu'admirer, qu'avouer leur victoire & que ſouſcrire au triomphe du Dieu ſacrifié, dont les Diſciples ne lui demandent d'autre récompenſe de leur foi, d'autre gage de ſon amour, que celui d'être aſſocié à ſa deſtinée ; *Venite & ego reficiam vos.*

Act. Ap. c. 2. v. 12.

J'entends le grand Apôtre : du côté des talens, des ſuccès, des vertus, il ſe regarde comme le dernier des Apôtres : *minimus Apoſtolorum.*

I. Ad Cor. c. 15. v. 9.

Mais il a eſſuyé plus de contradictions, plus de périls, plus de diſgraces, plus de perſécutions : *in laboribus plurimis, in carceribus abundantius.*

II. Ad Cor. c. 11. v. 23.

Mes Freres, écrit-il aux Chrétiens de Philippes, objet de la prédilection de notre Dieu, connoiſſez votre bonheur & votre gloire ; il ne vous donne pas ſeulement de croire en lui, il vous donne de ſouffrir pour

Ad Phil. c. 1, v. 29. lui : *sed ut etiam pro illo patiamini.* Vous n'étiez que ses Disciples, il vous rend ses imitateurs. Jamais votre plus vive reconnoissance ne pourra égaler un si grand bienfait : *Venite & ego reficiam vos.* Et ne croyez pas, mes chers Auditeurs, que le régne, le triomphe de cet amour de la Croix n'ait été le partage que des beaux jours du Christianisme naissant & des vertus qu'enfantoit le sang de Jesus-Christ encore fumant sur le Calvaire ; je le vois cet amour de la croix se perpétuer, se transmettre d'âge en âge. Sainte Thérese, séparée de Jesus-Christ, se consume dans les desirs & dans les larmes. O Jérusalem ! ô Cité sainte & fortunée ! où régne le Dieu de mon cœur ? quand me sera-t-il donné d'entrer dans tes murs ? Seigneur, si vous avez résolu de prolonger la durée de mon exil, si vous voulez que j'attende en paix la mort que mes vœux implorent, que je souffre pour vous, aussi long-temps que je ne vivrai point avec vous. Votre croix me consolera, en quelque façon, de votre absence ; ou vous-même, ou votre croix, ou mourir, ou renaître continuellement à de nouvelles peines : *aut pati, aut mori.*

Montagne du Carmel, notre France vous rend l'éclat & la splendeur de vos premiers jours ! La fille de tant de Rois, portée sur les aîles du pur amour, se hâte de quitter les palais de ses peres, de s'arracher aux regards & aux larmes de son auguste famille, de s'ouvrir les portes de votre enceinte, de

de les fermer ſur elle, de ſe dévouer par des vœux irrévocables à vos loix auſteres de ſolitude, de ſilence, de renoncement, de dénuement, de mortification, d'humilité, d'obéiſſance & d'abnégation. A la Cour, elle ſoutenoit, elle rempliſſoit toute la majeſté du nom qu'elle vient de quitter. A l'ombre du déſert, elle ne ſoutiendra pas, elle ne remplira pas avec moins de nobleſſe & de dignité, les devoirs, les engagemens ſacrés du nom qu'elle vient d'adopter. La premiere Thérese revivra dans la ſeconde. Même ſublimité de vertus, mêmes tranſports de ferveur, même héroïſme du courage; mais d'un courage ſignalé par de plus grands ſacrifices. Quoi de plus auguſte que la victime qui tombe aux pieds de la croix? Elle s'y attache pour ne s'en ſéparer jamais, pour mourir à chaque inſtant conſumée par la flâme de la divine charité.

Je vois un Xavier fixer ſes regards ſur les immenſes ſolitudes de l'Inde, qu'il arroſera de ſes ſueurs & de ſon ſang.

De vaſtes mers, des écueils, des naufrages; par-tout la faim, la ſoif, la nudité: encore plus, Seigneur, encore plus! *Amplius Domine, amplius Domine.* La mort viendra l'arrêter, au milieu de ſa courſe, ſur le rivage d'une iſle déſerte. Quelle mort pour l'imitateur des Apôtres! Falloit-il me donner leur cœur & me refuſer leur deſtinée? Vous le voulez, Seigneur, j'obéis. Mon ſang n'eſt pas digne de couler pour

vous ; c'eſt l'unique regret que j'emporte dans le tombeau : *amplius Domine.*

Et où courent ces Vierges chrétiennes, ces Solitaiſes ? quel tranſport les anime ? pourquoi ces jeûnes rigoureux, ces veilles continuées ? pourquoi le ſilence ? pourquoi la cendre & le cilice ? Nous adorons un Dieu crucifié ; nous courons nous attacher
Ad Gal. c. 2. v. 19. avec lui à la croix : *Chriſto confixus ſum cruci.* Depuis qu'un Dieu a expiré ſur la croix, il n'y a plus d'autre félicité, pour qui ſait la goûter, que de vivre & de mourir ſur la croix : *Chriſto confixus ſum cruci.*

Douterons-nous, Chrétiens, qu'une religion, qui inſpire l'amour des ſouffrances, ait le pouvoir de nous donner la paix & le repos du cœur dans les ſouffrances ? Notre Dieu n'eſt-il donc pas le Dieu des Apôtres & des Martyrs ; le Dieu des Xavier & des Théreſes ? Vous tous qui êtes affligés, il vous appelle, il vous invite : jettez-vous entre ſes bras, il ne trompera point votre confiance ; il vous recevra, il entendra vos ſoupirs, il ſéchera vos larmes, il vous ſoutiendra, il vous conſolera : *Venite & ego reficiam vos.*

Religion ſainte, que vous prouvez bien la divinité de votre origine ! Admiſe au conſeil du Très-Haut, vous nous révélez ce que vous n'avez pu apprendre que du Fils unique qui habite au ſein de ſon Pere ; cet accord merveilleux de la ſageſſe & de la miſéricorde, qui juſtifie le Seigneur & qui conſole l'homme dans les diſgraces. Les

Philoſophes de notre ſiécle ont prétendu arriver au même but ; ils ont dit tout ce que l'homme peut dire. Ici c'eſt un Dieu décidé eſſentiellement par ſa majeſté infinie, à ignorer & à dédaigner ce qui ſe paſſe, ſur cet infiniment petit, que nous appellons la terre ; & tellement au-deſſus de l'homme, que nous ne pouvons élever nos regards juſqu'à lui ; qu'il ne peut abaiſſer ſes regards juſqu'à nous. Ainſi, on nie la Providence pour la juſtifier. Là, c'eſt un Dieu, principe duquel émanent néceſſairement tous les êtres & toutes les manières d'êtres, qui entrent dans l'ordre & dans la chaîne des poſſibles ; un Dieu donc, qui produit tout & qui ne préſide à rien ; par qui tout ſe fait, & qui ne fait rien : fantôme de divinité ! nom auguſte employé à cacher, à maſquer ce monſtre odieux de la fatalité & de l'aveugle deſtin ! Dieu que l'athée, le libertin, l'impie n'a aucun intérêt de méconnoître, puiſqu'il n'auroit aucune obligation de l'aimer ou de le craindre ; Dieu, il eſt vrai, que je ne puis accuſer de mes diſgraces, puiſqu'il ne peut rien. Ainſi, on ne juſtifie Dieu, qu'en l'anéantiſſant, & en ſubſtituant le nom à la réalité.

Le ſyſtême, enfanté par un des plus puiſſans génie de la philoſophie moderne, m'offre une idée plus conforme aux attributs de la Divinité ; il me préſente un Dieu, mais un Dieu que la force prétendue d'une raiſon impérieuſe oblige & néceſſite à un or-

dre déterminé, & qui, dans le plan de la création, préfére, malgré lui, l'enſemble le plus parfait, ſans être retenu, par le détail des proſpérités & des adverſités, des iniquités & des vertus humaines.

J'adorerai, ſi l'on veut, ce Dieu maître, ce Dieu des ſages. Loin même de me plaindre de ce qu'il me laiſſe malheureux, je ſerai tenté de le plaindre de ce qu'il ne peut me rendre heureux. Mais ſerai-je moins malheureux, parce mes malheurs perſonnels ſont liés ſi étroitement avec la perfection du tout, que je ne puis les éviter, & que Dieu ne peut me les épargner?

Oui, quand on veut trouver la lumière, il faut revenir à la religion; elle nous montre un Dieu libre diſpenſateur des événemens. J'adore, je plie, je cede; un Dieu pere tendre, qui a ſigné & ſcellé de ſon ſang l'alliance d'adoption, qui me met au nombre de ſes enfans: je reſpire, je me raſſure, j'eſpere; un Dieu dont la ſageſſe, miſe en mouvement par l'amour, ne m'enleve les biens paſſagers, ſource d'iniquité dans le temps & de regrets inconſolables dans l'éternité, que pour me rendre vertueux ſur la terre, & heureux dans le Ciel: je loue, je bénis; la reconnoiſſance devient l'unique ſentiment, du moins le ſentiment dominant de mon ame.

O France! ô ma patrie! ô trône auguſte de nos Rois! ô Pontifes prépoſés à la garde du Sanctuaire! ô Magiſtrats chargés de veiller ſur les mœurs publiques, que vos

yeux demeurent toujours ouverts pour appercevoir que vos mains ſoient toujours promptes à arrêter la licence des opinions téméraires, & l'audacieuſe préſomption de tant de génies indociles. Animez, récompenſez leurs talens, quand ils ne ſortent point de la région des ſciences, de la littérature & des arts. Ils ſont ennemis de leur propre gloire, quand ils franchiſſent les bornes poſées par la foi, quand ils entrent dans une carrière ſemée d'écueils & de précipices ! l'Aſtronome, le Géometre, le Poëte, l'Orateur, l'Hiſtorien, le Philoſophe étoit un oracle révéré, le Théologien prétendu eſt à peine un homme. De fauſſes lueurs l'éblouiſſent ; il s'égare, il ſe perd ; & plus il s'élance vers les objets qu'il ne peut ſaiſir, plus ſa chûte eſt profonde. La foi, la raiſon, la probité, la pudeur, l'honnêteté gémiſſent ; les paſſions ſeules applaudiſſent, & leurs éloges nous avertiſſent des périls qui menacent la Religion. Sa ruine ſeroit la vôtre : que ne perdriez-vous point en la perdant ? quels ſervices ne rend-elle pas au monde, & quels ſervices lui rendent les ſpéculations de nos Philoſophes en matière de dogme & de morale ? Leur doctrine ôte toute eſpérance de la vertu ; elle n'en donne aucune à la diſgrace : au lieu que la Religion n'inquiete & n'intimide que le vice ; elle n'inſpire du courage & de la fermeté, que contre les paſſions & la douleur. Leur doctrine produit le ſommeil & le repos de la conſcience

dans le crime ; la religion produit le silence & le calme du cœur dans l'infortune. Leur doctrine (la vérité me défend de le taire, la charité ne le prononce que par ses soupirs & ses pleurs) leur doctrine ne fait que la paix des coupables ; la religion fait la paix des justes & des affligés. En un mot, les malheurs inondent la terre, & la religion seule a le pouvoir de consoler les malheureux : jugez combien elle est utile & nécessaire ; jugez combien nous devons l'aimer & la chérir ! *Venite & ego reficiam vos.*

Pour vous, grands du monde, riches du monde, que vous dirai-je en finissant ce discours ? Je n'ai pu montrer aux ames affligées les avantages de leur état, sans vous montrer les périls de votre situation. Cette religion sainte de Jesus-Christ, qui ne leur parle qu'un langage de paix, combien ne doit-elle pas vous donner d'alarmes ? Aurois-je osé, prévaricateur du ministère, affoiblir ses oracles sacrés, parce qu'ils doivent troubler votre funeste sécurité ? Ah ! plutôt quelles actions de graces ne rendrois-je pas au Seigneur, s'il a daigné se servir de ma voix pour vous remplir de craintes & d'inquiétudes salutaires ? Le Ciel vous est-il donc fermé ? non : mais que la route qui peut vous y conduire est peu connue des heureux du siécle ! qu'elle est ignorée cette modestie qui ne se prête aux honneurs que par bienséance & par nécessité ; cette solitude intérieure, si nécessaire, pour rap-

peller ſouvent à Dieu une ame ſi expoſée à l'oublier !

Dans le tumulte & l'agitation du monde, pénitence & mortification, pour conſerver ou réparer l'innocence par la fuite & le retranchement des vains plaiſirs ; amour de la Religion, pour la défendre par votre autorité, pour l'honorer par vos mœurs, pour la commander & la perſuader par vos exemples ; tendre compaſſion prompte à exaucer les vœux, vigilante à eſſuyer les pleurs, empreſſée à prévenir les deſirs du pauvre. N'épargner, ne retrancher qu'au faſte, au luxe, à la molleſſe ; ne prodiguer qu'à la charité ; ne donner au monde que des dehors conſeillés par la foi & par la raiſon ; ne donner votre cœur qu'à Dieu : telles ſont les voies du ſalut que la Providence vous ménage ; le bonheur du Ciel n'eſt que pour le pauvre qui ſouffre, ou pour le riche qui conſole. L'un porte la croix de Jeſus-Chriſt avec ſoumiſſion & reconnoiſſance ; l'autre l'adore, il la reſpecte, il l'aime, il la déſire, il ſait la faire naître dans le centre de l'opulence & des délices. Puiſſe cet amour de la croix adoucir toutes les diſgraces, ſanctifier toutes les proſpérités. Que Jeſus crucifié régne par tous, afin que tous régnent avec Jeſus-Chriſt glorifié. Ainſi ſoit-il.



SERMON

SUR LA NÉCESSITÉ DE SERVIR DIEU DÈS LA JEUNESSE.

Pour le Vendredi de la premiere Semaine du Carême.

Quis ex vobis arguet me de peccato.

Qui de vous pourra me convaincre d'aucun péché. Ev. S. Jean, c. 8. v. 46.



Es Pharisiens osoient se vanter d'être les enfans d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, les héritiers des Patriarches & des Prophêtes, tandis qu'ils disputoient au Sauveur d'être le Fils unique du Pere céleste. Hommes audacieux & téméraires, leur répond Jesus-Christ, pourquoi vous parer à mes yeux d'un titre faux? Si vous êtes la postérité d'un pere saint & juste, retracez-

retracez-moi fes vertus : *Si filii Abrahæ eftis, opera Abrahæ facite.* En vain le plus pur de fon fang coule dans vos veines, fi vous le déshonorez par vos vices ; lui-même il défavouera une race perverfe qui efface la gloire de fa foi par l'opprobre de fon infidélité. Je ne reconnois plus en vous les fils d'Abraham ; la corruption de vos mœurs vous a donné un autre pere ; c'eft le démon dont vous imitez la rage & la fureur : *Vos ex patre diabolo eftis & defideria patris veftri vultis facere.*

Ev. S. Jean. c. 8. v. 39.

Ib. v. 44.

Pour moi je laiffe à mes actions d'annoncer & de juftifier la nobleffe de mon origine ; vous refufez de croire à ma parole, interrogez ma conduite : *Operibus credite.* Que vos regards malins & jaloux confidérent la route que j'ai parcourue ; voyez fi vous trouverez la trace de mes pas dans les fentiers des pécheurs, fi la vertu la plus auftère n'a point réglé toutes mes démarches, fi parmi tant d'actions vous trouverez une action que la loi condamne ? *Quis ex vobis arguet de me peccato.*

Ib. c. 10. v. 38.

Que pouvoient oppofer les Pharifiens à une preuve fi convaincante : non, il n'appartient qu'au Dieu de la fainteté de ne point fe démentir dans la longue fuite des années. Une vertu fi pure ne peut naître & fe foutenir dans cette région infectée par le crime de notre premier Pere ; & ce que parmi les hommes on appelle un Saint, ce n'eft pas un homme qui ne péche point,

mais un homme qui ne péche que rarement & légérement.

Aussi ce ne sont point ces infidélités passageres, ces fautes d'un moment qui échappent à la fragilité de la nature, que je viens aujourd'hui vous reprocher, Chrétiens Auditeurs, & plût au Ciel que l'innocence de vos mœurs n'ouvrît point d'autre carrière à notre zèle. Ce qui fait à Dieu un mortel outrage, ce qui remplit l'Eglise de deuil & de larmes, ce qui nous pénétre d'une vive douleur, c'est, je ne dis pas seulement de voir des hommes audacieux se plonger dans la licence, & couler dans le vice les années entières, mais de voir qu'à la honte du christianisme, il est un temps, une portion de la vie que l'on est en possession de regarder comme un âge dû au péché, comme un âge étranger à la vertu.

Il faut, dit-on, que la jeunesse se passe, & à la faveur de cette damnable maxime, point de loi qu'on ne viole, point de crime qui intimide, point d'excès auquel on ne se porte, point de débauche qu'on n'autorise: or, c'est contre ce préjugé funeste que je m'éleve aujourd'hui, & je prétends vous montrer premiérement la nécessité de servir Dieu dans la jeunesse: secondement, les moyens de vous soutenir au service de Dieu dans la jeunesse. Voilà le sujet & le partage de ce Discours, qui peut être également utile à tous, en fournissant à ceux qui sont jeunes un motif de ferveur, & à ceux qui ne le sont plus un motif de pénitence. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Elles ont donc enfin pu s'introduire & s'établir dans le monde Chrétien ces maximes ſcandaleuſes, qu'il eſt un âge pour le monde, pour le plaiſir, pour les paſſions; comme un âge pour Dieu, pour la piété, pour le ſalut : que libre, maître de lui-même, arbitre de ſon cœur, l'homme dans les premieres années doit céder aux doux penchans qui l'entraînent, voler aux plaiſirs qui l'appellent, profiter des beaux jours, ſe plonger dans les délices; qu'elles paſſeront trop rapidement ces années charmantes; que la vieilleſſe importune viendra nous rappeller malgré nous à des réflexions plus ſérieuſes, & qu'il ſera aſſez temps de penſer à l'éternité, lorſque nous ſerons ſur le bord du tombeau.

Car voilà la morale que notre ſiécle n'a point rougi de ſubſtituer à la morale de l'Evangile; voilà la morale de nos théâtres, la morale de nos livres, la morale de nos converſations; morale que la paſſion écoute avec plaiſir, que le cœur reçoit avidement, que la nature dépravée oppoſe à la raiſon, & dont l'enfer attentif à déſoler l'héritage de Jeſus-Chriſt par le miniſtère de tant d'hommes corrompus & corrupteurs, aſſociés au miniſtère d'iniquité, ſe hâte d'infecter les derniers jours du monde penchant vers ſon déclin.

Morale diabolique & inſenſée dans ſes

principes ! morale souverainement funeste dans ses effets : pourquoi ? Parce que cette résolution de donner sa jeunesse au libertinage, fait à Dieu un mortel outrage, vous expose à des malheurs affreux, vous cause des pertes irréparables.

Appliquez-vous à ces trois réflexions.

1°. *Lætare juvenis in adolescentiâ tuâ & ambula in viis cordis tui.* Allez, dit le Saint-Esprit, au Livre de l'Ecclésiaste, allez, jeune voluptueux, insensible à l'attrait de ma grace, & trop sensible à l'attrait des vains plaisirs, indocile à ma voix qui vous rappelle, & trop crédule à la voix de la cupidité qui vous entraîne, allez, courez sacrifier vos beaux jours à l'idole de l'infâme volupté, allez, que nul remord importun ne trouble le cours de vos joies profanes : *Lætare juvenis.* Ne refusez à vos sens rien de ce qu'ils vous demandent, suivez la corruption de vos desirs, oubliez ma loi sainte, pour ne consulter que les mouvemens d'un cœur déreglé : *Ambula in viis cordis tui.* Mais ne croyez pas que témoin de vos désordres, je les approuve par une lâche complaisance ; mes yeux ouverts sur vos égaremens vont compter tous les pas que vous ferez dans les voies de l'iniquité, ma main en tracera l'histoire dans ce Livre redoutable d'où dépend le sort des humains au jour des vengeances : *Et scito, quod pro omnibus his adducet te Deus in judicium.* Peut-être le monde vous les pardonnera ces désordres de la premiere jeunesse, il les ex-

Ecc. c. 11, v. 9.

Ibid.

tusera, il les justifiera. Mais je ne prends point pour juge le caprice d'un vain peuple qui décide au gré de la passion, & non sur les loix de l'Evangile & de la raison. Je suis, je dois & je veux être le Dieu de vos premieres années, ainsi que de vos derniers jours ; vous me rendrez un compte terrible de l'emploi que vous en aurez fait : *Et scito quod pro omnibus his adducet te Deus in judicium.*

Et pourquoi les crimes de la jeunesse ne seroient-ils point des crimes ? L'Evangile connoît-il ces vaines distinctions des premieres années & des derniers jours de la vie ? en quel endroit est-il déclaré que les préceptes ne regardent que le déclin de l'âge ? que signifient donc ces paroles ? *dicebat autem ad omnes.* Lorsque Jesus-Christ ordonnoit de marcher dans la voie étroite, de se faire violence, de renoncer à soi-même, de porter sa croix, de le suivre, de l'imiter ; il parloit à tous sans distinction d'état & de condition, de rang & de fortune, de sexe & d'âge ; il parloit aux grands comme aux petits, aux riches comme aux pauvres, aux jeunes comme aux vieux : *dicebat autem ad omnes.* Pourquoi si l'âge a des priviléges particuliers qui l'exceptent de la loi commune ; pourquoi l'Apôtre S. Paul, ce maître des Nations, ce docteur des peuples, ce vase d'élection, qui éclairé d'en haut, avoit appris de Jesus-Christ même le sens intime & véritable de loi ; pourquoi écrivoit-il à son Disciple Thimotée ; pour-

S. Luc. c. 9. v. 23.

Ep. ad. Tim. c. 2. v. 6. quoi lui disoit-il : *juvenes similiter ut sobrii sint ?* Exhortez les jeunes gens à vivre avec sobriété & avec retenue. Dites-leur qu'il n'en est pas du Dieu des Chrétiens comme des Dieux du Paganisme, Divinités imaginaires & fantastiques, qui favorables aux vices des hommes déréglés, laissent un cours libre à la fougue des passions pendant la jeunesse. Notre Dieu est le Dieu de tous les âges. A ses yeux la jeunesse n'excuse ni les débauches de l'impureté, ni la fureur du blasphême, ni l'emportement des haines & des vengeances, ni les excès de l'intempérance : *juvenes similiter exhortare ut sobrii sint.*

O jeunesse folle & insensée ! Dieu n'est-il donc pas le Dieu de tous les temps ? n'est-il pas le maître de tous les temps ? n'est-il pas le dispensateur, l'arbitre, l'auteur de tous les temps ? avons-nous un moment qui ne soit pas un présent de son tendre amour, & comme un effet de son infinie puissance ? n'est-ce pas sa main qui compose le tissu entier de nos jours ? est-ce d'une source différente que coulent nos premiers instans & nos derniers momens ? n'est-il pas l'ame de la jeunesse ainsi que le soutien de la vieillesse ? & si tout est de lui, pourquoi tout ne sera-t-il point à lui ? si tout vient de Dieu, pourquoi tout ne retournera-t-il point à Dieu ? de quel droit osez-vous attenter à son autorité suprême, lui poser des bornes, fixer le temps auquel commencera son empire ? de quel droit, dans une vie que vous devez toute entiere à la libéralité de Dieu,

prenez-vous vingt & trente années que vous enlevez à Dieu, & dont vous faites le partage du vice & du démon ? & lorsque sur les fonts sacrés du Baptême vous vîntes lui jurer une fidélité inviolable, ne lui avez-vous donc engagé que votre vieillesse ?

Homme ingrat & perfide, votre vie toute entiere est-elle trop pour un Dieu si grand, pour un Dieu de qui vous la tenez toute entiere, pour un Dieu à qui vous l'avez promise toute entiere ? Montrez-moi ce que vous n'avez pas reçu de Dieu, & je vous montrerai ce que vous pouvez lui refuser : dites-moi quand il a commencé de vous aimer, & je vous dirai jusqu'à quel âge il vous est permis de l'offenser : il vous aimoit que vous n'étiez pas encore, & vous ne l'aimeriez pas tandis que vous serez.

Jesus-Christ en naissant, ouvre ses yeux aux larmes ; il se hâte de verser les pleurs qui éteindront la colere de son Pere irrité par vos prévarications ; il appelle par ses soupirs inquiets & par ses vœux empressés l'heure qui commencera ses douleurs : *Baptismo habeo baptisari & quomodo coarctor usque dum perficiatur.* Hélas ! disoit-il à ses Apôtres, je dois être baptisé dans un baptême de sang, & qu'il tarde à mon amour que ce grand ouvrage s'accomplisse. C'est dans la fleur de ses années, c'est dans le printemps de ses jours qu'il meurt pour vous, & à cet âge vous dédaignez de vivre pour lui.

S. Luc. c. 12. v. 50.

Obstupescite Cœli super hoc. Cieux, soyez

Jérémie, c. 2. v. 12.

saisis d'étonnement & d'épouvante ! mon peuple ne se contente pas de me traiter comme les Dieux des Nations, & de me confondre avec une vaine & impuissante idole; il offre encore à la volupté l'encens le plus pur & les plus belles victimes : *obstupescite Cœli super hoc.* Lâche & indigne Chrétien, votre Dieu ne vous paroît point assez aimable pour fixer votre amour. Je ne vous reproche point votre aveuglement, votre perfidie, votre ingratitude ; que votre cœur inconstant & volage erre d'objet en objet ; qu'il porte ses vœux tantôt à Dieu, & tantôt au monde ; qu'il marque à chacun d'eux les jours qu'il lui destine : mais enfin, si Dieu n'est pas digne de régner seul sur votre cœur, n'est-il pas digne d'y régner le premier ? s'il ne mérite pas un attachement durable qui renferme toute la suite des années, est-il indigne de vos plus beaux jours ?

S'arrêter librement à cette détermination fixe & méditée d'abandonner Dieu pendant la jeunesse, & de ne revenir à Dieu que dans la vieillesse, peut-on pousser plus loin le mépris & l'outrage ? Car qu'est-ce à dire, pendant que je me sentirai du feu & de la force, je veux me livrer au plaisir, & je ne chercherai Dieu que dans le déclin de l'âge ? Qu'est-ce à dire ? Appliquez-vous à ceci. C'est-à-dire, je ne puis me dispenser d'être à Dieu tôt ou tard, mais je veux y être le plus tard qu'il me sera possible ; je ne veux y être que lorsque je serai usé

par le plaisir, épuisé par le libertinage, corrompu & ruiné par la débauche; je ne veux y être qu'après m'être dédommagé d'avance des peines salutaires de la vertu, par les délices coupables du vice.

C'est-à-dire, j'aime le monde, & les plaisirs du monde; j'aime le péché, & les plaisirs criminels du péché; je ne renoncerai au monde, que lorsque le monde me renoncera; je ne cesserai d'être au monde, que lorsque le monde cessera d'être à moi; je ne quitterai les plaisirs, que lorsque les plaisirs m'auront quitté; je ne détesterai le péché, que lorsque le péché n'aura plus d'attraits pour moi; je ne l'éviterai, que lorsqu'il n'aura que l'enfer à me présenter; je ne discontinuerai de l'aimer, que lorsque je l'aimerois vainement & sans fruit.

C'est-à-dire, je ne serai à Dieu, que lorsqu'il me sera impossible d'être à un autre qu'à Dieu; je ne le chercherai, que lorsque tout le reste me fuira; je le destine à remplir le vuide que la perte du monde laissera dans mon cœur; je veux bien qu'il me console dans les ennuis de la vieillesse, mais je ne veux point qu'il trouble les plaisirs de ma jeunesse.

C'est-à-dire, les bienfaits de Dieu ne touchent point mon cœur, mais ses vengeances jettent le trouble & l'allarme dans mon ame éperdue; & comme je ne l'aime pas, je l'offenserai, tandis que je verrai assez de temps pour l'appaiser; & comme je le crains, je donnerai à l'appaiser quel-

ques-uns des derniers jours, & pourvu que je désarme sa colere, que m'importe de l'avoir offensé. Ce n'est point le péché, ce n'est que la peine du péché que je veux éviter.

C'est-à-dire, dans tout le cours de ma vie je ne ferai rien pour Dieu, je ferai tout pour moi : l'amour propre & l'intérêt de mon repos présidera à mes égaremens & à mon retour ; à mes péchés & à ma pénitence : il commandera mes amours & mes haines ; il ouvrira mon ame tantôt au plaisir d'offenser Dieu, tantôt à la douleur de l'avoir offensé : d'abord je m'éloignerai de lui, afin de couler ma vie dans le sein de la molle volupté, ensuite je reviendrai à lui, afin d'assurer mes destinées éternelles.

C'est-à-dire, mon cœur est au monde ; mon cœur voudroit continuer à goûter les plaisirs du monde, je ne les lui ôterai que malgré moi ; mon cœur n'est point à Dieu, je ne le lui donnerai que malgré moi ; je ne serai Chrétien qu'autant qu'il le faudra pour ne pas me damner ; je réglerai ma jeunesse sur les mouvemens de mon amour, & ma vieillesse sur les seules impressions de ma crainte. Raisonner, agir ainsi, n'est-ce pas conserver toujours de l'attache pour le péché ? n'est-ce pas courir le risque de l'aimer toujours, & par conséquent de ne le quitter jamais ? n'est-ce pas se jouer de Dieu ? n'est-ce pas s'amuser, se tromper soi-même ? Et que deviendriez-vous, mes chers Audi-

teurs, si Dieu ne vouloit plus être le Dieu de votre vieillesse, comme vous ne voulez pas qu'il soit le Dieu de votre jeunesse ; s'il refusoit les derniers jours de votre vie, comme vous lui en refusez les premiers ? si vous mourez enfin sans avoir obtenu, sans avoir même demandé la grace d'une véritable & sincere conversion ? Auriez-vous sujet de vous plaindre ? L'intérêt de sa gloire ne semble-t-il pas exiger qu'après avoir été méprisé il vous méprise à son tour ? Doit-il respecter nos caprices, tandis que nous méconnoissons son autorité ?

Non, me direz-vous, je ne crains point qu'il rejette mes pleurs, il entendra mes derniers soupirs, ma voix éteinte & mourante pénétrera jusqu'à son trône. N'est-il pas le Dieu des miséricordes, un Dieu facile à s'appaiser ?

Vous savez qu'il est un Dieu facile à s'appaiser, & vous avez la barbarie de l'offenser ! Depuis quand la tendresse du pere est-elle devenue pour le fils une raison de l'insulter ? Si vous étiez moins digne de mon amour, je me hâterois de vous aimer : ce qui m'enhardit à vous offenser dans ma jeunesse, c'est l'espérance que vous exaucerez le repentir de ma vieillesse. Si vous aviez posé des bornes à votre tendresse, j'en mettrois à mon ingratitude. Moins indulgent, vous seriez plus aimé ; car n'est-ce pas là ce que vous pensez, puisque c'est ainsi que vous agissez ? Perfide, peut-on pousser plus loin l'audace & le mépris ? Mais outre que

votre conduite outrage Dieu de la maniere la plus cruelle, elle est encore souverainement imprudente, puisque vous hazardez tout pour l'avenir.

2°. En effet, lorsque la jeunesse prend la funeste résolution de se plonger dans la licence, elle ne se détermine pas toujours pour cela à se précipiter dans l'enfer. On compte de réparer par la régularité d'un âge plus avancé le déreglement des premieres années. Le fil de votre vie est-il donc entre vos mains, ou connoissez-vous le nombre des jours que vous avez à couler sur la terre? que savez-vous si condamné à périr presqu'en naissant, Dieu n'a point marqué la fin de votre vie près de son commencement? que savez-vous si cette fleur de la jeunesse n'aura point le destin des fleurs passageres & fragiles, qui le matin s'épanouissent, & que le soir trouve déja fanées & languissantes? quelle main favorable a levé le voile qui dérobe à vos regards l'incertitude de l'avenir? J'ignore, & n'ignorez-vous pas le dispositions de cette sagesse profonde qui détermina les limites de notre vie, & traça ces bornes fatales que nous ne passerons point. Tout ce que je sais, c'est que j'ai déjà vu & que vous n'avez pu manquer de voir bien des jeunes gens dans la fleur de leur plus belle saison, dans la force de l'âge, frappés par une main invisible, périr tout à coup, rappeller en vain par leurs regrets, par leurs larmes, la jeunesse, la vie, qui sourdes à leurs cris, s'enfuyoient à

pas précipités ; vous les avez entendus dire dans l'amertume de leur cœur, avec ce Roi de Juda : *in dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.* La force m'abandonne, mes yeux à peine ouverts à la lumiere s'appesantissent sous les ombres de la mort ; je n'ai encore vécu que quelques jours, & je descends dans la nuit du tombeau : *in dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.* *Isaï, ch. 38. v. 10.*

Tout ce que je sais, c'est que nul siécle ne fut plus fécond que le nôtre en événemens tragiques, en morts subites & imprévues. On diroit que l'énormité de nos crimes a donné de nouvelles loix à la nature ; qu'à mesure que nous nous hâtons d'offenser Dieu, il se hâte de nous punir ; qu'il a destiné de nouveaux supplices à venger ces nouveaux démons d'impureté & d'irréligion presqu'inconnus à nos peres.

Tout ce que je sais, c'est que de l'histoire des siécles passés, & de l'expérience de notre siécle, il résulte que de tous les hommes qui sont répandus sur la face de la terre, il n'est donné qu'à un très-petit nombre d'atteindre à la vieillesse ; que la mort aime à frapper la jeunesse & à s'immoler ces tendres victimes.

Tout ce que je sais, c'est que la parole de l'Esprit-Saint y est expresse ; que selon les oracles contenus dans les Livres sacrés, il n'est que trop ordinaire à l'impie de ne pas atteindre la moitié de sa carriere : *non dimidiabunt dies suos* ; que l'arbre stérile qui occupe inutilement la terre sera arraché, *Ps. 54. v. 24.*

& que le maître n'attendra point qu'il tombe de lui-même : *ut quid etiam terram occupat* ; que l'homme pécheur, semblable aux
S. Luc. c. 13. v. 7. cédres du Liban, a beau élever jusques dans les nues sa tête orgueilleuse, un instant le sera disparoître, & que la terre qui le portoit ne le reconnoissant plus, demandera
Ps. 36. v. 36. s'il a été : *transivi & ecce non erat.*

Tout ce que je sais, c'est que souvent Dieu doit en quelque sorte à sa miséricorde outragée, à sa justice méprisée, à son Eglise déshonorée, aux fidéles que gâteroit la contagion de vos exemples, de vous arrêter au milieu de votre course, d'abréger votre vie, pour en finir les scandales, de troubler la fausse sécurité d'une jeunesse téméraire, en lui laissant espérer à votre exemple & le temps de goûter les plaisirs du péché, & celui de détester le péché de vos plaisirs.

Et quel sera votre sort, infortuné jeune homme, si tel que Balthasar, vous voyez tout à coup dans la fureur de vos joies profanes & licencieuses, une main redoutable tracer l'arrêt de votre mort ? quel sera votre sort, si du sein de la molle volupté vous êtes subitement porté entre les bras d'un Dieu vengeur, tout couvert des crimes, encore enyvré de vos plaisirs impurs, ne respirant que le vice, l'intempérance, la débauche : vous comptez sur ces ans éloignés que vous destinez à votre conversion ! Ah ! combien y en a-t-il que cette folle espérance a perdus ? Si l'enfer s'ouvroit à vos yeux, qu'il y en auroit qui vous di-

roient : nous étions jeunes comme vous, pleins de force & de santé ; comme vous, nous avons suivi les conseils imprudens de la passion qui nous séduisoit, nous avons erré au gré de nos desirs ; nous disions : nos dernieres années couvriront la honte des premieres : hélas ! nos premieres années ont été les dernieres ! nous donnâmes à la débauche le temps que nous avions, & nous n'eûmes point le temps que nous destinions à la piété. Quelle folie de négliger ce qui dépend de nous, & de fonder l'espoir de notre éternité sur ce qui n'en dépend pas ! Est-il donc si doux de vous outrager, ô mon Sauveur, qu'au détestable plaisir de vous avoir offensé, on immole ses intérêts les plus chers. C'est peut-être aujourd'hui qu'on périra, & ce n'est que demain que l'on pensera à prévenir sa perte.

Cependant, je le veux, à travers les hasards & les périls qui menacent la jeunesse, vous arriverez à un âge plus mûr. La fin de la jeunesse sera-t-elle le commencement d'une vie chrétienne ? On imitera l'infidele Israëlite qui vouloit toujours pour l'avenir, & qui ne vouloit jamais pour le présent : *expecta, reexpecta.* Attendez, & ne vous lassez pas d'attendre. On ne veut point être à Dieu pendant la jeunesse, parce qu'on ne veut être à Dieu que forcé par la nécessité d'assurer son salut. La jeunesse n'est plus, les bouillons du sang sont appaisés, l'âge commence de le glacer dans les veines ; mais ce n'est pas la derniere vieillesse, chaque

Isaï, c. 28. v. 10.

jour on différe : *expecta*. Les amusemens de la jeunesse ont fait place à l'avarice & à l'ambition d'un âge plus mûr ; on s'étoit livré au plaisir, on se livre à sa fortune : *reexpecta*. A mesure que l'on avance on recule les bornes que l'on avoit posées : on entrevoit devant soi du temps & de l'espace ; on se croit assez jeune pour attendre quelques années : *expecta*. Le temps passé ne semble qu'un instant fugitif ; on trouve qu'on a si peu vécu, qu'on espere vivre long-temps. Il vient un moment auquel on se persuade que soixante & dix, quatre-vingt ans, ne sont pas l'âge voisin du tombeau, & ce moment est lorsqu'on est soi-même parvenu à cet âge. On ne mesure plus la vieillesse & la jeunesse sur le nombre des années, mais sur la force du tempérament. On se persuade que l'on est jeune, & pour le persuader aux autres, que ne fait-on pas ? On ne se lasse point d'espérer, & par conséquent on ne se lasse point de différer : *reexpecta*.

Ah ! Chrétiens, comptez-vous donc qu'il soit donné à l'homme de tenir son cœur entre ses mains, d'en disposer souverainement, de le plier à son gré, de le donner & de le retirer, de l'engager & de le dégager, de l'abandonner & de le reprendre quand on veut & au temps que l'on veut ? O jeunesse ; belles, mais fatales années ! que ne peuvent-ils être retranchés de nos jours, ces jours de délire & d'yvresse qui nous cachent tant de peines & de combats sous

l'appas

l'appas d'un plaisir trompeur ! On ouvre son cœur à l'ambition, à la jalousie, à l'avarice, à l'intempérance ; on se flatte de pouvoir éteindre la flâme, & d'arrêter ce torrent impétueux. Vaine illusion, espérance chimérique & funeste ! On vous trompe, mon cher Frere, & l'enfer se joue de votre foible raison. Il ne vous propose pas de passer la vie entiere dans le péché, vous n'oseriez marcher sous un tel guide, s'il ne vous montroit une issue pour lui échapper. Il ne vous demande que quelques jours, mais il profitera bien du loisir que vous lui donnez, il minera, il sappera, il ruinera tous les fondemens de la vertu & de la foi ; il saura si bien établir son empire, qu'il sera chez vous plus fort que vous. Pauvre jeune homme que je vous plains, s'écrie saint Chrysostôme ! vous vous endormez aux pieds de l'idole qui vous charme, elle ne vous réveillera qu'après vous avoir enlevé toutes vos forces. Vous cédez aux desirs de l'enfer, parce qu'il vous demande peu en apparence, mais ce peu est tout : *hoc parum non est parum, immo est totum.*

Et pourquoi est-il tout ? C'est que celui qui commet le péché, dit Jesus-Christ, devient l'esclave du péché : *qui facit peccatum, servus est peccati.* Et que sera-ce donc lorsque le péché aura régné sur vos premieres années, lorsqu'il aura infecté toutes vos inclinations jusques dans leur source, qu'à l'aide du grand nombre des années & de la multitude des prévarications, il se fera insi-

Ev. S. Jean. c. 8. v. 34.

nué jusques dans les replis les plus secrets de l'ame, qu'il aura pénétré jusqu'à la moëlle des os : *ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus* ; qu'il aura affoibli la raison, obscurci la foi, allumé l'imagination, irrité les sens ; que vous serez non-seulement un homme pécheur, mais un homme livré au péché, un homme vendu au péché, un homme de péché ? en quel état serez-vous pour oser défier le démon au combat ? Hélas ! tout ce qui est en vous & autour de vous, d'intelligence avec lui, vous trahira. Votre imagination pleine de fantômes impurs, sera sans-cesse occupée à vous retracer le souvenir des voluptés passées, à fournir un nouvel aliment au feu qui vous dévore, à ranimer la passion mourante. Votre cœur accoutumé aux joies molles & tumultueuses, dégoûté des délices pures & tranquilles, vous échappera presque malgré-vous, & volera de nouveau aux plaisirs qui firent tout le charme des premieres années ; les sens auxquels l'habitude a rendu les plaisirs comme nécessaires, parleront avec empire & domineront votre foible volonté ; esclave dans les fers que votre main aura forgés, vous voudrez, & vous ne voudrez pas, ou plutôt vous souhaiterez de vouloir, & vous ne voudrez jamais.

Job. c. 20. v. 11.

Rien n'égale l'impression qu'ont coutume de faire les premieres habitudes ; elles laissent des vestiges bien durables, des traces bien profondes. Le monde est plein d'hommes qui ont vainement formé le projet de

secouer le joug des vices de leur printemps, & qui, après des efforts impuissans & superflus, ont avoué qu'il est trop difficile de détruire les penchans de la jeunesse ; tant il est vrai que dans le cours ordinaire des choses, les dernieres années retracent l'image des premieres.

O vous ! qui autrefois séduits & trompés, eûtes l'imprudence de vous abandonner au péché, sur l'espérance de revenir à Dieu, instruisez ces jeunes gens ; faites que votre malheur leur soit utile : dites-leur quel ravage le péché fait dans une ame, dites-leur depuis combien de temps votre ame est déchirée par des remords que vous rendez toujours stériles, combien de fois, après avoir formé le dessein de vous soustraire à l'empire de vos habitudes, vous en êtes restés plus esclaves que jamais ! votre cœur incertain, irrésolu, entre l'amour du plaisir & la crainte de périr, voudroit se détacher du péché, il ne le veut pas véritablement ; il voudroit ne le pas aimer, il l'aime encore. Mais, direz-vous, n'en voit-on pas tous les jours qui deviennent Chrétiens, à mesure qu'ils deviennent hommes, & dont les désordres expirent avec leur jeunesse ?

On en voit qui deviennent véritablement Chrétiens ! & quelle certitude avez-vous, qu'après les avoir imités dans leurs égaremens, vous aurez le loisir de les imiter dans leur pénitence ? leur exemple vous enhardit au crime, votre exemple en enhardiroit d'autres. Dieu voudra peut-être épouvanter

par votre fin tragique quiconque oseroit vous ressembler.

On en voit qui deviennent véritablement Chrétiens ! & combien en voit-on auxquels l'âge apporte de nouveaux vices, sans emporter les anciens ? qui sont sensuels, mondains, voluptueux, emportés dans la débauche, avares, ambitieux, vindicatifs sous les glaces de la vieillesse autant que dans le feu de la jeunesse ? & qui vous peut assurer que vous serez du petit nombre, & que vous ne marcherez pas avec la multitude ?

On en a vu qui sont devenus véritablement Chrétiens ! A Dieu ne plaise que j'insulte à leurs cendres, & que j'entreprenne de sonder l'abyme impénétrable du cœur humain ! puissent leurs ames reposer dans le sommeil de la paix ! mais l'enfer n'est presque peuplé que de faux pénitens, qui par les apparences feintes d'une douleur hypocrite & simulée, ont su tromper le monde & se tromper eux-mêmes. Mais l'Esprit de vérité a prononcé cet oracle foudroyant : *Adolescens juxta viam suam etiam cum senuerit non recedet ab eâ.* Un jeune homme qui entre dans les voies de la perdition continuera d'y marcher, & ne les quittera point dans la vieillesse.

Proverb. c. 20. v. 6.

Pensez-y, je vous en conjure, & méditez-les ces paroles terribles, vous qui, encore à la fleur de vos années, balancez entre Dieu & le monde. Deux Maîtres bien opposés disputent l'empire de votre cœur : ô foiblesse, ô misere, ô humiliation de

l'homme ! situé entre deux maîtres si différens, on n'oseroit prononcer qu'il sera pour Dieu plutôt que pour le monde ! Voyez lequel vous semble mériter vos vœux ; mais souvenez-vous que dans le cours ordinaire des choses, l'engagement que vous allez prendre durera toujours, & que les derniers momens seront probablement à celui qui aura les premiers : *Adolescens juxta viam suam etiam cum senuerit non recedet ab eâ.* Les crimes de la jeunesse entrent bien avant dans l'ame, le poison coule & s'insinue rapidement ; mais qu'il faut des remedes violens pour purifier ce qu'il a infecté ! dans un instant le trait vole, mais la plaie sera bien des années à se fermer, & il en restera toujours la trace & la cicatrice ; c'est-à-dire, qu'outre que vous hasardez beaucoup pour l'avenir en suivant l'attrait du péché pendant la jeunesse, vous faites encore pour le présent des pertes irréparables.

3°. Perte de cette innocence précieuse que nous reçûmes au Baptême ! vous qui la possédez encore, que vous êtes heureux, si vous connoissez toute l'étendue de votre bonheur : aimez votre état, hélas ! en eston une fois déchu, on n'y revient jamais.

Après avoir péché, courez, portés sur les aîles de la foi & de la charité, vous perdre dans les horreurs de la solitude ; que vos regrets & vos soupirs troublent le silence des forêts ; passez les années entieres à pleurer la faute d'un moment ; retracez-nous les austérités des Pénitens de la

primitive Eglise : couverts de la cendre & du cilice, exténués par les jeûnes, minés par les veilles ; versez un torrent de pleurs, vos larmes appaiseront la colere de Dieu ; il écoutera, il exaucera dans la plénitude de sa miséricorde les gémissemens d'un cœur contrit & humilié, ses yeux verront avec plaisir un pécheur pénitent ; mais enfin dans la pénitence qui le désarme il voit les traces & les vestiges du péché qui l'a irrité ; écoutez comme Jesus-Christ parle aux pénitens de l'Evangile : *vade in pace.* Allez en paix : *jam amplius noli peccare*, & ne péchez plus. *Vade in pace* : le péché est pardonné : *jam amplius noli peccare.* Mais le péché vous ne devez jamais l'oublier ; & que leur sort étoit encore digne d'envie ! ils sçavoient que leur péché étoit pardonné ; pour vous, après vingt & trente ans de pleurs, vous aurez toujours lieu de douter si vous l'avez sincérement pleuré. Vous l'avez voulu, Seigneur, que l'homme qui a eu le malheur de vous abandonner ne puisse jamais s'assurer qu'il vous a retrouvé, afin que cette inquiétude désolante punisse son infidélité : *Vide quia malum & amarum est reliquisse te, Dominum Deum tuum.* Le péché est certain, la pénitence est souvent incertaine ; quel fond d'allarmes & d'ennuis pour une conscience tendre & délicate. Je sais que Dieu m'a haï, je ne sçais s'il m'aime ; je sais que j'ai mérité sa haine, je ne sais si je mérite son amour ; je sais que mon crime mérite l'enfer, je ne sais si ma pénitence mérite que

S. Marc. c. 5. v. 34.

Ev. S. Jean. c. 8. v. 11.

Jérémie, c. 2. v. 19

je trouve grace devant le Dieu que j'implore : je sais que j'ai été pécheur, je ne sais si je suis pénitent : tandis que je serai ici bas, tout ce que je saurai, c'est que si je n'ai appaisé le Dieu que j'ai offensé, l'enfer est mon héritage : tout le reste est un mystère obscur & profond que je ne dois pas chercher à dévoiler, auquel même je ne dois penser que pour exciter ma vigilance, que pour ranimer mon amour & mes espérances dans les miséricordes infinies d'un Dieu aussi indulgent pour le pécheur sincérement contrit, que sévére pour le pécheur follement présomptueux ; je ne parle point de ce qu'il en coûte pour s'arracher au péché, pour plier son cœur à changer d'objets & d'inclinations, pour rompre des liens que forma la volupté, pour détruire une passion nourrie, accrue, augmentée pendant le cours de plusieurs années. Quelles peines à se dégager du vice ! de quelles perplexités on est agité ! quelle horreur de soi-même ! quelle frayeur dans la seule pensée du changement ! quels regrets de ce que l'on va quitter ! quelles craintes de l'avenir ! quelles irrésolutions, quels retours, quelles contrariétés tiennent dans une incertitude cruelle l'esprit flottant entre les nouvelles lumières & les anciennes habitudes ! que l'on paye alors avec usure ces plaisirs qui flatterent une jeunesse folle & insensée : que l'on s'écrie souvent avec le Prophête David, heureux & mille fois heureux celui qui n'a point marché dans les sentiers détournés des pécheurs :

Ps. 1. v. 1. *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum & in viâ peccatorum non stetit.*

Quelle est notre folie, Chrétiens Auditeurs ! quel est notre aveuglement ! nous ne raisonnons point dans l'affaire du salut comme nous raisonnons dans les autres affaires : car voyez ces hommes qui s'empressent, qui s'agitent, qui donnent à un travail outré les belles années de leur vie, qui usent, qui fatiguent, qui consument leur jeunesse par des soins laborieux & pénibles ; demandez-leur quel est l'objet de tant de soins ? le repos & la tranquillité de leurs dernieres années ; & ces dernieres années que vous voulez couler dans le sein du repos, pourquoi les charger du poids de tant de péchés, du poids des vives allarmes, que doit causer une jeunesse passée dans le désordre ? pourquoi les charger du triste emploi de guérir tant de blessures profondes, de s'immoler par tant de sacrifices douloureux, de verser tant de larmes ameres, de pleurer, de réparer, d'expier, de punir tant de péchés ?

Perte irréparable d'un temps infiniment précieux & de tant de mérites que nous pouvions acquérir ! pensez-vous que Dieu ne vous accorde ces belles années que pour courir comme un insensé de débauches en débauches ; que pour les perdre dans des amusemens indignes de vous & de lui, dans les fureurs du jeu, dans l'ivresse de l'intempérance, dans les folles langueurs de l'amour, dans les charmes empoisonnés des

discours

discours licentieux, des chansons ennemies de la pudeur, des conversations animées par la médisance & souvent par la calomnie ! ô Ciel, voilà ce qu'à la honte éternelle de notre siécle on appelle profiter de ses beaux jours ! les perdre, les prostituer, les déshonorer par une licence sans bornes ! à l'heure de la mort, à ce moment redoutable où la figure du monde ayant disparu, la seule éternité étalera à vos yeux la durée immense de ses espaces infinis & attirera tous vos regards ; quel vif regret de se trouver plein de péchés & vuide de bonnes œuvres !

Interrogez vos peres, dit le Prophête, consultez ceux qui sont dans la derniere saison : *Interroga patrem tuum & annuntiabit tibi :* *Deuter.*
qu'ils regrettent d'avoir consumé vainement *c. 32. v. 7.*
un temps si précieux ! écoutez les dernieres paroles de cet homme heureux selon le monde, que l'intrigue, le manege, la faveur, ont tiré peut-être de la poussiere pour le placer dans le sein des honneurs & de l'abondance : sa vie s'est passée dans le soin de ménager, d'accroître, de conserver sa fortune : *interroga.* C'en est fait, me voilà au bout de ma carrière, le temps du travail est passé, je ne puis plus rien faire pour l'autre vie, je ne l'ai pas voulu lorsque je le pouvois ; si j'avois travaillé pour l'éternité comme j'ai travaillé pour le temps, que je m'endormirois tranquillement du sommeil de la mort ! je laisserois moins de richesses périssables sur la terre, & j'en em-

porterois de plus réelles dans le Ciel. O vous qui restez ici bas, n'aimez que Dieu, ne vous occupez que de Dieu, la religion seule ne meurt point, tout le reste passe & ne peut nous suivre où nous allons : *interroga patrem tuum.*

Intorrogez cet homme de plaisirs qui fut assez heureux selon le monde pour fixer auprès de lui la joie & les délices : tout cela s'est évanoui plus rapidement que le songe le plus léger. J'ai eu l'imprudence de les souhaiter, de les rechercher, de les aimer, il ne me reste que la dure nécessité de les pleurer, & la cruelle inquiétude où me jette une vie qui ne fut occupée que du temps qui n'est plus & qui ne fit rien pour l'éternité qui sera toujours : *Interroga patrem tuum & annuntiabit tibi.*

Pourquoi personne ne devient-il sage par l'imprudence d'autrui ? Pourquoi les fautes des peres sont-elles perdues pour les enfans ? Leurs larmes coulent envain, leurs soupirs & leur douleur ne feront point renaître les années qui ne sont plus : faites ce qu'ils regrettent de n'avoir pas fait : rendez-vous docile à cet avis du sage : *Quodcumque potest facere manus tua, instanter operare.* Que votre main se hâte de faire tout le bien qu'elle peut faire. Aimez-vous mieux pleurer votre jeunesse perdue que de vous réjouir de l'avoir bien employée ; puisque le cours des années flétrira cet éclat, ces agrémens de la jeunesse qui la rendent si vaine & si fiere, n'est-il pas plus sage de faire à

Eccl. c. 9. v. 10.

la pudeur & à la vertu le sacrifice des graces passageres qui embellissent votre corps, que de les abandonner à l'injure des ans & à l'outrage du temps? Puisqu'il faut quitter un jour le monde & les plaisirs du monde, ne vaut-il pas mieux les quitter avec mérite, que d'attendre qu'ils vous quittent: *Expedit hæc relinquere quam relinqui.*

Pour vous qui avez passé ce premier âge & qui l'avez passé peu chrétiennement, que vous dirai-je? de pleurer dans l'amertume d'un cœur pénitent les folies de vos premieres années; de venir chaque jour aux pieds des Autels, dire avec saint Augustin: *Sero te amavi, pulchritudo semper antiqua & nova.* Beauté toujours ancienne & toujours nouvelle, j'ai commencé trop tard de vous aimer. O mon Dieu! ce grand Saint à l'âge de 30 ans, disoit j'ai commencé trop tard de vous aimer; & moi, qui suis au-delà de cet âge, je n'ai pas encore commencé; mais je commence aujourd'hui, & je répéterai continuellement: *sero te amavi.* Mes larmes & mes soupirs vous le diront sans cesse: *sero te amavi.* Je ne vous ai aimé que trop tard, & pouvois-je vous aimer trop tôt? Quand je refusois de vous aimer, n'êtiez-vous pas aussi aimable que vous l'êtes? n'étiez-vous pas mon Dieu, mon Créateur, mon pere, l'époux & le Sauveur de mon ame? Votre sang n'avoit-il pas coulé pour moi? Vos graces ne m'avoient-elles pas parlé au fond du cœur? Vos bienfaits ne devoient-ils pas être présens à mon souvenir?

Ingrat, j'ai résisté à tant de charmes. O! que ne peuvent-ils être effacés du nombre de mes jours, les jours que j'ai passé sans vous aimer : *sero te amavi.* Je les pleurerai toujours, je ne m'en consolerai jamais : *sero te amavi.*

Pleurez, mes chers Auditeurs, cette jeunesse si chere à Dieu, qu'il vouloit avoir, qu'il vous demandoit, qu'il étoit digne d'avoir, que vous lui avez refusée si indignement.

Pleurez cette jeunesse, dont la corruption a causé la corruption de tous les âges suivans; ces années où la vertu vous auroit été si facile, & dont le déréglement vous a rendu la vertu si difficile.

Pleurez tant de beaux jours donnés au monde; & quelle récompense en avez-vous reçue? Où est le fruit de tant d'instans, de tant d'heures, de tant de jours pénibles, de tant de nuits inquiettes? En quel abyme tout cela s'est-il plongé? Les plaisirs ne sont plus, le crime est encore!

Pleurez l'inutilité de votre jeunesse; hâtez-vous de la réparer; employez le temps que Dieu vous laisse; n'en avez-vous point assez perdu? Vous attendiez la vieillesse, elle est venue; voulez-vous porter jusques dans le tombeau les égaremens de la jeunesse? Pleurez, & que l'abondance de vos pleurs instruise ceux qui commencent à paroître dans le monde, de la nécessité de consacrer leur jeunesse à Dieu. Je viens de vous convaincre de cette nécessité dans la

premiere Partie. Je vais vous enseigner en peu de mots les moyens de vous soutenir au service de Dieu dans la jeunesse : ce sera le sujet de la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

COMMENCEZ d'abord par une sage défiance de vous-même, & que le sentiment de votre foiblesse vous inspire une vigilance continuelle : ne comptez pas sur vous, & soyez sans cesse en garde contre tout ce qui vous environne.

1°. Ne nous flattons plus d'une force & d'une vigueur pour faire le bien, que nous avons perdue par le péché de nos peres. Souvenons-nous que nous portons le trésor de la grace dans des vases d'argile, dont la fragilité doit nous faire trembler ; que chaque homme trouve dans son propre fond des périls qu'il peut vaincre, mais qu'il ne peut fuir. Souvenons-nous qu'outre les périls communs, la jeunesse a ses dangers qui lui sont propres ; qu'au dehors tout conspire à la séduire, à la corrompre, à la perdre : qu'au dedans les passions irritées par le feu de l'âge, par les bouillons du sang, par la force & l'activité de l'imagination, parlent avec bien de l'empire ; que le cœur sensible au plaisir, aisé à enflammer, vif & impétueux dans ses premiers desirs, est prêt de nous trahir à toute heure ; souvenez-vous sur-tout qu'à votre âge, quelque foible que vous soyez, vous avez moins à redouter de

votre foiblesse que de votre présomption. On ne peut rien ou presque rien, on croit pouvoir tout : à cet écueil funeste vient chaque jour se briser la vertu la plus pure : on veut être de tout, entrer dans tout, se trouver à tout, tout voir, tout entendre, tout dire : on entretient des liaisons ; on écoute des discours ; on prend des libertés dont la licence pervertiroit les Saints ; on abandonne son esprit à des rêveries séduisantes ; on permet à l'imagination de s'égarer à la suite de mille fantômes séditieux ; on promene ses regards sur des objets qui flattent la cupidité ; on s'expose aux occasions les plus délicates ; on ouvre les yeux à tous les spectacles qui réveillent la passion, & au milieu de tout cela on se promet de sauver sa vertu. Ah ! les antres ténébreux, les solitudes les plus profondes, la cendre, le cilice, la neige & les glaces de la vieillesse n'ont pas toujours pu garantir les Anges du désert, on en a vu quelquefois périr à l'ombre du cloître, dans le réduit des cavernes sauvages, aux pieds de l'Autel & presqu'entre les bras de Jesus-Christ.

Malheureuse présomption ! combien n'a-t-elle point égaré de Vierges chrétiennes, de Ministres élevés à l'ombre du Sanctuaire, d'hommes nourris dans la pratique de la piété ? Un regard indiscret, une lecture, une liaison suspecte, une démarche inconsidérée, voilà la source souvent & la premiere cause de leur perte : & je croirai qu'un jeune cœur, qui n'évite rien, résistera

à tout ; que le foible roseau ne pliera point sous l'orage qui déracine les cédres du Liban : l'innocence est une fleur tendre & délicate, voulez-vous la conserver ? efforcez-vous de la tenir à l'abri des vents & des tempêtes : il ne faut qu'un souffle pour la ternir.

O jeunesse imprudente, que vous avez d'écueils à éviter ! si vous ouvrez une fois la carriere à vos passions, n'espérez plus que vous puissiez les retenir. Un desir produit un autre desir ; un plaisir invite à un autre plaisir : le feu, une fois allumé, croît, s'augmente, prend de nouvelles forces, embrase & consume tout. Dans les premiers commencemens d'une passion naissante, on se flattoit de s'en tenir à certaines démarches ; on est étonné de se voir emporté plus loin : la raison sembloit avoir marqué les bornes ; la cupidité les a passées. Le démon est plein de ruses & d'artifices ; il ne nous propose pas d'abord l'extrême licence : vous auriez horreur du crime, il vous y menera peu à peu & comme par degrés ; il n'exige que quelques pas, mais c'est par une pente si rapide, que vous ne pourrez plus vous retenir, & que vous tomberez jusqu'au plus profond de l'abyme. Le péché dispose au péché ; ce qui paroissoit trop à la passion naissante, ne suffit point à la passion accrue & nourrie par le nombre des péchés. David conçut-il d'abord le projet affreux de baigner la terre du sang de l'infortuné Urie ? Salomon, dans ses premieres complaisances,

érigea-t-il des autels aux dieux des nations ? Et vous, malheureux esclaves du vice, que l'emportement de la débauche a menés de crime en crime jusqu'aux derniers excès du libertinage, comptiez-vous de passer sans retour les bornes de la pudeur ? Voulûtes-vous tout-à-coup être ce que vous êtes aujourd'hui ? Il est plus facile de refuser tout à la passion, que d'en arrêter la fougue. Si vous voulez n'avoir rien à craindre, craignez tout & n'oubliez pas que vous ne serez vertueux qu'autant que vous vous défierez de vous-mêmes.

2°. Ce seroit peu cependant de vous défier de votre foiblesse, si cette connoissance ne vous engage à prendre de sages précautions. L'homme est foible ; mais Dieu est puissant. S'il est votre bouclier, quels traits pourront vous blesser ? *Si Deus pro nobis, quis contra nos.* (*Ad Rom. c. 8. v. 31.*) Et à qui tient-il qu'il ne le soit ? Non, il ne rejettera point les vœux d'une jeune personne qui, guidée par le desir du salut, vient lui dire avec les Apôtres : *salva nos perimus.* (*S. Mat. c. 8. v. 25.*) Seigneur, prenez vous-même la conduite de ce fragile vaisseau qui s'engage sur une mer semée d'écueils & de rochers. Sans vous, jouet infortuné des vents & des flots, il fera un triste naufrage. Quelles tempêtes, quels orages s'élevent tout à coup ! Un ennemi n'est pas plutôt vaincu, qu'un nouvel ennemi s'éleve du milieu même des ruines du premier. Le monde, l'enfer, le plaisir, la douleur, la prospérité, l'adversité, tout

me nuit, tout conspire à me nuire & à me perdre. Délivrez-moi de tant de périls ; délivrez-moi de moi-même. Loin de vous, séparé de vous, je sens quelles ténébres épaisses doivent obscurcir & troubler ma raison ; quelle affreuse corruption doit égarer mon cœur ; je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre. Si votre grace ne m'excite & ne me soutient, je ne serai jamais ce que je devrois être. Donnez à la vertu ces charmes puissans qui ont enlevé tant de cœurs. Que d'autres vous demandent les richesses, les honneurs, la gloire ; ainsi que le jeune Salomon, je ne vous demande que la sagesse & la piété : *salva nos perimus.*

Des vœux si saints seront exaucés ; & Dieu, jaloux d'avoir vos premiers soupirs, ne permettra point qu'un cœur qui veut être à lui devienne la proie de l'enfer.

Enfin, aimez la solitude, la retraite, le travail ; ne voyez le monde que par la nécessité de votre devoir, de votre état, de votre profession ; fuyez ces assemblées profanes où tout l'art est mis en usage pour exciter des passions que nul art ne peut amortir ; fuyez ces conversations enjouées & trop libres où l'on apprend ce que l'on ne devroit jamais savoir, & ce que l'on a tant de peines à oublier ; ces divertissemens que produit l'oisiveté & qui produisent la passion : on y prend au moins une grande dissipation d'esprit, un éloignement des choses de Dieu, une froideur pour la priere, un amour pour le monde, un oubli du

salut qui gâte & amollit la piété la plus solide. En êtes-vous jamais revenu tel que vous y étiez allé ? Quelles rêveries vous en avez rapportées ! quelle émotion dans le cœur ! quelle agitation dans l'esprit ! L'illusion funeste avoit fini pour vos yeux ; elle duroit encore pour votre imagination : les objets avoient disparu à vos regards ; ils étoient encore présens à votre esprit. La piété devient ennuyeuse ; la conscience moins timide : on s'accoutume au péché par le nombre & par l'exemple de ceux qui le commettent.

Quelle vie, me direz-vous ! quel ennui ! Pourquoi avancer les chagrins de la vieillesse & perdre ses beaux jours ? Il n'y aura donc plus de plaisirs pour nous ? & cela pendant tout le long cours de nos années ?

Il n'y aura plus de plaisirs pour vous ! & cela pendant le long cours de vos années ! Et qui vous a dit que votre vie doit s'étendre si loin ? Encore quelques pas, & vous serez peut-être dans le tombeau. Combien parmi ceux que renferme ce saint Temple ; parmi ceux qui m'entendent, & qui ne peuvent se résoudre à se tenir si long-temps éloignés des délices du monde, ne verront point un nouveau printemps, une nouvelle année ?

Il n'y aura plus de plaisirs pour vous ! & de quels plaisirs parlez-vous ? Vous n'aurez plus le plaisir d'entendre déchirer la réputation de vos freres par des médisances cruelles, par de meurtrieres calomnies ; d'enten-

dre débiter des maximes d'impiété & de libertinage, au ſcandale de la Religion; d'entendre chanter ces airs paſſionnés qui ſont comme les cantiques du démon d'impureté, qui outragent la pudeur & déshonorent le Chriſtianiſme. Ah ! ſi ce ſont-là des plaiſirs pour vous, ne vous flattez pas d'avoir l'ame pure & chaſte. Vous ignorez la plaie de votre cœur; mais il a déjà reçu des atteintes mortelles, & vous n'aimez plus Dieu, ſi vous aimez de tels plaiſirs.

Il n'y aura plus de plaiſirs pour vous ! Et quand, pour aſſurer ſon ſalut, il faudroit renoncer à tous les plaiſirs, l'éternité ne mérite-t-elle pas des ſacrifices encore plus grands ?

Il n'y aura plus de plaiſirs pour vous ! Et depuis quand la vie d'un Chrétien eſt-elle une vie de plaiſir ? Jeſus-Chriſt naît pauvre, obſcur, inconnu, baigné de ſes larmes; il expire ſur une croix. L'Egliſe, épouſe de Jeſus-Chriſt, a pris naiſſance dans le ſang de ſon époux; ſon berceau fut mille fois enſanglanté par le glaive des tyrans; elle n'a été nourrie que de larmes & de ſoupirs. Les Saints ont traîné des jours difficiles dans l'ombre & la pouſſiere, nous ne régnerons avec eux qu'après avoir ſouffert & combattu avec eux.

Il n'y aura plus de plaiſirs pour vous ! O Ciel ! quel outrage vous faites à votre Dieu ! Penſez-vous qu'il ne puiſſe pas vous dédommager, par les plaiſirs que vous trouverez à ſa ſuite, des plaiſirs que vous quit-

terez pour le suivre ? Demandez à cette foule de Vierges chrétiennes, qui courent s'ensevelir dans les cloîtres ; demandez à ces Solitaires qui, dès la premiere fleur de leurs jeunes années, sont venus se perdre dans les déserts, qu'ils vous disent s'ils sont mécontens de leur état ; avec quelle ardeur ils marchent dans les voies du salut. Ils ne marchent pas ; ils volent portés sur les aîles de la grace. Quel plaisir ils trouvent à suivre l'attrait qui les guide.

O Dieu d'Israël, Dieu des vertus & des vrais plaisirs, qu'il est doux de parcourir la voie de vos Commandemens, s'écrie David ! *Quam bonus Israël Deus, his qui recto sunt corde.* Ni l'éclat de la pourpre, ni la gloire de mes triomphes, ni les délices qui environnent le trône, ni tout un peuple empressé à fixer auprès de moi les plaisirs & la joie fugitive, ne peuvent me rendre heureux. Il n'est donné qu'à la pratique de votre loi sainte de verser dans mon cœur des plaisirs capables de le satisfaire. Rien n'égale la douceur que je trouve à méditer vos jugemens & à pleurer en votre présence : *Quam bonus Israël Deus.* Saint Paul est errant, proscrit, persécuté, couvert de plaies & de sang, la joie inonde son cœur ; son ame ne suffit point à contenir les doux transports qui l'agitent : *superabundo gaudio.* Saint Antoine, enfoncé dans une affreuse solitude depuis plus d'un demi siécle, passe les jours & les nuits à prier ; il se plaint que les heures volent avec trop de vîtesse ; il se

Ps. 72. v. 1.

II. Ad Cor. c. 7. v. 4.

plaint du soleil qui, ramenant une lumière importune, l'arrache aux douceurs de la contemplation ; & , presque de nos jours, saint François-Xavier, parcourant les vastes régions de l'Inde qu'il arrose de ses sueurs & de son sang ; livré à la faim, à la soif, à la nudité, gémit ; & de quoi ? de ce qu'il est trop heureux : arrêtez, Seigneur, ce torrent de délices qui m'enivre ; mon cœur ne résistera point au plaisir qui l'inonde : *satis est Domine, satis est.* Enfin, montrez-moi un seul homme véritablement saint, véritablement juste, qui s'ennuie de Dieu & avec Dieu ; qui ne dise, comme David, qu'un instant, passé sous les yeux & dans la maison du Seigneur, vaut mieux que mille ans dans les tabernacles des pécheurs ? Faites-en vous-même l'épreuve : *gustate & videte quoniam suavis Dominus.* Servez le Seigneur, & ne le quittez que lorsque vous serez las de le servir. Il a dit : *jugum enim meum suave est & onus meum leve.* Mon joug est doux, mon fardeau est léger. Pourquoi le croire infidele & trompeur dans ses promesses ? Vous croyez ce qu'il vous a révélé de la vie future ; pourquoi douter du bonheur qu'on trouve à son service ? N'est-ce pas le même Dieu qui parle ? *Jugum meum suave est.* Oui, mon cher Frere, cette vertu, qui vous semble si triste & si austere, est une source féconde d'où coule sans cesse une joie pure & délicieuse, infiniment préférable à cette joie molle qui empoisonne les sens ; celle-ci est une joie

Ps. 33. v. 9.

S. Mat. c. 11. v. 30.

passagere & trompeuse qui expire avec le moment qui l'a fait naître ; celle-là est une joie durable qui n'a ni vicissitudes, ni variations : celle-ci est une joie de trouble & d'ivresse entre-coupée de passions furieuses, & suivie de cuisans remords ; celle-là est une joie de raison, elle ravit l'ame sans la troubler ; elle l'enchante sans la passionner ; elle fortifie l'esprit au lieu de l'affoiblir ; on la possede sans en être possédé ; tout est en paix & dans un parfait accord. La raison approuve les desirs du cœur, & le cœur se porte avec plaisir à suivre les loix de la religion & de la raison. Croyez les Saints qui parlent de ce qu'ils connoissent ; ne croyez pas les impies qui blasphêment ce qu'ils ignorent.

Il n'y aura plus de plaisirs pour nous ! Et quel plaisir trouverez-vous dans le péché ? Ah ! malheureux esclave du démon, dit saint Chrysostôme, des vingt-quatre heures qui composent le jour & la nuit, quelle est celle de votre repos ? Comptez-moi vos inquiétudes, vos chagrins, vos douleurs, vos repentirs, vos fureurs, vos désespoirs, vos sombres ennuis, & je m'oblige de vous compter le sable qui couvre le rivage des mers. Quel état d'avoir toujours à craindre, toujours à trembler pour son ame ! Si la mort m'enleve, que deviendrai-je ? Je languirai, je périrai, je brûlerai dans les flâmes éternelles : *Impii autem quasi mare fervens.* *Isaï. c. 57. v. 20.*

Il n'y aura plus de plaisirs pour vous !

Ah ! plutôt, que vous vous épargnerez de peines en servant Dieu constamment. Non, Chrétiens, nous n'en voulons point à vos plaisirs ; nous ne cherchons que votre véritable bonheur. On vous trompe, on vous égare. Il vous en coûtera plus pour vous damner, qu'il ne vous en coûteroit pour vous sauver. Voluptueux, vous avez usé votre corps, ruiné votre santé, perdu votre réputation & votre fortune. Du moins, êtes-vous satisfait ? Le feu infernal que vous cachez sous la neige de vos cheveux blancs vous brûle encore & vous consume avec autant d'ardeur que jamais. Depuis le temps que vous employez les sollicitations, les promesses, les prieres pour corrompre l'objet qui vous a séduit, vous auriez désarmé la colere & les vengeances de Dieu. Avare, si vous aviez donné à votre salut ces soins, ces fatigues, ce travail que vous avez consacré à l'idole de l'or & de l'argent, vous auriez gagné le Ciel ; votre Dieu seroit content, & votre passion ne l'est pas !

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je m'engage dans ces routes funestes où je vois courir une folle jeunesse. Que le monde cesse de m'étaler ses charmes trompeurs & de me vanter ses délices coupables. Je dois vous aimer, & je vous aime ; je suis à vous, & je veux être à vous : *Quid enim mihi est* *Ps. 72*
in cœlo à te, quid volui super terram. Est-il *v. 25.*
possible qu'il y ait des ames qui, pour vous aimer, attendent qu'elles n'aient plus qu'un jour à vivre ? Bien différent de ces infide-

les, je ne veux vivre que pour vous aimer: *à te quid volui fuper terram.* Mes premiers foupirs iront vers vous : mes premieres larmes couleront pour vous ; mes premiers defirs vous chercheront ; vous ferez le premier, le dernier, l'unique objet de mon amour ; vous aurez mes premiers & mes derniers vœux : puis-je vous aimer affez ? puis-je vous aimer affez tôt ? Je vous aime, & je n'aime que vous : *à te quid volui fuper terram.* Je vous aime, & je ne me plais qu'à vous le dire ; mon cœur ne brûle point, & ne brûlera jamais d'une flâme coupable : c'eft votre grace qui a allumé dans mon fein cet amour chafte qui fait toutes mes délices : que le flambeau de mes jours s'éteigne avant le flambeau de la charité : fi vous voyez que je doive un jour vous abandonner, tranchez le fil de cette vie infortunée : je vous aime, faites que je vous aime encore davantage. Mon amour ne demande point d'autre récompenfe qu'un amour plus grand & plus vif : *à te quid volui fuper terram.* Que je puiffe, ô le Dieu de mon cœur, faire ici bas, par choix & librement, ce que j'efpere faire par les charmes invincibles de votre préfence durant l'éternité bienheureufe, où nous conduife, &c.



SERMON



SERMON

SUR

LE BONHEUR DU CIEL.

POUR le deuxieme dimanche du Carême.

Petrus dixit ad Jesum : Domine bonum est nos hic esse ; si vis, faciamus hic tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum & Eliæ unum.

Pierre dit à Jesus : Seigneur nous sommes bien ici ; faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes ; une pour vous, une pour Moyse & une pour Elie. En S. Mathieu, c. 17. v. 4.



ILS s'approchent, les temps de douleur & d'opprobres, les temps de nuage & d'obscurité, si féconds en disgraces, en humiliations pour le Maître ; en périls, en scandales pour les Disciples. Afin de soutenir la foi foible & chancellante de ses Apôtres les plus chéris, Jesus les conduit sur une montagne écartée. Là, les ombres de l'humanité semblent disparoître, & la Divinité se montre avec plus d'éclat. Le

Ciel s'ouvre, Moïse & Elie viennent rendre leurs hommages au Messie figuré par la Loi, annoncé par les Prophêtes. La majesté de cet auguste spectacle, la présence du Dieu qui se dévoile à leurs regards, je ne sai quelle impression de joie pure, vive, pénétrante, leur donne sur la terre un avant-goût des délices du Ciel. Ah ! Seigneur, s'écrie Pierre, ne quittons point cet heureux séjour ! où trouverions-nous ce que nous laisserions ici ? Que mon cœur ait autrefois soupiré pour le rétablissement du Royaume d'Israël, je désavoue ses aveugles desirs ; à l'ombre de quel trône peuvent-ils naître des plaisirs aussi doux, que ceux que vous répandez dans cette charmante solitude ? *Domine bonum est nos hic esse.* Pierre parloit : *adhuc eo loquente*, lorsqu'il entend retentir une voix, qui l'avertit que les momens du repos ne sont point encore arrivés ; qu'avant que de partager avec l'Homme-Dieu l'héritage de sa gloire, il faut le mériter par une exacte docilité à suivre ses ordres,
Ib. v. 5. à imiter ses exemples : *ipsum audite.* Maintenant sont les jours du combat, de l'épreuve. Il est vrai qu'ils passeront, qu'ils passent avec tant de vîtesse, qu'on peut dire qu'ils sont déjà passés ; les jours de la paix viendront, & ils ne passeront point.

Pensée bien consolante, bien capable d'affermir nos pas dans les voies de la justice, si le flambeau de la foi n'a point cessé de briller à nos yeux. Mais Israël trompé, dé-

daigne les promesses faites à ses peres ; l'enchantement des biens fragiles & périssables ferme notre cœur à l'amour des biens éternels ; nous oublions le Ciel, ou nous ne pensons point à le mériter.

Deux grands désordres de notre siécle par rapport au bonheur du Ciel ; désordre d'aveuglement & d'insensibilité dans tant de Chrétiens froids & indifférens qui ne le desirent pas ; désordre de mollesse & d'inaction dans tant de Chrétiens lâches & indolens, qui ne travaillent pas à s'en rendre dignes : l'un & l'autre condamnés par ces paroles de l'Apôtre : *Quæ sursum sunt quærite .... quæ sursum sunt sapite.* Le bonheur du Ciel mérite tous vos desirs : *quæ sursum sunt sapite.* Vos desirs ne suffisent pas pour obtenir le bonheur du Ciel : *quæ sursum sunt quærite.* En deux mots, insensibilité du Chrétien froid & indifférent qui ne desire pas le Ciel : insensibilité la plus inexcusable : *quæ sursum sunt sapite.* Lâcheté du Chrétien tiede & indolent, qui ne donne au Ciel que des desirs stériles : lâcheté la plus coupable : *quæ sursum sunt quærite.*

Ep. ad Col c. 3. v. 1. 2.

Esprit-Saint, esprit d'amour & de charité, source de ce fleuve de délices qui arrose la céleste Sion, il n'appartient qu'à vous de peindre vos dons. Vous les répandez sans mesure dans l'ame de votre Epouse, autant distinguée par l'étendue de sa gloire & de son bonheur, qu'elle le fut par le prodige de ses vertus. J'invoque sa protection, afin qu'il vous plaise de mettre dans

mes paroles quelqu'un de ces traits de lumiere & de ſentiment par leſquels vos Prophêtes, vos Saints tranſportoient d'avance dans le Ciel le peuple attentif à leur voix. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

INSENSIBILITÉ du Chrétien froid & indifférent, par rapport au bonheur du Ciel : inſenſiblité la plus inexcuſable, puiſque le bonheur du Ciel eſt infiniment ſupérieur à tous les biens qui ſont ici-bas l'objet de nos deſirs ; puiſque le bonheur du Ciel eſt infiniment ſupérieur à toute l'étendue même de nos deſirs. Parlons plus nettement : qu'eſt-ce que le bonheur du Ciel, comparé avec les biens du monde ? Qu'eſt-ce que le bonheur du Ciel, conſidéré en lui-même ? Examinons, voyons, & nous ſerons forcés de convenir que le bonheur du Ciel mérite tous les deſirs de notre cœur : *quæ ſurſum ſunt ſapite.*

1°. Bonheur du Ciel infiniment ſupérieur à tous ces biens que l'homme mondain deſire avec tant d'ardeur, qu'il recherche avec tant d'empreſſement, qu'il pourſuit avec tant de feu, tant de vivacité. Que vais-je faire, ô mon Dieu ! ces biens frivoles que vous abandonnez au caprice de la fortune, à la licence des paſſions ; à l'audace du crime, ces biens maudits, frappés de tant d'anathêmes, ces biens contagieux, écueil ſi ordinaire de la raiſon & de la vertu, ces

biens funestes que vous n'accordez souvent que dans votre colere & votre indignation, me pardonnerez-vous d'oser les mettre en parallèle avec les biens que vous destinez à vos élus ? Mais le monde ne comprend plus les choses spirituelles ; le langage de la foi lui est devenu étranger & inconnu : nous sommes donc obligés de nous servir de ses erreurs pour l'amener à la vérité. Heureux si le monde qui l'a trompé contribue à le détromper, & si son amour pour les biens visibles peut se changer en amour, en desirs des biens invisibles. Suivez-moi, mes chers Auditeurs, dans un détail où rien ne sera de moi ; je ne parlerai que d'après l'Ecriture & les Peres.

Bonheur du Ciel : bonheur véritable & solide. La félicité du siécle, dit saint Augustin, n'est pas un bonheur ; elle n'en est que l'ombre & l'image : *non felicitas, sed quasi felicitas est hujus sæculi.* Il faut l'avouer, les biens du monde ont un certain éclat, je ne sai quel brillant qui nous éblouit d'abord ; une fleur, une surface d'agrémens qui nous enchante au premier coup-d'œil. Fantôme imposteur, il doit tout son pouvoir à notre imprudente & téméraire précipitation ; un regard plus ferme, plus attentif dissiperoit l'illusion, elle ne tient pas contre l'expérience. A mesure qu'on approche de ces biens si grands, si brillans dans l'éloignement, ils diminuent, ils s'évanouissent ; de loin ils paroissent tout, de près ils ne sont rien. Quelque difficile qu'il soit de

ne les point aimer, de ne les point souhaiter, quand on ne les posséde pas, ajoute saint Augustin, il est encore plus difficile de les aimer quand on les possede: *quæ dum non habeo amo, cum habuero contemno.*

Le monde ne plaît que lorsqu'il se promet; il déplaît dès qu'il se donne. De-là vient que la vie humaine n'est qu'une circulation, un reflux continuel de souhaits passionnés & d'espérances trompées, de desirs & de dégoûts: de-là vient que nos jours se passent à chercher ce qui nous fuit, à fuir ce que nous avons trouvé; à quitter un projet; pour un autre projet; un bien que nous connoissons, pour un bien que nous ne connoissons pas.

Toujours entraînés par l'illusion flatteuse d'un bonheur qui se montre dans le lointain, & qui fuit & se dissipe à l'instant où l'on croit le saisir; plus d'un Salomon sur le trône, presqu'aussi malheureux que Job enseveli dans l'humiliation & dans la douleur, a gémi de sa triste situation: l'un, succomboit sous le poids des disgraces & de l'indigence, *tædet animam meam vitæ meæ*; l'autre, sous les ennuis & les embarras de la prospérité: *tæduit me vitæ meæ.* Il n'en est pas ainsi, ô mon Dieu, des biens de votre céleste Jérusalem! Quelque idée que nous puissions nous en former, il sont infiniment au-dessus de ce que nous en pensons; ils ne perdent rien, ils gagnent tout à être connus: chaque jour, chaque moment leur donne des graces nouvelles; on

Job, c. 10. v. 1.

Eccles. c. 2. v. 17.

ne se lasse point de leur ouvrir son cœur, de leur livrer son ame toute entiere. Oui, on trouve tout ce qu'on pourroit souhaiter; on trouve au-de-là de tout ce qu'on avoit pu espérer & desirer : *qui autem biberit.... non sitiet in æternum.* On se plonge dans ces pures délices : on s'y perd ; on oublie tout ; on s'oublie soi-même : & s'il étoit permis, ajoute saint Ambroise, d'employer le langage de la terre pour peindre les félicités du Ciel, je dirois que l'on ignore tout, que l'on s'ignore soi-même ; on sait seulement qu'on est avec Dieu, qu'on est heureux & qu'on le sera toujours.

S. Jean. c. 4. v. 13.

Bonheur du Ciel, duquel on peut dire ce que saint Augustin disoit de la perfection, de la beauté infinie de l'Etre suprême ; qu'il est toujours ancien & qu'il est toujours nouveau ! *O pulchritudo semper antiqua & semper nova.* Qu'est-ce que l'homme ? Il est plus facile de mesurer la profondeur des mers, que de sonder l'abyme impénétrable de ses penchans. Notre cœur est un labyrinthe dont Dieu seul connoît les détours incertains & les routes embarrassées. Volage, inconstant, opposé à lui-même, formant des vœux qu'il détruit aussi-tôt par des vœux contraires, il aime tout, il n'aime rien ; ce qui lui plaisoit hier lui déplaît aujourd'hui : l'objet est le même ; le cœur est changé. Oui, le monde rassembleroit vainement autour de nous toutes les prospérités, toutes les délices ; il ne réus-

ſiroit pas à nous rendre heureux : notre cœur nous échappe malgré nous : lorſque rien ne le dégoûte, il ſe dégoûte lui-même ; il n'a qu'un ſeul amour qui ne change point, l'amour du changement & de la nouveauté ; ou plutôt, n'eſt-ce pas moins à nous, qu'à ce que les félicités mondaines ont de frivole, qu'il convient d'imputer les viciſſitudes, les variations de notre ame ? L'amour du bonheur tient au fond & à l'eſſence de ſon être : l'apparence du bonheur ſe préſente, elle y court avec toute la rapidité, toute l'impétuoſité de ſes penchans ; elle y parvient, le moment qui commence ſa félicité, la finit. Une ombre vaine, à peine capable de l'amuſer, de la diſtraire, ne remplit point l'immenſité de ſes ſentimens ; le vuide qu'elle éprouve met le dégoût, les regrets, l'ennui à la place du mouvement de l'agitation ; des tranſports : les deſirs trompés tombent, s'évanouiſſent ; & que ſerviroit de poſſéder, quand on a ceſſé de deſirer ?

Ah ! c'eſt ici, ô mon Dieu, le chef-d'œuvre de votre bienfaiſance, un des plus puiſſans efforts de votre bras en faveur des élus. Quoique dans la plénitude de vos dons, les fleuves de délices coulent avec tant d'abondance dans l'ame de vos Saints, que leurs flots ſe répandent, ſe débordent au-delà de leur cœur : *menſuram... confertam... & ſupereffluentem.* Cependant, loin d'éteindre le feu du pur amour & la flâme de leurs deſirs, ils ne font qu'en accroître l'ardeur,

S. Luc. c. 6. v. 38.

en-

en irriter, pour ainſi dire, la violence. Par un prodige qui n'appartient qu'au Ciel ; telle eſt, dit ſaint Grégoire, la deſtinée des Saints qui l'habitent, que leurs deſirs, toujours remplis, ne ſont jamais épuiſés : *ſemper avidi, ſemper pleni.* Qu'ils poſſedent tout ce qu'ils deſirent, *ſemper pleni* ; qu'ils continuent de deſirer ce qu'ils poſſedent, *ſemper avidi* ; que les deſirs ne naiſſent point du vuide & de l'indigence, & que la jouiſſance n'amene point le dégoût & l'ennui : *ſitientes ſatiabimur, ſatiati ſitiemus. Longe ab iſtâ ſiti neceſſitas, longe à ſatietate faſtidium.*

Bonheur du Ciel, bonheur également vif & durable. Plaiſirs de la terre, hommes mondains, vous le dites tous les jours ; plaiſirs de la terre, vapeur paſſagere, ombre fugitive ; on ne les goûte pas, on ne les poſſede pas, on en fait ſeulement à la hâte un léger eſſai ; ils n'avoient pas commencé d'être, que déja ils ne ſont plus ; vous diriez qu'ils ne ſe montrent, qu'afin de ſe faire regretter, & qu'ils nous ſont donnés, moins pour nous rendre heureux par leur poſſeſſion, que pour nous rendre malheureux par leur perte.

Ainſi, dit le Prophête Iſaïe, un homme preſſé par la ſoif, ſi le ſommeil vient à fermer ſes yeux, s'imagine qu'aſſis aux bords d'une ſource pure, il ſe déſaltere ; le réveil le détrompe, il ſe retrouve conſumé par les ardeurs d'une ſoif dévorante : *ſicut ſomniat ſitiens & bibit, poſtquam fuerit expergefactus laſſus adhuc ſitit.* Il eſt, je le veux, des plaiſirs *Iſaï, c. 29. v. 8.*

plus durables. Plaisirs foibles, languissans; ils ne causent à l'ame qu'une légere émotion; ils ne font presque aucune impression sur le cœur. Santé, richesses, naissance, dignités, réputation, crédit, autorité dans le monde, vous avez tout cela. Il seroit triste pour vous de ne l'avoir pas, vous seriez sensible au malheur de le perdre; êtes-vous sensible à l'avantage de le posséder? Votre cœur, accoutumé à la paix de cette douce situation, n'est point agité de ces sentimens vifs & délicieux qui font le bonheur. Votre félicité, tant enviée, se réduit à vivre endormi dans un certain état de repos, de langueur, d'inaction qui tient comme le milieu entre le plaisir & la douleur. Non, il n'est donné qu'au bonheur des citoyens du Ciel de renfermer des sentimens durables & toujours également vifs. Plaisirs pénétrans, dit saint Augustin, ils coulent, ils s'insinuent jusqu'au plus intime de l'ame; ils l'agitent, ils l'embrâsent, ils l'arrachent à elle-même. Transports sans cesse renaissans, les siécles des siécles ne semblent qu'un instant; ils volent avec tant de vîtesse que, quoiqu'ils ne puissent amener aucune révolution, on seroit tenté de leur reprocher leur course trop rapide. En même temps le cœur, plein d'une joie solide & permanente, goûte à longs traits ces délices charmantes; il s'arrête, il se repose, il possede les plaisirs, il en est possédé; son bonheur ne finit jamais & il recommence toujours. Des lueurs de félicité fugitive

brillent quelquefois dans les palais des dieux de la terre ; la vivacité, la perpétuité des ſentimens délicieux, le vrai bonheur n'a fixé ſon ſéjour que dans le Sanctuaire du Dieu du Ciel : *beati qui habitant in domo tua Domine.* *Pſ. 83. v. 5.*

Bonheur du Ciel complet & total. On n'a pas dans le monde tous les biens réunis ; afin de s'aſſurer les uns, on eſt obligé de renoncer aux autres. Homme ambitieux, qui courez après cette chimere d'honneur & de gloire dont vous êtes follement épris, fuyez les douceurs du repos, & hâtez-vous d'acheter, par une mort précipitée, l'eſpoir flatteur de vivre dans le ſouvenir des ſiécles futurs. Homme avide d'opulence, vous conſumerez votre ſanté & la fleur de vos ans dans les ſoins inquiets ; & au plaiſir d'amaſſer des richeſſes, il faudra ſacrifier le plaiſir d'en jouir. Homme amateur d'une vie molle & paiſible ; obſcur, inconnu, ignoré, vous ſerez dans le monde comme ſi vous n'y étiez pas, ſans crédit, ſans diſtinction, ſans réputation. Dans notre cœur régnent pluſieurs paſſions oppoſées entr'elles ; ce que l'on donne à l'une, on l'enleve à toutes les autres, & l'on parvient rarement à ſe rendre heureux d'un côté ſans ſe préparer bien des chagrins & des regrets. Mais gloire pure & véritable ; richeſſes éternelles ; repos inaltérable ; plaiſirs délicieux ; tous les biens capables d'allumer nos deſirs, & tous les biens capables de les ſatisfaire : voilà le Ciel. Notre cœur, il eſt

vrai, notre cœur eſt immenſe ; auſſi ſon bonheur ſurpaſſera tout ce que nous pourrions imaginer ; il ſera rempli par celui qui remplit tout ; il contiendra celui que rien ne peut contenir ; &, ſelon l'oracle de Jeſus-Chriſt, il jouira d'une félicité plus étendue que ſes deſirs : *gaudium veſtrum ſit plenum.*

S. Jean c. 16. v. 24.

Bonheur du Ciel, bonheur pur & ſans mélange d'aucun mal. Dans le monde, la plus ſolide félicité eſt traverſée par quelqu'infortune. Qu'eſt-ce que l'homme ici bas, demande Job, & l'homme le plus heureux ? Qu'une fleur paſſagere condamnée à périr preſque en naiſſant, & dont la tige, foible, chancelante, plie à chaque inſtant ſous l'effort des tempêtes qui l'agitent ſans relâche : *qui quaſi flos egredietur & conteritur.* Si vous comptez, continue-t-il, ſi vous comptez notre vie par le nombre des années, nous ne faiſons que paſſer du berceau au tombeau ; ſi vous la comptez par le nombre des diſgraces & des peines, l'homme ne vit que trop long-temps : *homo .... brevi vivens tempore, repletur multis miſeriis.* Pour rendre l'homme heureux, ce ne feroit pas aſſez de tous les biens, de tous les plaiſirs du monde ; pour le rendre malheureux, il ne faut que lui-même. Il exiſte au fond de ſon cœur une ſource trop féconde de miſeres d'où coulent imperceptiblement mille chagrins déſolans. Voyez les paſſions qui le tyranniſent, l'ambition qui le tranſporte, l'intérêt qui l'agite, la volupté qui l'enyvre, la haine

Job, c. 14. v. 2.

Ib. v. 1.

qui l'enflâme, la jalousie qui le desséche, les craintes insensées qui le troublent, les espérances encore plus folles qui l'entraînent & le passionnent; ces desirs violens & fougueux qui le font sortir hors de lui, & ces dégoûts mortels qui le ramenent à lui-même; cette séduction fatale des passions inquiettes qui nous penche, comme malgré nous, à n'estimer que ce que nous ne sommes pas, & à dédaigner tout ce que nous sommes.

Commerce du monde qui nous fatigue; solitude qui nous ennuie; impolitesse qui nous rebute; bienséances qui nous gênent; dignités qui troublent le repos; obscurité qui révolte l'amour propre; heureux au-dehors, malheureux au-de-dans; maître dans une ville, dans une province, dans un royaume; esclave dans sa propre maison; toujours quelque chose à souffrir des autres ou de nous-même; toujours quelque moment d'orage dans le jour le plus serein; toujours quelque bien que nous souhaitons sans pouvoir l'obtenir, ou quelque mal que nous fuyons sans pouvoir l'éviter. Ah! mes chers Auditeurs, quand le Ciel ne feroit que nous affranchir des miseres de cette vie, ne serions-nous pas déja assez heureux de n'être plus malheureux? Vous tous qui êtes affligés, (or où est-il, quel est-il celui qui ne l'est pas?) tournez les yeux vers la sainte Sion; aucun cri, aucune plainte ne trouble le silence de ces paisibles lieux: *mors ultra erit, neque luctus, neque clamor.* Là, régnent *Apoc. c. 21. v. 4.*

la paix profonde & le tranquille repos : Ib. c. 14. v. 13. *amodo jam dicit ſpiritus, ut requieſcant à laboribus ſuis.* La ſource des pleurs eſt fermée, & elle ne ſe rouvrira point : Ib. c. 21. v. 4. *abſterget omnem lacrimam.* Les corps, devenus comme ſpirituels, conſervent la fleur d'une jeuneſſe immortelle : S. Marc. c. 12. v. 25. *ſicut Angeli Dei.* Le cœur, content & ſatisfait, voit tous les biens accourir à lui & ſe livrer à ſes premiers deſirs. L'eſprit, fixé dans l'amour & la poſſeſſion du ſouverain bien, ne connoît plus ces ennuis ſecrets, ces retours importuns, ces réflexions déſolantes, ces rêveries ſombres, ces chagrins biſarres, cette mélancolie pénétrante qui empoiſonne les plus doux plaiſirs & fait des malheureux au ſein même du bonheur. Un jour pur & brillant ne ceſſe point d'éclairer la céleſte Jéruſalem ; la nuit, dit le Diſciple bien aimé, n'y répand jamais ſes ombres & aucun nuage n'obſcurcit la clarté de l'aſtre qui y préſide : *nox enim non erit.* Dans le Ciel aucun bien à ſouhaiter ou à regretter ; aucun mal à ſouffrir ou à craindre.

Bonheur du Ciel, bonheur ſource de paix & de concorde entre les élus qui le poſſédent. Prenez garde, Chrétiens, parmi nous la félicité des uns fait l'infortune des autres. La providence n'a répandu ſur la terre qu'une certaine meſure de richeſſes & d'honneurs : ce qu'un ſeul en ſaiſit, tous les autres le perdent ; on ne peut commander, ſans que pluſieurs obéiſſent ; on ne s'éleve qu'en les forçant de deſcendre ; & pour faire le malheur d'un cœur

tendre & généreux, il ne faudroit que lui montrer la multitude des victimes sacrifiées à son bonheur. Tous, dit l'Apôtre, tous courent dans la carriere : *omnes quidem currunt.* Un seul reçoit la couronne : *unus accipit bravium.* De-là, dans cette carriere de la prospérité mondaine, on s'agite, on se presse, on se pousse, on se heurte, on se traverse, on se supplante, on se détruit mutuellement. De-là cette vigilance inquiette à observer les démarches d'un concurrent; cette ardeur empressée à déconcerter ses projets; ces alarmes désolantes quand il paroît s'avancer; cette joie maligne quand il succombe; ce dépit, ces fureurs, ces désespoir quand il parvient. De-là ces intrigues, ces impostures, ces perfidies, ces clameurs, ces attentats, ces forfaits bas & odieux, le scandale & le malheur de la terre.

I Ad. Cor c. 9. v. 24.

Ibid.

O paix, douce paix, paix aimable, vous que les hommes cherchent au milieu du bruit, dans les cris, dans l'horreur des combats! Paix aimable, nos soupirs vous appellent, & vous vous refusez à nos voeux. Nous courons après vous, & vous fuyez devant nous. Quand est-ce que tranquilles nous reposerons au sein de la paix? Hélas! nous chercherons le repos, nous l'attendrons vainement dans cette région infortunée; elle ne nous offrira que le spectacle de ses dissentions. Tumulte & cabale; soupçons & défiances; manege & dissimulation; amitiés trahies, haines & vengeances; une foule de rivaux qui frémit autour de nous, qui

ne peut nous pardonner d'être heureux, & que notre chûte consoleroit de ses humiliations & de ses disgraces. Ah ! mes chers Auditeurs, tournez vos regards & vos vœux vers une autre Cité. Tranquille Sion, la paix veille autour de tes remparts : *posuit fines tuos pacem.* Elle écarte loin de ton enceinte les projets, les prétentions, les motifs & les germes de toute rivalité. Ce peuple nombreux, que tu renfermes dans tes murs, ne connoît ni cette jalousie sombre qui regarde d'un œil triste & inquiet la prospérité étrangere, ni cette défiance craintive qui pâlit à la vue d'un concurrent : *sedebit populus meus in pulchritudine pacis, & in tabernaculis fiduciæ, & in requie opulentâ.* L'intérêt personnel ne peut désunir les cœurs ; pourquoi ? parce que, ainsi que le remarque saint Grégoire, ces deux mots, le tien & le mien, les destructeurs des liaisons les plus cimentées, la glace qui éteint le feu des amitiés les plus vives, n'ont jamais l'occasion de s'y faire entendre : le fleuve du bonheur y coule également pour tous ; & plus on y puise, plus il fournit : *ubi non est frigidum illud verbum, tuum & meum.* Pourquoi encore ? parce que, ainsi qu'ajoute saint Augustin, au lieu qu'ici bas l'opulence du riche n'est souvent que la dépouille du pauvre ; une grande fortune, qu'un torrent qui engloutit les peuples, qu'un edifice composé de ruines & de débris : dans le Ciel, les richesses sont communiquées sans être partagées & diminuées : *hæreditas non fit an-*

Ps. 147. v. 14.

Isaï, c. 32. v. 18.

gustior numerositate hæredum. O charme enchanteur, seul plaisir d'une ame noble & vertueuse, bonheur le plus grand, le plus touchant des bonheurs, on devient donc heureux sans faire des malheureux ! Je ne dis point assez ; chacun, content de ce qu'il posséde, jette un regard de paix & de complaisance sur ce que les autres possedent : l'amour propre a péri consumé par les flâmes du divin amour ; & si quelqu'étincelle de cet amour réside en vous, Chrétiens, afin que votre cœur ne soit plus que desirs & transports, il me suffira de l'avertir que dans le Ciel on est presque autant heureux par le bonheur d'autrui que par son propre bonheur.

Bonheur du Ciel, bonheur de raison & de vertu. Enfans du Dieu de la félicité sans bornes, de la perfection infinie, nous naissons avec deux amours ; l'amour de la félicité, l'amour de la perfection. Or, ces deux amours sont ici dans une guerre & une opposition presque continuelle. L'amour du bonheur fuit la vertu pénible & austere : la vertu timide & délicate s'allarme à la seule idée des plaisirs profanes. Plaisirs séducteurs, écueil ordinaire de la raison & de l'innocence ; plaisirs funestes, ils coûteront bien des larmes à l'ame pénitente, ou ils feront le malheur éternel de l'ame impénitente ; plaisirs que la vertu réprouve & que la cupidité souhaite ; vertu qu'on ne conservera point dans sa pureté, sans réprimer bien des desirs, sans soutenir bien des com-

bats, fans s'immoler par bien des facrifices. Dure néceffité de porter dans fon fein deux peuples ennemis qu'on ne peut ni détruire, ni concilier ! De-là, ces plaintes, ces gémiffemens du grand Apôtre, de ce Docteur des Nations, élevé, en quelque façon, au-deffus de l'homme par tant de diftinctions dans l'ordre furnaturel de la grace, lorfqu'il fe fentoit entraîné, déchiré par deux volontés contraires, dont l'une s'oppofoit au bien qu'il vouloit, l'autre fe portoit au mal qu'il ne vouloit pas. Saints qui régnez dans le Ciel, le temps de l'épreuve & des
Apoc. c. oppofitions eft paffé ! *prima abierunt.* Le vieil
21. v. 4. homme eft demeuré enfeveli dans l'ombre & la nuit du tombeau ; les plaifirs & la vertu, la paix & la juftice, le bonheur & la fainteté ont fait en votre faveur une al-
Pf. 84. liance éternelle : *Mifericordia & veritas ob-*
v. 11. *viaverunt fibi ; juftitia & pax ofculatæ funt.* Fille de Sion, s'écrie le Prophête, fortez de la pouffiere, effuyez vos pleurs, laiffez les vêtemens de deuil & de trifteffe : *excu-*
Ifaie. c. 52. v. 2. *tere de pulvere Filia Sion.* Suivez fans crainte les penchans, les attraits qui vous invitent, ils n'ont rien de contagieux pour la vertu ; vous êtes la Cité fainte, le péché n'entrera
Ib. v. 1. point dans vos murs : *quia non adjiciet ultra ut tranfeat per te incircumcifus.* Ils n'approcheront jamais de l'air que vous refpirez, les fouffles empoifonnés, capables d'enyvrer l'efprit, d'amollir le cœur, d'enfanter les paffions. Délices pures & faintes ; tout eft d'accord ; le cœur fe porte de lui-même à

ſuivre les loix de la vertu, & la vertu approuve tous les deſirs du cœur ! Ah ! que n'ai-je à parler à ces ames ſaintes qui tremblent à la ſeule ombre du vice ; à ces ames timides qui craignent tant de commettre le péché, qu'elles craignent toujours de l'avoir commis ; à ces ames ferventes qui pleurent avec tant de larmes ; qui expient, par tant de rigueurs, les fautes les plus légéres échappées à la fragilité humaine, le moindre ſommeil de la foi & de la piété ; à ces ames courageuſes que la délicateſſe de leur conſcience cache dans le ſilence des ſolitudes, dans la nuit des déſerts les plus inacceſſibles à la cupidité, & engage à fuir tout ce qui peut diſtraire & amuſer, dans la crainte qu'il ne parvienne à amollir & à affoiblir : à ces ames pures & chaſtes qui, toujours innocentes, ſont toujours pénitentes : à un Paul, à une Théréſe, j'aurai tout dit, en diſant que le Ciel ne connoît que les triomphes & les récompenſes, qu'il ignore les combats de la vertu ; que le cœur n'a rien à ſouhaiter & qu'il n'a rien à ſe reprocher ; que dans le Ciel on eſt heureux ſans remords, vertueux ſans efforts & ſans obſtacles.

O ſtabilité ! ô régne & empire éternel de l'innocence miſe à l'abri du péril de ſe démentir ! O mon Dieu, jamais ne ceſſer de vous plaire, de vous aimer, d'être aimé de vous ; jamais d'autres tranſports, d'autres feux à éprouver que les tranſports & les ardeurs brûlantes de la divine charité,

d'autres pleurs à verſer que les larmes d'une joie pure & ſainte. O, mes chers Auditeurs, en faut-il davantage pour faire le Paradis de toute une ame digne de ſon origine céleſte ? Si ce n'eſt pas encore poſſéder parfaitement Dieu, c'eſt déjà preſque lui reſſembler.

Bonheur du Ciel, bonheur éternel. Mes Freres, dit l'Apôtre, la figure du monde paſſe rapidement ; le temps eſt court, les fortunes du temps ſont d'une durée encore plus courte : *preterit enim figura hujus mundi.*

I. Ad Corint. c. 7. v. 31.

Pour peu que l'on vive, on ne tarde pas à être le témoin d'une infinité de révolutions fatales. Combien d'heureux ont vêcu trop d'un jour pour leur bonheur & pour leur gloire ? Enfin, ſi leur félicité ne paſſe pas avant eux, elle périt avec eux, & le tombeau eſt l'écueil auquel la plus éclatante proſpérité vient ſe briſer tôt ou tard & faire un triſte naufrage : *labitur hoc ab illo qui tenet vel ipſe ab eo quod tenet.* C'eſt le ſort des biens du monde, remarque ſaint Auguſtin ; ils vous échappent ou vous leur échappez ; ils vous quittent ou vous êtes obligés de les quitter : *labitur hoc, ab illo qui tenet, vel ipſe ub eo quod tenet.* Hélas ! tant d'années pour acquérir les biens du monde, un moment pour les poſſéder. Les titres de votre naiſſance ou de vos emplois gravés ſur la pierre deſtinée à couvrir vos cendres, rien de plus. Avoir tant travaillé, & tout ſe termine, non à vivre, mais à mourir dans la ſplendeur ; non à jouir long-temps, mais

à quitter beaucoup. Or, reprend ſaint Auguſtin, eſt-il un bonheur véritable, le bonheur que le même inſtant voit commencer & finir ? *Beatitudo vera non eſt de cujus æternitate dubitatur.* Si les élus du Ciel, continue-t-il, étoient expoſés aux viciſſitudes d'ici-bas, le péril de perdre leur félicité les rendroit plus malheureux qu'ils ne ſont heureux par le plaiſir de la poſſéder. Mais plus d'orages & de tempêtes à redouter : *non accedet ad te malum.* L'immuable éternité a englouti dans ſes profondeurs, le temps, les revers & les révolutions du temps : *tempus non erit amplius.* Vous m'aimez, ô mon Dieu, & vous m'aimerez toujours ; je vous aime, & je vous aimerai toujours ; je ſuis à vous, vous êtes à moi, rien ne nous ſéparera. Plaiſirs enchanteurs, pures délices qui inondent mon cœur, vous renaîtrez ſans ceſſe ; les ſiécles couleront, je n'en reſſentirai point l'outrage ; ils paſſeront, ma félicité ne paſſera point : *O ſancta Sion ubi totum ſtat & nihil fluit !* Toujours heureux, toujours tranquille ; n'avoir aucun changement à déſirer, aucun changement à craindre : quelle ſituation ! & quel cœur, ſi le poiſon de la cupidité n'a glacé & éteint en lui tout ſentiment, ne s'écriera pas avec l'Iſraël captif, ô Sion, ſainte Sion, à votre ſouvenir nos pleurs ont groſſi les eaux des fleuves de Babylone, & rien n'adoucit les ennuis de notre exil, que les ſoupirs que nous envoyons vers notre chere patrie : *ſuper flumina Babylonis, illic ſedimus & flevimus, cum recordaremur Sion.*

Pſ. 90. v. 10.

Apocal. c. 10. v. 6.

Pſ. 136. v. 1.

Reprenons. Bonheur du Ciel, bonheur véritable & ſolide, bonheur toujours ancien & toujours nouveau, bonheur également vif & durable, bonheur complet & total, bonheur pur & ſans mêlange d'aucun mal, bonheur ſource de paix & de concorde entre les élus qui le poſſédent : bonheur de raiſon & de vertu, bonheur éternel : à ces traits qui le caractériſent, que vous paroît le bonheur du Ciel, comparé avec le bonheur du monde ? Mais que ne vous paroîtra-t-il pas, ſi vous le conſidérez en lui-même.

2°. Félicité du Ciel, quelles couleurs nous la repréſenteront ? Nous réuſſirons plus facilement à dire ce qu'elle n'eſt pas, qu'à dire ce qu'elle eſt : *facilius poſſumus dicere quid non ſit, quam quod ſit.* C'eſt ſaint Auguſtin qui parle, & c'eſt preſque toujours lui que je copie en ce diſcours : ce Docteur admirable n'a manié aucun ſujet avec autant de force que celui-ci ; l'amour ſemble avoir augmenté les richeſſes de ſon génie & le feu de ſon ſtyle. Félicité du Ciel, continue-t-il, la grace peut en allumer le deſir dans nos cœurs : *deſiderari poteſt* ; elle peut devenir l'objet de notre eſpérance & de nos ſoupirs : *concupiſci poteſt, ſuſpirari poteſt.* Notre eſprit ne parviendra point à la concevoir ; nos paroles ne réuſſiront point à la peindre : après avoir épuiſé toutes nos idées, toutes nos expreſſions, nous n'aurons preſque rien penſé, nous n'aurons rien dit : *digne cogitari & verbis explicari non poteſt.*

Vous dirai-je, avec le Prophête, que, dans le Ciel, les Saints sont si heureux, que leur cœur ne suffit point à contenir les doux transports qui l'agitent ; que, remplis, inondés des plaisirs qui coulent à torrens dans leur ame, ils éprouvent des ravissemens qui ne souffrent aucune interruption ; que, placés à la source des délices, ils sont comme enyvrés de joie & de volupté ? *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ ; torrente voluptatis tuæ potabis eos.* Vous ferai-je entendre, avec le Docteur des Nations, les Solitaires accablés sous le poids des austérités de la pénitence, exténués par les jeûnes & par les veilles ; les Apôtres consumés dans les courses, dans les travaux, dans les périls d'un pénible ministère ; les Martyrs couverts d'opprobres, dévorés par les flâmes, noyés dans leur sang, s'écriant à chaque moment, dans l'excès de leur joie, que ce qu'ils ont sacrifié sur la terre, n'est rien en comparaison de ce qu'ils reçoivent dans le Ciel ? *Momentaneum & leve tribulationis nostræ.... æternum gloriæ pondus operatur.* Vous avertirai-je, avec saint Paul, que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que le cœur le plus vif, le plus passionné ne peut, dans l'ardeur, dans la fougue de ses plus impétueux desirs, se tracer l'image d'une félicité pareille à celle des élus du Seigneur ? *Nec in cor hominis ascendit.* Courtisans avides de faveur, de crédit, de distinctions, d'honneurs, de places, de domination & d'autorité, rappellez-vous donc

Ps. 31. v. 9.

II. Ad Cor. c. 4. v. 17.

I. Ad Cor. c. 2. v. 9.

les plus doux momens de votre vie ; une ambition réduite au déſeſpoir & tout à coup ſatisfaite par une révolution imprévue ; cette paix charmante ; ce repos de l'ame ; ces tranſports enchanteurs : inſtans délicieux ! pourquoi ne furent-ils que des inſtans ? On ne ſe laſſe point d'y penſer ; on ne ſe laſſe point de les regretter : ſi l'éternité entiere n'étoit qu'un tiſſu de pareils momens ; s'ils ne finiſſoient que pour recommencer ; ou plutôt s'ils recommençoient toujours ſans finir jamais ! . . . . il ne vous reſte rien à ſouhaiter ; il ne me reſte rien à dire : cependant, je n'ai rien dit ; tout cela eſt dans le Ciel ; mais tout cela n'eſt point le Ciel ; & les Saints ne deviendroient-ils pas malheureux, s'il ne leur reſtoit plus d'autre bonheur ? *Digne cogitari & verbis explicari non poteſt.*

Vous repréſenterai-je que, dans le Ciel, les Saints poſſédent Dieu ? A préſent, livrée aux preſtiges des ſens, l'ame ne conçoit point les délices de l'union avec Dieu ; cependant, elle eſt faite pour vous, Seigneur : *tu feciſti nos ad te Domine.* En la formant, vous avez gravé dans ſon cœur l'empreinte de ſa deſtination. De-là vient que, pleine d'un trouble, d'une inquiétude dont elle ignore la cauſe, elle court d'objet en objet ; elle vous demande à tout ce qui l'environne ; elle vole au-devant de tout ce qui lui préſente quelqu'image de votre beauté, de votre perfection infinie ; & même en vous fuyant, elle ne cherche que vous.

A la mort, le jour de l'éternité diſſipe la nuit & les illuſions de cette vie mortelle ; les fantômes menſongers diſparoiſſent ; aucune impreſſion étrangere ne la ſuit dans le vuide où elle tombe. Rendue à la pureté & à la vivacité de ſon attrait naturel, de ſa pente primitive, elle vous voit, elle apperçoit en vous l'unique objet capable de remplir l'immenſité de ſes deſirs ; elle s'élance vers vous avec une impétuoſité inconcevable ; & lorſque ſes égaremens n'ont point formé des barrieres inſurmontables, avec quelle rapidité, quelle ardeur elle ſe précipite dans votre ſein ! Quel amour ! quels feux ! quelles délices ! Ah ! mes chers Auditeurs, le Ciel daigne-t-il exaucer les vœux de mon zèle pour votre inſtruction ? Il me ſemble qu'il ordonne à la Cité ſainte de s'entr'ouvrir ; qu'il me permet de parcourir ce Sanctuaire auguſte où réſide la majeſté du Dieu vivant. Je lui demande les élus que lui envoya cette vallée de larmes & de miſeres : ils ſont préſens à mes regards, je ne les reconnois point ; confondus avec les purs eſprits, leurs corps, dépouillés de ce qu'ils avoient de groſſier & de terreſtre, ne leur ſont qu'un vêtement de lumière : *amictus lumine ſicut veſtimento* ; & cette lumière eſt la lumière même de Dieu : *in lumine tuo videbimus lumen*. La divinité qui les reçoit dans ſon ſein les environne, les preſſe, les remplit, les pénetre : c'eſt ſon ſouffle qui les anime, ſa ſubſtance qui les vivifie, ſon être qui fait leur exiſtence : unis & preſque con-

Pſ. 103. v. 2.

Pſ. 35. v. 10.

fondus avec elle, eſt-il étonnant que le Diſciple bien-aimé, ébloui de l'éclat qui les accompagne, ſe proſterne devant eux avec l'humilité la plus profonde, tant l'eſclave brille de la ſplendeur qui appartient au maître ? Le miracle d'une ſeconde création ſubſtitue aux foibleſſes, aux défauts, aux imperfections de la nature humaine, l'imitation & la communication des perfections de

II. Ep. S. Pet. c. 1. 4. la nature divine : *divinæ conſortes naturæ.* Plongés, abſorbés dans cet océan immenſe de lumières, l'abyme, les profondeurs, le tiſſu, l'enchaînement des deſſeins, des conſeils, des œuvres du Très-Haut ſe dévoilent à leurs regards ; les myſtères de la nature & de la grace n'ont plus de voiles & de nuages ; leur eſprit voit tout, il voit Dieu même ; il le voit, il le connoît tel qu'il eſt :

I. Ep. S. Jean. c. 3 v. 2. *videbimus eum ſicuti eſt.* Preſſés de toutes parts par cet océan de délices qui les reçoit, les remplit, les pénétre, les inonde, quel bonheur, mes Freres ! c'eſt un bonheur par lequel ils participent à la félicité de Dieu

S. Mat. c. 25 v. 21. même : *intra in gaudium Domini tui.* Ainſi, dans la région des élus tout eſt en Dieu, tout eſt à Dieu, tout eſt de Dieu, tout eſt aſſocié à la nature de Dieu : *Divinæ conſortes naturæ.* Et comme ils ne vivent tous que de la vie de Dieu, comme ils ne ſont tous heureux que de la félicité de Dieu, ils ne ſont tous qu'un eſprit & un cœur, parce que Dieu ſeul penſe dans leur eſprit ; parce que Dieu ſeul eſt l'objet de leurs penſées ; Dieu ſeul eſt le terme de leurs deſirs. Ces tor-

rens d'existence, d'inspiration, de béatitude divine qui partent sans cesse du sein de la Divinité, afin de faire leur gloire & leur bonheur, y retournent sans interruption pour lui porter les hommages de leur amour. Toutes leurs voix réunies ne forment qu'un cantique d'adoration & de louanges; ils ne se parlent, ils ne s'entretiennent que de sa grandeur, de sa puissance, de sa sainteté, de ses bienfaits, de ses perfections infinies; les transports d'amour, de reconnoissance, de félicité passent d'un cœur à un autre cœur : dans le Ciel, les hommes ne sont plus des hommes; il ne reste entr'eux & le Dieu suprême, que la différence essentielle entre le Créateur & la créature. Leur être, élevé, ennobli par l'Être divin, porte dans son esprit, dans son cœur, dans son bonheur le caractère & les traits de la vérité, de la charité, de l'immutabilité & de la félicité de la nature divine : *divinæ consortes naturæ.* Je m'arrête, Chrétiens; je conviens que mes efforts n'ont pu être que des efforts vains & superflus; mais je n'ai pu résister au desir de présenter quelques traits nuancés d'un portrait qu'il n'appartient point à une main mortelle de tracer & de finir. Je ne me contenterai point d'ajouter, avec S. Augustin; pour entendre ce langage, il faudroit être consumé par les flâmes de la divine charité : *da amantem & sentit quod dico.* Je dirai : comment l'entendrions-nous? nous n'aimons Dieu que bien imparfaitement; nous l'aimerons, nous ne mettrons point de

bornes à notre amour, & notre amour sera la mesure de notre félicité. Mais enfin, nous n'aimons que foiblement, si nous ne possédons pas. Or, il faut le posséder avec les Saints pour l'aimer autant qu'ils l'aiment ; & il faut avoir tout leur amour, pour connoître le bonheur de le posséder : *dignè cogitari & verbis explicari non potest.*

Vous avertirai-je que les élus sont plus heureux dans le Ciel que les réprouvés ne sont malheureux en enfer ; que Dieu ne déploie pas tant sa justice sur ceux-ci, que sa magnificence sur ceux-là, que les richesses de son amour surpassent les trésors de sa fureur ? *Superexaltat autem misericordia judicium ;* & , s'il est permis de le dire ; qu'il récompense encore plus en Dieu, qu'il ne punit en Dieu ; en un mot, que le Ciel a plus de quoi se faire désirer, que l'enfer n'a de quoi se faire craindre. M'écrierai-je : *vide quanto emit, & sic videbis quid emit ?* Voyez un Homme-Dieu mourant, couvert de blessures profondes, baigné de son sang ; ce sang qui coule & inonde la terre, le Ciel en est le prix : *vide quanto emit, & sic videbis quid emit.* Quel autre que Dieu parleroit dignement d'un bonheur qu'un Dieu achete par l'effusion de tout son sang ? Les Saints sont heureux dans le Ciel ; ils sentent leur félicité ; ils goûtent les délices de leur situation : Dieu seul connoît ; Dieu seul expliqueroit dignement une félicité qui est la communication de son propre bonheur : *dignè cogitari & verbis explicari non potest.*

Ep. B. Jacob. c. 2. v. 13.

Ah ! du moins nous savons qu'un foible écoulement des délices célestes a pu rendre heureux les Saints que Dieu daigna honorer sur la terre des prémices du bonheur réservé à ses élus. Momens fortunés, s'écrie saint Bernard ! Et comment vous en donnerai-je quelqu'idée ? Une douce agitation s'éleve tout à coup dans l'ame ; on ne voit ni d'où elle vient, ni ce qu'elle devient : un rayon, émané du sein de la gloire & de la splendeur éternelle, éclaire l'esprit ; on se trouve environné d'une lumière pure & vive ; la beauté, la perfection infinie se montre presque sans voile & sans nuage : le cœur s'anime ; il s'embrase, il s'attendrit, il se passionne, il se plaint, il soupire ; les sens se taisent, l'imagination s'abbat & se prosterne, les larmes coulent ; quelles larmes ? fussent-elles des larmes de regrets & de repentir, elles ont plus de douceur & de charmes que les épanchemens de la joie mondaine : *dulciores sunt lacrimæ pænitentium quam gaudia theatrorum.* La voix de l'époux se fait entendre, on lui répond par de continuels transports d'amour. Est-on encore sur la terre ; est-on déjà dans le Ciel, on le sait à peine, Dieu le sait : *ego nescio, Deus scit.* Un Paul proscrit, marchant de péril en péril, de tribulations en tribulations, a le cœur inondé de joie : *superabundo gaudio.* Presque de nos jours un Xavier, livré à la faim, à la soif, à la nudité ; seul dans les sables brûlans de l'Inde qu'il arrose de ses sueurs & de son sang,

II. Ad Cor. c. 12. v. 2.

Ib. c. 7. v. 4.

s'écrie : arrêtez, ſuſpendez, Seigneur, le cours de vos dons ; l'homme, que le ſouffle de votre puiſſance n'a point encore dépouillé de ce corps de terre & d'argile, n'a point la force d'en ſoutenir le poids : *ſatis eſt, Domine, ſatis eſt.*

Or, reprend ſaint Auguſtin, ſi telles ſont les conſolations de l'exil quelles ſeront les délices de la patrie ? *Si hæc ſunt in exilio, quid erit in patria ?* O Jeruſalem, le ſéjour de la paix & du vrai bonheur ! ô, mes Freres, puis-je ajouter, avec ſaint Auguſtin, de quelle joie je vous vois ſaiſis ? Je n'ai que prononcé le nom de la céleſte Jeruſalem, déja vos cœurs ſoupirent pour cette Cité ſainte. Où eſt-elle cette Jeruſalem fortunée ? Vous ne la voyez point, cependant vous l'aimez. Comment la deſireriez-vous, ſi vous ne l'aimez pas ? Mais comment l'aimez-vous, ſi vous ne la voyez pas ? *Unde clamatis ſi non amatis ? Unde amatis ſi non videtis ?*

Quelqu'inacceſſible qu'elle ſoit à nos regards, l'œil de la foi peut l'entrevoir. Que vous en dirai-je ? Non, nous ne pourrons la célébrer dignement, que lorſque nous la poſſéderons réellement. Parlez donc vous-même, ô mon Dieu, & montrez-nous les richeſſes de votre royaume ! Il n'en faudroit pas davantage pour fermer éternellement notre cœur à l'amour des félicités profanes ; on ne ſe conſoleroit d'être ſur la terre, que par l'eſpérance de n'y être pas longtemps.

Le même ſaint Docteur rapporte, au neuvieme Livre de ſes Confeſſions, que s'entretenant avec ſa mere des délices de la vie future, élevés tout à coup en eſprit au-deſſus des choſes mortelles, ils entrevirent pour quelques inſtans le ſéjour heureux : *dum loquimur attigimus eam modicè toto ictu cordis.* A cette vue, ſaiſis, immobiles hors d'eux-mêmes, ils ne ſe parloient que par leurs ſoupirs, *& ſuſpiravimus*, lorſque ſainte Monique s'écria, ô mon cher fils, je ne deſirois que de vous voir rentrer dans le ſein de l'Egliſe ; mes vœux ſont accomplis, quittons cette région infortunée : que fais-je, que puis-je faire ſur la terre, ſi ce n'eſt de ſoupirer pour le Ciel ? *Quid hic faciam & cur hic ſim neſcio, jam conſumptâ ſpe hujus ſæculi !*

Que faiſons-nous ici bas nous-mêmes ? quel charme, quel attrait nous y retient ? que cherchez-vous, qu'eſpérez-vous dans le monde, vous ſur-tout qu'une longue expérience a inſtruit de la vanité des eſpérances mondaines ? Qu'avez-vous trouvé ſur la terre ? qu'inconſtance, ingratitude, amis volages, ennemis opiniâtres, haines, jalouſies, revers de fortune, plaiſirs frivoles, chagrins trop réels. Vous n'avez pas été heureux, le ſerez-vous ? le monde changera-t-il ? changerez-vous votre cœur ? on a trompé toutes vos eſpérances, ne vous laſſerez-vous point d'eſpérer ? *Quid hic faciam neſcio, jam conſumptâ ſpe hujus ſæculi.*

Etrange aveuglement de l'homme ! il paſſe

ſa vie entiere à ſe détromper & à ſe laiſſer tromper de nouveau ; à déplorer ſes erreurs & à les continuer ; à donner ſon cœur & à le reprendre ; à rompre ſes liens & à les renouer ; à ſe plaindre du monde & à l'aimer ; à lui reprocher ſes perfidies & à compter ſur ſes promeſſes ; à ſe conſumer par le déſeſpoir & à s'égarer dans des eſpérances auſſi vaines que les premieres.

Audite me divites, audite me pauperes. Riches & pauvres, grands & petits, écoutez ma voix : *audite me pauperes* ; vous que la providence aſſujettit à traîner une vie obſcure & difficile dans la pouſſiere & dans l'ombre ; pourquoi pleins de dépit & d'ennui, paſſer vos triſtes jours à regretter les biens que Dieu vous refuſe ? Conſolez-vous par l'eſpérance certaine des biens que Dieu vous offre. Bien-tôt, diſoit ſaint Auguſtin au peuple d'Hyppone, qui, aſſiégé par les Vandales, n'attendoit que le moment de ſa ruine prochaine, bien-tôt nous habiterons cette Cité immortelle qui ne périra point : *erimus in quadam civitate.* Laiſſons l'infidele, qui n'a d'autre patrie que la terre, s'occuper un moment de ſes deſtinées : mais vous, Chrétien, vous qui ſavez que le Ciel vous attend, que vous importe que le petit nombre de jours que vous avez à couler dans cette région ſoit troublé par la douleur, pourvu que les jours de votre éternité ſoient remplis de félicité ? Que vous importe que votre nom ſoit ignoré, mépriſé par le monde, s'il eſt écrit au livre de vie ? *Erimus in*

quadam

quadam civitate. Encore un moment, moins qu'un moment, & si vous le voulez, heureux pour toujours ; il ne vous restera rien à souffrir, rien à desirer.

Audite me divites. Pour vous grands du monde, riches du monde, on croit que vous êtes heureux, l'êtes vous ? *Respondeat cor vestrum fratres.* Quoi donc, dans vos palais, ainsi que dans la cabane du pauvre, des regrets, des soupirs, des larmes ! Je n'en suis point surpris. Un cœur dans le trouble, le tumulte, l'agitation ; tandis qu'il ne possede pas ce qu'il desire ; un cœur dans le vuide, le dégoût, l'ennui, dès qu'il ne voit rien à desirer au-de-là de ce qu'il possede : voilà jusques sous la pourpre & le diadême, le cœur de l'homme ; le trône ne le change pas. Or, un cœur déchiré par les desirs inquiets, ou flétri par le dégoût & l'ennui, ce cœur est-il heureux ? Ah ! rendez graces à l'aimable providence, qui ne permet pas que vous vous endormiez dans l'ivresse d'une frivole & coupable prospérité. Que vous seriez à plaindre si, trop contens, trop heureux ici bas, vous veniez à oublier que vous êtes faits pour une félicité plus pure & plus durable ! *Cognoscentes nos habere meliorem & manentem substantiam.* Le peuple qui ne soupire point pour la terre promise périra dans le désert ; l'infidele Israélite qui ne gémit point sur la longueur de son exil ne verra point les fêtes & les solemnités de Sion ; les portes de la Cité sainte demeureront éternellement fermées

Ad Heb. c. 10. v. 34.

au Chrétien inſenſible qui n'aura pas ſu ſe les ouvrir par la ferveur de ſes deſirs : *qui non gemit ut peregrinus non gaudebit ut civis.* Eſt-ce donc qu'il ſuffit de deſirer le Ciel ? Inſenſibilité du Chrétien froid & indifférent qui ne deſire pas le Ciel ; inſenſibilité la plus injuſte. J'ajoute lâcheté du Chrétien tiede & indolent qui ne donne au Ciel que des deſirs ſtériles ; lâcheté la plus inexcuſable. Sujet de la ſeconde partie.

SECONDE PARTIE.

Chrétiens lâches & indolens, vous vous bornez à déſirer le Ciel, vous ne travaillez point à vous en rendre dignes ; apprenez que vous êtes doublement inexcuſables. Inexcuſables de ne donner que des deſirs à un bonheur qui ne ſera accordé qu'au mérite ; inexcuſables de ne pas acquérir un mérite, auquel vous pouvez parvenir : *quæ ſurſum ſunt quærite.*

1°. Inexcuſables de ne donner que des deſirs à un bonheur qui ne ſera donné qu'au mérite. Dieu pouvoit nous accorder le Ciel à titre de pure grace ; il eſt le maître de ſes dons, il a voulu qu'il fût une récompenſe ; par conſéquent, il a voulu qu'il fût le prix du travail & des ſervices. En effet, puiſque les biens du monde, ces biens faux & trompeurs, ces biens incertains & fragiles, ces biens paſſagers & corruptibles, puiſqu'ils nous coûtent tant de ſoins & de fatigues ; puiſque nous croyons ne faire jamais trop

pour y arriver ; puiſque nous jugeons que la peine de les acquérir eſt ſuffiſamment récompenſée par le plaiſir de les poſſéder, eſt-il juſte que les biens de l'éternité ne nous coûtent rien, & oſerons-nous nous plaindre ſi Dieu nous demande pour le Ciel ce que nous ne refuſons point au monde ? *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.* Il n'a donc point voulu, ce Dieu auquel il appartient de tracer la route qui conduit au Ciel, il n'a point voulu en ouvrir d'autre aux adultes que la voie du travail & du mérite. Le ſerviteur ne partage les biens du maître que parce qu'il a été fidele à les conſerver, vigilant à les accroître : *Quia .... fuiſti fidelis.* Les hommes ne ſeront récompenſés qu'autant qu'ils auront travaillé ; enſorte que l'étendue de leur mérite ſera la meſure de leur bonheur : *unuſquiſque autem propriam mercedem accipiet ſecundum ſuum laborem.* Les fatigues, les périls du combat doivent précéder le repos, la gloire du triomphe : *non coronatur niſi legitime certaverit.* Le Ciel eſt une couronne, une couronne de juſtice : *corona juſtitiæ*, & c'eſt pour cela qu'il eſt une couronne de gloire, *corona gloriæ.* Car, dès-là qu'il eſt une couronne de juſtice, il n'eſt donc accordé qu'au mérite ; on n'y entre donc que par la voie du mérite ; on ne le poſſéde qu'à titre de mérite ; il eſt donc une marque déciſive du mérite : *corona gloriæ.*

I. Ad Cor. c. 9. v. 25.

S. Mat. c. 25. v. 21.

I. Ad Cor. c. 3. v. 8.

II. Ad Timot. c. 2. v. 5.

Ib. c. 4. v. 8.

I. Ad Teſſal. c. 2. v. 19.

Grande & eſſentielle différence entre les honneurs du Ciel & les honneurs du monde !

Ils ne ſont plus, ſi cependant ils furent jamais, les temps où une fortune éclatante étoit la preuve ſûre d'un mérite ſupérieur. Honneurs, titres, prééminences, emplois honorables, poſtes diſtingués, comment & par quelle route a-t-on coutume d'y parvenir ? A Dieu ne plaiſe qu'oubliant la ſainteté, la dignité de mon miniſtere, je vienne profaner le Sanctuaire du Dieu de vérité, du Dieu de charité, par l'aigreur & l'amertume de ces ſatyres indécentes que dictent le dépit d'une ambition trompée dans ſes projets, ou les ſombres fureurs d'une philoſophie ſauvage & mélancolique ; de ces invectives qu'enfante quelquefois parmi nous le déſeſpoir de l'impiété flétrie & proſcrite ! Après s'être eſſayée contre le Sacerdoce, elle répand, juſques ſur les appuis du trône, le fiel de ſes invectives ſacrileges, afin d'enivrer le peuple du poiſon tout à la fois de ſa révolte & de ſes erreurs. Génies chagrins & mécontens, déclamateurs éternels contre les abus & les injuſtices du ſiécle, déterminés à ne voir point le mérite où ils verront la faveur, & à ne louer jamais d'autres vertus que les vertus oubliées & malheureuſes, ce n'eſt point ſur leur ſuffrage que je décide.

Mais vous le ſavez auſſi bien que moi, & mieux que moi ; retranchez des honneurs, des dignités du monde, ce que le crédit & l'intrigue en emportent, ce que la hardieſſe & l'audace en enlévent, ce que l'importunité en arrache, ce que la politi-

que & l'hypocrisie en surprennent, ce que la flatterie & la basse adulation en obtiennent, ce que l'on en vend à l'intérêt, ce que l'on en donne à la naissance, ce que la faveur en laisse tomber sans choix & sans discernement, ce que la voix impérieuse de la volupté en soumet à ses caprices, ce que le hazard en distribue, ce que les foibles & les penchans du cœur en prodiguent, vous verrez combien il en restera peu pour le mérite. Tel occupera les premiers postes, il n'aura d'autres vertus, d'autres services, que les services & les vertus de ses peres. Celui-ci devra son élévation à cette fortune bisarre que l'on voit se dérober aux veilles de l'homme le plus laborieux, pour se jetter entre les bras de l'indolence plongée dans son sommeil; & se refuser à celui qui la cherche, pour s'offrir à celui qui ne la cherche pas, qui ne l'attend pas. Celui-là en sera redevable à son méprisable talent de saisir & de copier les foiblesses d'un protecteur puissant, dont il aura su flatter les passions par de lâches complaisances & une servile imitation.

Parcourez les fastes des Royaumes & des Nations, remontez à la source de ces fortunes immenses qui firent l'étonnement & le prodige de leur siécle, vous en trouverez quelques-unes qui furent l'ouvrage de la vertu; combien en trouverez-vous qui n'aient pas été l'ouvrage du vice? Pour un Joseph, que la pudeur, l'innocence, la fidélité, l'étendue de sagesse & de lumieres ap-

prochent du trône & mettent à la tête d'un grand empire, mille ambitieux ſous les pas du ſanguinaire Aman, ſe hâtent de cimenter une grande fortune par de grands crimes. Pour un David, qui attend en paix la chûte de celui dont il doit occuper la place, plus d'un Abſalon travaille par la faction, l'intrigue, la perfidie, à avancer les momens de ſon élévation. Pour un Aaron, que le Seigneur place dans le Sanctuaire, plus d'un Coré uſurpe les honneurs du ſacerdoce. Pour une Eſther, qui plaît par des graces innocentes, plus d'une Jézabel ne cherche qu'à ſéduire & à être ſéduite. Rarement on parvient à la faveur par des voies bien pures & bien droites; on ne ſait quelle route prendre pour y arriver, on ne ſait ce qui l'attire & la fixe. Une ſaillie qui amuſe, une complaiſance qui flatte l'amour-propre, une louange qui nourrit la vanité, plaça plus d'une fois le courtiſan agréable au-deſſus du guerrier qui gagne les batailles & ſauve l'Etat. Pour s'avancer, le grand mérite eſt de plaire : or, quelle eſpece de mérite eſt la plus ſûre de plaire ? Encore une fois, on ne le ſait pas. Je me trompe, & je l'ai dit, on ne le ſait que trop. Mérite étranger, mérite extérieur, merite de diſſimulation, mérite de manége & d'intrigue, mérite d'impoſture & de perfidie, mérite d'audace & d'impudence, mérite de baſſeſſes & de ſervitude, mérite de ſollicitations & d'importunités, mérite de hazard & de circonſtances, mérite de naiſſance & de ri-

chesses, mérite d'assiduités & de complaisances, mérite de bagatelles & d'amusemens, mérite de vices souvent & de crimes, tel est le mérite que le monde a coutume d'enrichir de ses bienfaits ; ensorte que plus la fortune est grande & brillante, plus elle laisse souvent à demander si l'homme qui la posséde en est digne, & à craindre qu'il ne le soit pas.

Ah que les récompenses du Ciel sont bien autrement distribuées ! celui qui ouvre & qui ferme les portes de la céleste Jérusalem, est ce Dieu éclairé qui ne se laisse ni guider par une tendresse aveugle, ni séduire par des dehors affectés, ni désarmer par des repentirs hypocrites & simulés, ni attendrir par des larmes fausses & commandées, ni imposer par des desirs stériles & inefficaces, ni surprendre par des raisonnemens captieux, par des excuses concertées, par des nécessités, des impossibilités prétendues ; ce Dieu sage qui sait si bien distinguer le mérite véritable du mérite apparent, le mérite personnel du mérite étranger, le mérite intérieur & solide d'une vaine surface de mérite ; ce Dieu attentif qui sonde les replis les plus secrets du cœur, qui en interroge tous les mouvemens, qui en étudie toutes les voies, qui voit tout & qui pese tout dans la balance du Sanctuaire ; ce Dieu juste, dont alors l'exacte & inflexible équité ne refuse rien au mérite, & n'accorde rien qu'au mérite ; ce Dieu sous l'empire duquel on ne verra, après les

temps d'épreuve, ni des malheureux ſans crime, ni des heureux ſans vertu.

Au moment marqué pour décider les deſtinées éternelles, il fera donc retentir, au milieu des peuples aſſemblés, ces foudroyan-
Ecclef. c. 16. v. 15. tes paroles : *unicuique ſecundum meritum operum ſuorum*; à chacun ſelon le mérite de ſes œuvres. Remarquez, Chrétiens, il ne dit pas à chacun ſelon le mérite de ſes penchans, de ſes inclinations, de ſes vœux, de ſes deſirs ; il dit à chacun ſelon le mérite de ſes œuvres : *ſecundum meritum operum ſuorum.* Il ne dit pas même à chacun ſelon ſes œuvres ; car, combien d'actions ſaintes & juſtes en apparence furent des crimes véritables ? Combien d'actions ſaintes & juſtes en elles-mêmes que les motifs rendirent coupables ? Toutes les intentions feront donc examinées, tous les motifs approfondis, toutes les vues & les inclinations développées : rien ne ſera perdu ; auſſi rien alors ne ſera pardonné. Aucun mérite ſans recompenſe ; mais aucune récompenſe ſans mérite : pour le même degré de gloire, on demandera le même degré de ferveur & de piété ; & dans ce que chacun ſera, on verra ce qu'il aura été.

Vous l'avez entendu, homme ambitieux, homme avide de plaiſirs ou de fortune ; où ſont vos œuvres, où eſt le mérite de vos œuvres ? Ces haines éclatantes, ces jalouſies ſecrettes, ces noires impoſtures, ces diſſentions ſcandaleuſes, ces vengeances méditées, concertées dans le ſilence, ces baſ-

ses & criminelles complaisances, ces débauches & ces voluptés honteuses, cette fierté, cette hauteur, cette dureté pour les pauvres, cette soif insatiable des richesses, des honneurs, des plaisirs, sont-ce là vos titres pour le Ciel? Je l'ai déclaré, les hommes coupables de ces forfaits n'entreront point dans mon royaume. Lorsque le temps de l'exil & du voyage sera passé, chaque région aura ses citoyens : l'enfer est la patrie du pécheur ; le Ciel n'est la patrie que du juste. Et ne prétendez pas m'étaler votre sang versé dans les combats & tant de fois renouvellé dans vos veines, vos vertus morales & d'honnête homme : vantez au monde les sacrifices faits au monde ; Dieu ne récompense que ce que l'on fit pour Dieu ; le Ciel n'est point destiné à payer les services rendus au monde. On vous demande des œuvres de salut & de grace ! *unicuique secundum meritum operum suorum.*

Paroles terribles pour tant d'ames aveugles & trompées que l'on voit se reposer dans la paix, dans la sécurité que leur inspire la persuasion qu'elles ne sont point indignes des récompenses célestes ! Ames avides de gloire, qui cherchent plus la réputation que le mérite de la dévotion ; moins sensibles à la satisfaction d'être justes qu'à l'honneur de le paroître ; toujours disposées à préférer une vertu d'éclat, qui attirera les regards du monde, à une vertu obscure qui n'aura pour témoin que l'œil de Dieu, & qui trop souvent, par le dépit & les em-

portemens de leur orgueil bleſſé & irrité, juſtifient la critique hardie à leur reprocher que leur piété faſtueuſe préfére le ſuffrage de la terre à l'approbation du Ciel... Ames ſuperbes & hautaines qui, fieres de leurs progrès prétendus dans les voies de la perfection évangélique, prétendent régner dans le monde & preſque dans le Sanctuaire; regagner du côté de la vanité ce qu'elles ſacrifient du côté du plaiſir, & ſe dédommager des hommages qu'elles rendent à Dieu, par cette ſorte d'hommage & preſque d'adoration qu'elles exigent des hommes..... Ames inquietes & diſſipées, qui ne peuvent habiter un moment en elles-mêmes: ſans ceſſe occupées à remplir leur mémoire & leur imagination des ſcènes diverſes que les circonſtances amenent ſur le théâtre des paſſions humaines, elles ſe font un mérite de ſavoir tout ce qui ſe paſſe, de dire tout ce qu'elles ſavent; éternellement répandues dans le monde, qu'elles ſcandaliſent davantage par leurs intrigues, leur curioſité, leur indiſcrétion, qu'elles ne l'édifient par la régularité de leur conduite..... Ames d'un zèle dur & auſtère, qui, comme s'il leur étoit permis d'ignorer que le Chrétien ne pratique la vraie morale évangélique qu'autant qu'il ſait en garder pour lui toute la ſévérité, en prendre pour ſes freres toute la douceur, tous les ménagemens, mettent à la tête de leur plan de dévotion l'oubli de l'amour du prochain, & ſe vantent d'avoir ſanctifié le monde quand elles l'ont

rempli de trouble & de diſcorde..... Ames trop ſenſibles, trop délicates qui, ſe flattant d'avoir toutes les vertus, s'en font un droit de n'avoir ni l'humilité qui abaiſſe, ni la charité qui pardonne..... Ames inſenſées & opiniâtres, déterminées à ne pratiquer la piété que ſelon le ſyſtême & les arrangemens de leur attrait perſonnel, de leurs lumières particulieres; elles aimeroient mieux renoncer à la dévotion, que de n'être pas pieuſes à leur mode; & même, en s'immolant pour Dieu, elles ne ſacrifient qu'à leur goût & leur caprice..... Ames froides & indifférentes dont on peut dire qu'elles ne tiennent, pour ainſi dire, ni au Ciel, ni à la terre, ſans attache à ce qu'elles poſſédent, ſans empreſſement pour ce qu'elles ne poſſédent pas, elles ne s'occupent ni de la vie préſente, ni de la vie future; elles ne ſont pas au monde; elles ne ſont point à Dieu: ſi la religion ne trouve dans leur cœur aucun des deſirs corrompus qu'elle réprouve, elle n'y trouve aucun des deſirs purs & chaſtes qu'elle commande; aux yeux des hommes, elles ont toutes les vertus, parce qu'elles n'ont aucun vice; aux yeux de Dieu, qu'il leur ſert peu de n'avoir pas de grands vices, dès qu'elles n'ont aucunes vertus! .... Ames molles & indolentes, dévouées à une piété douce & commune; on mene un certain train de vie, ſimple & uni, qui, après tout, ne coûte pas beaucoup à l'amour propre, qui gêne très-peu les inclinations naturelles, que

l'on doit même au ſoin de ſa réputation & à la bienſéance de ſon état. On évite les excès du jeu, les intrigues de la galanterie, le ſcandale des parures indécentes, l'animoſité des haines déclarées, la licence des calomnies : du reſte, vie molle & délicieuſe; plaiſirs tranquilles & modérés ; converſions enjouées & amuſantes ; médiſances fines & délicates ; amour de ſon repos & de ſa liberté ; deſir de plaire, de ſe diſtinguer dans le monde ; antipathies & averſions ſecrettes ; liaiſons tendres qui occupent l'eſprit & le cœur ; recherche de propreté & de goût dans la table & les ameublemens. Ah ! ſi par ces routes aiſées & ſpacieuſes on arrive au Ciel, le royaume céleſte ne demande donc plus d'efforts & de violences ; il ne faut donc plus pour ſe ſauver ſe haïr, ſe quitter, renoncer à ſoi-même ? La vie de l'homme chrétien n'eſt donc plus une milice laborieuſe, un combat pénible, une courſe difficile ? Une vie inutile n'eſt donc plus une vie criminelle ? Le ſerviteur qui a négligé de faire profiter le talent, ne ſera donc point précipité dans les ténébres ? La porte ne ſera donc point fermée aux Vierges folles qui ſe ſeront endormies en attendant l'époux ? L'arbre ſtérile ne ſera point déraciné & jetté dans les flâmes ? On peut donc régner avec Jeſus-Chriſt ſans avoir combattu avec Jeſus-Chriſt ; plaire au monde & à ſoi-même ſans déplaire à Dieu ; ſauver ſon ame ſans perdre ſon corps ; chercher, avec empreſſement, les plaiſirs de la vie

présente sans renoncer aux délices de la vie future ; partager le bonheur des Saints sans avoir imité leurs exemples ? Que le Ciel s'ouvre ; qu'il nous soit donné de contempler le peuple qui l'habite, que nous présentera-t-il ? des hommes qui ne connurent point le péché, ou qui ne cesserent point de le pleurer ; des hommes qui oserent mourir ou qui ne surent vivre que pour Dieu ; des hommes remplis de modestie & d'humilité, de détachement dans les richesses ou de soumission dans l'indigence ; des hommes de renoncement & d'abnégation intérieure ; des hommes de paix & de charité ; des hommes de courage & de zèle ; des hommes de compassion & de bienfaisance ; des hommes de vigilance & de recueillement ; des hommes de desirs réprimés, de penchans combattus, d'inclinations dominées & subjuguées ; des hommes qui, vainqueurs du monde, de l'amour propre, de la vanité, ne chercherent que Dieu, ne voulurent que Dieu, ne travaillerent principalement que pour Dieu, des hommes qui, sans se borner à l'observation des préceptes, aspirerent à la perfection des conseils évangéliques ; des hommes dont les jours, loin d'être des jours vuides & livrés aux soins terrestres, aux amusemens frivoles, ne furent qu'un tissu de vertus & de sacrifices ; des Apôtres, des Martyrs, des Solitaires, des Vierges pures & ferventes, des Pénitens austeres. A cette vue oserons-nous nous présenter, nous avancer pour entrer en pos-

ſeſſion du royaume céleſte ? oſerons-nous nous aſſeoir auprès d'eux ? oſerons-nous penſer que nous avons le mérite qui rend digne du Ciel ? ſerons-nous ſurpris que le Dieu, diſpenſateur des récompenſes éternelles, nous déclare que nous ne l'avons point connu, qu'il ne nous connoît pas ? Loin d'avoir quelque droit à ſes dons, nous n'avons droit qu'à ſes anathêmes ; & nous ſommes d'autant plus inexcuſables, que, ſi le Ciel ne ſe donne qu'au mérite, il dépend de nous d'acquérir le mérite que le Ciel demande.

2°. Il ne dépend pas de nous d'avoir le mérite néceſſaire pour arriver aux proſpérités mondaines : il faut pour cela des talens que les deſirs & l'ambition ne donnent point, quand la nature les a refuſés. Il faut des occaſions, des circonſtances heureuſes, des emplois aſſortis aux talens, pour donner lieu au mérite de ſe développer, de briller aux yeux du monde. Euſſiez-vous le mérite qui rend digne des faveurs & des diſtinctions, il ne dépend pas de vous d'avoir le mérite qui les obtient ; cette eſpece de mérite qui conduit ſi rapidement aux honneurs mondains, & ſans lequel on ne marche qu'à pas lents, ſouvent inutiles & perdus dans les routes de la fortune ; un mérite d'agrément, d'inſinuation, de manege, de manières ; cet air de politeſſe, ces graces extérieures, qui plaiſent, qui préviennent, qui engagent, qui enchantent, qui ſe font ſentir au cœur & ne laiſſent pas

à la raiſon le loiſir, la liberté de les peſer, d'en dédaigner ce qu'elles ont de frivole ; ce mérite dont on dit avec juſtice qu'il ne rend digne de rien, & dont on ſe plaint qu'il emporte tout. Souvent quand on le pourroit, on ne voudroit, on ne devroit pas ſe donner le mérite propre à réuſſir dans le monde ; mérite d'une lâcheté baſſe & rampante, prompte à s'abaiſſer, à ſe déſhonorer afin de s'élever, & à adorer ſervilement la faveur pour la partager ; mérite qui n'eſt ſouvent que fourbe & impoſture, capable de ſe prêter à ces myſtères d'iniquité, à ces complots de méchanceté & de perfidie, toujours ſi oppoſés à la religion & à la probité, quelquefois ſi néceſſaires à la fortune. Euſſiez-vous un mérite ſolide & agréable, il ne dépend pas de vous d'avoir un mérite ſupérieur au mérite de vos concurrens : cependant, que vous ſerviront vos talens s'ils ſe trouvent obſcurcis, effacés par l'éclat de leurs talens plus brillans que les vôtres ? Dès que vous paroîtrez dans la carrière, quelle foule de rivaux ſe mettra entre vous & la fortune ? Vous aurez à vous défendre contre la malignité de leurs critiques, contre la pénétration de leur jalouſie, contre l'activité de leur politique, contre le manege & les mouvemens ſecrets de leur adreſſe, contre l'impoſture de leurs calomnies, contre la prééminence de leur naiſſance : leur nom obtiendra ce qu'on devoit à vos ſervices, & on donnera au mérite de leurs ancêtres ce que le mérite perſonnel

demandera pour vous : un protecteur puissant leur applanira les voies de la faveur, & vous serez la premiere victime immolée à leur bonheur. Vous aurez à vous défendre, à vous précautionner contre votre mérite même ; trop connu, trop applaudi, il vous attirera souvent autant de haines qu'il arrachera d'éloges ; il vous fera plus d'ennemis que d'admirateurs, & si vous ne savez en amortir, en tempérer l'éclat, & empêcher qu'avant le succès il ne se montre tout entier, la méchanceté ne se fera valoir que pour vous écarter & vous perdre. Enfin, quel que soit votre mérite, il ne dépend pas de vous de mettre dans le monde les lumières pour l'appercevoir, l'équité pour le récompenser. Monde aveugle & sans discernement ; il n'a pas en lui-même assez de mérite pour l'appercevoir & l'apprécier dans les autres : monde insensible & indifférent, il voit tout, rien ne le touche : monde capricieux & bisarre, jamais moins content que lorsqu'il doit l'être davantage : monde ingrat, il ne sait que commander & exiger ; il ne sait point payer & récompenser : monde inconstant & volage, il s'occupe de vous pendant quelques instans, aussitôt il vous oublie ; & si ce moment de faveur, de bienveillance passagere, n'est point le moment de ses dons, de ses graces ; les années couleront, elles ne le rameneront pas : monde voluptueux & inappliqué, il ignore, il veut ignorer vos services ; & quelque bruit que fasse autour de lui votre

réputation, elle ne le tirera point de ſon ſommeil : monde défiant & timide ; de vos talens il vous fait des crimes ; plus il vous eſtime, plus il vous craint, & au lieu de vous employer, il ne penſe qu'à vous rebuter & à vous écarter. Grands de la terre, arbitres des deſtinées, diſpenſateurs des places, des honneurs, des dignités, vous êtes des dieux par le pouvoir & l'autorité ; par les lumières vous n'êtes que des hommes : & par le cœur.... (ah ! faſſe le Ciel que vous puiſſiez le ſauver de la contagion de la proſpérité) ; mais un Roboam ôte ſa confiance aux Sages d'Iſraël pour la donner aux jeunes flatteurs de ſes paſſions : un Saül jaloux de la gloire de David ; un Nabuchodonoſor livre Daniel aux fureurs d'un peuple ſuperſtitieux : mais des fortunes ſans mérite, des mérites ſans fortune ; ces deux mots ſont l'hiſtoire du monde entier, l'hiſtoire de preſque tous les peuples & de preſque tous les âges.

Que nous ſerions à plaindre, Chrétiens, ſi la voie qui conduit au Ciel, n'étoit plus sûre, plus aiſée, plus libre, plus dégagée d'obſtacles & d'embarras, que la route qui mene aux proſpérités mondaines ! Il ne tient qu'à moi de mériter les récompenſes éternelles : l'ouvrage de mon ſalut ne demande ni les talens de l'eſprit, ni les avantages de la naiſſance, ni les profondeurs de la politique, ni l'élévation des emplois, ni le concours heureux des circonſtances. Le chemin du Ciel eſt ouvert devant moi, on m'invite,

on me presse d'y entrer ; la loi, les conseils, les secours, la grace & le sang de Jesus-Christ, tout est à moi & pour moi ; je n'ai rien à craindre pour la possibilité de mon salut, de la situation où je me trouve dans le monde. Un Abraham s'est sanctifié dans les richesses ; un Josias sur le trône ; un Joseph dans le maniement des finances publiques ; un Moyse à la tête d'un grand peuple ; un Josué dans les combats & les victoires ; un Lazare dans la pauvreté ; un Job dans les douleurs & l'humiliation ; une Esther sous la pourpre ; une Judith dans la retraite ; un Elie à la cour des Rois ; un Samuel à l'ombre du tabernacle : point d'état, point de condition qui n'offre des modèles à ma conduite, qui fournisse des exemples & des motifs à mon espérance. Je n'ai rien à craindre de mes péchés passés ; le Ciel reçoit la pénitence de Magdelaine, comme l'innocence de Suzanne ; bien différent du monde qui n'oublie que les services & ne se souvient que des fautes, notre Dieu se laisse désarmer par nos soupirs ; les larmes de David ont effacé la trace du sang d'une victime immolée à son coupable amour pour Betsabée ; à peine a-t-il commencé de pleurer amérement son péché, qu'il a cessé d'être pécheur. Je n'ai rien à craindre du mérite & des efforts du peuple saint, que la grace appelle à marcher avec moi dans la carrière ; l'éclat de leurs vertus n'obscurcira point ma piété, & leur bonheur n'empêchera point mon bonheur. Je n'ai

rien à craindre du maître qui tient en sa main les destinées de mon éternité. Maître éclairé auquel rien n'échappe, sur-tout le mérite de cœur, le premier, le plus grand, à proprement parler, l'unique mérite, cependant le plus ignoré, le plus stérile dans le monde; Maître sensible & facile à gagner, il est à vous aussi-tôt que vous voulez être à lui; non-seulement son cœur attend le vôtre prêt à se donner, à exaucer vos premiers desirs, mais il le recherche, il l'attire, il le décide, & lorsque vous l'aimez, votre amour est un bienfait de sa grace; Maître attentif & reconnoissant, il considere, il étudie tout, afin de récompenser tout, & loin de négliger ce que vous faites, il vous tient compte de ce que vous voulez faire: *voluisti.... fecisti.* Je n'ai rien à craindre de ma foiblesse, on ne me demande point de grands sacrifices, on ne me demande qu'un grand amour, & pour un grand amour il n'est point de sacrifice au-dessus de son courage & de ses forces: le Ciel, dit saint Augustin, est un royaume qu'il faut acheter: *ecce venale est regnum Dei.* A quel prix! Ah, mon cher frere, que vous êtes heureux! quoiqu'il soit d'une valeur infinie, il ne vaut que ce que vous pouvez donner; donnez ce que vous avez, vous aurez donné tout ce qu'il vaut: *tantum valet quantum habes.* Que dis-je, ne considérez point ce que vous avez, voyez seulement ce que vous êtes: *noli quærere quod habeas, sed qualis sis.* Donnez-vous, vous aurez

donné tout ce qu'on exige : *res iſta, tantum valet, quantum tu es.* Que faut-il pour le gagner ? vous-même, mon cher Auditeur, votre cœur, & le Ciel eſt à vous : *te da & habebis illum.*

Réjouiſſez-vous donc, ô Iſraël, & dites ; non ! il n'eſt point de Dieu ſemblable à notre Dieu : *quis Deus magnus ſicut Deus noſter.* Pſ. 76. v. 14. Divinités de la terre, Maîtres ſuperbes, à quel prix vous mettez vos bienfaits ! que de ſervices pénibles ! que d'aſſiduités fatiguantes ! que de complaiſances difficiles ! que de rebuts à eſſuyer ! que de chagrins à dévorer ! que d'outrages à diſſimuler ! que de caprices à contenter ! que de paſſions à ménager ! & ſouvent après avoir tant plié, tant rampé, on ne réuſſit pas ; la mort vient avant la récompenſe, & nos travaux périſſent, s'enſéveliſſent dans notre tombeau. Cependant, ô honte, ô aveuglement de l'homme chrétien, l'eſpoir de ces récompenſes vaines & frivoles, de ces récompenſes douteuſes & incertaines, entraîne & fixe aux pieds de ces divinités mortelles une troupe d'adorateurs avides ; tandis que toutes les richeſſes de ſon amour, toute la magnificence de ſes dons ne gagnent point notre cœur à Dieu.

Rediſons-le donc, mais dans un autre ſens & à notre confuſion : *quis Deus magnus ſicut Deus noſter.* Non, il n'eſt point de Dieu qui ſoit traité comme notre Dieu ; de Dieu qui faſſe davantage, & pour lequel on faſſe moins ; de Dieu ſi magnifique dans ſes ré-

compenſes & ſi peu écouté dans ſes promeſſes : *quis magnus.* Guerrier vieilli dans les travaux militaires ; Magiſtrat conſumé dans le barreau ; Savant épuiſé par les veilles du cabinet, tant de jours pénibles, tant de nuits inquiettes, en quel abyme tout eſt-il tombé ? *Seminaſtis multùm & intuliſtis parùm.* Je vois le travail, je ne vois point la moiſſon ; ou ſi je vois la récompenſe, bientôt elle ne ſera plus. Le temps coule, & il entraîne tout dans ſa fuite. Ah ! ſi vous aviez fait pour le Ciel ce que vous avez fait pour la terre, vous ſeriez en état de le diſputer aux plus grands Saints. Que le Dieu de gloire répande enfin ſur vous l'eſprit de ſageſſe : *Deus pater gloriæ det vobis ſpiritum ſapientiæ.* Qu'il vous faſſe connoître la vanité de vos deſſeins & les richeſſes immortelles qui ſont l'héritage de ſes élus : *ut ſciatis..... quæ divitiæ gloriæ hereditatis ejus in ſanctis.* Vous ne déſirerez que le Ciel ; vous ne travaillerez que pour le Ciel : *quæ ſurſum ſunt ſapite, quæ ſurſum ſunt quærite.* Vous trouverez dans le Ciel l'accompliſſement de tous vos deſirs, la récompenſe ſurabondante de tous vos travaux. Ainſi ſoit-il.

Aggæi. c. 1. v. 6.

Ad Eph. c. 1. v. 17.

Ib. v. 18.





SERMON

SUR

LA GRANDEUR

ET LA BONTÉ DE DIEU.

Pour le Mardi de la ſeconde Semaine du Carême.

Dominum Deum tuum adorabis & illi ſoli ſervies.

Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, & vous le ſervirez lui ſeul. En S. Mathieu, c. 4. v. 10.



ETTE vérité primitive & fondamentale que la nature a gravée au-dedans de nous en caractères ineffaçables ; cette vérité, la premiere regle des mœurs, la baſe, l'appui de la religion naturelle autant que de la religion révélée, de combien de nuages ne cherche-t-on pas à l'environner ? Rien ne devroit être plus connu que Dieu ; mais, hélas ! il n'eſt que

trop oublié, que trop ignoré dans le monde. En vain la nature & la grace, la raiſon & la foi publient ſa gloire & ſes bienfaits; en vain, ſelon l'expreſſion du Prophête, le jour l'annonce au jour, & la nuit à la nuit; en vain le Ciel parle ſans ceſſe de lui à la terre, la voix plus puiſſante de la cupidité ferme notre eſprit & notre cœur au langage de la pure vérité : ténébres fatales qui obſcurciſſent en nous l'idée, le ſouvenir de notre Dieu : de-là viennent tous nos égaremens.

Hommes de paſſions & de cupidités indociles, qui refuſent à Dieu l'hommage & le culte qui lui ſont dus; hommes d'erreurs & de fauſſe piété, qui, par un culte mal entendu, déshonorent le Dieu qu'ils ſe flattent d'honorer; hommes qui ne ſervent point Dieu ou qui le ſervent mal, double déſordre auquel il importe d'oppoſer une double connoiſſance de Dieu : la connoiſſance de ce que Dieu eſt en lui-même; la connoiſſance de ce que Dieu eſt par rapport à nous. En lui-même, Dieu n'eſt que grandeur, que puiſſance, qu'autorité, que majeſté; par rapport à nous, Dieu n'eſt que bonté, que tendreſſe, qu'amour & que miſéricorde. Dieu le plus grand; Dieu le plus aimable des maîtres : en deux mots, grandeur infinie de Dieu, elle nous apprend combien il eſt juſte & néceſſaire de ſervir Dieu. Bonté infinie de Dieu, elle nous apprend comment nous devons ſervir Dieu. C'eſt tout le ſujet & le partage de ce diſcours. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Grandeur infinie de Dieu, qui nous apprend combien il eſt juſte & néceſſaire de ſervir Dieu. Grandeur infinie de Dieu, qui nous découvre la ſolie de cet eſprit d'orgueil & d'indépendance qui nous révolte contre Dieu.

Appliquez-vous, il s'agit de parvenir à bien connoître votre Dieu, ce Dieu que vous n'avez jamais bien connu; ce Dieu, j'oſe le dire, qui n'eſt ſi peu reſpecté, ſi peu aimé, que parce qu'il eſt trop ignoré.

Je m'affranchirai dans ce diſcours de cet ordre trop méthodique, de cette marche trop gênante, qui ſouvent affoiblit l'éloquence évangélique & devient l'écueil de la perſuaſion. J'entre d'abord dans les profondeurs de cet abyme immenſe: pardonnez, ſi marchant ſur les pas des Prophêtes, ſi eſſayant après eux de confondre & d'écraſer toute hauteur qui s'éleve contre Dieu, je m'écartois de la route ordinaire. Un ſujet ſi grand, ſi ſublime, ſi élevé entraîne; il jette dans l'ame un feu, une impétuoſité qui ne laiſſe la liberté ni de choiſir les couleurs, ni de meſurer l'expreſſion. Oubliez tout, oubliez celui qui parle. Quel bonheur pour vous & pour moi, ſi vous ne voyez, ſi vous n'écoutez que le Dieu qui mérite d'occuper ſeul votre eſprit & votre cœur!

Que vais-je donc entreprendre, Seigneur? Ai-je

Ai-je eſpéré de réuſſir à lever le voile qui vous dérobe à nos regards ? Cendre & pouſſiere, étranger, inconnu à moi-même, me flatterois-je de vous connoître & de pouvoir vous faire connoître ? Ce que nous appellons jour pendant cette vie mortelle, n'eſt qu'une lueur ſouvent ténébreuſe : il n'eſt pas venu ; il viendra, il vient le jour véritable, le jour de l'éternité qui nous manifeſtera l'éclat de votre majeſté ſuprême. Maintenant vous êtes un Dieu caché : *Deus abſconditus.* Cependant, prenez-y garde ; Chrétiens, du ſein même des nuages qui enveloppent la Divinité, il ſort des rayons de lumière, qui, ſans nous montrer tout ce qu'elle eſt, nous apprennent tout ce que nous lui devons. *Iſaie. c. 45. v. 15.*

En effet, ſi nous concevons que dans la ſociété civile il y a des titres de grandeur, d'élévation, de prééminence, d'autorité, qui donnent aux uns le droit de commander, qui aſſerviſſent les autres à la néceſſité d'obéir ; ſi nous concevons qu'il y a des liens de ſubordination légitime, qui aſſujettiſſent les peuples à la volonté des Grands, des Princes, des Rois de la terre ; ſi nous concevons qu'il y a des hommes qui, à raiſon de la place qu'ils occupent dans le monde, doivent être ſervis & reſpectés par le reſte des hommes ; oſerons-nous diſputer à Dieu le droit d'exiger notre ſoumiſſion & nos hommages ? Car enfin, que ſont-elles ces grandeurs humaines que le monde reſpecte & adore ? Une foible image, une

ombre vaine & paſſagere de la grandeur de Dieu : *magnus eſt enim Deus noſter ſuper omnes Deos.*

2. Paral. c. 2. v. 5.

Grandeur de Dieu, grandeur véritable & ſolide; grandeur propre & intérieure; grandeur de Dieu qui prend ſa ſource, ſon origine dans Dieu même : les hommes ne ſont grands que par autrui. Palais ſuperbes, foule de courtiſans, vaſte étendue de domination, armées nombreuſes, peuples dociles & ſoumis : voilà ce qui fait la grandeur des dieux de la terre; voilà ce qui les ſoutient, & avec cela quelquefois ils ne ſe ſoutiennent pas. Grandeur extérieure, ôtez cet éclat, cet appareil de faſte, de majeſté qui éblouit les yeux, qui captive l'imagination; réduiſez-les à eux-mêmes, que verrez-vous? des hommes; peut-être moins que des hommes : rarement les vertus, qui ſont honneur à l'humanité, s'accordent avec les titres qui nourriſſent & qui enflent la vanité; le Ciel ſemble les avoir réſervées aux conditions médiocres, comme pour les dédommager du côté du cœur de ce qu'il leur refuſe du côté de la fortune.

Grandeur chancelante, incertaine; un empire ne s'éleve que ſur les ruines d'un autre empire : à meſure qu'un peuple étend ſa domination, ſes ſuccès l'avertiſſent de ſa fragilité; dans le ſort des nations qu'il engloutit, il voit ſa propre deſtinée. Multipliez les miracles de valeur, les prodiges de génie pour accroître, pour fixer la fortune d'un royaume; toute la différence de

l'état le plus puiſſant à l'état le plus foible, ſe réduira enfin à périr un peu plus tard, à laiſſer après lui de plus grands débris, & le ſouvenir d'une plus grande chûte. Grandeur, pour ainſi dire, empruntée; la puiſſance des Rois vient de celle des Royaumes; la valeur & la multitude des ſujets ſont la force & l'autorité du Prince : le Monarque, le plus digne de l'être, paſſe & s'évanouit avec le trône; le héros le plus victorieux, le plus conquérant, dès qu'il ne lui reſtera que ſon bras pour ſeconder ſon courage, verra toute ſa gloire ſe tourner contre lui; il verra ſes exploits tant vantés, ne ſervir qu'à accroître ſa diſgrace & qu'à remplir de plus d'orgueil l'heureux ennemi que le ſort enrichira de ſes dépouilles. Grandeur trop ſouvent funeſte à la véritable grandeur, lorſqu'elle ne ſert qu'à ſéduire, qu'à enivrer le grand, qu'à lui ôter ſes vertus, qu'à mettre ſes vices dans un plus grand jour.

Grandeur toujours étrangere à l'homme qui la poſſede; par conſéquent grandeur qui d'elle-même & par elle-même ne rend point l'homme véritablement grand. Les hommes ne ſont grands que par autrui; Dieu eſt grand par lui-même. Pour être grand, il n'a beſoin que de lui-même; véritablement Roi, parce qu'il ne doit rien à ſon peuple, parce que ſon peuple lui doit tout; dans l'univers qui l'adore, il n'apperçoit que l'ouvrage de ſes mains. Seul avant la création, il étoit tout ce qu'il eſt; & comme il

régne fur le monde, il pouvoit commander au néant. Le Ciel & la terre ont commencé; le pouvoir & la grandeur de Dieu ont précédé l'origine des fiécles. Que l'univers tombe, qu'il s'anéantiffe, Dieu verra fon empire furvivre à la ruine & aux derniers débris du monde : *magnus eft enim Deus nofter fuper omnes Deos.*

Grandeur de Dieu, grandeur libre & indépendante; grandeur tranquille & heureufe; grandeur fource de repos & de félicité. La grandeur humaine n'eft qu'un brillant efclavage, qu'une fervitude déguifée. Homme ambitieux, infatiable d'honneurs & de crédit, quel démon ennemi de votre repos guide vos pas dans la carrière pénible où vous marchez? Qu'il vous en coûtera pour parvenir à ces rangs élevés que la cupidité fouhaite! Il vous en coûtera bien davantage pour en foutenir le poids. Victime dévouée aux befoins publics, à la confervation de votre fatale grandeur, dans quel tumulte, dans quelle agitation couleront vos jours toujours enviés & toujours à plaindre? Vous vous donnez prefqu'autant de maîtres & d'ennemis que vous acquérez de fujets & d'efclaves; ils vous importuneront par leur affiduité; ils vous fatigueront de leurs demandes & de leurs vœux intéreffés; ils vous rebuteront par leur indocilité, par leurs caprices; ils vous allarmeront par leurs intrigues. Des rivaux & des concurrens à redouter par leurs vices, encore plus à craindre par leur mérite & par leurs talens; des

maîtres ; des protecteurs que quelquefois on contente d'autant moins qu'on les sert mieux ; des courtisans ; des flatteurs dont la feinte amitié, toujours prête à trahir la vôtre, aspire à vos bienfaits & dédaigne votre cœur : Cour des Rois..., centre de la grandeur mondaine, là régnent cette cupidité insatiable qui, du bonheur d'un seul, fait une infortune publique ! les défiances timides qui changent le jour le plus pur, le plus serein, dans un jour de nuage & de tempête ; les joies fausses & commandées, plus pénibles, plus douloureuses que les chagrins qu'elles cachent. Autour du trône se rassemblent de toutes parts les soupçons dévorans, les craintes pâles & tremblantes, les espérances inquiettes, les repentirs amers, les ennuis sombres, les haines dissimulées, les amitiés perfides. Pressé par les flots tumultueux de tant de passions qui l'environnent, le Grand paye bien cher les hommages qu'il reçoit, par les soins qui l'agitent ; jusques sur l'autel où cette idole est honorée par tant de sacrifices, elle n'est pas plus tranquille que le sacrificateur & les victimes. Ecouter tout, pourvoir à tout, remédier à tout, prévenir tout, toujours penser, toujours agir, toujours craindre & trembler, c'est ainsi qu'il faut acheter la grandeur aux dépens de son repos, & renoncer à soi-même, pour avoir la vaine satisfaction de commander aux autres. Hommes, votre grandeur n'est pas à vous, elle n'est pas pour vous. Dieu seul, dans une

paix profonde & inaltérable, jouit de lui-même & de sa grandeur. Action féconde sans travail ; providence sans inquiétudes ; mouvement sans agitation ; gouvernement sans trouble & sans allarmes, le peuple le plus indocile, dit saint Augustin, ne lui est pas moins assujetti qu'un peuple fidéle ; il sait servir à sa gloire les passions même qui violent sa loi ; ceux qui méconnoissent l'empire de son amour & de sa grace ne sortent point de l'empire de son pouvoir & de son autorité. Pécheurs, lorsque vous vous refusez à Dieu, vous ne lui ôtez rien, vous perdez tout ; des hommes qui font ce qu'il ne veut pas, il sait en faire ce qu'il veut : *de his qui faciunt quod non vult, facit ipse quod vult.* Jamais il n'est plus maître, que lorsqu'on le force à cesser d'être pere : *magnus est enim Deus noster super omnes Deos.*

Grandeur de Dieu, grandeur souverainement puissante. Le pouvoir des hommes, quelque vaste qu'il soit, a ses bornes & ses limites. Vous pouvez beaucoup, vous ne pouvez pas tout. Vous pouvez tout contre plusieurs, vous ne pouvez rien contre tous. Et quand vous verriez l'univers tomber à vos genoux, il est enfin un Dieu contre lequel vous ne pouvez rien, qui peut tout contre vous. Dieu de gloire & de puissance, votre empire s'étend sur tout ce qui respire ! Maître absolu de nos destinées, vous composez au gré de vos desirs le tissu de nos jours. L'homme audacieux, qui s'éleve contre vous, vous le briserez comme un

vase d'argile. Si le Ciel & la terre osent exciter votre couroux, le souffle de votre colere, dit le Prophête, les dissipera, les enlevera; le soleil & les astres s'enfuiront, s'évanouiront devant vous sans qu'il en reste le moindre vestige. Votre main puissante a formé ce vaste univers. Parlez : peuples & Rois, Ciel & terre, tout disparoîtra & fera place à une affreuse solitude : *magnus est enim Deus noster super omnes Deos.*

Grandeur de Dieu, grandeur pure, sans aucune ombre qui en obscurcisse l'éclat. En vain chercherions-nous parmi les hommes une grandeur entiere & complette. Souvent une vertu, digne de briller au premier rang, demeure obscure & inconnue; plus souvent encore le manége, l'intrigue, les détours de la politique, les bassesses de l'adulation, l'audace de l'ambition usurpent les honneurs dus à la vertu; & combien de fois, dans ce qu'on appelle grands, tout a paru petit, excepté leur pouvoir & leurs vices? Inégale distribution des biens de la fortune & des dons de la nature! L'un se plaint de n'avoir qu'un mérite ignoré & stérile, l'autre gémit, accablé sous le poids de sa grandeur, sans mérite pour la soutenir. Quel mérite, même parmi les hommes, qui ne soit trop souvent l'effet ou l'occasion de quelque défaut! L'esprit, la plûpart du temps, ne brille qu'aux dépens du cœur; le cœur ne se contente qu'aux dépens de la raison; la douceur, trop tendre, trop facile, amollit l'ame par d'indignes foiblesses;

la politique marche ſans la candeur & la ſimplicité ; la naïveté ſe déshonore par l'indiſcrétion ; la juſtice dégénere en dureté ; la bonté en molleſſe ; la fermeté en rudeſſe ; la complaiſance en lâcheté ; la probité eſt quelquefois farouche ; la politeſſe ſouple & flexible ſe prête au vice ; la libéralité eſt prodigue ; l'économie eſt avare ; la grandeur de courage devient téméraire ; la prudence devient timide. Rarement on s'éleve d'un côté ſans s'abaiſſer de l'autre ; pour acquérir ce que l'on n'a pas, il faudroit preſque renoncer à ce que l'on a. Dites-moi ce qu'un homme a de mérite, j'oſerai conjecturer quelle eſt l'eſpece de mérite qui lui manque ; ſes plus belles qualités me feront entrevoir ſes défauts : toujours quelques foibles dans le plus grand homme ; toujours quelque tache dans les aſtres les plus brillans : mais, juſtice qui aime le coupable ; bonté qui n'empêche pas de punir le crime dans celui qu'elle aime ; ſageſſe ſans lenteur & ſans indolence ; activité ſans inquiétude & ſans précipitation ; puiſſance à laquelle tout eſt ſoumis ; providence à laquelle rien n'échappe ; ſainteté qu'irrite l'ombre du péché le plus léger ; douceur qui pardonne aux plus grands pécheurs ; majeſté qui n'intimide point par le faſte, par les hauteurs de l'orgueil ; tendreſſe qui ne s'abaiſſe point par les foibleſſes d'une complaiſance trop facile ; indépendance & liberté qui lui fait trouver ſon bonheur en lui-même ; amour & penchant qui le fait ſortir hors de lui

pour travailler à notre bonheur. Etre en même temps le maître des hommes par son autorité, leur pere par sa bonté, leur législateur par sa sagesse, leur modèle par ses perfections ; inspirer la crainte & l'amour ; faire naître le respect & la confiance ; réunir toutes les qualités qui étonnent l'esprit, toutes les qualités qui touchent, qui remuent, qui attendrissent le cœur ; posséder toutes les vertus sans mélange du plus léger défaut, tel est, & plus grand encore, notre Dieu ; car il est au-dessus de tout ce que l'homme peut dire : *magnus est enim Deus noster super omnes Deos.*

Grandeur de Dieu, grandeur éternelle. Tout passe, tout périt, tout se détruit, tout se confond ici bas ; rien même ne passe aussi rapidement que la grandeur. Les fortunes les plus éclatantes sont sujettes aux plus tristes & aux plus promptes révolutions : on diroit que pour rappeller les hommes au souvenir de son autorité suprême ; que pour les convaincre par d'illustres exemples, de l'instabilité des choses terrestres, Dieu se plaît à détruire les ouvrages de l'industrie & de la vanité humaine ; à reduire en poudre ces idoles tant adorées ; à marquer tôt ou tard de quelques revers la vie la plus brillante. Je les ai vus, dit David, ces grands du monde s'élever comme la fumée, & je les ai vus se dissiper comme elle ; j'ai vu croître en un moment ces cedres qui couvroient de leur ombre les peuples de la terre ; j'ai passé ; je suis revenu sur mes pas, je n'ai trouvé qu'un

tronc aride & desseché dont les feuilles servoient de jouet aux vents & à l'orage. J'ai vu, dit Job, cette fleur développer le matin ses vives couleurs ; le soir je l'ai vue fanée, languissante, ensorte que la terre qui la portoit ne la reconnoissoit plus. Rien de si ordinaire dans le monde que de voir des grands humiliés, confondus, anéantis, survivre à leur grandeur. Enfin, si elle ne passe pas avant eux, elle passe avec eux. La solitude, l'obscurité, la nuit du tombeau, c'est-là que tout vient se briser & faire un triste naufrage : Monarques, conquérans, grands politiques, fameux génies, l'étonnement, le prodige de leur siécle. Qu'est-ce que tout cela ? Un torrent qui, dans sa course, fait du bruit & du fracas, & dont il ne reste bientôt que la trace de son passage ; ces traces mêmes ne tardent pas à être effacées ; les plus grands noms rentrent dans l'oubli : quand les hommes ne sont plus, on ne tarde pas à oublier ce qu'ils ont été ; ou si leur gloire vit après eux, elle ne vit plus pour eux ; ce bruit des louanges que l'on prodigue à leur mémoire ne se fait point entendre dans le silence du tombeau.

Pour vous, Seigneur, Dieu éternel & immortel, toujours égal, toujours semblable à vous-même, du sein de l'éternité vous voyez couler tous les temps, vous n'en ressentez point l'outrage : *tu autem idem ipse es.* *Ps. 101. v. 28.* Ce que vous êtes maintenant, vous l'étiez avant la naissance des siécles. Les siécles

couleront, ils entraîneront tout dans leur fuite; mais après les siécles écoulés, ce que vous êtes maintenant, vous le serez encore. Attentif au spectacle des révolutions perpétuelles qui changent la face de la terre, vous voyez tout commencer, tout finir. Pour vous, l'éternité fut votre commencement, l'éternité sera votre durée : *magnus est enim Deus noster super omnes Deos.*

Grandeur, ... je me trompe, je m'égare, ô mon Dieu. Je voulois louer votre saint nom, je crains de lui faire outrage. Parler de la grandeur humaine pour relever la grandeur de Dieu, à peine est-ce un éloge; & se borner à dire que vous êtes au-dessus de l'homme, c'est vous mettre trop au-dessous de ce que vous êtes. Qu'est-ce donc que Dieu? Tous les jours dans la fougue, dans l'ivresse de la passion, nous osons le dire avec un Roi impie : qu'est-ce que le Dieu d'Israël, pour que je sois obligé de plier sous ses loix? *quis est omnipotens ut serviamus ei.* Demandez-le, replique le saint homme Job, demandez-le au Ciel & à la terre, ils vous répondront : *interroga ... volatilia cœli & indicabunt tibi, loquere terræ & respondebit tibi.* Toute la nature s'empressera à vous instruire.

Job. c. 21. v. 15.

Job, c. 12. v. 7. & 8.

Quis est omnipotens ut serviamus ei? C'est le Dieu Créateur du monde. Ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, qui, dans leurs courses rapides, observent des proportions si exactes, qui sont si contraints dans leurs vicissitudes, dans leurs révolu-

tions continuelles ; ces astres qui président au travail du jour & au repos de la nuit, dont la lumiere guide nos pas, dont la chaleur féconde, charge les arbres de feuilles & de fruits, couvre la campagne de fleurs & de moissons ; ces fleuves, ces ruisseaux qui parcourent nos plaines, pour porter partout l'abondance & la fertilité ; ces mers dont la vaste & immense étendue sépare les diverses régions & sert à réunir les peuples séparés ; tout ce que le Ciel & la terre renferment dans leur enceinte immense ; tout ce spectacle enchanteur de la nature, c'est-là son ouvrage. Or, comment l'a-t-il fait ? Il a dit que le monde soit, le monde a été :
Ps. 32. v. 9. *dixit & facta sunt*. Il a appellé les étoiles, les étoiles ont couru prendre leur place dans le firmament & ont répondu, nous voici : *dicent tibi adsumus*.
Job, c. 38. v. 35. L'univers ne lui a coûté qu'une parole ; cette parole s'est fait entendre au néant : du sein du néant est sorti le monde ; & le monde soumis au Dieu qui l'a formé, n'attend que ses ordres pour disparoître & pour se replonger dans le néant.

Quis est omnipotens ut serviamus ei ? C'est le Dieu qui conserve, qui gouverne le monde. D'un seul regard, perçant l'étendue des siécles passés & futurs ; parcourant l'espace de ce grand univers, il voit tout, il entend tout, il préside à tout ; sa main guide le soleil, conduit les nuages, soutient le poids du Ciel & de la terre, souleve & calme les flots, déchaîne les vents & les retient, excite les tempêtes & appaise les orages. Rien

ne se fait sans lui. Il a compté, dit le Prophête, les grains de sable qui sont sur le rivage de l'Océan ; aucun ne quittera la place qu'il lui a marquée. Les fleurs des campagnes, les feuilles des arbres attendent ses ordres pour se montrer & pour disparoître. Il n'y a pas, dit Jesus-Christ, jusqu'aux cheveux de votre tête qui ne tomberont que par la volonté du pere céleste. Depuis six mille ans, la mer, dans la plus folle agitation de ses flots, respectant les bornes que Dieu lui a posées, vient briser l'impétuosité de ses vagues contre le sable qui couvre ses bords : *huc usque-venies ... hic confringes tumentes fluctus tuos.* *Job, c. 38. v. 11.*

Il fait tout en paroissant ne rien faire. Valeur, sagesse, grandes entreprises, projets heureux, qu'est-ce que tout cela ? le jeu, le mystere caché de sa providence. Il a fixé aux empires le jour de leur naissance & le moment de leur chûte : c'est lui qui avant que Cyrus ait vu la lumiere, l'appelle par son nom, l'arme de son tonnerre, lui confie la foudre qui réduira Babylone en cendres ; c'est lui qui, pour humilier l'orgueil des Perses, tire Alexandre du sein de la Gréce, dissipe devant lui les armées nombreuses, met en sa main la dépouille des Rois & des Royaumes ; bientôt, & c'est encore une suite de la permission & des arrangemens de sa providence, bientôt les aigles romaines traverseront les terres & les mers ; Rome, du haut de ses montagnes, verra l'univers devenu Romain : mais ils

s'avancent, les peuples que le Seigneur a nommés pour briser les fers des provinces captives ; l'empire & la victoire passent d'une nation à une autre nation ; un peuple vient à l'instant déterminé, remplacer un autre peuple, occuper à son tour la scene du monde ; & après avoir accompli sa destinée, il se retire & fuit devant le peuple qui doit lui succéder.

Quis est omnipotens ut serviamus ei ? C'est ce Dieu maître du monde qui se joue du monde & de ce qu'il y a de plus redoutable dans le monde. Peuples s'écrie le Prophête, unissez vos forces & votre puissance contre
Isaïe, c. 8. v. 9. la puissance de Dieu : *congregamini ... confortamini* : pour vous réduire en poudre il n'a
Ibid. qu'à se montrer : *congregamini .... confortamini & vincemini.* Il a tout fait, il peut tout anéantir. C'est le Dieu des Rois & des Royaumes ; il éleve & il renverse les trônes ; il donne & il ôte les couronnes. C'est le Dieu des armées ; il préside aux combats & il conduit la victoire ; c'est lui qui verse dans le cœur des soldats tantôt le courage & la confiance, présages du triomphe, tantôt la terreur & la crainte, avant-coureurs des plus funestes disgraces. C'est lui qui répand, dans le conseil des Rois, tantôt cet esprit de sagesse pour soutenir les Etats chancelans & ébranlés, tantôt cet esprit de vertige & de sommeil pour hâter la chûte & précipiter la décadence des plus florissans Empires. Il bâtit, & personne ne peut détruire, il renverse, & personne ne peut

relever : la mer s'ouvre & laiſſe un libre paſſage au peuple qu'il aime ; elle ſe referme & engloutit dans ſes abymes le peuple qu'il veut punir. Le ſoleil ſuſpend ſa courſe pour prolonger la victoire d'Iſraël & pour éclairer la punition éclatante d'une nation profane. Avec des inſectes, il confond l'orgueil de Pharaon & punit les crimes de l'Egypte ; la main de Judith lui ſuffit pour diſſiper l'armée nombreuſe des Aſſiriens. Les remparts de Jéricho tombent au ſon des trompettes ; avec douze pauvres pécheurs, il renverſe les autels de la gentilité ; il détruit les idoles, il humilie la fierté romaine ; il ſoumet à ſon empire les Céſars, & avec eux le monde entier : un foible écoulement de ſa puiſſance qu'il daigne communiquer à ſes élus, les rend les maîtres de la nature ; Moyſe parle, les eaux ſortent à flots précipités du ſein des rochers & arroſent le déſert ; Joſué parle, le Jourdain s'arrête & renouvelle les prodiges de la mer rouge ; Iſaïe parle, & le ſoleil retourne ſur ſes pas ; Elie parle, & le Ciel, devenu de bronze & d'airain, ſe ferme pendant trois ans ; les élus de Dieu parlent, à leur voix les démons courent ſe replonger dans les enfers ; les hommes retrouvent la vie dans le ſein de la mort. Or, ſi tel eſt le pouvoir des eſclaves, quelle eſt la puiſſance du maître ?

Quis eſt omnipotens ut ſerviamus ei ? C'eſt le Dieu terrible ; il s'avance, les collines & les montagnes s'abaiſſent ſous ſes pas : *incurvati ſunt colles mundi ab itineribus æternitatis* Habac. c. 3. v. 6.

ejus. La terreur, ſelon l'expreſſion du Prophête, marche devant lui ; les remparts des villes tombent à ſon aſpect ; ſon tonnerre annonce ſes vengeances & remplit tout d'épouvante. S'il fait entendre la voix de ſa colere, les cedres du Liban ſe briſent, le Ciel tremble, la terre chancelle : *agitabitur terra ſicut ebrius*. La mer enchaînée, les flots ſuſpendus, les vents dans le ſilence attendent ſes ordres.

Iſaïe, c. 24. v. 20.

Quis eſt omnipotens ut ſerviamus ei ? C'eſt le Dieu juſte, le Dieu protecteur de la vertu, le Dieu ennemi du crime ; ce Dieu qui, pour effacer la trace des abominations qui ſouillent la terre, prépare le feu vengeur par lequel elle ſera conſumée ; ce Dieu qui, la foudre à la main ſe faiſant juſtice de nos mépris & de nos outrages, raſſemblera les hommes de tous les âges & de tous les peuples pour accabler le pécheur du poids de ſa colere à la face de l'univers ; ce Dieu qui, dans la fureur de ſa juſte indignation, a allumé ces flâmes dévorantes qui ne s'éteindront jamais. Pécheurs infortunés que ferez-vous ? Vos plaiſirs n'ont duré qu'un moment, les vengeances de Dieu ſeront pour l'éternité ! Un moment à gouter vos plaiſirs, une éternité à les pleurer !

Eſt-ce donc là enfin notre Dieu ? Ah ! Chrétiens, ce ne ſont-là, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, que les dehors de la Divinité. Bonté, tendreſſe, amour, miſéricorde, ſageſſe, providence, gloire, pouvoir, indépendance, autorité, majeſté, ſainteté ;

les expressions seront épuisées, nous n'aurons rien dit. Dieu seul peut parler de Dieu. Nos expressions les plus vives, les plus énergiques ; ces expressions audacieuses qui semblent dire au-de-là de ce qu'on pense, sont pour un pareil sujet trop foibles, trop rampantes ; & l'homme ne peut mettre dans ses paroles assez de dignité, assez de majesté pour les proportionner à la dignité, à la majesté de son Dieu ; pour vous en donner une juste idée, je parcours les saintes écritures. Isaïe me dit qu'à l'approche du Seigneur, les Chérubins, tremblans d'effroi, se couvrent le visage de leurs aîles, parce qu'ils ne peuvent soutenir le feu de ses regards vifs & pénétrans : Ezéchiel me dit qu'il a apperçu une légere image de la gloire du Dieu vivant ; qu'à cette vue, pénétré d'une horreur religieuse, tout son sang s'est glacé dans ses veines : Moyse me dit que des yeux mortels ne sont point assez forts pour résister à l'impression de la splendeur qui environne Dieu : saint Jean me dit que les esprits bienheureux, confondus, anéantis devant le Très-Haut, dans des transports de respect sans cesse renaissans, ne peuvent que jetter leurs couronnes à ses pieds & s'écrier continuellement que lui seul est digne de louange & d'honneur ; Jesus-Christ me déclare que Dieu n'est parfaitement connu que de Dieu, qu'il n'appartient qu'au fils unique, qui habite dans le sein du pere, de sonder cet abyme profond de grandeur & de majesté : les Peres de l'Eglise les plus

verſés dans la ſcience de la Religion, les Docteurs, les maîtres, les oracles des nations, ces génies vaſtes & hardis qui ſemblent avoir pénétré les myſteres de la nature, dévelloppé les dogmes obſcurs de la plus ſublime théologie; les Saints qui reçurent les lumieres les plus pures, les connoiſſances les plus élevées, m'avertiſſent que ce qui nous eſt le plus connu de la grandeur de Dieu, c'eſt qu'elle eſt inconcevable; que notre Dieu eſt ſi élevé au-deſſus de nous par la ſublimité de ſon être, que nous ne parviendrons point à nous élever juſqu'à lui par nos penſées; que c'eſt un Dieu ſi grand, qu'il ceſſeroit d'être ce qu'il eſt, ſi, étant ce que nous ſommes, nous pouvions le concevoir; enſorte que, ſelon la remarque de ſaint Auguſtin, l'unique choſe que nous comprenons de Dieu, c'eſt qu'il eſt incompréhenſible: *tunc vere aliquid de Deo cognoſcimus, cum ipſum comprehendere non poſſumus.*

2°. Ne diſons donc plus qu'eſt-ce que Dieu, pour que je ſois obligé de lui obéir; *qui eſt omnipotens ut ſerviamus ei*? Diſons, qui ſuis-je moi pour refuſer d'obéir quand Dieu parle; qui ſuis-je pour m'oppoſer à des volontés ſi reſpectables, pour réſiſter à une autorité ſi abſolue, pour m'élever contre une majeſté ſi redoutable, pour braver une juſtice ſi ſévere, pour irriter une colere ſi terrible: car voilà, mes chers Auditeurs, voilà un myſtere qui, dans un ſens, paroît preſqu'auſſi inconcevable que

le myſtere de la grandeur de Dieu, le myſtere de nos révoltes contre Dieu ; de voir parmi nous ſa religion livrée en proie à la témérité de tant d'eſprits ſuperbes qui blaſphêment ce qu'ils ignorent ; ſes vérités les plus auguſtes traitées de folie & de ſcandale ; ſes loix les plus ſaintes violées ; ſes fêtes dèshonorées ; ſon culte négligé ; ſon temple & ſes autels quelquefois profanés : de nous voir réſiſter à ſes volontés ; fouler aux pieds ſon autorité ; nous livrer ſans honte & ſans remords à tous les deſirs d'une cupidité effrénée ; mépriſer ſes ménaces ; renoncer à ſes promeſſes ; défier ſes vengeances, les méconnoître, les déſavouer juſqu'à rougir d'être à lui, juſqu'à nous faire une gloire inſenſée d'être déclarés contre lui.

Et quel ſommeil, quelle ivreſſe ſi profonde peut nous inſpirer tant d'audace ? ſeroit-ce la grandeur de notre naiſſance, l'état de notre fortune, l'élévation du rang & de la place que nous tenons dans le monde ? Hommes fiers & ſuperbes, trop accoutumés à commander, vous ne ſavez plus obéir ! Quand on ne voit autour de ſoi que des eſclaves ſoumis & empreſſés, on oublie facilement un maître qu'on ne voit pas : apprenez, dit le Seigneur, apprenez à vous connoître, Rois, dieux de la terre pour un peuple adulateur ; à mes yeux, vous n'êtes que des hommes deſtinés à deſcendre dans le tombeau. La terre, qui renferme les cendres du peuple, attend les cendres du Monarque, & elle les aura : *dixit Dii eſtis*, ..

Ps. 81. v. 6, 7. *ſicut homines moriemini.* Devant moi tout eſt égal. Le Prince n'eſt pas moins mon ſujet que le peuple ; ſi je mets quelque différence, c'eſt que les grands, lorſqu'ils abuſent de leur pouvoir, ſont réſervés à de plus grandes vengeances : *potentes autem potenter tormenta patientur.* Sap. c. 6. v. 7. Un Saül, un Achab, un Sédécias, un Nabuchodonoſor, un Balthaſar, exemple ſignalés de mes vengeances, qu'ils apprennent aux dieux de la terre qu'ils ne ſont rien devant le Dieu du Ciel.

Des hommes contre Dieu ! Et quels hommes ? des hommes inſtruits à ramper devant les autres hommes ; c'eſt-là ce qui remplit d'indignation le Dieu jaloux ; c'eſt-là ce qui attire, ce qui doit attirer ſur nous les malédictions & les anathêmes d'un Dieu qui connoît ſi bien tout ce qu'il eſt & le peu que ſont les hommes. Ames nées, ce ſemble, pour la ſervitude, nous plions ſous des maîtres mortels, nous flattons leurs paſſions, nous applaudiſſons à leurs vices, nous nous immolons chaque jour au deſir de leur plaire, à la crainte de leur déplaire, trop heureux, trop contens de périr s'ils daignent honorer d'un ſoupir, de quelques regrets la victime qui tombe au pied de l'autel. Ah ! je le pardonnois aux idolâtres de reſpecter les Empereurs de Rome plus que les dieux du Capitole : *majori formidine Ceſarem obſervatis quam Jovem.* Leur Jupiter n'avoit que des foudres imaginaires ; les Céſars avoient un pouvoir véritable. Mais votre Dieu, croyez-vous, dit le Prophête, que toutes

lès puiſſances du monde, unies pour vous défendre, puiſſent vous dérober à ſes vengeances ? Du même coup tomberont l'idole & l'adorateur ; & le coupable Iſraël ouvrira les yeux en périſſant ; il reconnoîtra trop tard qu'il n'eſt point d'autre Dieu que le Dieu de Jacob.

Des hommes contre Dieu ! ce mot ſeul dit tout. Car, qu'eſt-ce que l'homme & le plus grand homme : *quid eſt homo* ? un abyme de miſere & de baſſeſſe preſqu'auſſi inconcevable que cet abyme de gloire & de grandeur que nous venons de découvrir en Dieu. Du côté du corps, un peu de terre & d'argile que daigne animer pour un inſtant le ſouffle du Tout-Puiſſant ; un fragile roſeau que le moindre orage va déraciner ; une fleur paſſagere que le même moment voit naître & mourir ; une ombre qui fuit & diſparoît aux premiers rayons du ſoleil ; un ruiſſeau qui, à deux pas de ſa ſource, rentre & ſe perd dans le ſein de la terre. Qu'eſt-ce que l'homme du côté des penchans & des inclinations ? un cœur inconſtant & volage qui veut & qui ne veut pas, qui ne cherche ſouvent un objet que pour le fuir auſſi-tôt, qui ne le quitte que pour y revenir de nouveau, que les deſirs inquiettent & dévorent quand il ne poſſede pas, que les dégoûts & les ennuis deſſéchent & flétriſſent auſſi-tôt qu'il poſſede ; un cœur qui, éternellement contraire à lui-même, ne peut contenter un deſir qu'aux dépens de mille autres deſirs, ni ſe rendre heureux

Pſ. 8. v. 5.

par ce qu'il se permet, sans se rendre malheureux par ce qu'il se refuse ; un cœur qui, toujours flottant entre le vice & la vertu, ne voit presque point ici bas pour lui de plaisirs qui ne lui coûtent des remords, ni de vertus qui ne lui coûtent des sacrifices & des combats.

Du côté des connoissances & des lumières, qu'est-ce que l'homme ? un esprit vain & frivole, que les préjugés dominent, que les sens amusent & surprennent, que l'imagination & les passions égarent, qui aspire à connoître tout & qui ne se connoît pas lui-même, qui court sans cesse après la vérité & qui suit si souvent le mensonge, qui craint d'être trompé & qui ne peut souffrir qu'on le détrompe, qui se flatte de savoir beaucoup & qui ignore quelquefois ce qu'il croit savoir le mieux.

Qu'est-ce que l'homme dans l'ordre de votre grace, de vos bienfaits, de votre amour, ô mon Dieu ? S'il est à vous, si vous daignez être à lui, il est tout ; mais de lui-même & par lui-même il n'est rien. Or, si tel est l'homme en lui-même, qu'est-ce que l'homme comparé avec Dieu ? qu'est-ce que cet homme de foiblesse & de fragilité comparé avec le Dieu de force & de puissance ; cet homme d'humiliation & de servitude avec ce Dieu de gloire & de majesté ? Qu'est-ce que cet homme de misere & de larmes comparé avec ce Dieu de paix & de félicité ; cet homme d'erreurs & de ténébres avec ce Dieu de lumière & de vé-

rité ? Qu'eſt-ce que cet homme de paſſions & de vices comparé avec ce Dieu des vertus & de la ſainteté ; cet homme de quelques jours, de quelques momens avec ce Dieu de l'éternité ? Et ſi l'homme, rapproché de Dieu, mis en parallele avec Dieu, n'eſt qu'une ombre vaine qu'efface le plus foible rayon de cette ſource de lumières, qu'eſt-ce que la grandeur humaine rapprochée de la grandeur de Dieu ? qu'eſt-ce que le plus grand, le plus puiſſant Monarque devant Dieu ? qu'un atome qui régne ſur d'autres atomes ; qu'un rien qui commande à d'autres riens. Et ſi tel eſt l'abyme, l'immenſe profondeur du néant de l'homme comparé avec Dieu, quel prodige de délire, de vertige & de fanatiſme que l'homme oppoſé à Dieu, que l'homme révolté contre Dieu ! Cieux & terre, s'écrioit le Prophête, ſoyez ſaiſis d'horreur & d'effroi, vous voyez cet homme d'erreurs & de ténébres ; cet homme qui ne ſait, qui ne connoît pas l'homme ; ivre d'orgueil & de préſomption, ſacrilégement occupé à raiſonner ſur les voies de Dieu, à critiquer ſa religion, à renverſer l'autorité de ſa révélation, à s'affranchir de la terreur de ſes jugemens, à diſputer, ſelon l'expreſſion de ſaint Auguſtin, à diſputer contre Dieu ſur ce que Dieu veut de l'homme & ſur ce que l'homme doit à Dieu : *diſputare de Deo contra Deum.* Cet homme, pétri de terre & d'argile, plus foible, dit Job, que la feuille que le vent emporte dans les airs, d'abord timide à vio-

ler les loix du Très-Haut, bientôt hardi à multiplier ses péchés, ensuite attentif à écarter la grace, à étouffer les cris & les plaintes de la conscience; enfin, plongé, perdu dans un sommeil funeste, victime dévouée aux vengeances divines, qu'il ose attendre dans une sécurité indolente, ou défier avec une folle intrépidité. Cet homme mortel, (que dis-je, mortel? à peine a-t-il le temps de naître), cet homme mortel se hâte d'entasser crimes sur crimes dans le court espace qui sépare son berceau & son tombeau, comme s'il craignoit de laisser échapper le moment d'insulter à Dieu par la licence de ses outrages, d'allumer son tonnerre, de grossir sa foudre, & de creuser avec plus de profondeur l'affreux abyme de malheurs & de désespoir où il court s'ensevelir. O fatale séduction du monde, ô poison corrupteur de la cupidité, ô prestiges de l'enfer! avez-vous pu jetter dans notre esprit assez de nuages; avez-vous pu mettre dans notre cœur assez de dépravation pour nous accoutumer à soutenir sans épouvante le spectacle de l'homme opposé à Dieu, de l'homme révolté contre Dieu?

Voilà, Chrétiens, par où nous devrions juger; voilà par où Dieu jugera de nos désobéissances à la loi sainte; voilà pourquoi ces péchés, qui ne sont rien ou presque rien dans la balance du monde & des passions, sont tout dans la balance du Sanctuaire; voilà pourquoi il a fallu le sang d'un Dieu pour effacer nos péchés. En effet, la malice du

péché

péché qui offenſe eſt proportionnée à la grandeur du Dieu offenſé. Par conſéquent, la grandeur de Dieu étant une grandeur infinie ; la malice du péché étant une malice au-deſſus de tout ce qu'on peut concevoir, elle ne pouvoit être réparée que par les mérites infinis d'un Dieu Sauveur : voilà, ce qui bien médité, bien approfondi, nous rempliroit d'un ſaint reſpect, d'une frayeur ſalutaire ; ce qui nous défendroit contre l'activité des paſſions les plus violentes. Abraham, dans un vif ſentiment de la grandeur de Dieu & de ſa propre baſſeſſe, s'écrioit : me pardonnerez-vous, Seigneur, ſi j'oſe, moi qui ne ſuis que cendre & pouſſiere, ſi j'oſe élever la voix pour vous parler ? *Loquar ad Dominum meum cum ſim pulvis & cinis.* *Gen. c. 18. v. 27.* Cendre & pouſſiere, j'oſerois, je ne dis pas parler à Dieu, je dis parler contre Dieu, réſiſter à Dieu, me ſoulever contre Dieu ! Or, de quel prétexte colorer ma rébellion ? feront-ce les ſacrifices pénibles & douloureux qu'il exige ? Mais lorſque la voix de Dieu ſe fait entendre, me convient-il d'écouter la voix de mon cœur & de mes penchans ? Mais lorſqu'il enleve un Iſaac à la tendreſſe d'un pere, ne ſont-ce pas ſes bienfaits qu'il reprend ? Et que puis-je lui donner qui ne ſoit à lui ? Mais ſi je me refuſe à ſon amour, pourrai-je échapper à ſes vengeances ? Mais ne ſeroit-il pas plus terrible d'avoir Dieu pour ennemi, qu'il ne peut être gênant de l'avoir pour maître ? Soumiſſion parfaite, obéiſſance ſans partage &

ſans réſerve : qui peut croire en avoir trop fait, en avoir aſſez fait pour Dieu ? Qui le connoît ne penſera point à lui diſputer ſes hommages ! La grandeur infinie de Dieu nous apprend combien il eſt juſte & néceſſaire de ſervir Dieu. Comment faut-il le ſervir ? La bonté infinie de Dieu va nous l'apprendre.

SECONDE PARTIE.

Je ne viens plus épouvanter des hommes ſuperbes par le récit de la grandeur & de la puiſſance de notre Dieu ; que ces noms impoſans du Dieu maître du monde, du Dieu des armées & des combats, du Dieu des Rois & des Royaumes, du Dieu de la colere & des vengeances, cédent à des titres qui raſſurent notre foibleſſe : c'eſt la tendreſſe, c'eſt l'amour, c'eſt la bonté infinie du Dieu de la paix, du Dieu des miſéricordes, que je viens annoncer à tant d'ames qui ſe trompent, non plus dans le choix du maître qu'elles doivent ſervir, mais dans la manière de ſervir leur véritable maître. On le dit, & cela paroît vrai, que la ſource des égaremens de l'homme eſt la ſenſibilité de ſon cœur trop facile à toucher & à gagner. L'éclat paſſager d'une beauté profane ; les dehors ſpécieux de la grandeur & de l'opulence ; l'attrait d'un vain plaiſir qui étale ſes charmes trompeurs, mettent ſes paſſions dans un mouvement ſi rapide, l'agitent par des tranſports ſi violens, qu'ému,

entraîné hors de lui-même, plein de desirs & d'inquiétude, il vole tout entier à la poursuite de l'objet qui l'a frappé. Je ne prétends point aujourd'hui, Chrétiens Auditeurs, vous exhorter à captiver votre cœur sous les loix d'une austere & impérieuse raison; je vous conjure seulement de tourner les yeux sur l'objet que j'ai à vous présenter: ensuite laissez agir votre cœur; s'il est tendre, s'il est sensible, s'il est capable d'aimer, il n'aimera que son Dieu; il avouera que Dieu seul est aimable, puisque la bonté seule de Dieu mérite notre amour: *nemo bonus nisi unus Deus.* *S. Marc c. 10. v. 18.*

Bonté universelle! Parmi les hommes, c'est le caprice, c'est l'inclination, c'est la conformité d'humeurs, de vertus, & même de vices; souvent c'est la cupidité du cœur, c'est la bisarrerie de l'esprit qui forme les amitiés, qui regle les attachemens, qui conduit la main qui dispense les bienfaits. On se renferme dans un petit nombre d'amis; tout le reste est étranger, indifférent, quelquefois odieux & importun. Nous n'avons, dit saint Augustin, qu'une certaine mesure de sentimens; ce que nous donnons aux uns, nous l'ôtons aux autres; ceux qui aiment tout n'aiment rien, & l'on convient assez dans le monde que personne ne possede le cœur qui ne se refuse à personne: delà vient que la faveur naissante d'un concurrent auprès du maître que vous servez, vous cause tant d'allarmes; c'est de votre dépouille qu'il s'enrichit; à mesure qu'il

entre dans le cœur du maître, vous êtes obligé d'en ſortir ; vous perdez tout ce qu'il gagne de crédit. Hommes inſenſés & malheureux, au lieu de vous diſputer le cœur d'un homme ſemblable à vous, aſpirez à gagner le cœur de Dieu ! Il eſt à vous ſi vous le voulez ; il eſt à vous tout entier, quoiqu'il ſoit tout entier aux autres. Ce cœur immenſe & infini renferme & raſſemble dans l'unité de ſon amour tous les âges & tous les peuples. Tout eſt l'ouvrage de ſes mains ; tout eſt l'objet de ſa tendreſſe ; le pauvre comme le riche ; le ſujet comme le Monarque ; le petit & le grand ; le génie le plus borné & l'eſprit le plus ſublime ; l'homme qui a le plus de défauts & l'homme qui a le plus de grandes qualités. Hommes de tous les caractères, de tous les états, de toutes les conditions ; vous, mon Frere, qui que vous ſoyez, votre Dieu vous aime, il aime les autres ; ce qu'il a pour eux de tendreſſe, ne vous ferme point ſon cœur, quand vous ſaurez vous en rendre digne par la docilité aux impreſſions de ſa grace ; ſans oublier l'amour qu'il a pour eux, ſon amour pour vous croîtra avec vos vertus : *nemo bonus niſi unus Deus.*

Bonté déſintéreſſée ! Les hommes rapportent tout à eux-mêmes. Ils aiment en vous, non ce que vous êtes, mais ce que vous pouvez ; non votre perſonne, mais vos ſervices, vos aſſiduités, votre complaiſance, vos empreſſemens, encore plus votre fortune ; & s'il eſt ſur la terre quelqu'amitié qui

paroiſſe plus pure, elle n'eſt pas libre de tout intérêt. Amitié d'eſtime, amitié de tendreſſe, ce n'eſt qu'un amour de nous-mêmes plus délicat, plus imperceptible. Les hommes aiment en vous l'enjouement de l'humeur, les graces, l'élévation de l'eſprit qui les amuſe, qui les enchante; ils aiment la beauté, la politeſſe, l'agrément des manières, la générosité du cœur. Que cette fleur de la beauté vienne à ſe flétrir; que ce feu de l'eſprit vienne à s'éteindre; que la fortune changée ne laiſſe rien à ce cœur ſi généreux que ſes ſentimens, leur amitié ne ſurvivra guères au moment de votre diſgrace: vous avez perdu tout ce qu'on aimoit en vous, il ne reſte que vous que l'on n'aimoit pas. Dieu nous aime, & il ne nous aime que pour des qualités dont il eſt l'auteur & qu'il nous a rendues propres & perſonnelles. Son amour eſt un penchant de tendreſſe, une douce inclination qui le fait deſcendre juſqu'à nous. Hélas! que voit-il en nous qui puiſſe attirer ſon amour? Il nous a aimés lorſque nous n'étions pas encore; il nous a aimés lorſque nous ne l'aimions pas encore: *prior dilexit nos.* Il nous a aimés lorſque nous étions dignes de toute ſa haine; & ſi aujourd'hui nous méritons ſon amour, nous devons à ce même amour toutes les vertus qui font notre mérite. Et que gagne-t-il à être aimé de nous? Heureux ſans nous, ce n'eſt point notre reconnoiſſance qu'il cherche par ſes bienfaits; il la reçoit comme un tribut qui lui eſt dû;

I. Ep. S. Jean. c. 4. v. 19.

il ne la demande pas comme un bien qui lui ſoit néceſſaire : *nemo bonus niſi unus Deus.*

Bonté vigilante, bonté attentive à tous nos beſoins ! Les hommes ſont durs & inſenſibles. Leur cœur ſe rétrécit à meſure que leur pouvoir augmente. Lorſqu'ils peuvent le plus, ne nous diſent-ils pas ſouvent qu'ils ne peuvent rien ? Qu'ils ſont à plaindre ceux dont le cœur s'ouvre à la tendre compaſſion ! Quel que ſoit le pouvoir, il n'égale point la volonté ; plus ils ont donné, moins ils ſont en état de donner ; la fortune d'un ſeul n'empêche pas que pluſieurs ne reſtent dans la diſgrace : & goûte-t-on bien pleinement le plaiſir de faire un heureux, quand il faut l'acheter par la douleur de laiſſer tant de malheureux ſans reſſource & ſans appui ? Il n'en eſt pas ainſi de Dieu, dit l'Apôtre ; il eſt riche & libéral pour tous ceux qui l'invoquent : *dives in omnes qui invocant illum.*

Ad Rom. c. 10. v. 12.

Ne craignez point de rebuter ſa tendreſſe par vos vœux intéreſſés ; ne craignez point qu'il épuiſe ſes tréſors par ſes bienfaits. La ſource de ſon amour & de ſes richeſſes eſt une ſource féconde qui coule toujours, qui ſe renouvelle & ſe reproduit ſans ceſſe : *dives in omnes qui invocant illum.* Plus il a donné, plus il eſt diſpoſé à donner ; un bienfait prépare à un autre bienfait ; une grace attire une autre grace ; demandez ſeulement, demandez avec confiance, & tout vous ſera accordé : *petite & dabitur vobis.* Que dis-je ? il ne faut que déſirer, ſouvent

S. Luc. c. 12. v. 9.

il prévient nos desirs ; & si quelquefois il attend nos prieres, ce n'est que pour accorder sa libéralité avec sa sagesse, & afin qu'au plaisir de posséder le bien que vous avez souhaité, soit ajoutée la satisfaction de l'avoir presque mérité par vos empressemens à le demander : *nemo bonus nisi unus Deus.*

Bonté prévenante ! que de peine à gagner l'amitié des hommes, & sur-tout des grands, que de services pénibles, que d'assiduités fatiguantes, que de complaisances difficiles, que de rebuts à essuyer, que de chagrins à dévorer, que de contre-temps & d'outrages à dissimuler, que de passions à ménager, que de caprices à contenter. Avec tout cela souvent on ne réussit pas. Ah ! mes chers Auditeurs, l'amour de votre Dieu vous l'avez si vous le voulez : *amicus Dei* *Proverb.*
nunc fio, si volo. Il vous offre son cœur, ne *c. 23. v.*
le refusez pas. Il vous demande le vôtre : *25.*
præbe fili mi cor tuum mihi. Ce cœur rebuté du monde & dont le monde n'est pas digne, je vous conjure de me le donner ; je ne le demande que pour le remplir de vertus & de délices. Je vous aime, aimez-moi. Que faut-il faire pour gagner votre amour ? que n'ai-je pas fait ? Vous me voyez baigné de mon sang ; c'est pour vous qu'il a coulé ! Je ne vous demande pas toujours de si grands sacrifices : *ama & fac quod vis.* Aimez votre Dieu, ensuite ne prenez la loi que de votre cœur & de votre amour : *nemo bonus nisi unus Deus.*

Bonté durable & conſtante ! On gagne difficilement la faveur des hommes, on la perd encore plus facilement. Une imprudence, un oubli, une faute légere, une bagatelle, un rien, il n'en faut pas davantage pour effacer les ſervices les plus longs & les plus conſidérables ; l'ouvrage de vingt, de trente années ; le prix de vos ſueurs, de votre ſang, un moment fatal vous l'enleve. Amitiés humaines, amitiés paſſageres, amitiés de hazard & de caprice, qui ſont ſouvent une ſaillie d'humeur plus qu'un penchant de tendreſſe ; amitiés que vous êtes également étonné d'avoir & de perdre : formées dans le ſommeil du cœur & de la raiſon, elles ſe diſſipent à leur premier reveil : amitiés de politique & d'intérêt qui naiſſent avec la fortune, qui tombent avec elle ; amitiés de parade & de commande ; amitiés de politeſſe & de bienſéance, elles ne cherchent qu'un prétexte pour ſe changer en froideur & en indifférence ; amitiés de paſſion que la cupidité enfante, que la jalouſie trouble, qu'un ſoupçon, qu'un ombrage change en haine ; amitiés humaines qui finiſſent tôt ou tard, que le temps détruit & conſume, on ceſſe de s'aimer par la ſeule raiſon qu'il y a long-temps qu'on s'aime. Amour de Dieu, au contraire, qui chaque jour devient plus vif & plus tendre ! Afin de vous aimer toujours, il prend ſoin de mettre en vous des vertus qui vous rendent toujours aimable : nous n'avons à craindre que notre inconſtance ; le cœur de Dieu eſt

comme entre nos mains ; il nous recherche lorſque nous le fuyons ; comment nous fuiroit-il lorſque nous ſommes fidéles & reconnoiſſans ? *nemo bonus niſi unus Deus.*

Bonté conſolante ! Il faut l'avouer, à la honte du cœur humain, la diſgrace eſt ordinairement l'écueil des amitiés les plus pures ; elle rompt les nœuds des attachemens les plus tendres ; elle briſe les liens du ſang & de la nature.

Fortune ennemie, quelques durs que ſoient tes caprices, on ne ſeroit malheureux qu'à demi ſi l'inconſtance & l'ingratitude des amis perfides ne venoient achever ton ouvrage par des douleurs plus vives & plus pénétrantes ! Non, les larmes n'ont point tant d'amertume lorſque, pour les eſſuyer, elles trouvent la main d'un ami tendre & fidéle ; je ne ſais ſi l'opulence & la proſpérité ont des plaiſirs auſſi doux que celui d'épancher ſon ame & de verſer ſes ennuis dans un cœur qui nous entend & qui nous répond.

Ah ! un plaiſir ſi pur, la terre le donne rarement ; il ne vient, pour l'ordinaire, que du Ciel. C'eſt dans les jours de deuil & d'affliction que l'amour de Dieu devient, en quelque ſorte, plus attentif. On me fuit, il me recherche ; on évite mes larmes, il ſe preſſe d'en tarir la ſource ; on me précipite dans la ſolitude, il vient m'y trouver pour s'entretenir avec moi, pour recevoir mes ſoupirs, pour eſſuyer mes pleurs, pour entendre, pour adoucir mes plaintes, pour

calmer l'agitation, pour fermer la plaie de
Sap. c. mon cœur : *in vinculis non dereliquit illum.*
10. v. 14. Dieu ſemble alors m'aimer davantage, comme pour me dédommager d'avoir perdu l'amitié de ces hommes volages & ingrats, auxquels je l'avois indignement ſacrifié dans l'yvreſſe de la proſpérité : *nemo bonus niſi unus Deus.*

Bonté tendre ! Les hommes parlent avec empire ; ils commandent avec fierté ; ils régnent avec faſte & hauteur. Peu d'amitiés qui, en certains momens, ne prennent le ton d'autorité. Le cœur le plus ſouple & le plus facile prétend donner des loix à ſon tour & ſe payer des complaiſances auxquelles il ſe plie par les complaiſances qu'il
Ib. c. 12. exige : *tu autem dominator virtutis, cum magnâ*
v. 18. *reverentiâ diſponis nos.* Dieu ſemble reſpecter l'homme ; il veut me gagner ſans me captiver ; il veut aider, ſecourir, déterminer ma liberté par ſa grace, ſans la détruire, ſans la gêner. Il demande mon cœur, il ſouhaite de l'obtenir : pour s'en rendre le maître, il ménage l'occaſion, dit ſaint Auguſtin, il prépare les momens, il daigne ſe proportionner preſque à mon humeur, à mes penchans, à mon caractère : *vocat quomodo ſcit congruere.* Il demande, il ſouffre que je lui refuſe ; après mes refus, il continue de demander, il ſe plaint, il gémit, il ſoupire, il attend le retour de ce cœur fugitif & égaré ; il le ſuit, il l'appelle, il
Apoc. c. l'invite : *ſto ad oſtium & pulſo.* S'il éclate
3. v. 20. quelquefois en reproches & en menaces,

ah ! c'eſt qu'il ſait que je ne puis être heureux loin de lui ; c'eſt moins pour ſe venger & me punir, que pour me ſauver : *nemo bonus niſi unus Deus.*

Bonté patiente ! Il faut pardonner aux hommes leurs caprices, leurs injuſtices, l'emportement de leurs paſſions, la dureté de leurs manières ; il faut leur pardonner leurs vices, & à peine vous pardonneront-ils vos vertus. Qui ne connoît leur délicateſſe, leurs ſoupçons, leurs ombrages ? leur amour foible & orgueilleux s'irrite aiſément, & leur amour irrité ſe tourne en fureur ; les haines les plus violentes ſont quelquefois réſervées à ceux qui furent l'objet de leur plus tendre amour, & leur haine n'éclate ſouvent que par des coups inouis, que par des révolutions effrayantes.

Jézabel arroſe du ſang de Naboth le champ qu'il a refuſé de lui vendre. Athalie, digne d'avoir Jézabel pour mere, égorge dans un jour quatre-vingt fils de Rois, & veut immoler à ſa colere toute la race de David. Le grand Prêtre, qui s'eſt oppoſé aux profanations de Joas, eſt maſſacré dans le Temple ; ſon ſang rejaillit juſques ſur l'autel où ſa main verſoit le ſang des victimes. Cependant, ce Temple, ce Sanctuaire, cet Autel les avoit vu croître unis par les liens du plus tendre amour. Le plus juſte, le plus religieux des Céſars, Théodoſe livre au fer & à la flâme une ville entiere ; il lave, dans des fleuves de ſang, l'outrage qu'il a reçu. Que deviendrions-nous, ô mon

Dieu, si, plus coupables que ce peuple infortuné, nous trouvions en vous une égale sévérité ? Mais de vous-même, vous n'êtes que paix & amour ; la colere & l'indignation vous sont étrangeres : *de suo bonus, de nostro justus*. Comme le Ciel ne lance sur la terre que les foudres dont elle lui a donné la matière, ainsi Dieu ne laisse tomber sur nous que les châtimens que notre impiété arrache à sa justice malgré sa miséricorde ; il menace avant que de frapper ; il tonne long-temps avant que de faire partir la foudre : & que faut-il pour le désarmer ? un mouvement du cœur, des soupirs, des larmes sinceres. A peine elles ont commencé de couler, que ce pere tendre, lui-même tout en larmes, accourt au-devant de l'enfant prodigue, le baigne de ses pleurs, lui épargne jusqu'à la peine de demander sa grace : *nemo bonus nisi unus Deus*.

Que fais-je ? pourrez-vous, mes chers Auditeurs, devez-vous me pardonner de vous entretenir si long-temps des bontés de votre Dieu ? C'est dans d'autres climats, c'est à d'autres régions que convient un pareil discours. Nations assises à l'ombre de la mort & qui n'avez point vu la lumiere de l'Evangile, c'est à vous qu'il faut aller raconter les miséricordes d'un Dieu aimable.

Vous, mes chers Auditeurs, vous adorez un Dieu qui, pour vous, est descendu du Ciel sur la terre ; un Dieu enfant qui naît dans la douleur & dans les larmes ; un Dieu qui, pour vous, a coulé des jours tristes &

difficiles dans la pauvreté, dans l'humiliation; un Dieu qui, à la fleur de ses ans, victime de propitiation pour vos péchés, a inondé la terre du sang qui lave vos iniquités. Vous le voyez attaché à la croix, couvert de blessures profondes; vous l'entendez qui vous dit : je meurs pour vous, vivez pour moi; vous savez, vous voyez combien je vous ai aimé : en me donnant votre cœur, en me donnant votre amour, vous ne ferez que me rendre le prix de mon sang, & je croirai n'en avoir point trop fait : & ce Dieu, on vient vous prouver qu'il est aimable, on ose vous dire que vous devez l'aimer! Ah! c'est vous faire outrage; j'ai oublié que vous êtes Chrétiens; j'ai oublié jusqu'au lieu où je vous parle. Si vous doutiez de l'amour de votre Dieu, la voûte, les murs de ce Temple s'éleveroient contre vous : *lapis de pariete clamabit*. Vous y êtes environnés de ses graces, & comme entouré des monumens de son amour. Ces Fonts sacrés du Baptême où vous avez puisé la noblesse de l'adoption sainte; les trésors de l'innocence & de la grace; le germe de l'immortalité; l'espérance du Ciel; ces tribunaux de la pénitence, où vous avez dit j'ai péché, & vos péchés vous ont été remis; cette chaire de vérité d'où sont partis tant de mouvemens de la grace qui vous ont remplis d'un trouble salutaire. Autel, Autel, s'écrioit le Prophête, que ce Tabernacle s'ouvre, que ce voile tombe, un Dieu humilié pour vous, un Dieu anéanti pour

Habac. c. 2. v. 11.

vous, un Dieu qui, à l'ombre de ce Sanctuaire, vient chaque jour mourir & renaître pour vous. Seriez-vous des hommes, s'il falloit vous dire que ce Dieu mérite votre amour ?

2°. Or, de-là quelle conclusion ? concevez-la, mes chers Auditeurs, & ne l'oubliez jamais. C'est que le culte que vous devez à Dieu, le culte que Dieu exige de vous, est un culte d'amour & de reconnoissance. En effet, si Dieu n'avoit prétendu ne faire dominer dans nos cœurs que les sentimens de la crainte & de l'espérance, il ne falloit point souffrir & mourir pour nous ; il ne falloit qu'annoncer sa grandeur par l'éclat de son tonnerre. Ce Dieu qui commandoit l'amour au peuple même de la loi, il le commande donc bien davantage au peuple de l'Evangile. Ce n'est plus un Dieu qui tonne, qui foudroye ; ce n'est plus un Dieu qui grave sa loi sur le marbre ; un Dieu qui arme les nations pour punir les prévarications de son peuple, c'est un Dieu de paix, un ami fidele, un sauveur, un libérateur, un pere bienfaisant ; c'est le plus tendre des époux ; c'est un Dieu naissant, un Dieu souffrant & mourant pour nous. Disons-le donc avec l'Apôtre, anathême à qui n'aime pas le Seigneur ! anathême à ces hommes ingrats qui ne savent que craindre les vengeances de leur Dieu, qui ferment leur cœur aux impressions de son amour, qui ne savent point reconnoître ses bienfaits ! anathême à ces hommes aveugles qui ne connoissent point

Dieu, qui ne veulent point le connoître ! Pour le Dieu de gloire & de majeſté, il faut un culte d'abaiſſement & d'adoration ; pour le Dieu de force & de puiſſance, un culte d'obéiſſance & de ſoumiſſion ; pour le Dieu de lumiere & de vérité, un culte de foi & de docilité ; pour le Dieu des vengeances & des récompenſes, un culte de crainte & d'eſpérance ; pour le Dieu des vertus & de la ſainteté, un culte de louanges & d'imitation ; pour le Dieu qui aime, qui veut être aimé, qui eſt ſouverainement aimable, il faut un culte d'amour & de reconnoiſſance, un culte de tendreſſe & de confiance, un culte du cœur & de tout le cœur, un culte d'amour & de charité, une adoration d'amour & de charité. Sans cela vous ne lui donnerez pas tout ce qu'il demande ; vous ne lui donnerez pas tout ce qu'il mérite. Sans cela, non-ſeulement l'amour qu'il a pour vous vous eſt inutile, il vous devient funeſte ; non-ſeulement cet amour ne vous ſauvera pas, il vous condamnera, il vous réprouvera.

Car, voulez-vous ſavoir, Chrétiens, comment Dieu nous jugera à la conſommation des ſiécles ? ce ne ſera pas ſeulement par ſa juſtice, ce ſera encore par ſon amour, ce ſera ſur ſon amour même qu'il vous jugera. Vérité qui d'abord paroît bien conſolante ! Après avoir été pendant cette vie l'objet d'un amour ſi tendre, nous l'aurons pour l'arbitre de nos deſtinées éternelles : mais vérité, ſi nous ſavons l'approfondir,

bien capable de nous remplir de frayeur & d'épouvante ! Oui, mes chers Auditeurs, il feroit en un fens moins terrible pour nous d'être jugés au tribunal de la juftice de Dieu qu'au tribunal de fon amour ; pourquoi ? parce que, fi je puis m'exprimer ainfi, la juftice de Dieu s'irrite fur-tout contre les crimes, & que fon amour s'irrite même contre notre froideur & notre indifférence.

Elles feront donc jugées : appliquez-vous, Chrétiens, vous fur-tout qui vous flattez d'être juftes, & jugez-vous vous-mêmes ; elles feront jugées par cet amour pur & défintéreffé, ces ames baffes & mercénaires, toujours attachées au péché, toujours prêtes à le commettre, fi la crainte ne retenoit leur fervile cupidité.

Elles feront jugées par cet amour, ces ames de tant d'attention à diftinguer le confeil du précepte, à diftinguer ce que Dieu fouhaite de ce qu'il ordonne, ce qui ne fait que lui déplaire de ce qui l'irrite ; ces ames fi promptes à faifir avidement les plaifirs lorfqu'ils ne font pas des crimes ; ces ames qui ne craignent de perdre Dieu que parce qu'en le perdant elles fe perdroient elles-mêmes.

Elles feront jugées par cet amour libéral & prodigue des bienfaits, ces ames qui renferment leur piété dans des bornes fi étroites ; ces ames qui, toujours précautionnées contre l'attrait de la grace, mettent leur principale étude à ignorer ce que Dieu leur demande, afin de s'épargner & la peine de l'accorder

l'accorder, & le reproche de l'avoir refusé.

Elles seront jugées par cet amour nourri des larmes & du sang d'un Dieu crucifié, ces ames attachées à elles-mêmes & idolâtres d'elles-mêmes, que nous voyons traîner avec nonchalance leur piété molle & indolente, dans les douceurs du repos, dans le sommeil & l'inaction de l'oisiveté, dans les épanchemens de la joie & des plaisirs profanes; ces ames qui se contentent d'adorer Jesus-Christ sans l'imiter, de s'attendrir sur ses douleurs sans les partager; d'honorer sa croix sans la porter; ces ames qui se contentent de ne plus se livrer à l'attrait du péché sans penser à le réparer par les gémissemens & par les rigueurs de la pénitence.

Elles seront jugées par cet amour généreux & intrépide, ces ames froides & tranquilles, sans zèle pour la gloire du Seigneur. On voit périr autour de soi la foi, la probité, les mœurs; on voit ces monstres de scandale, ces attentats d'impiété & d'irréligion, ces torrens d'iniquité qui se débordent à grands flots dans l'héritage de Jesus-Christ; on le voit, &, tranquille spectateur des révolutions qui se préparent, on laisse le mensonge outrager la vérité, le vice audacieux se jouer de la timide pudeur; on abandonne à d'autres le soin de venger ce Dieu qu'on se flatte d'aimer: & plaise au Ciel, qu'à la mollesse, qui, de son indifférence se fait une vertu, on n'ajoute pas l'aveuglement qui feroit un crime, du zèle!

Elles ſeront jugées par cet amour vrai & ſincere, ces ames dont la piété n'a de la juſtice chrétienne que l'écorce & que la ſurface, parce qu'il y entre peu de l'eſprit de Dieu & beaucoup de l'eſprit de l'homme ; parce qu'il y entre tant de vues politiques de fortune & d'intérêt, tant de ménagemens de bienſéance & de réputation, tant de ſoupleſſe & de complaiſances inſpirées par le reſpect humain, tant de ſaillies de caprice & d'humeur, tant de délicateſſes, de jalouſies & de vanité, tant d'empreſſemens d'orgueil & d'oſtentation, tant de retour & de mouvemens d'amour propre, tant de manéges ſecrets de cupidités & de paſſions qui éloignent du bien qu'on devroit faire & qui gâtent le bien qu'on fait.

Elles ſeront jugées par cet amour ſage & éclairé, ces ames d'une dévotion biſarre qui, pour ſe former un ſyſtême de piété, ne conſultant que leurs idées particulieres, ſemblent vouloir donner à Dieu la loi plutôt que la recevoir ; ces ames accoutumées à ne pratiquer de l'Evangile que ce qui peut obtenir l'approbation de leur prétendue raiſon & le ſuffrage de leur cœur ; elles ne comptent, au nombre des vertus, rien de ce qui gêne leurs penchans ou de ce qui choque leur eſprit.

Elles ſeront jugées par cet amour réel & ſolide, ces ames dont la piété vaine & frivole ſe réduit à des diſcours, à des ſentimens, à des deſirs, à des pratiques légeres

propres à contenter la vanité ſans contraindre & ſans captiver l'amour propre ; ces ames qui ne ſavent que parler de Dieu & le prier ſans ſavoir le ſervir & lui obéir.

Elles ſeront jugées par cet amour conſtant & durable, ces ames volages qui tantôt ſont à Dieu, tantôt au monde profane : la flâme de la charité s'allume, & eſt auſſitôt diſſipée par le ſouffle de l'inconſtance & de la légereté : comment ſe perſuader qu'elles aimoient Dieu véritablement, puiſqu'elles ceſſent ſi promptement de l'aimer ?

Que vous dirai-je, Chrétiens ? Dieu jugera nos ſentimens ſur ſes ſentimens ; notre conduite ſur ſa conduite ; notre cœur ſur ſon cœur : ce divin amour eſt aujourd'hui notre aſyle, il ſera notre maître, notre juge. Tout pouvoir lui a été donné dans le Ciel & ſur la terre. Dieu lui a confié pour le temps les richeſſes de ſa grace qu'il verſe ſur nous avec tant de profuſion : à la fin des ſiecles, Dieu lui remettra ſa vengeance & ſon tonnerre ; alors, s'il ne trouve en nous ſes traits & ſes caracteres, comme il n'aura été qu'un amour mépriſé & dédaigné, il ne ſera qu'un amour juſtement irrité ; réduits à ſouhaiter que Dieu nous eût moins aimés, ce ſera ſous le poids de ſes bienfaits que nous ſuccomberons plus que ſous le poids de ſes vengeances. Ah ! qu'il ne s'allume point alors dans ſa colere ; qu'il s'allume maintenant dans nos cœurs ce feu ſacré pour conſumer nos vices, pour épurer nos vertus ! Que du ſanctuaire, où

il régne ſur un Dieu devenu ſa victime, il paſſe dans nous, & nous rende à notre tour victimes de ce Dieu qui s'immole à notre amour !

J'oſe vous le dire, pour moi, pour le peuple fidele ; nous vous aimons, ô mon Dieu ; nous ne demandons que de vous aimer davantage. Ce deſir que vous avez formé dans notre cœur, daignez l'exaucer. Et quel autre ſanctuaire eſt plus digne que vous y faſſiez couler vos graces, que cette Egliſe ſi pure, ſi ſainte, ſi reſpectable ; cette Egliſe ſi auguſte de la Capitale du premier Royaume du monde chrétien ; cette Egliſe qui compte au nombre de ſes enfans ces puiſſans & victorieux Monarques qui ont rempli l'univers de la gloire de leurs vertus & de leur zèle ; cette Egliſe qui, depuis la naiſſance de cet empire fut toujours compoſée de ce qu'il y a de plus grand dans le monde par la naiſſance, par le rang, par les dignités ; cette Egliſe qui fut toujours compoſée de ce qu'il y a de plus diſtingué dans le Sacerdoce par la ſcience de la religion, par la pureté des mœurs, par l'étendue des connoiſſances, par les talens & la capacité ? Dans quel autre Sanctuaire la majeſté de la religion eſt-elle mieux ſoutenue par la décence, par la pompe & la magnificence du culte ? Ici, ſelon l'expreſſion du Prophête, le jour vous annonce au jour, & la nuit à la nuit ; le jour entier retentit de vos louanges ; le ſilence de la nuit eſt interrompu par les ſacrés cantiques ; preſ-

qu'aucun moment qui ne ſoit un moment d'hommage & d'adoration. Vous l'avez voulu, Seigneur, que ma voix ait été entendue dans ce ſaint Temple. Oubliez combien je ſuis peu digne d'obtenir les prodiges de converſion que vous accordez au zèle de vos Prophêtes & de vos Apôtres. Ne vous ſouvenez que de vos miſéricordes. Ce que ne feront pas tous mes diſcours : parlez ; un moment de votre grace va le faire. Remplis, pénétrés, conſumés du feu de votre ſaint amour, que nous ne vivions que pour vous ſur la terre, afin de vivre avec vous dans le Ciel. Ainſi ſoit-il.



TABLE DES SERMONS,

Avec l'Analyſe de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on analyſe; & le ſecond, celle où cet article finit.



Sermon ſur la penſée de la Mort, pour le Mercredi des Cendres.

DIVISION. Penſée de la mort, principe de détachement, par conſéquent ſource de paix & de tranquillité : penſée de la mort, principe de vertus, par conſéquent ſource de confiance & d'eſpérance. En deux mots, la penſée de la mort forme l'homme qui ne tient à rien dans le temps : la penſée de la mort forme l'homme qui a droit d'eſpérer tout dans l'éternité. Pag. 3.

I. PARTIE. Comment la penſée de la mort formera-t-elle en nous l'homme qui ne tient à rien dans le temps ? Ce ſera en éclairant notre eſprit, en touchant notre cœur.

1°. Elle éclaire notre eſprit ; elle lui dévoile le néant & l'impoſture des proſpérités d'ici-bas... La mort, dit ſaint Chryſoſtôme, la mort ſeule donne à chaque choſe ſes couleurs vraies & na-

turelles. Le Sage, le Philoſophe qui, à l'ombre de la ſolitude, a paſſé ſa vie dans les méditations les plus réfléchies de la vanité du monde, ne la connoît pas ſi bien, ne la ſent pas ſi vivement que le mondain prêt à le quitter, à s'en ſéparer par la mort. Charmes qui invitent; attraits qui engagent, tout s'efface, tout diſparoît.... Nous avons tout fait pour ce monde, il ne peut rien pour nous, & déjà il ne penſe plus à nous.... Or, cette révolution d'idées que la mort produit dans l'homme le plus entêté du monde, la penſée de la mort la forme d'une manière plus lente, mais également sûre & infaillible; ces liens d'affections & de cupidités mondaines que la mort briſe avec tant d'effort & de violence, la penſée de la mort les mine, les conſume peu à peu..... Qu'eſt-ce que le monde, que paroît le monde, que penſe-t-on du monde, lorſque c'eſt à la lueur de ce flambeau de la mort qu'on le conſidere; lorſque c'eſt du fond du tombeau qu'on l'étudie, qu'on l'apprécie, qu'on le juge? Non, je ne crains pas de l'avancer, la cupidité ne nous fait aimer le monde, qu'autant que la cupidité nous fait oublier la mort.... La penſée de la mort non-ſeulement éclaire notre eſprit, elle détache auſſi notre cœur. Pag. 4. 16.

2°. Prenez garde, dans les folles rêveries de l'impiété, la mort finit tout: dans les principes de la raiſon & de la religion, la mort commence tout.... Dans le même homme j'apperçois deux hommes; l'homme du temps & l'homme de l'éternité. L'homme du temps qui naît au berceau, l'homme de l'éternité qui naît dans le tombeau... Biens, honneurs, titres, dignités, plaiſirs, ... que l'homme du temps en ſoit frappé; d'autres ſoins, d'autres eſpérances, d'autres craintes occupent l'homme de l'éternité; .... ce qu'il laiſſe après lui dans le monde ne le touche point; il

ne penſe qu'à ce qu'il va trouver dans l'éternité .. Auſſi-tôt que je penſe à la mort, le temps eſt pour moi comme s'il n'étoit plus ; l'éternité comme ſi elle étoit déjà.... Nouvelles idées, nouveaux ſentimens, manière différente de juger des biens du temps & des biens de l'éternité. Admirable changement que produit la penſée de la mort ! C'eſt-là, Chrétiens, où nous devrions chercher, où nous trouverions le remede à notre foibleſſe.... Voulez-vous un courage de tous les temps, de toutes les ſituations, cherchez-le dans la penſée chrétienne de la mort. Par elle, détaché des biens de la vie préſente, rempli de l'eſpérance des biens de la vie future, le Chrétien ne craint point la mort.... Elle ne le ſépare que des choſes dont il a appris à ſe détacher ; elle le met en poſſeſſion de tout ce qu'il déſire.... Ainſi, la penſée de la mort forme l'homme qui ne tient à rien dans le temps, & l'homme qui a droit d'eſpérer tout dans l'éternité. Pag. 17. 30.

II. Partie. Penſez à la mort, je ſoutiens que le moment de la mort vous trouvera dans toutes les diſpoſitions que Dieu demande ; penſez à la mort, je ſoutiens que vous trouverez au moment de la mort toutes les graces qui vous ſont néceſſaires. Deux prodiges qu'opere la penſée de la mort : elle inſpire une attention, une vigilance qui précautionne contre les ſurpriſes de la mort ; elle inſpire une piété, une ferveur qui obtient les graces les plus abondantes à l'heure de la mort. Reprenons.

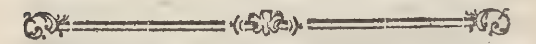
1°. Surpriſes de la mort : mort ſoudaine & imprévue ... La mort dans un moment de fragilité & de péché, ah ! c'eſt le châtiment d'un maître irrité.... Or, par quel degré tombe-t-on dans cet abyme ? pour l'oubli de la mort. Par quelle voie peut-on l'éviter ? par la penſée de la mort.... Néceſſité donc & néceſſité plus preſſante

ſante de penſer à la mort ; pour qui ? pour ceux à qui il eſt plus ordinaire de n'y pas penſer : pour les riches, les grands, les hommes plus puiſſans, plus élevés, plus employés dans le monde, parce qu'ils ſont expoſés à plus de périls.... Néceſſité d'y penſer ſouvent.... d'y penſer ſolidement, ſérieuſement pour s'y préparer, pour s'y diſpoſer....

La penſée de la mort inſpire une vigilance, une attention qui précautionne contre les ſurpriſes de la mort ; enfin elle inſpire une ferveur, une piété qui obtient les graces les plus puiſſantes à l'heure de la mort. Pag. 31. 53.

2°. D'un moment, d'un ſeul moment dépend l'éternité.... Grace de perſévérance finale ; on ne peut la mériter, on peut l'obtenir ; on ne peut la mériter d'un mérite de droit & de juſtice, on peut, dit ſaint Auguſtin, la mériter d'un mérite de deſirs fervens, de prieres humbles & ſoumiſes, d'un mérite auquel Dieu ne doit rien, auquel cependant Dieu ne refuſe rien.... Or, poſé ce principe inconteſtable, je ne vois pour l'homme qui penſe à la mort que ſujet de confiance, qu'eſpérances permiſes & légitimes : en effet, dès qu'il penſe à la mort, qu'il y penſe en Chrétien, il conçoit que tous ſes vœux, tous ſes deſirs pour le temps & l'éternité doivent avoir pour objet cette grace, que tout ſon bonheur conſiſte à l'obtenir, tout ſon malheur à en être privé. Alors donc point de larmes, de prieres, de vigilance, de vertus, de ſacrifices qui coûtent ; point de voix, quelque dure, quelqu'étroite, quelque difficile qu'elle ſoit, dans laquelle il n'entre, il ne marche, il ne ſe ſoutienne pour arriver à cette grace dont dépendent ſes deſtinées éternelles.... Penſons donc, mes chers Auditeurs, à nous établir dans cette région où tout eſt ſtable & permanent ; penſons que chaque

jour nous approche de cette région.... Vivons en hommes qui ignorent quand ils doivent mourir, en hommes qui savent qu'ils ne doivent mourir que pour renaître à une vie dans laquelle une seconde mort ne sera ni à craindre pour les heureux, ni à espérer pour les malheureux. Notre vie sera la vie des Saints ; notre mort la mort des élus ; notre récompense l'éternelle félicité. Pag. 53. 62.



Sermon sur l'importance du Salut, pour le premier Vendredi du Carême.

DIVISION. A juger du salut par les principes de la Foi, c'est une affaire souverainement importante. Premiere partie. A juger de notre foi par tant de lâches & de mauvais Chrétiens, on diroit qu'ils ne croyent point que le salut soit une affaire souverainement importante. Seconde partie. Mutuelle opposition de nos idées & des idées de la Foi, de nos jugemens & des jugemens de la Foi, du Christianisme & des prétendus Chrétiens par rapport à l'importance du salut ; c'est le fond de cette Instruction. Pag. 65.

I. PARTIE. Osons entrer dans le Sanctuaire de la Divinité ; osons sonder l'esprit & le cœur d'un Dieu : que pense-t-il de l'importance du salut, lui à qui seul il est donné de la connoître ? Dieu nous répond par sa conduite.... Tous les ouvrages, toutes les actions d'un Dieu créateur, d'un Dieu sanctificateur, d'un Dieu sauveur, ont pour but général sa propre gloire, & pour but, pour terme particulier, notre salut.

1°. Le salut des hommes est une des fins principales que s'est proposé le Dieu créateur.... Dieu m'a placé sur la terre pour me conduire au Ciel...

Le monde est parce que Dieu l'a voulu ; & Dieu, n'en doutons pas, Dieu ne l'a voulu que parce qu'il a voulu & manifester ses attributs, & opérer le salut des hommes.... Desseins de Dieu qui ne sont pas moins exprimés dans la manière dont il gouverne le monde.... Tout ce que nous lisons de prodiges, d'événemens..... dans l'Ecriture sainte.... porte le caractère d'un Dieu qui, constant, invariable dans ses voies, prépare tout, conduit tout en vue du salut. La chûte & la naissance ; la gloire & la décadence des empires ; la succession des monarchies ; la loi écrite, ajoutez à la loi de la nature, ... tout se rapporte à Jesus-Christ.... Or, pouvons-nous ignorer les rapports qu'a notre salut avec la vie, les souffrances, la résurrection de Jesus-Christ ? ... Mais si, après avoir vu ce que fait le Dieu créateur pour notre salut, nous passons à ce que fait le Dieu sanctificateur, par quels coups étonnans ne déclare-t-il pas ce qu'il pense de l'importance du salut ! Pag. 67. 71.

2°. Ames justes & vertueuses, voulez-vous savoir ce que c'est que le salut ? voyez ce que l'Esprit-Saint fait en vous & pour vous. Pourquoi cet ordre de la grace, cet ordre surnaturel si féconde en prodiges ? ... Pourquoi cette adoption divine ? ... Pourquoi les Sacremens ? ... Pourquoi cette force, cette ardeur, cette charité divine qui amortit le feu des passions ? ...

Pécheurs, voulez-vous savoir ce que c'est que le salut ? rentrez au-dedans de vous-mêmes ; rappellez-vous ce qui s'est passé entre Dieu & vous depuis tant d'années que sa grace combat vos passions, & que vos passions résistent à la grace... C'est votre main, ô mon Dieu, qui me poursuit ; c'est votre voix qui me rappelle ; c'est la voix de l'Esprit-Saint.... qui se plaint, qui gémit, qui s'attendrit sur l'affreux péril où je m'expose...

Je ne vous parle plus d'un Dieu ſanctificateur.... Je vous parle d'un Dieu ſauveur qui deſcend du Ciel ſur la terre pour nous mériter le ſalut, pour nous aſſurer le ſalut, pour travailler par lui-même à notre ſalut. Quel travail encore ! ... Pag. 71. 74.

3°. Ah ! quand il a voulu travailler au ſalut de l'homme, ... vous diriez qu'il eſt prêt de ſuccomber, s'il étoit poſſible, ſous le poids immenſe du travail qu'il médite : il prie, il veille, ... il immole ſa réputation, ſa vie.... Un Homme-Dieu ſacrifié au ſalut de l'homme ! Pouvons-nous dire quelque choſe de plus ? Oui, Meſſieurs : un Homme-Dieu qui ſe conſole de ſa mort par le ſalut de l'homme.... La Religion ne connoît qu'un objet digne d'occuper notre eſprit & notre cœur ; c'eſt le ſalut.. A juger du ſalut par les principes de la Foi, c'eſt donc une affaire importante. A juger de notre foi par notre conduite, croyons-nous que le ſalut ſoit une affaire ſouverainement importante ? C'eſt ce que nous allons examiner dans la ſeconde partie. Pag. 74. 84.

II. Partie. Je l'ai dit, Chrétiens, & cela n'eſt que trop vrai, notre conduite eſt dans une oppoſition déplorable avec un article eſſentiel & fondamental de notre Religion.... Que ſommes-nous ? qu'eſt-ce que le monde au milieu duquel nous vivons ? qu'un amas d'hommes qui ne penſent point au ſalut, qui ne veulent point le ſalut, ou qui ne veulent point le ſalut comme on veut une affaire importante....

1°. Le ſalut eſt une affaire à laquelle on ne penſe point.... Combien d'hommes qui vivent dans un oubli profond du ſalut ? ... Leur vie coule dans une agitation continuelle ; ils ſont dans l'éternité avant que d'avoir fait réflexion que l'éternité les attend.... Combien d'hommes qui ne penſent au ſalut que malgré eux ? .... Cette penſée

du salut, si douce & si consolante pour le juste, n'est pour l'homme pécheur qu'une pensée sombre & affligeante; il fuit, il évite tout ce qui peut la rappeller.... Combien d'hommes, ô Ciel! combien d'hommes.... s'enhardissent enfin à mépriser la pensée du salut?... Pour rassurer leur conscience épouvantée, ils s'élevent contre leur Religion; afin de calmer leurs cœurs, ils travaillent à changer, à bouleverser leur esprit.... Entre ceux qui pensent au salut, combien d'hommes n'y pensent que foiblement, que superficiellement? Pag. 84. 88.

2°. Ceux-ci pensent au salut; ils se flattent même de vouloir le salut, & ils le veulent si c'est le vouloir que de le vouloir d'une volonté vague & indéterminée, qui met des desirs dans le cœur, qui ne met point d'actions dans la conduite. Homme mondain, vous dites: je voudrois me sauver, vous ne dites point je veux me sauver; pour cela, je veux fuir une vie de péché & commencer une vie de pénitence.... Ceux-là veulent le salut; mais ils ne le veulent que d'une volonté passagere, inconstante, peu durable... D'autres veulent le salut; ils ne le veulent que d'une volonté qui porte sur l'avenir sans se fixer au présent... Pag. 88. 92.

3°. Enfin, qu'il en est peu qui veuillent le salut comme on veut une affaire importante.... S'agit-il du salut? là cessent les précautions, l'activité, l'empressement... C'est qu'on ignore l'importance du salut.... Que vous servira d'avoir gagné le monde, si vous venez à perdre votre ame?... C'est cette considération qui a fait les Saints. Appliquons-nous, comme eux, à méditer l'importance du salut, nous aurons bientôt leur courage, nous arriverons à leurs vertus, nous obtiendrons leur récompense. Pag. 88. 103.



Sermon sur l'amour de Dieu, pour le premier Dimanche du Carême.

DIVISION. Nous devons aimer Dieu. Nous ne l'aimons peut-être pas. Approfondissons ces deux objets ; étudions, mes chers Auditeurs, ce que nous devons être, & ce que nous sommes, par rapport à l'amour de Dieu : la premiere réflexion nous instruira de nos obligations ; la seconde nous montrera notre cœur & nos sentimens. Pag. 105.

I. PARTIE. Dieu veut notre cœur, Dieu mérite notre cœur.... Reprenons.

1°. Dieu demande notre cœur ; & peut-il ne le pas demander ? Non, répond saint Augustin : puisqu'il est Dieu, & parce qu'il est Dieu, il veut essentiellement être le Dieu de notre cœur... En effet, Dieu ne peut agir que pour lui-même ; donc Dieu veut nécessairement que tout ce qui est de Dieu soit à Dieu, se rapporte à Dieu. Mais, reprend saint Augustin, c'est principalement le cœur qui fait, qui compose l'homme ; donc l'homme demeure libre aussi long-temps que son cœur n'est point engagé ; donc l'homme ne sera point à Dieu, s'il n'est à Dieu par le cœur : je ne dis point assez ; j'ajoute que le cœur de l'homme n'est parfaitement à Dieu que par l'amour de Dieu... De-là, tous les dogmes, tous les mystères de la Foi chrétienne tendent à établir l'empire de l'amour de Dieu... De-là, toutes les loix de l'Evangile se rapportent à la loi qui commande d'aimer Dieu... De-là toutes les vertus évangéliques, & les vertus les plus héroïques ne sont qu'un moyen d'arriver à la perfection de la charité & de s'y maintenir... De-là,

dans la loi évangélique, les graces du Ciel ne coulent sur la terre que pour y répandre la charité sainte.... De-là, cette loi sainte n'aura son accomplissement que dans le Ciel, parce que l'amour de Dieu n'aura sa perfection que dans le Ciel... Ainsi, dans la loi de Jesus-Christ, l'amour de Dieu est la voie & le terme, le mérite & la récompense; il est ce que la Religion demande & ce qu'elle offre; il est à la tête de ses préceptes & de ses promesses... Qu'est-ce donc que le Chrétien qui n'aime pas Dieu? c'est un homme infidéle aux devoirs, aux engagemens, aux graces de l'Evangile... D'autant plus coupable, que Dieu mérite, à plus de titres, notre cœur & notre amour. Pag. 105. 115.

2°. Que nous entreprenions de peindre les vengeances d'un Dieu irrité!... à cet aspect le pécheur le plus follement intrépide s'épouvante... Ah! ce Dieu que nous faisons craindre, nous ne réussirons pas à le faire aimer... Comment donc & par quelle fatalité arrive-t-il, ô mon Dieu, que votre amour ne s'insinue point dans nos ames? N'est-ce pas en vous, en vous seul que se réunissent tous les motifs, tous les attraits d'amour & de tendresse?... Attrait du grand & du parfait; attrait du bien être & de la félicité,... voilà ce qui nous invite, ce qui nous appelle à l'amour de Dieu... Oui, la voix de tout ce qu'il y a de grand, de noble, d'élevé dans votre cœur, s'il étoit consulté & écouté, vous reprocheroit que vous le dégradez, que vous l'avilissez, lorsque vous lui donnez un autre maître, un autre guide que votre Dieu... Interrogez votre cœur, il vous dira lui-même que le meilleur usage que vous en puissiez faire, c'est de le donner à Dieu; je ne dis pas seulement pour vous rendre saint & parfait, je dis pour vous rendre heureux & tranquille.

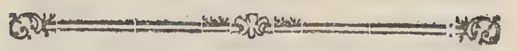
Non, je le soutiens après saint Augustin, il n'est donné qu'à l'amour divin d'établir le calme & la paix dans notre ame. Pourquoi? parce qu'il n'est donné qu'à lui seul de répandre la conviction & la certitude d'être parfaitement aimé;... parce que cet amour est le seul sur lequel le temps, la séparation, les caprices même de la vive sensibilité n'ont aucun pouvoir;... parce qu'il n'est donné qu'à lui de n'avoir à craindre ni revers, ni révolution... Je ne puis perdre Dieu, si je ne m'obstine à l'abandonner;... si Dieu nous demande notre cœur, notre cœur nous demande d'être à Dieu. Tout ce qui n'est pas notre cœur est-il digne de Dieu? Tout ce qui n'est pas Dieu ou qui ne s'y rapporte pas, n'est-il pas indigne de notre cœur? Que nous sommes donc coupables envers Dieu! que nous sommes coupables envers nous-mêmes, lorsque nous refusons notre cœur à Dieu! Nous devons aimer Dieu; je me flatte d'avoir mis cette grande vérité dans tout son jour. Aimons-nous Dieu? nous allons nous étudier, nous juger dans la seconde partie. Pag. 115. 143.

II. Partie. Observez-vous les loix de Dieu? Les observez-vous comme on les observe quand on aime Dieu? Vaste & immense matière de réflexions! Je ne me propose point de les épuiser, je me contenterai de les ébaucher.

1°. Non, l'amour de sentiment & d'affection n'est point un amour véritable, quand il ne produit pas l'amour de pratique & de conduite; & si vous n'observez toutes les loix de Dieu, vous n'accomplissez point la loi de l'amour de Dieu.... *Si diligitis me, mandata mea servate.* Oracle faux & trompeur, si l'amour de Dieu ne consistoit que dans un amour de pure spéculation... Oracle faux & trompeur, s'il ne consistoit que dans un mouvement, une impression d'amour purement

oisif & stérile... L'amour de Dieu renferme donc, dans sa nature & dans son essence, la disposition véritable, sincere, intime d'accomplir toutes les loix de Dieu... Point de véritable amour de Dieu, que l'amour qui observe toutes les loix de Dieu. Vous ne les observez pas; donc vous n'aimez pas : vous les observez; mais les observez-vous comme on les observe quand on aime? Pag, 144. 151.

2°. Remarquez qu'autant que la crainte & l'espérance sont différentes de l'amour, autant il y a de différence dans la maniere d'observer la loi entre l'homme qui craint ou qui espere & l'homme qui aime : l'homme de crainte & d'espérance fixe ses regards sur le Dieu vengeur ou rémunérateur; la charité s'éleve au Dieu pere tendre, à qui nous devons l'adoption divine, qui nous a donné son sang, qui nous donne son amour & sa grace... On ne verra donc pas l'homme soumis à ses loix, étudier, discuter, approfondir, s'adresser aux dépositaires de la science, s'appliquer à reconnoître les limites précises de l'obligation dans la vue de s'y restraindre, dans la crainte d'en trop faire pour son Dieu. Il n'interrogera que son cœur, & son cœur ne le trompera point. L'amour de Dieu, ah! mes chers Auditeurs, l'amour de Dieu, voilà le grand directeur, le grand théologien : qu'on le consulte, les doutes s'évanouiront, les incertitudes disparoîtront, les questions se trouveront décidées... O mon Dieu,... que ma vie du temps devienne l'aurore & l'essai de la vie de vos élus dans l'éternité, dont l'unique occupation sera de vous aimer, l'unique félicité d'être aimé de vous. Pag. 151. 172.



Sermon sur la Priere, pour le Mardi de la premiere semaine du Carême.

DIVISION. Si vous sentiez votre misere, vous aimeriez à prier; pourquoi? parce que le Chrétien n'est foible & fragile qu'autant qu'il ne prie pas : c'est le sujet du premier point. Si vous sentiez votre misere, vous sauriez prier; pourquoi? parce que le Chrétien ne prie mal qu'autant qu'il ne sent pas sa foiblesse & sa fragilité : ce sera le sujet du second point, Pag. 174.

I. PARTIE. La priere est un moyen certain; c'est un moyen, en quelque sorte, unique d'arriver à la grace... Moyen si certain, que Dieu se doit, en quelque façon, à lui-même de ne point refuser la grace à la priere; moyen si unique, que Dieu, d'après l'ordre établi, & cette économie miséricordieuse & admirable qu'il met dans la distribution de ses bienfaits, se doit, en quelque façon, à lui-même de n'accorder la grace qu'à la priere.

1°. Toute grande qu'est la grace de Jesus-Christ, je soutiens qu'entre cette grace & la priere, qui est elle-même le fruit de son inspiration, il y a une sorte de proportion, je ne dis pas de mérite, je dis de convenance; comment? parce que si la grace est ce qu'il y a de plus précieux dans les trésors du Ciel, la priere est ce qu'il y a de plus pur, de plus saint dans les hommages de la terre... Par la confiance qui anime ma priere, j'adore l'amour de Dieu.. Mais un amour véritablement prévenant; ... un amour constant & de tous les momens... Par l'objet & l'étendue de ma priere, j'adore la puissance de Dieu... Par la soumission qui accompagne ma

priere, j'adore la ſageſſe de Dieu; ... je rends hommage à toutes les perfections de Dieu, à ſa juſtice, à ſa providence, à ſon indépendance, à ſa grandeur, à ſa majeſté... Grand & puiſſant motif d'eſpérance! En priant, je fais une des choſes les plus dignes de Dieu que puiſſe faire l'homme éclairé par la grace... Je rends à Dieu un hommage en vertu duquel, je le ſais, Dieu ne doit rien à ma priere; mais un hommage en vertu duquel Dieu ſe doit, en quelque façon, de ne refuſer rien à ma priere... L'homme, en vous priant, ô mon Dieu, ne fait qu'obéir à votre inſpiration: comment n'obtiendroit-il pas ce que vous l'excitez à demander? ... Vous accordez la grace à la priere, mais vous vous devez, pour ainſi dire, à vous-même de n'accorder la grace qu'à la priere. Pag. 174. 186.

2°. Je le ſais, Dieu pouvoit répandre ſur nous ſes bienfaits ſans attendre nos vœux & nos deſirs, comme il pouvoit nous placer dans le Ciel ſans attendre le mérite de nos œuvres... Mais, ajoute ſaint Auguſtin, ſa ſageſſe peut tout ſur ce pouvoir auquel rien ne réſiſte... Mais de quelque manière que Dieu agiſſe, Dieu ſe doit de n'agir qu'en Dieu; or, qu'eſt-ce qu'agir en Dieu? c'eſt imprimer à ſes voies le ſceau, le caractère de ſes perfections adorables, toutes réunies dans la même action... De-là, dans l'économie & la diſpenſation de ſes graces, quelque vif, quelque rapide que ſoit le penchant qui le porte à les répandre ſans meſure, ces graces que ſa miſéricorde prodigue à ces hommes qui ne les méritent pas, à ces hommes incapables de les mériter, il eſt de ſa grandeur, de ſa ſageſſe de ne les accorder qu'à des hommes ardens à les ſouhaiter, empreſſés à les demander... Par conſéquent, néceſſité de prier; pour qui? pour tous les hommes; les graces de Jeſus-Chriſt nous

viennent par la priere : or, tous les hommes, dit saint Paul, ont besoin de la grace de Jesus-Christ ; car tous les hommes sont foibles, & dans l'homme tout est foible... Nécessité de prier pour le Saint, pour le Juste : il ne faut qu'un moment pour en faire un pécheur. Nécessité encore plus pressante pour le pécheur, . . . pour les grands exposés à tant de périls, pour le Prêtre, pour le Lévite, pour le Pontife dévoué à la sanctification des peuples. . Vous n'avez pas le temps de prier ! . . . langage d'imposture. Si vous sentiez votre misere, vous aimeriez à prier, parce que le Chrétien n'est foible & fragile qu'autant qu'il ne prie pas : j'ajoute, si vous sentiez votre misere, vous sauriez prier, parce que le Chrétien ne prie mal qu'autant qu'il ne sent pas sa foiblesse & sa fragilité. Pag. 186. 204.

II. PARTIE. Etudions, sentons notre misere, nous saurons prier ; notre priere deviendra une priere chrétienne & évangélique dans son objet ; une priere ferme & constante dans son recueillement ; une priere vive & fervente dans ses desirs ; une priere humble & courageuse dans ses épreuves.

1°. Notre misere réelle & véritable ; notre misere intérieure consiste dans la foiblesse de l'homme considéré en vue du salut & par rapport au salut. Par conséquent, que fera une ame éclairée sur ses véritables intérêts ? Les biens de l'éternité attireront ses premiers desirs ; les périls de l'éternité produiront ses premieres craintes : par conséquent, elle mettra dans ses prieres la regle que prescrit Jesus-Christ. Si elle demande les biens du temps, elle ne les demandera qu'après les biens de l'éternité, que dans la disposition de les sacrifier aux biens de l'éternité.... Ce qu'elle demandera d'abord à Dieu, ce sera Dieu lui-même. Sa priere sera donc chrétienne

& évangélique dans ſon objet. Elle ſera encore une priere ferme & conſtante dans ſon recueillement. Pag. 209. 211.

2°. En effet, donnez-moi un homme appliqué à s'étudier, à ſe connoître tel qu'il eſt dans l'ordre du ſalut & de la grace. Grand Dieu ! dès le premier coup-d'œil qu'il jettera ſur ſon cœur, ne s'écriera-t-il pas avec Job, que les flots de la terreur & de l'épouvante ont inondé ſon ame ? ... Et lorſque les craintes les plus vives, les périls les plus preſſans, les regrets les plus amers, la douleur la plus pénétrante l'amenent dans le Sanctuaire, pour invoquer toutes les richeſſes de la grace, eſt-il à craindre que ſon eſprit s'égare ? ... Nous ne nous connoiſſons pas, Chrétiens, nous ne voulons pas nous connoître. Nous accuſons la mobilité de notre imagination, & c'eſt du fond de nos affections intérieures que naiſſent nos diſſipations ou notre recueillement dans la priere... Si vous étiez touché, ſi vous étiez pénétré de votre miſere, votre priere ſeroit donc une priere ferme & conſtante dans ſon recueillement ; elle ſeroit une priere vive & fervente dans ſes deſirs. Pag. 211. 218.

3°. Je le veux que dans le commencement de la vie ſpirituelle... la priere ſoit encore troublée par le réveil des affections mondaines : je ſoutiens que dans une ame touchée de ſa miſere, cette difficulté qu'elle éprouve de ſe recueillir... ne ſervira qu'à rendre les deſirs plus vifs, les ſentimens plus tendres & plus pénétrans... Ah ! pouvons-nous dire, avec ſaint Auguſtin, qu'elle prie bien une ame ſi touchée de prier mal, & que ſa douleur eſt une ſupplication vive & tendre... Ainſi, plus on ſent ſa miſere, plus la priere eſt fervente dans ſes deſirs ; enfin, plus elle eſt humble & courageuſe dans ſes épreuves. Pag. 218. 221.

4°. Le Ciel différera peut-être d'exaucer nos prieres... Or, dans ces délais, une ame froide & indifférente s'ennuie, se lasse, se rebute; mais la priere qui part d'un cœur vivement touché, dit l'Ecriture, ne se retirera point de la présence de Dieu, jusqu'à ce que Dieu l'ait regardé... Prions donc, Chrétiens, & ne cessons point de prier... Adoucissons les ennuis de l'exil par ce qui fait les délices de la patrie. Par la priere nous obtiendrons tout ce que nous demanderons, tout ce que nous desirerons; par la priere nous arriverons à cette Cité sainte & heureuse où il ne nous restera rien à demander, rien à désirer. Pag. 221. 226.



Sermon sur les Souffrances, pour le Jeudi de la premiere semaine du Carême.

DIVISION. La Religion seule peut vous inspirer la soumission dans les souffrances, en justifiant la providence de Dieu; la Religion seule peut vous donner la paix & le repos du cœur, en vous consolant dans les souffrances. En deux mots, nécessité de la Religion dans les souffrances pour justifier la providence... Nécessité de la Religion pour consoler l'homme dans les souffrances. Pag. 229.

I. PARTIE. La Religion justifie la providence... en nous montrant & la source d'où viennent nos souffrances & l'effet auquel elles sont destinées; en nous montrant quel est celui qui nous afflige, & pourquoi il nous afflige.

1°. Est-ce donc que la Religion vous dira...? que le caprice de la fortune & les passions des hommes injustes sont les seules divinités qui président aux événemens d'ici-bas; que la gran-

deur, la majesté suprême ne peut s'avilir & se dégrader, jusqu'à s'occuper de nos joies fugitives & de nos douleurs passageres ? ... C'est ainsi qu'autrefois dans les écoles de quelques Philosophes célébres ; c'est ainsi que la raison humaine, cette raison si bornée dans ses lumières, & si peu retenue dans ses décisions, ... justifioit la bonté de Dieu aux dépens de la sagesse.... La Religion chrétienne prend une autre route ; sûre d'elle-même & de son Dieu, elle ne craint point de l'offrir à vos plaintes... N'accusez ni la fortune, ni les hommes. Les hommes ne sont que les ministres de ma volonté ; ce qu'on appelle hazard, fortune, n'est que l'arrangement impénétrable de ma providence... Mais... si je ne puis douter que dans les desseins de cette sagesse infinie... les malheurs passagers qui m'affligent sont utiles & nécessaires à mon bonheur éternel, puis-je alors me plaindre de mon Dieu ? ... Homme aveugle & téméraire, ne vous hâtez point de condamner votre Dieu. Vous ignorez les biens cachés sous les dehors de l'adversité ; mais il voit ce que vous ne voyez pas... Attendez en paix que ces grands mystères se développent... Je sais, vous dit-il, ce qui vous est nécessaire, vous ne le savez pas, vous le saurez un jour. Alors vous bénirez la providence, ne pouvez-vous pas maintenant la respecter... Ce n'est pas seulement en me montrant celui qui m'afflige, que la Religion justifie la providence, c'est encore en m'apprenant pourquoi il m'afflige. Pag. 230. 238.

2°. Dans les principes de notre Religion, le bonheur du Ciel est la récompense promise aux disgraces de cette vie : pour être glorifié avec Jesus-Christ, il faut avoir souffert avec Jesus-Christ. Par conséquent, je ne vois dans le Dieu qui me conduit par des sentiers de douleur &

de larmes ; qu'un Dieu aimable & bienfaisant ; qui m'afflige dans le temps, afin de me rendre heureux dans l'éternité... Ah ! mes chers Auditeurs, je ne crains point de l'avancer, . . . si la piété chrétienne & la félicité mondaine pouvoient facilement subsister ensemble, Jesus-Christ se seroit borné à souffrir pour nous, sans nous appeller à souffrir avec lui. Mais telle est notre foiblesse : tel le charme corrupteur des situations de paix & de délices, qu'en peu de jours, quelquefois en peu de momens la ferveur de plusieurs années s'y endort, s'éteint & périt... Que dis-je ? pour oublier le Ciel, il n'est point nécessaire de n'avoir rien à désirer, il suffit de pouvoir espérer... Est-ce donc que la grace de Jesus-Christ n'a point d'autres ressources que l'adversité pour préserver une ame de la contagion de la prospérité ? Je le sais, Dieu peut tout, tout est soumis à son empire. Mais, il faut l'avouer, un homme qui sait allier de grandes vertus avec une grande fortune, . . . il faut des siécles pour le reproduire ; . . . & dans le cours ordinaire des événemens, il n'appartient qu'à l'adversité de ranimer le feu de l'amour divin. C'est la tempête qui remet Jonas dans sa route. C'est l'indigence qui rappelle à l'enfant prodigue le souvenir & le desir de la maison paternelle. . . . Entrez dans les desseins de cette providence miséricordieuse ; apprenez de la Religion à profiter de vos disgraces, elle vous apprendra encore à vous en consoler. Après vous avoir donné le mérite de la soumission, elle vous donnera la paix, le repos du cœur. Nécessité de la Religion dans les souffrances pour justifier la providence... J'ajoute nécessité de la Religion pour consoler l'homme dans les souffrances. Pag. 239. 257.

II. Partie. La Foi fût-elle contraire à nos plaisirs,

plaisirs, elle doit être chere dès qu'elle peut nous consoler dans nos peines. Les momens de pleine & entiere satisfaction sont bien rares, ce sont des momens qui passent comme l'éclair; au lieu que les chagrins, les ennuis, le trouble & les inquiétudes remplissent le long espace des jours & des années. Notre vie n'est qu'un tissu de peines qui se suivent les unes les autres.... Où trouverons-nous quelque consolation? Ne l'attendons que de la Religion; rien de ce qui n'est pas la Religion ne peut nous consoler : la Religion peut nous consoler...

1°. Hommes foibles & trompés, vous cherchez votre consolation dans le monde : hommes fiers & superbes, vous l'attendez de votre raison. Vaines espérances ! ni le monde, ni la raison n'adouciront vos peines.. Combien de disgraces qu'il faut cacher au monde ! C'est une indigence qui aviliroit le sang le plus illustre; c'est un changement subit dans les inclinations du maître; c'est... Combien de disgraces auxquelles le monde applaudit;... combien de disgraces que le monde vous impute;... combien de disgraces dans lesquelles, loin de vous plaindre, le monde vous interdit jusqu'à la satisfaction de vous plaindre vous-même;... combien de disgraces nous viennent de ceux mêmes dont nous devions attendre la paix & la félicité de nos jours;.... combien de disgraces dont la consolation est plus difficile à soutenir que la disgrace même;.... combien de disgraces dont le monde n'oseroit entreprendre de vous consoler;... combien de disgraces qui éloignent le monde,... n'est-ce pas-là le monde, Chrétiens?... Raison humaine, venez donc à notre secours !... Ah ! mes chers Auditeurs, la raison peut tout pour nous affliger; elle ne peut rien pour nous consoler. C'est la raison qui pénétre dans l'avenir pour

nous désoler par des maux qui ne sont pas encore ; c'est la raison qui, dans ses tristes réflexions, rappelle le passé, pour nous affliger par des maux qui ne sont plus... Ai-je donc oublié ces leçons de constance & de fermeté tant vantées dans la morale des anciens Philosophes ? ... Stérile étalage d'une orgueilleuse & impuissante sagesse ! ... On m'exhorte à la constance, on ne me la donne pas ; on me montre ce que je devrois être, on me laisse tel que je suis ; on me dit qu'il faut me consoler, on ne m'offre aucun motif de consolation... C'est-à-dire, que les spéculations sublimes de cette prétendue philosophie n'aboutissent qu'à me rendre aussi mécontent de moi-même que de ma fortune. Pag. 258. 273.

2°. Non, il n'appartient qu'au Dieu de l'Evangile de nous dire... venez à moi, vous tous qui êtes affligés, & je vous consolerai... Le monde & la raison n'ont le pouvoir ni de détruire, ni d'amortir en nous l'amour & les regrets de la situation passée, ni de nous rendre chers & précieux les avantages de la situation présente : or, cette révolution si étonnante... l'Evangile l'opere... Religion sainte, que vous prouvez bien la divinité de votre origine, ... en nous montrant cet accord merveilleux de la justice & de la miséricorde qui justifie le Seigneur & qui console l'homme dans ses disgraces ! ... Puisse l'amour de la croix adoucir toutes les peines, sanctifier toutes les prospérités. Que Jesus crucifié régne par tous, afin que tous régnent avec Jesus glorifié. Pag. 273. 287.



Sermon ſur la néceſſité de ſervir Dieu dès la jeuneſſe, pour le Vendredi de la premiere ſemaine du Carême.

DIVISION. Il faut, dit-on, que la jeuneſſe ſe paſſe ; & à la faveur de cette damnable maxime, point de loi qu'on ne viole, point de crime qui intimide, point d'excès auquel on ne ſe porte, point de débauche qu'on n'autoriſe : or, c'eſt contre ce préjugé funeſte que je m'éleve aujourd'hui, & je prétends vous montrer premiérement la néceſſité de ſervir Dieu dans la jeuneſſe, ſecondement les moyens de vous ſoutenir au ſervice de Dieu dans la jeuneſſe. Pag. 291.

I. PARTIE. Elles ont donc enfin pu s'introduire & s'établir dans le monde chrétien, ces maximes ſcandaleuſes, qu'il eſt un âge pour le monde, pour le plaiſir, pour les paſſions, comme un âge pour Dieu, pour la piété, pour le ſalut... Morale diabolique & inſenſée dans ſes principes : morale ſouverainement funeſte dans ſes effets ; pourquoi ? parce que cette réſolution de donner ſa jeuneſſe au libertinage, fait à Dieu un mortel outrage, vous expoſe à des malheurs affreux, vous cauſe des pertes irréparables.

1°. Pourquoi les crimes de la jeuneſſe ne ſeroient-ils point des crimes ? L'Evangile connoît-il ces vaines diſtinctions des premieres années & des derniers jours de la vie ? ... O jeuneſſe folle & inſenſée ! Dieu n'eſt-il donc pas le Dieu de tous les temps ? ... Homme ingrat & perfide, votre vie toute entiere eſt-elle trop pour un Dieu ſi grand, pour un Dieu de qui vous la tenez toute entiere, pour un Dieu à qui vous l'avez promiſe toute entiere ? ... Mais outre que

votre conduite outrage Dieu de la manière la plus cruelle, elle est encore souverainement imprudente, puisque vous hazardez tout pour l'avenir. Pag. 291. 300.

2°. On compte de réparer, par la régularité d'un âge plus avancé, le déréglement des premieres années. Le fil de votre vie est-il donc entre vos mains, ou connoissez-vous le nombre de jours que vous avez à couler sur la terre ? ... Quelle main favorable a levé le voile qui dérobe à vos regards l'incertitude de l'avenir ? J'ignore, & n'ignorez-vous pas les dispositions de cette sagesse profonde qui détermine les limites de notre vie, & traça ces bornes fatales que nous ne passerons point ? Tout ce que je sais, c'est que j'ai déjà vu & que vous n'avez pu manquer de voir bien des jeunes gens dans la fleur de leur plus belle saison, dans la force de l'âge, frappés par une main invisible, périr tout-à-coup, rappeller en vain par leurs regrets, par leurs larmes, la jeunesse, la santé, la vie... Cependant, je le veux, à travers les hazards & les périls qui menacent la jeunesse, vous arriverez à un âge plus mûr; la fin de la jeunesse sera-t-elle le commencement d'une vie chrétienne ? On imitera l'infidele Israélite, qui vouloit toujours pour l'avenir, & qui ne vouloit jamais pour le présent... Les crimes de la jeunesse entrent bien avant dans l'ame; le poison coule & s'insinue rapidement: mais qu'il faut de remedes violens pour purifier ce qu'il a infecté! .... C'est-à-dire, qu'outre que vous hazardez beaucoup pour l'avenir. ... vous faites encore pour le présent des pertes irréparables. Pag. 300. 309.

3°. Perte de cette innocence précieuse que nous reçumes au Baptême... Pourquoi charger vos dernieres années du triste emploi de guérir tant de blessures profondes, de s'immoler par

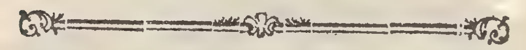
tant de sacrifices douloureux, de verser tant de larmes ameres, de pleurer, de réparer, d'expier, de punir tant de péchés ? Perte irréparable d'un temps infiniment précieux, & de tant de mérites que nous pouvions acquérir... Pleurez, & que l'abondance de vos pleurs instruise ceux qui commencent à paroître dans le monde de la nécessité de consacrer leur jeunesse à Dieu. Je viens de vous convaincre de cette nécessité... Je vais vous enseigner... les moyens de vous soutenir au service de Dieu dans la jeunesse. Pag. 309. 316.

II. PARTIE. Commencez d'abord par une sage défiance de vous-même, & que le sentiment de votre foiblesse vous inspire une vigilance continuelle.

1°. Souvenons-nous que nous portons le trésor de la grace dans des vases d'argile... Souvenez-vous qu'outre les périls communs, la jeunesse a ses dangers qui lui sont propres.. Souvenez-vous sur-tout qu'à votre âge, quelque foible que vous soyez, vous avez moins à redouter de votre foiblesse que de votre présomption... Si vous voulez n'avoir rien à craindre, craignez tout & n'oubliez pas que vous ne serez vertueux qu'autant que vous vous défierez de vous-même. Pag. 317. 320.

2°. Ce seroit peu cependant de vous défier de votre foiblesse, si cette connoissance ne vous engage à prendre des sages précautions... Priez beaucoup, aimez la solitude & le travail... Fuyez ces assemblées profanes où tout l'art est mis en usage pour exciter des passions que nul art ne peut amortir. Fuyez ces conversations enjouées & trop libres,... ces divertissemens... Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je m'engage dans les routes funestes où je vois courir une folle jeunesse... Que le flambeau de mes jours s'éteigne avant le flambeau de la charité...

Que je vous aime toujours... Que je puisse faire ici-bas par choix & librement, ce que j'espere faire par les charmes invincibles de votre présence durant l'éternité. Pag. 320. 328.



Sermon sur le bonheur du Ciel, pour le second Dimanche du Carême.

DIVISION. Insensibilité du Chrétien froid & indifférent qui ne désire pas le Ciel : insensibilité la plus inexcusable... Lâcheté du Chrétien tiede & indolent, qui ne donne au Ciel que des desirs stériles. Lâcheté la plus coupable. Pag. 332.

I. PARTIE. Qu'est-ce que le bonheur du Ciel comparé avec les biens du monde ? Qu'est-ce que le bonheur du Ciel considéré en lui-même ? Examinons, voyons, & nous serons forcés de convenir que le bonheur du Ciel mérite tous nos desirs...

1°. Bonheur du Ciel : bonheur véritable & solide. La félicité du siécle, dit saint Augustin, n'est pas un bonheur ; elle n'en est que l'ombre & l'image... Le monde ne plaît que lorsqu'il se promet ; il déplaît dès qu'il se donne... Il n'en est pas ainsi, ô mon Dieu, des biens de votre céleste Jérusalem... Ils ne perdent rien ; ils gagnent tout à être connus. . Bonheur du Ciel : bonheur également vif & durable... Plaisirs de la terre, vapeur passagere, ombre fugitive ; on ne les goûte pas, on ne les possede pas, on en fait seulement, à la hâte, un léger essai. . . . Bonheur du Ciel : bonheur complet & total. On n'a pas dans le monde tous les biens réunis ; afin de s'assurer les uns, on est obligé de renoncer aux autres... Bonheur du Ciel : bonheur pur &

ſans mêlange d'aucun mal. Dans le monde, la plus ſolide félicité eſt ou peut être traverſée par quelqu'infortune... Bonheur du Ciel : bonheur ſource de paix & de concorde entre les élus qui le poſſédent. Prenez garde, Chrétiens, parmi nous la félicité des uns fait l'infortune des autres... Bonheur du Ciel : bonheur de raiſon & de vertu... Nous naiſſons avec deux amours ; l'amour de la félicité, l'amour de la perfection. Or, ces deux amours ſont ici dans une guerre, dans une oppoſition preſque continuelle... Bonheur du Ciel : bonheur éternel... Le temps eſt court, les fortunes du temps ſont d'une durée encore plus courte... Que vous paroît donc le bonheur du Ciel comparé avec le bonheur du monde ? Mais que ne vous paroîtra-t-il pas, ſi vous le conſidérez en lui-même ? Pag. 333. 350.

2°. Félicité du Ciel, quelles couleurs nous la repréſenteront ? ... Vous dirai-je avec Prophête, que dans le Ciel les Saints, ... placés à la ſource des délices, ſont comme enyvrés de joie & de volupté ? ... Vous ferai-je entendre avec les Apôtres & les Martyrs... que ce qu'ils ont ſacrifié ſur la terre n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'ils reçoivent dans le Ciel ? ... Vous avertirai-je avec ſaint Paul que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que le cœur le plus vif... ne peut ſe tracer l'image d'une félicité pareille à celle des élus du Seigneur ? ... Les Saints ſont heureux dans le Ciel ; ils ſentent leur félicité ; ils goûtent les délices de leur ſituation : Dieu ſeul connoît, Dieu ſeul expliqueroit dignement une félicité qui eſt la communication de ſon propre bonheur... Que vous feriez à plaindre, mes chers Auditeurs, ſi trop contens, trop heureux ici bas, vous veniez à oublier que vous êtes fait pour une félicité plus pure, plus durable ! ... Le peuple qui ne ſoupire point pour la

terre promise périra dans le désert... Est-ce donc qu'il suffit de désirer le Ciel ? Insensibilité du Chrétien froid & indifférent... Insensibilité la plus injuste. J'ajoute, lâcheté du Chrétien tiéde & indolent, qui ne désire pas le Ciel ; lâcheté la plus inexcusable. Pag. 350. 362.

II. PARTIE. Chrétiens lâches & indolens qui vous bornez à désirer le Ciel, vous ne travaillez point à vous en rendre dignes ; apprenez que vous êtes doublement inexcusables. Inexcusables de ne donner que des desirs à un bonheur qui ne sera accordé qu'au mérite ; inexcusables de ne pas acquérir un mérite auquel vous pouvez parvenir...

1°. Dieu pouvoit nous accorder le Ciel à titre de pure grace. Il est le maître de ses dons, il a voulu qu'il fût une récompense ; par conséquent, il a voulu qu'il fût le prix du travail & des services.. Le Ciel est une couronne, une couronne de justice... Dès-là qu'il est une couronne de justice, il n'est donc accordé qu'au mérite... Grande & essentielle différence entre les honneurs du Ciel & les honneurs du monde... Celui qui ouvre & qui ferme les portes de la Jérusalem céleste, est ce Dieu... sous l'empire duquel on ne verra, après les temps d'épreuves, ni des malheureux sans crime, ni des heureux sans vertu... Et dans ce que chacun sera, on verra ce qu'il aura été... Mais si le Ciel ne se donne qu'au mérite, il dépend de nous d'acquérir le mérite que le Ciel demande. Pag. 362. 374.

2°. Il ne dépend pas de nous d'avoir le mérite nécessaire pour arriver aux prospérités mondaines, il faut pour cela des talens,... il faut des occasions... Que nous serions à plaindre, Chrétiens, si la voie qui conduit au Ciel n'étoit plus sûre, plus libre, plus dégagée d'obstacles & d'embarras que la route qui mene aux prospérités

tés mondaines! ... Le chemin du Ciel eſt ouvert devant moi, on m'invite, on me preſſe d'y entrer; la loi, les conſeils, les ſecours, la grace & le ſang de Jeſus-Chriſt, tout eſt à moi & pour moi... Le Ciel, dit ſaint Auguſtin, eſt un royaume qu'il faut acheter : à quel prix ? Ah! mon cher Frere, que vous êtes heureux; quoiqu'il ſoit d'une valeur infinie, il ne vaut que ce que vous pouvez donner... Que faut-il pour le gagner ? vous-même, ... votre cœur, & le Ciel eſt à vous... Le temps coule, & il entraîne tout dans ſa ſuite. Ah! ſi vous aviez fait pour le Ciel ce que vous avez fait pour la terre, vous ſeriez en état de le diſputer aux plus grands Saints. Que le Dieu de gloire répande enfin ſur vous l'eſprit de ſageſſe, ... vous ne déſirerez que le Ciel, vous ne travaillerez que pour le Ciel, ... vous trouverez dans le Ciel l'accompliſſement de tous vos deſirs, la récompenſe ſurabondante de tous vos travaux. Pag. 374. 381.

Sermon ſur la grandeur & la bonté de Dieu, pour le Mardi de la ſeconde ſemaine du Carême.

DIVISION. Grandeur infinie de Dieu, elle nous apprend combien il eſt juſte & néceſſaire de ſervir Dieu. Bonté infinie de Dieu, elle nous apprend comment nous devons ſervir Dieu. C'eſt tout le ſujet & le partage de ce diſcours. Pag. 383.

I. PARTIE. Grandeur infinie de Dieu qui nous apprend combien il eſt juſte de le ſervir; grandeur infinie de Dieu qui nous découvre la folie de cet eſprit d'indépendance qui ſe révolte contre Dieu.

1°. Appliquez-vous, il s'agit de parvenir à

bien connoître votre Dieu, ce Dieu que vous n'avez jamais bien connu; ce Dieu, j'ose le dire, qui n'est si peu respecté, si peu aimé, que parce qu'il est trop ignoré... Que vais-je entreprendre, Seigneur! Ai-je espéré de réussir à lever le voile qui vous dérobe à nos regards?.. Ah! du sein même des nuages qui enveloppent la Divinité, il sort des rayons de lumière, qui, sans nous montrer tout ce qu'elle est, nous apprennent tout ce que nous lui devons... Que sont-elles ces grandeurs humaines que le monde respecte? Une foible image... de la grandeur de Dieu... Grandeur de Dieu, grandeur véritable & solide, grandeur propre & intérieure... qui prend sa source, son origine dans Dieu même... Grandeur libre & indépendante, grandeur tranquille & heureuse, grandeur source de repos & de félicité,... grandeur souverainement puissante,... grandeur pure sans aucune ombre qui en obscurcisse l'éclat,... grandeur éternelle... Qu'est-ce donc que Dieu?... demandez-le, dit le saint homme Job, demandez-le au Ciel & à la terre, ils vous répondront: toute la nature s'empressera à vous instruire... C'est le Dieu créateur du monde. Ces globes immenses qui roulent sur nos têtes;... ces astres qui président au travail du jour & au repos de la nuit;.. tout ce que le Ciel & la terre renferment;... tout ce spectacle enchanteur de la nature, c'est-là son ouvrage... C'est le Dieu qui conserve, qui gouverne le monde... C'est le Dieu terrible,... le Dieu juste, le Dieu protecteur de la vertu, le Dieu ennemi du crime... Saint Jean me dit que les esprits bienheureux, confondus, anéantis devant le Très-Haut,... ne peuvent que jetter leur couronne à ses pieds, & s'écrier continuellement que lui seul est digne de louange & d'honneur. Pag. 384. 402.

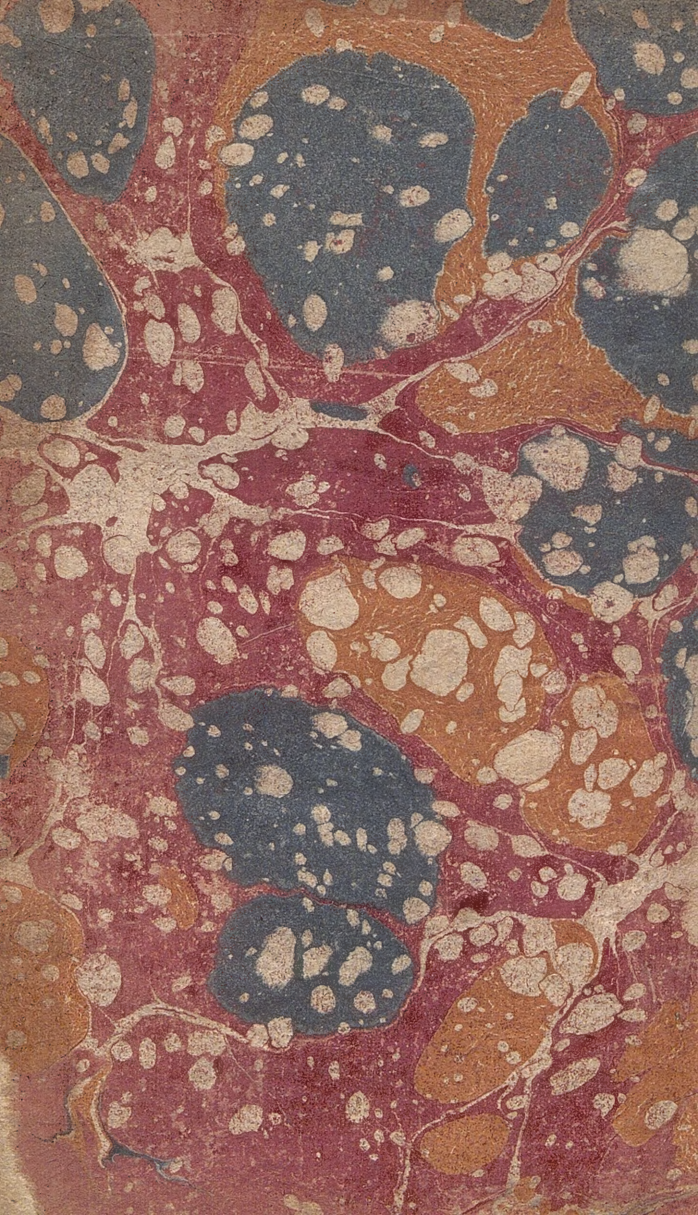
2°. Ne disons donc plus, qu'est-ce que Dieu, pour que je sois obligé de lui obéir ; .. disons : que suis-je moi pour refuser d'obéir quand Dieu parle ? Que suis-je pour m'opposer à des volontés si respectables, pour résister à une autorité si absolue, pour m'élever contre une majesté si redoutable, pour braver une justice si sévere, pour irriter une colere si terrible ? .. Des hommes contre Dieu ! ce mot seul dit tout : car qu'est-ce que l'homme & le plus grand homme ? .. O fatale séduction du monde, ô poison corrupteur de la cupidité ! .. avez-vous pu jetter dans notre esprit assez de nuages ; avez-vous pu mettre dans notre cœur assez de dépravation pour nous accoutumer à voir sans épouvante le spectacle de l'homme opposé à Dieu, de l'homme révolté contre Dieu ? .. La grandeur infinie de Dieu nous apprend combien il est juste & nécessaire de servir Dieu. Comment faut-il le servir ? La bonté infinie de Dieu va vous l'apprendre. Pag. 402. 410.

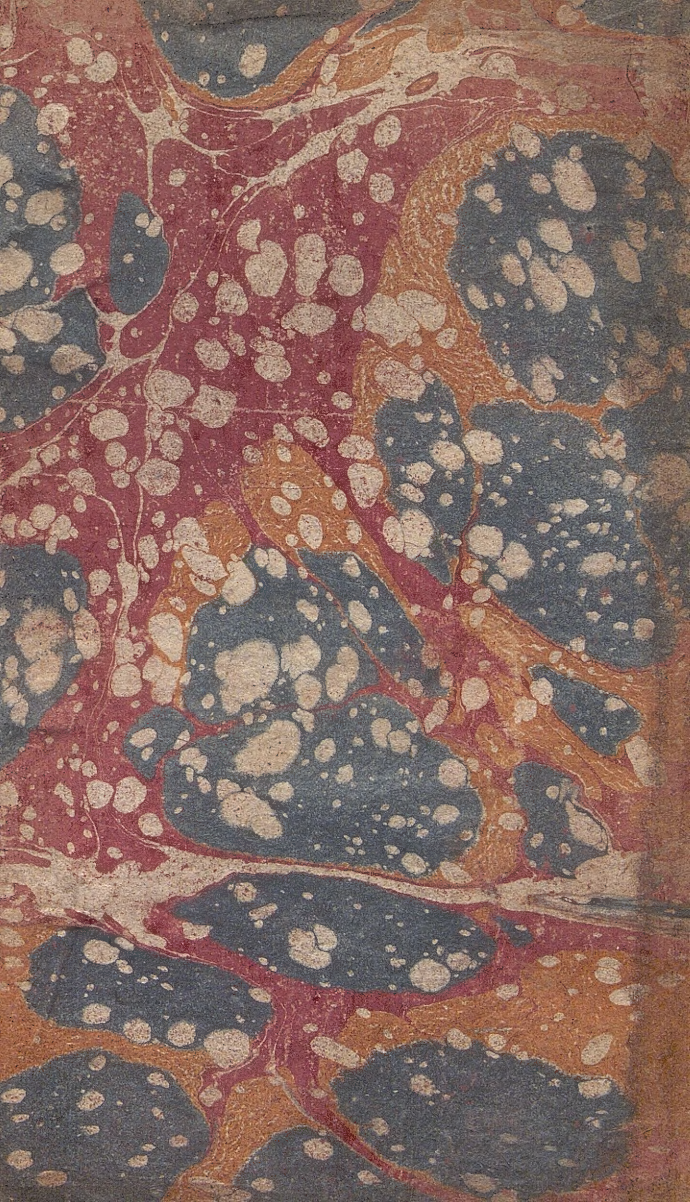
II. Partie. Je ne prétends point aujourd'hui, Chrétiens auditeurs, vous exhorter à captiver votre cœur sous les loix d'une austere & impérieuse raison ; je vous conjure seulement de tourner les yeux sur l'objet que j'ai à vous présenter : ensuite laissez agir votre cœur ; s'il est tendre, s'il est sensible, s'il est capable d'aimer, il n'aimera que son Dieu ; il avouera que Dieu seul est souverainement aimable, puisque la bonté seule de Dieu mérite notre amour... Bonté universelle... Bonté désintéressée... Bonté vigilante, bonté attentive à nos besoins... Bonté prévenante... Bonté durable & constante... Bonté consolante... Bonté tendre... Bonté patiente... Autel, autel, s'écrioit le Prophête, que ce tabernacle s'ouvre, que ce voile tombe, un Dieu humilié pour vous, un Dieu anéanti pour vous,

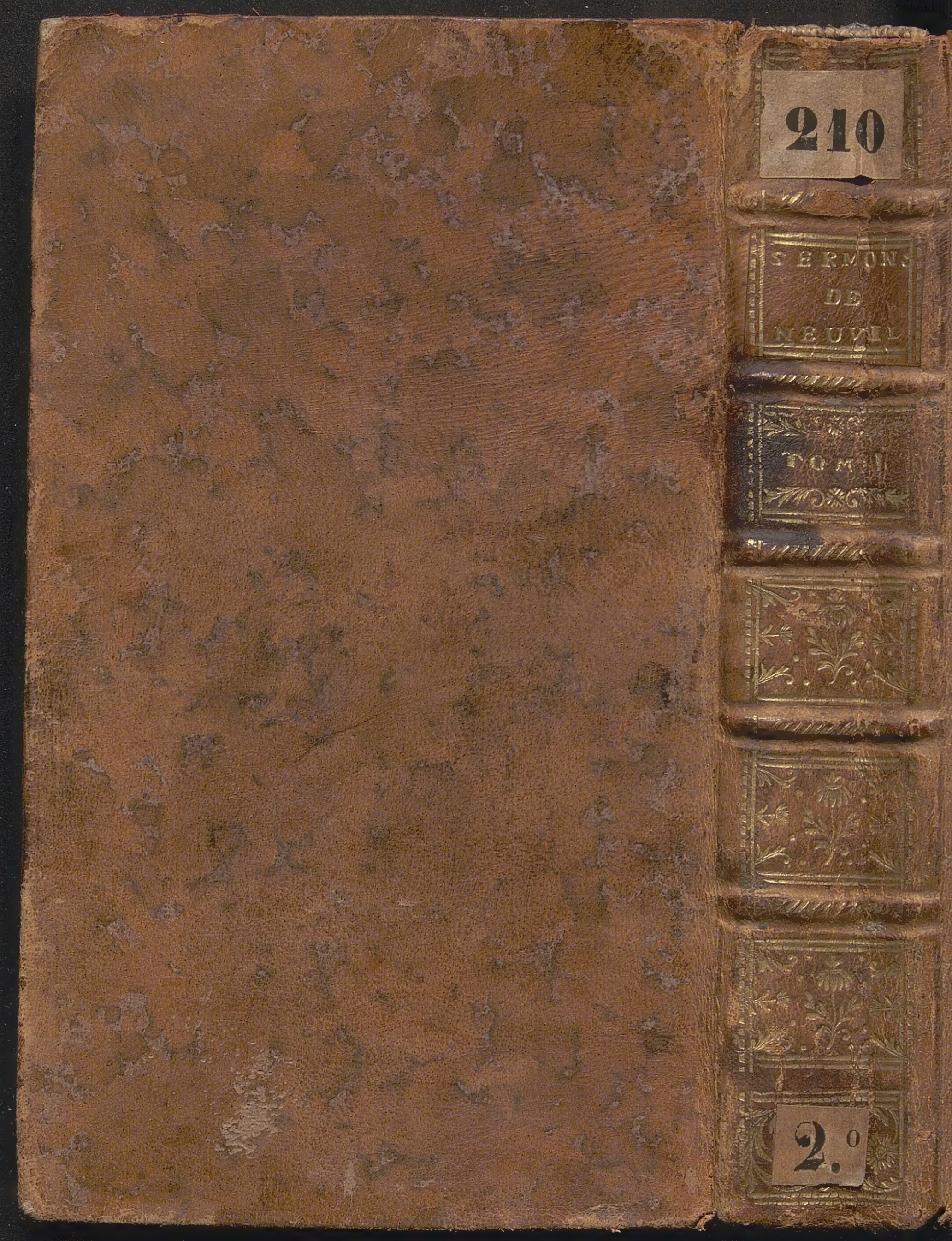
un Dieu qui, à l'ombre de ce Sanctuaire, vient chaque jour mourir & renaître pour vous ! Seriez-vous des hommes, s'il falloit vous dire que ce Dieu mérite votre amour ? Or, de-là quelle conclusion ? Concevez-la, mes chers Auditeurs, & ne l'oubliez jamais, c'est que le culte que vous devez à Dieu, le culte que Dieu exige de vous, est un culte d'amour & de reconnoissance... Remplis, pénétrez, consumez du feu de votre saint amour, ô mon Dieu, que nous ne vivions que pour vous sur la terre, afin de vivre avec vous dans le Ciel. Pag. 410. 429.

Fin du deuxieme Volume.









210
SERMONS
DE
NEUVIL
TOM. II
2.°


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm